LA FONTAINE

ET

TOUS LES FABULISTES.

LA FONTAINE

ET

TOUS LES FABULISTES,

OU

LA FONTAINE

COMPARÉ

AVEC SES MODÈLES ET SES IMITATEURS.

NOUVELLE ÉDITION,

Avec des Observations critiques, grammaticales, littéraires, et des notes d'Histoire Naturelle;

PAR M. N. S. GUILLON.

Illi... Nil viget quidquam simile aut secundum.
HORAT. Libr. I. Od. 11.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ la Ve. NYON, libraire, rue du Jardinet, n°. 2.
A MILAN,
A la Librairie française de J. L. NYON.

DE L'IMPRIMERIE DE STOUPE. AN XI. — 1803.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

Voici un second Recueil de Fables que je présente au Public (1). J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon Ouvrage (2). Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans celles-là, convenoient bien mieux aux inventions d'Esope, qu'à ces dernières, où

(1) Cet avertissement est de 1678, dix ans après la publication de la première partie. La Fontaine avoit alors cinquante-cinq ans. Ce second Recueil de fables se divise, comme le premier dans les anciennes éditions, en deux parties, dont la première s'étend du septième Livre au douzième, publié en 1693. L'année suivante, le libraire Barbin ajouta aux Livres précédens le douzième, suivi *des Minéides* ou *Filles de Minée*.

(2) Cette différence, tres-sensible dans le premier et dans le second Recueil des fables, a donné lieu à des jugemens bien divers. L'abbé Furetière, homme haineux, vindicatif, avoit exhalé sa bile contre tout l'ouvrage. Baillet rendit sa critique plus imposante, en y mêlant quelques éloges. Dans l'ouvrage, où il se supposoit organe

j'en use plus sobrement, pour ne pas tomber en des répétitions : car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le Lecteur y prenne garde, il le reconnoîtra lui-même : ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai, par reconnoissance, que j'en dois la plus

du public et des Savans, il prononça que *les premières fables étoient plus estimées que les dernières.* (*Jugem. des Savans*, Tom. IV, in-4°. p. 413.) Voltaire accoutuma les Parisiens à dire que l'âge avoit rendu La Fontaine *long conteur.* Divers Compilateurs le répétèrent, parce qu'ils l'avoient trouvé écrit dans les feuilles de l'oracle. (Voy. *Encycl, Littér.* T. I, in-8°. p. 548.) Les étrangers le répétèrent sur parole. MM. Blacwel, Beattie, Lessing, littérateurs si distingués d'ailleurs, l'apprirent à l'Europe. M. Aubert eut beau choisir dans cette seconde partie, et ses modèles, et les exemples des préceptes qu'il donne sur le genre; il eut beau établir des comparaisons où la balance dans ses mains semble pencher en faveur de cette même partie; Champfort tint bon, et tout philosophe qu'il vouloit qu'on le crût, il s'opiniâtra à trouver inférieures les dernières fables, quoique bien plus philosophiques.

grande partie à Pilpay, sage indien. Son Livre a été traduit en toutes les Langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Esope, si ce n'est Esope lui-même, sous le nom du sage *Lockman* (1). Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin, j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étois capable.

La Fontaine avoit ajouté : « Il s'est glissé

(1) La sagacité du poète lui avoit fait pressentir une certaine identité entre ces deux fabulistes ; mais il lui devenoit indifférent d'approfondir la question, et il s'est contenté d'une lumière confuse. Nous croyons avoir fixé la découverte, en démontrant, soit dans les lettres que nous avons publiées en 1788, à la suite de notre *Supplément aux Mille et une Nuits* (*), soit dans un Mémoire particulier sur ce même point de critique, où nous prouvons, non pas comme La Fontaine l'insinue, et comme Boulanger le prétend, que Pilpay soit l'*original* d'Esope, *peut-être Esope* lui-même, ce qui n'est pas soutenable ; mais 1°. qu'Esope et Lockman sont un seul et même personnage ; 2°. que le Lockman des Arabes est le vrai, l'unique fabuliste, dont l'Esope des Grecs n'est qu'une copie infidelle dans son histoire comme dans ses ouvrages.

(*) Voyez *Nouveaux Contes Arabes*, ou *Supplément aux Mille et une Nuits, suivi de Mélanges de Littérature orientale* (1 vol. in-12, dédié à M. l'abbé Barthélemy, Paris, chez Prault).

quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un errata; mais ce sont de légers remèdes pour un défaut considérable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque errata, aussi bien pour les deux premières parties que pour les dernières ». — Ces fautes ont été corrigées dans la plupart des éditions particulières.

A MADAME

DE MONTESPAN (1).

L'Apologue est un don qui vient des Immortels,
Ou si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des Autels (2).
Nous devons, tous tant que nous sommes,
Eriger en Divinité
Le Sage par qui fut ce bel Art inventé.
C'est proprement un charme (3)*: il rend l'ame attentive,*
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitez (4)*, Olympe, si ma Muse*
A quelquefois pris place à la table des Dieux,
Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux.
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.
Le temps qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet Ouvrage:
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui,
Doit s'acquérir votre suffrage.

C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix.
Il n'est beauté dans nos écrits,
Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces.
Eh! qui connoît que vous les beautés et les graces!
Paroles et regards (5), *tout est charme dans vous.*
Ma Muse, en un sujet si doux,
Voudroit s'étendre davantage:
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi;
Et d'un plus grand Maître que moi (6)
Votre louange est le partage.
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier Ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri;
Protégez désormais le Livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie:
Sous vos seuls auspices, ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'Univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande;
La Fable en son nom la demande:
Vous savez quel crédit ce mensonge (7) *a sur nous;*
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un Temple pour salaire:
Mais je ne veux bâtir des Temples que pour vous(8).

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) Long-temps favorite du Roi Louis XIV, ce fut elle qui donna le projet d'une Histoire en médailles des principaux événemens du règne de cet illustre Monarque. Elle confia le soin de cette entreprise à quelques Gens-de-Lettres qui se rassembloient chez Racine. Ce fut là le fondement de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. On conviendra, disoit à ce sujet Mad. la Comtesse de Caylus, que ce projet, quoique conçu par la flatterie, n'est pas celui d'une femme commune, ni d'une maîtresse ordinaire. (*Mémoir. sur la Vie de J. Racine*, p. 147.) Elle mourut surintendante de la Maison de la Reine, le 28 mai 1707.

(2) *L'apologue est un don*, etc. Le poète répète ici en beaux vers ce qu'il a dit en prose harmonieuse dans sa préface en tête de l'ouvrage. « C'est quelque chose de si divin, etc. » (Voy. au premier volume de cet ouvrage.)

(3) *C'est proprement un charme*. « Oui, c'en est un sans doute, répond Champfort, mais on ne l'éprouve qu'en lisant La Fontaine, et c'est à lui que le charme a commencé. » (*Eloge de La Fontaine.*)

(4) *O vous qui l'imitez*. La transition est heureuse et la louange est délicate. Encore à cette époque, le compliment étoit vrai. Louis XIV menoit l'Europe, et se laissoit *mener* par ses maîtresses. Tout ce prologue est écrit avec noblesse. Il est semé de vers tels que La Fontaine seul en a su faire.

(5) *Paroles et regards, tout est charme dans vous*. Ce vers surtout est la preuve de ce qui vient d'être dit dans la note précédente.

(6) *D'un plus grand maître que moi*. Ce maître dont il est ici question, et que l'on devine facilement, ne

reconnoissoit alors sur la terre personne qui l'égalât en gloire et en puissance. Déjà les étrangers ne le connoissoient plus que sous le nom de Louis-le-Grand, que la postérité a étendu à tout son siècle.

(7) *Ce mensonge.* Ailleurs le même poëte dira :

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

(8) *Mais je ne veux bâtir des Temples que pour vous.* Il n'avoit point encore connu madame de la Sablière, cette digne bienfaitrice, cette excellente amie, à qui sa Muse reconnoissante éleva depuis un Temple *qui ne finira qu'avec l'Univers.* (Liv. XII. fab. 15.)

LA FONTAINE

LA FONTAINE

ET

TOUS LES FABULISTES.

LIVRE SEPTIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Les Animaux malades de la Peste.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Pilpay, *Contes Indiens*, T. II. pag. 87 et suiv. — LATINS. Philelphe (*le Loup, le Renard et l'Ane*) (*); J. Raulin, moine du XV[e]. siècle (*Sermon XIV*). — FRANÇAIS. Fabliaux dans le *Castoiement* ou *Instruction d'un père à son fils*), manusc. du XIII[e]. siècle, biblioth. de Saint-Germain-des-Prés, n°. 1830) (**).

UN mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom,
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisoit aux Animaux la guerre.

(*) *Philelphi poetæ clarissimi fabulæ. Venet. Gothic.* ouvrage très-rare, qui manque à nos premières bibliothèques.

(**) Voyez sur ces trois fabulistes avant La Fontaine, la note de la page 5, dans les observations.

Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie :
Nul mets n'excitoit leur envie.
Ni Loups, ni Renards n'épioient
La douce, et l'innocente proie.
Les Tourterelles se fuyoient :
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le Lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux :
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait ? Nulle offense :
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le Berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi,
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi :
Vos scrupules font voir trop de délicatesse :
Eh bien ! manger Moutons, canaille, sotte espèce,

Est-ce un péché? Non, non: Vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.
Et quant au Berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les Animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres Puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples Mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits Saints.
L'Ane vint à son tour, et dit: J'ai souvenance
Qu'en un pré de Moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le Baudet.
Un Loup, quelque peu Clerc, prouva par sa harangue,
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! Quel crime abominable!
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait: on le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les Jugemens de Cour vous rendront blanc ou noir.

(*Depuis La Fontaine*). Ital. Luig. Grillo, fav. 100.

OBSERVATIONS DIVERSES.

C'est parmi les gens de lettres une tradition commune, que celle de toutes les fables de La Fontaine que son auteur estimoit le plus, c'est la fable du *Chêne* et du *Roseau*. Croiroit-on, d'après cela, qu'il puisse exister en ce genre quelque ouvrage plus beau et plus parfait ? Oui, me répondoit un homme à qui la nature avoit accordé le précieux avantage d'unir la sagacité de l'esprit le plus fin, le plus délicat, à la plus étonnante érudition ; oui, La Fontaine a quelque chose encore de plus achevé. — Eh! quoi donc ? — Ses *Animaux malades de la peste*.

Nous ne prononcerons point entre La Fontaine et l'auteur d'Anacharsis. Il faut ou les droits du premier, ou l'autorité du second, pour avoir la confiance de juger entre tant de délicieuses compositions. Au moins pouvons-nous assurer que La Fontaine ne pouvoit être égalé ou surpassé que par lui-même : et quel poète que celui dont il faut douter encore, après avoir lu cette excellente production, si c'est bien là son chef-d'œuvre ?

Supposons que ce même sujet se fût présenté à l'imagination d'Esope : voici à-peu-près comment il l'eût traité. La peste régnoit parmi les animaux. Le Lion les ayant convoqués, leur dit : le fléau qui nous accable est sans doute un châtiment du ciel, qui suppose un coupable et demande une victime. Qui se sentira criminel, se sacrifie ; et pour cela, que chacun de nous confesse ses fautes. Les principaux d'entr'eux avoient accusé les plus énormes délits, lorsque l'Ane s'avança, et dit : je me souviens d'avoir un jour dérobé dans un champ quelques poignées de foin ; c'est peut-être là le crime que les Dieux punissent par une contagion générale. Oui, s'écrièrent à-la-fois tous les animaux ; voilà le coupable auteur de tous nos maux ; et le malheureux Baudet fut mis à mort.

Le récit d'Esope n'eût point manqué de ce sens profond qui le caractérise, et de cette précision qui ne connoît point de milieu entre le nécessaire et l'inutile. Phèdre fût venu après, qui, fortifiant l'expression du fabuliste grec par des accessoires délicats et gracieux, eût peint ses caractères, non par des descriptions étendues, mais par des images vives, par des discours directs et rapides, par des couleurs animées, brillantes ; et, au lieu d'une peinture

décharnée, il eût ajouté à ses charmantes études une miniature pleine de goût, de délicatesse et d'intérêt.

Que le Phidias de l'apologue s'empare de ce même sujet; quel caractère imposant va s'imprimer à ses personnages! de combien de beautés nouvelles son génie fécond, inépuisable enrichira ce dessin qui, sous les pinceaux de Phèdre, aura, ce semble, acquis toute sa perfection! Tour-à-tour terrible et gracieux, pathétique et riant, fier et naïf, plaisant et grave, il entraînera notre admiration par la majesté de son ordonnance, l'intelligence des teintes et l'art profond des gradations, la finesse des traits, la magnificence et le naturel du coloris. Vous avez vu dans les monumens antiques, le fils de Japet versant la vie avec le feu du ciel dans le sein de sa statue, et la créant à l'existence; une masse d'argile est devenue sous les mains de Prométhée, la sublime, la céleste Pandore : La Fontaine a paru, et la fiction s'est réalisée.

Suivons, autant qu'il est en nous, le fil des méditations à travers lesquelles s'est composé le bel apologue dont il est question. Essayons de pénétrer en quelque sorte le secret de sa création, et ici encore de surprendre la nature sur le fait.

La Fontaine veut mettre en action cette vérité d'expérience, que les hommes déterminent leurs arrêts sur la puissance ou le crédit, et non point sur la justice. L'apologue lui présente ses mensonges et ses acteurs. Les inventeurs du sujet, Pilpay, Philelphe et Raulin (*) les ont choisis. Voilà les animaux assemblés, et,

---

(*) PILPAY, *le Corbeau, le Loup, le Renard, le Lion et le Chameau.* Le Lion blessé grièvement à la suite d'un combat contre un Eléphant, ne peut aller chercher sa proie. Le Corbeau, le Loup et le Renard, ayant fait d'inutiles recherches pour lui procurer de la nourriture, complottent entr'eux de se défaire du Chameau; ils viennent, à défaut de toute autre proie, s'offrir au Lion, bien assurés d'être défendus les uns par les autres; lorsque le bon Chameau se présente à son tour, offre son corps et sa vie pour le salut du Monarque, et est pris au mot.

Le docteur JEAN RAULIN, moine de Cluny, né à Tours en 1443, célèbre prédicateur de son temps, et l'un des principaux ornemens de l'Université de Paris. La fable de La Fontaine se lit toute entière dans son quatorzième *Sermon de la Pénitence.* Chez le prédicateur, l'Ane confesse trois péchés; le premier, d'avoir mangé du foin tombé des charrettes du voisin, le long des broussailles; à quoi le Lion répond : *Manger le foin d'autrui, quel crime abominable!* Le

à côté de ses chers animaux, La Fontaine, qui, l'œil fixe, le corps immobile, se livre tout entier à l'attente de l'inspiration. Tout-à-coup son génie s'échauffe : La Fontaine n'est plus là; il est dans chacun des acteurs qu'il met en scène; dans ce Lion, roi des animaux, président-né de leur conseil; dans ce Renard, dont les yeux pleins de vivacité et de finesse, portent l'empreinte de son caractère cauteleux et ardent ; il passera dans cet animal lourd et pesant, dont la nature n'a fait qu'une bête de somme, et l'injustice des humains, une victime.

Le premier objet qui a dû frapper sa pensée, c'est le motif même de leur convocation. Il faut délibérer sur les causes et les remèdes d'un fléau contagieux qui les afflige. Quels sont les sentimens et les aspects que ce fléau fait naître dans son ame? C'est d'abord l'effroi. La nature dicte; La Fontaine écrit :

---

second, d'avoir fait ses ordures dans un champ de Moines; ce qui s'appelle profaner une terre sainte. Le troisième péché, qu'on eut bien de la peine à arracher de la conscience du coupable, dit le pieux orateur, c'étoit de s'être mis à braire parmi des Moines qui chantoient matines. Crime énorme! s'écrie le Lion, que de troubler ainsi des chants sacrés par une discordance profane.

Dans le fabuliste français, l'Ane est mis à mort, ce qui n'étonne point dans une législation de Loups et de Renards; ici, l'on se borne à lui faire subir une sévère discipline, et cela, ajoute l'auteur, pour de misérables peccadiles, tandis que leurs hautes puissances sont renvoyées absoutes, et mises en possession du fruit de leurs forfaits.

On trouve un fragment du sermon de Raulin, rapporté dans le *Menagiana*. (Voyez la *Collect. des Ana*. T. II. in-8°. Paris, 1789, page 79.

Dans PHILELPHE, le Loup, le Renard et l'Ane voyageant sur mer, sont surpris par une tempête. Pour conjurer la colère céleste, il faut une victime. Les deux animaux carnassiers s'accusent des fautes les plus graves; l'Ane confesse avoir volé un peu de froment, il est jeté à la mer.

Le fabliau de MARIAN, dans le *Castoiement*, parle d'un Roi turbulent et ambitieux, qui, craignant le mécontentement de ses sujets, convoque un Parlement des principaux Clercs et Laïes de son royaume. Là, après s'être plaint de son malheur, qui le force à des guerres éternelles, et soupçonnant que cette calamité pourroit être une punition de ses péchés, il demande à ses Conseillers comment il pourra appaiser la colère du Tout-puissant. Les premiers qui opinent, bien loin de trouver rien de répréhensible dans la conduite du tyran, n'y voient au contraire qu'un prince juste et humain, dont ils louent sur-tout la foi et la dévotion, dans les mêmes termes que le Renard de la fable, apologiste du Lion. L'assemblée se sépare ainsi, etc.

Un mal qui répand la terreur,

L'imagination fortement empreinte de cette idée en est poursuivie, obsédée; l'expression s'en retrace encore sous sa plume. Nos grands poètes sont pleins de ces éloquentes répétitions : la suspension qu'elles produisent excite ce puissant intérêt qui naît de la curiosité.

Mal que le Ciel en sa fureur.

Quoi donc ! un tel fléau peut-il être parti du ciel ? N'est ce pas plutôt dans les Enfers qu'en est la source? Non; le poète a vu l'enfer limité dans ses fureurs; l'Enfer n'agit que comme ministre. Le plus terrible des fleaux doit émaner de la toute-puissance du ciel, et du ciel irrité: c'est le *iracunda fulmina* d'Horace, dans les mains de son Jupiter.

Inventa pour punir les crimes de la terre.

A cette expression *inventa*, ne diroit-on pas que le ciel a travaillé long temps ce fléau avant de le lâcher contre la terre ? On *invente*, dit l'abbé Girard, de nouvelles choses par la force de l'imagination (*Synon. franç.* p. 234). C'est le dernier effort des vengeances célestes. *Pour punir les crimes de la terre.* L'enigme est expliquée. Quels crimes ne suppose pas un tel châtiment ?

Mais quel est-il encore ce mal si affreux? La mémoire seule en est-elle donc si redoutable, que l'on n'ose pas même en proférer le nom ? Oui; mais il le faut bien :

La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Le voilà échappé. Admirez dans le poète ce sentiment vertueux et profond; il voudroit anéantir jusqu'au nom de ce fléau vengeur. C'est le vœu célèbre du président Christophe de Thou (et non, pour le dire en passant, du chancelier de l'Hôpital) sur la Saint Barthélemy.

Capable d'enrichir en un jour l'Achéron.

Virgile appelle ce fleuve des enfers *l'avare* Achéron. Que de tributs il faut pour enrichir un avare ! C'est vouloir combler un gouffre sans fond. La peste le fait, et le fait *en un seul jour.* L'histoire justifie le poète, et le lecteur sensible frissonne d'horreur.

Faisoit aux animaux la guerre.

Ce vers, sous une apparence simple, présente une foule d'idées. Idée juste : Horace fait marcher les fièvres par escadrons *febrium*

cohors. Ainsi La Fontaine a pu donner à la peste un appareil guerrier. Idée grande. La guerre est elle-même un fléau. Qui ne se rappelle ici l'histoire de David? la guerre et la peste se combinent pour peser à-la-fois sur la terre sans défense contre ces terribles ennemis. Quelle image! Idée vaste et sublime. La guerre suppose un systeme savant, un plan d'attaques suivies et diverses dont on ignore le dessein et le terme. Quel tableau! Comme le présent est affreux! l'avenir épouvantable! Ainsi Boileau a dit:

A qui la faim, la soif, par-tout faisoient *la guerre.*

La Fontaine et lui l'ont imité de Villon. — Nous avons peu dans notre langue d'exposition aussi belle: c'est-là, comme on l'a dit de quelques odes de Pindare, un frontispice magnifique. L'abbé Batteux vante cette période pleine qui se sontient parfaitement d'un bout à l'autre. « L'oreille, ajoute-t-il, est occupée, l'esprit content, le cœur remué ». La chûte en est d'une majestueuse simplicité. Le poète, comme fatigué du spectacle qu'il vient de décrire, laisse mollement tomber ses pinceaux; mais quand il les aura repris, voyez avec quel feu, quelle richesse de coloris il va peindre les effets de la contagion qu'il vient de définir.

Ils ne mouroient pas tous; mais tous étoient frappés

La répétition du mot *tous* est une de ces beautés que l'on sent, et que l'on n'analyse pas. Malherbe a dit, en parlant d'Henri IV:

Quand la rebellion plus qu'une hydre féconde,
Auroit pour le combattre assemblé tout le monde,
Tout le monde assemblé s'enfuiroit devant lui.

Les premiers vers ont été forts et vigoureux, les suivans ne sont que tristes. C'est que les commotions vives produites par les scènes pathétiques tombent bientôt dans une mélancolie douce, quelquefois même voluptueuse. Le Poussin a des tableaux où l'on voit l'exemple de ces contrastes toujours sûrs de plaire. Ce qui suit en offre encore la preuve.

On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie.
Nul mets n'excitoit leur envie.

Tant le sentiment de la douleur absorbe celui des besoins les plus impérieux! L'immortel auteur des Georgiques a peint aussi les animaux livrés à une semblable calamité. Ce sont les mêmes

effets, les mêmes caractères; mais Virgile n'a pas de plus beaux vers. Dans ce vers : *A chercher le soutien d'une mourante vie*, remarquez une modulation lente, terminée par une chûte presque monosyllabique; peinture admirable de l'affaissement progressif d'un corps qui s'abat.

Ni Loups, ni Renards n'épioient
La douce et l'innocente proie.

Ces épithèthes pourroient paroître parasites à qui ne réfléchira pas sur la double idée qui les a sans doute inspirées au poète. D'abord cette proie n'offre plus que de *douces et innocentes* victimes aux Loups et aux Renards, alors que les vengeances du ciel ont dévoilé à leurs coupables yeux tant de rapines, tant de perfidies : première idée. Ensuite, les fléaux du ciel enveloppent non pas seulement le farouche brigand qui nous égorge, non pas l'hypocrite ravisseur qui nous dépouille, mais ce qu'il y a de plus doux, mais l'innocence elle-même, qui n'offensa jamais personne, et se trouve punie toutefois comme si elle étoit coupable. Ainsi le bon, l'inimitable La Fontaine dira encore dans un autre de ses chefs-d'œuvre où il décrit un déluge :

Les animaux périr! Car encor les humains,
Tous avoient dû périr sous les célestes armes.
(*Philémon et Baucis.*)

C'est donc un sentiment réfléchi de compassion qui renforce les couleurs du poète. Aussi ne peut-on rien voir de plus touchant que ce tableau.

Les Tourterelles se fuyoient.

Le maître de La Fontaine termine de même sa description de la peste de Florence. « Et qui plus grande chose est, et quasi incroyable, les pères et mères fuyoient de servir et visiter leurs enfans. (Décameron, Ire. *Journée*, page 9. trad. franç. in-8°. *Londres*, 1757.) Avec quel art le poète contraste ses récits et ses personnages! C'étoient tout-à-l'heure des Loups et des Renards, c'est-à-dire, les tyrans des forêts : voici maintenant les symboles de la tendresse et de la fidélité, qui ne vivent plus que pour souffrir et pour s'éviter. Oh! qu'elle est cruelle cette maladie qui éteint jusqu'aux derniers feux de l'amour, que l'on a dit être *plus fort que la mort même!*

Plus d'amour, partant plus de joie.

Tout est dit dans ce seul mot : c'est le comble du malheur. Il semble que le monde privé de l'amour, va retomber dans le cahos d'où l'amour, si l'on en croit Hesiode, l'avoit fait sortir.

Ainsi par un charme qui lui est particulier, et qu'il faut appeler le dernier effort du génie, La Fontaine fait sortir du fond le plus sombre les plus riantes images, et de ces images-là mêmes sait composer les traits les plus attendrissans de son funèbre tableau.

Le Lion tint conseil, et dit : Mes chers amis.

Ce n'est plus là le ton superbe d'un monarque parlant à des sujets ; aussi le Lion est-il comme eux frappé par le malheur.

Je crois que le Ciel a permis.

Le Ciel, à l'entendre, n'est pas auteur du mal qu'il éprouve ; il ne fait que le permettre. Cette opinion est bien plus religieuse.

Pour nos péchés cette infortune.

Un autre auroit dit : *pour nos forfaits.* Outre que le Lion en parlant de lui, n'en doit pas parler comme la renommée, *nos péchés* a quelque chose de plus dévot et de plus humble : ce qui convient mieux à sa situation.

Peut-être il obtiendra la guérison commune.

On n'en est pas sûr : mais que sait-on ? C'est là du moins une dernière ressource que la sagesse indique contre le malheur extrême où l'on est. Et pour preuve que la confiance du Lion ne manque point de fondement :

L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.

Il est beau à un roi de s'appuyer des témoignages de l'histoire : tout orateur a droit de l'invoquer. Ce discours est un petit chef-d'œuvre d'éloquence : oui, d'éloquence ; car, dit Pline, il n'est point de genre qui, porté à un certain degré de perfection, ne soit susceptible d'une grande éloquence. (*Epist. ad Canin.*)

Pour moi, satisfaisant mes appetits gloutons,
J'ai dévoré force Moutons.
Que m'avoient-ils faits ? nulle offense.

On remarquera cette expression, *mes appétits gloutons* : elle

est grande ; elle est riche : plus d'un écrivain l'a imitée depuis. Le poète dira de même ailleurs :

Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
(Liv. 8. fab. 27.)

Mais ne perdons point de vue la position de l'orateur : elle est délicate. Comment dissimuler ses violences ? il sue encore le crime. Comment les excuser ? le Ciel lui-même s'en est déclaré le vengeur. Il ne peut donc point en éluder la confession. Mais d'abord, comment la fera-t-il ? En prévenant l'accusation, il l'affoiblit ; en paroissant charger son examen, il ôte le droit de l'approfondir, par ce vers :

Que m'avoient-ils fait ? nulle offense.

L'hypocrite s'appytoie sur ses victimes, c'en est assez pour leur vengeance.

Même il m'est arrivé de manger quelquefois
Le Berger.

Voilà bien son plus grand péché : aussi le prononce-t-il à la hâte ; le vers n'est presque qu'un monosyllabe bientôt étouffé par la période pleine qui va suivre. L'expression *manger*, au lieu de dévorer, n'est point non plus indifférente : on dévore par gloutonnerie, on *mange* par besoin ; le délit porte son excuse avec soi.

Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.

La religion, l'histoire, tout a servi à sa cause : maintenant ce sont les grands principes d'équité naturelle qu'il reclame. Il a mis dans ses aveux un art si profond, que déjà on cherche un autre coupable ; mais ce n'est pas à lui à le nommer.

Sire, dit le Renard, etc.

Celui-ci entreprend non seulement de faire oublier les crimes du monarque, mais de les justifier. Comment s'y prendra-t-il ?

Il va, sans paroître y penser, rappeler la dignité du Lion : *Sire.* Ces titres eblouissent les sots. Des éloges exagérés préoccupent les esprits : *vous êtes trop bon roi.* Et il entre en matière.

Parce que le roi a parlé religion, le flatteur empruntera des

termes dévotieux, mystiques même : *vos scrupules*, *délicatesse* de conscience, *est-ce un péché*, assaisonnés de l'impudence de l'orgueilleux dédain et de ce persiflage, style familier des gens de cour.

Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché?

Le mot *canaille* exprime ce qu'il y a de plus vil. Demandez à l'usage l'explication précise de ce mot : c'est cette populace, ramas impur de tous les vices, que nous avons vue comme un troupeau de moutons se précipiter autour des bustes de Marat, et dont on ne sait si elle excite plus l'horreur que le mépris. Interrogez l'étymologie : ce sont ces meutes de *chiens* qui ne savent qu'aboyer, ou environner les échaffauds pour y lécher le sang qui en découle; *Canum alligatio* : voilà la *canaille*; et à la honte de l'humanité, l'histoire parle ici comme la fable. *Sotte espèce.* C'est jusques dans l'expression, la même insolence que celle du Méchant, dans Gresset, quand il dit :

Les sots sont ici bas pour nos menus plaisirs.

Est-ce un péché? Non, non. Admirez l'assurance du Renard. Ces casuistes de cour ne doutent de rien.

. . . . *Vous leur fîtes, Seigneur,*
En les croquant, beaucoup d'honneur.

Un homme de beaucoup d'esprit ne voyoit dans ce vers *qu'une charge*. Mais cette charge, qui est-ce qui la fait? un courtisan petit-maître; mais cette charge n'en a que plus de comique, comme les traits toujours applaudis de *l'Avare* de Molière. Elle est devenue proverbe; ce qui atteste sa justesse et son grand sens : elle n'est point hors de la nature; elle n'est pas plus exagérée que la flatterie de ce seigneur Persan dont parle Senèque dans son *Traité de la Clémence*, qui félicitoit Cambyse de son adresse à percer le cœur de son propre fils, en lui disant : *Apollon n'eût pas mieux tiré.*

Dans ce charmant acte d'accusation contre Lully, que tout le monde connoît, La Fontaine a imité ces vers par ceux-ci, qu'il prête au Florentin :

Cela joint à l'honneur
De travailler pour moi, te voilà grand Seigneur.
(*Œuvres div.*, T. I. p. 90.)

Et quant au Berger . . . Oh! c'est ici qu'on l'attend. — *L'on peut dire qu'il étoit digne de tous maux.* Eh! pourquoi? *Etant de ces gens-là.* On sent tout ce que *ces gens-là* a de méprisant. *Qui sur les animaux se font un chimérique empire.* Donc en punissant l'usurpation, le roi des animaux n'a fait qu'exercer un acte de justice, et se donner des droits à la reconnoissance publique!

Nous passerons rapidement sur les vers suivans, quoiqu'on y trouve cette expression si bien assortie au caractère des acteurs: *ni des autres puissances*; et ce contraste plaisant de ces *gens querelleurs* devenus tout-à-coup *de petits saints*, imité peut-être de ce vers de Villon:

> Gens morts furent faits petits Dieux.
>
> (*Grand Testam.* p. 42.)

Venons au discours de l'Ane:

> *L'Ane vint à son tour, et dit: J'ai souvenance*
> *Qu'en un pré de Moines passant,*
> *La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense*
> *Quelque diable aussi me poussant,*
> *Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.*

Que de beautés! Qu'il faut avoir d'esprit, comme parle Jean-Jacques Rousseau, pour savoir ainsi faire la bête! *J'ai souvenance*; la faute est ancienne. *Souvenance*: « Ce vieux mot qui se prononce moitié du nez, n'est pas mal dans la bouche de l'Ane. Il cherche dans sa mémoire, comme s'il eût été honteux d'être seul innocent » (l'abbé Batteux). Il trouve enfin *qu'en un pré de Moines passant.* Ce n'est ni un jardin, ni un champ. La différence est sensible: *un pré de Moines*; des Moines ont bien le moyen de perdre. Il n'a fait qu'y *passer.* Quel dégât pouvoit-il y faire? *La faim.* On pardonne tout à ce besoin; il maîtrise, il entraîne. *L'occasion.* On est foible, on se laisse aller; mais on n'est pas pour cela un pervers; et puis, *occasion* n'est pas habitude. *L'herbe tendre*, ce don du ciel et de la rosée, invite à en goûter. On ne tient pas contre un semblable attrait! Et pourtant il n'eût pas succombé, sans l'impulsion d'un génie malfaisant. *Et je pense quelque diable aussi me poussant.* Or, le moyen de résister à une influence au-dessus de la nature? Avec tout cela, voyons encore quels ravages ont

suivi ce concours de tant de circonstances aussi puissantes que diverses. *Je tondis*. Tondre n'est pas attaquer le pied. C'est le *Luxuriem segetum tenerâ depascit in herbâ*, de Virgile. L'herbe ainsi tondue se répare bientôt à grand intérêt. Après tout, combien donc en a-t-il mangé? *La largeur de ma langue*. Et voilà tout son délit.

Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.

On croiroit, à voir ce rapprochement de circonstances, que l'Ane a voulu diminuer sa faute. Un aveu si clair et si franc lève tous les doutes, et lui laisse sa dangêreuse innocence. On s'attend au succès.

A ces mots on cria haro sur le Baudet.

Henri Etienne, ainsi que beaucoup d'autres, a pris le mot de *haro* pour une corruption de *ha Raoul!* en normand, pour appeller le duc Raoul à son aide. C'est une erreur : *haro* vient de l'allemand *her arms*. Crier *haro*, c'est appeller à soi tout le peuple d'une ville. Clément Marot :

Puis dessus moi le grand haro criastes.

(*Ep. aux Dames de Paris*).

On l'a écrit aussi *harol*. Le même Henri Etienne : « Les diables font comme les Procureurs et Avocats, qui font semblant de se vouloir entremanger en criant *harol* pour le droit de leurs parties. » (*Apolog. pour Hérod.* T. III. pap. 338). Au reste, quand l'étymologie de ce mot seroit obscure, le sens ne l'est pas. C'est le mot *suspect* de nos Comités révolutionnaires.

Un Loup quelque peu Clerc.

Pasquier a bien expliqué ce mot *Clerc* : « Lequel dans sa naïve et originaire signification, appartient aux ecclésiastiques; et comme ainsi fut qu'il n'y eut qu'eux qui fissent profession de bonnes lettres; aussi par une métaphore nous appellâmes grand *Clerc*, l'homme savant, *Mauclerc* celui qu'on tenoit pour bête, et la science fut appellée *Clergie*. » Une harangue suppose un lettré, et voilà pourquoi le poète appelle son Loup quelque peu *Clerc*.

Prouva, par sa harangue,
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.

Dévouer est proprement livrer aux dieux infernaux, par suite d'un vœu. *Ce pelé, ce galeux* : Quand la victime est condamnée, c'est à qui versera sur elle le plus d'imprécations; elle devient le Bouc émissaire chargé des iniquités de tout un peuple. Au défaut de reproches vrais, on se jette sur les injures les plus dégoûtantes comme les plus vides de sens : et c'est-là, c'est dans les plus frivoles prétextes qu'on voit la source de tous les maux dont on est accablé.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Verres cassés sont cas pendables, a dit de même Bosquillon, en parlant d'un esclave condamné à mort sur ce léger prétexte (Conte de l'*Adroit Esclave*, dans un *Recueil de pièces anciennes et modernes*, T. I. pag. 113).

Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait: on le lui fit bien voir.

Ces vers forment l'analyse de la fable, les conclusions du rapporteur, l'acte d'accusation, la sentence de mort, et le refrein de l'assemblée contre l'accusé. Français Révolutionnaires, comment se fait-il que cette fable soit notre histoire?

FABLE II.

Le mal marié.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 74, ed. Rob. Steph. pag. 91. Latins. Camerar. pag. 124.

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme (1);
Mais comme le divorce entr'eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point (2).

J'ai vu beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent.
Cependant des humains presque les quatre parts,
S'exposent hardiment au plus grand des hasards;
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un, qui s'étant repenti,
    Ne put trouver d'autre parti,
    Que de renvoyer son épouse
    Querelleuse, avare et jalouse.
Rien ne la contentoit (3), rien n'étoit comme il faut,
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt (4):
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageoient, l'époux étoit à bout;
Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
    Monsieur court, monsieur se repose (5).
  Elle en dit tant, que monsieur à la fin,
    Lassé d'entendre un tel lutin (6),
    Vous la renvoie à la campagne
  Chez ses parents. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les Dindons (7),
    Avec les gardeurs de Cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. Eh bien! qu'avez-vous fait?
    Comment passiez-vous votre vie?
L'innocence des champs est-elle votre fait?
    Assez, dit-elle; mais ma peine
Etoit de voir les gens plus paresseux qu'ici.
    Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savois bien dire (8); et m'attirois la haine
    De tous ces gens si peu soigneux.
Eh! madame, reprit son époux tout-à-l'heure (9),
Si

Si votre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée (10)?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous?
Retournez au village: adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
Puisse-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés!

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Dès demain je chercherai femme.* Il fut pourtant marié ce bon La Fontaine. Raison de plus, me dira-t-on, pour médire des femmes. Quoi qu'il en soit de cette opinion, l'on conviendra que si elle n'est pas sans reponse du côté de la vérité, elle ne laisse aucune objection à faire sous le rapport du style et de la narration. Quand on a lu les charmans détails qui composent ce joli conte, il faut se taire et admirer.

Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame. Notre poète, plein de la lecture des anciens philosophes, avoit lu sans doute dans Xénophon: «Comme le mot *beau* se joint toujours au mot *bon*; quand je voyois quelqu'un d'une belle figure, j'allois le trouver et je tâchois de découvrir si le beau et le bon se trouvoient réunis l'un à l'autre; mais qu'il s'en falloit que cela fût ainsi! Je crus appercevoir que quelques-unes de ces belles figures receloient des ames corrompues» (*Econom.* trad. de Gail, ch. VI, pag. 55).

(2) *Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.* Cette idée rappelle l'épigramme naïve et plaisante de Montcrif sur la même matière:

Amis, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose;

Mais toutefois ne pressons rien.
Prendre femme est étrange chose :
Il faut y penser mûrement ;
Gens sages en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y songer toute la vie.

(3) *Rien ne la contentoit*, etc. On reconnoît les mêmes traits, les mêmes tournures, de semblables expressions dans le portrait que Boileau a fait de

Sa revêche bizarre
Qui sans cesse d'un ton par la colère aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un mari.
Il n'est point de repos ni de paix avec elle;
Son mariage n'est qu'une longue querelle :
Laisse-t-elle un moment respirer son époux;
Ses valets sont d'abord l'objet de son courroux. . . .
(*Sat.* X. v. 350.)

L'ouvrage où se trouvent ces vers est de 1694, c'est-à-dire, 16 ans après la publication de cette seconde partie des Fables, en 1678. Si donc l'un des deux poètes a imité l'autre, ce ne peut être La Fontaine. Les vers de Boileau sont beaux sans doute; peut-être le paroîtroient-ils moins à côté de ceux de notre fabuliste.

(4) *On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt.* La généralité de l'inculpation la rend plus imposante : ce n'est pas d'un seul individu qu'elle se plaint, c'est de tout le monde. Boileau a dit de même :

De ces coquins déjà *l'on* se trouvoit lassé. . . .
Alors *on* ne mit plus de borne à la lésine,
On condamna la cave, *on* ferma la cuisine.
(Ibid. v. 301.)

(5) *Monsieur ne songe à rien; Monsieur dépense tout; Monsieur court*, etc. Ces répétitions sont bien le langage de l'humeur. La société en offre des témoignages journaliers : c'est là le livre qui a fourni toutes ces heureuses imitations dont nos auteurs comiques sont pleins. Mais combien l'art des gradations donne de vie et d'ordre à ce tableau, par-là sur-tout bien supérieur à celui du célèbre satyrique! L'esprit de contradiction empoisonne

tous les objets. *Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut.* Les murmures, à force de se généraliser, tombent dans le vague; on ne sait à qui s'en prendre. *Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.* Ils s'égarent et rencontrent d'abord les valets, les premiers soumis à l'empire de la capricieuse. *Les valets enrageoient.* Et voilà aussi les effets que produisent les tracasseries. Mais le poids en doit à la fin retomber tout entier sur le pauvre mari, esclave légal de son épouse. *Monsieur ne songe à rien; Monsieur dépense tout*, etc.

(6) *Lassé d'entendre un tel lutin.* On nomme *lutins* des esprits ou fantômes turbulens, inquiets, qui viennent pendant les nuits troubler le sommeil des vivans, ou errer autour des tombeaux des morts. Les anciens les connoissoient sous le nom de *Larves* et de *Lemures.* (V. la 2e. partie du 1er. vol. *de l'Antiquité expliquée de Montfaulcon.*)

(7) . . . . . *La voilà donc compagne*
De certaines Philis qui gardent les dindons. D'autres peut-être, à l'aide d'une métaphore, auroient pu couvrir d'une expression noble l'image d'une fiction qui l'est si peu; mais y mettre ce joli badinage, et même de la grace, ce talent n'étoit donné qu'à La Fontaine.

(8) *Je leur savois bien dire.* On pourroit trouver à reprendre ici l'omission de la particule *le.*

(9) *Reprit son époux tout à l'heure*, pour *tout de suite, sur-le-champ*, n'est plus usité.

(10) *Vous verront contre eux déchaînée?* Métaphore aussi noble que juste. C'est le Chien *hargneux* qui, libre de sa *chaîne*, se jette à tord et à travers, et aboie à tout venant.

FABLE III.

Le Rat qui s'est retiré du monde.

Les Lévantins (1), en leur légende (2),
Disent qu'un certain Rat (3), las des soins d'ici bas (4),
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude étoit profonde (5),
S'étendant par-tout à la ronde.
Notre Hermite nouveau subsistoit là dedans.
Il fit tant, des pieds et des dents (6),
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens (7).
Un jour, au dévot personnage,
Des députés du peuple Rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère (8):
Ils alloient en terre étrangère (9)
Chercher quelque secours contre le peuple Chat.
Ratopolis étoit bloquée :
On les avoit contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la République attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le secours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le Solitaire,

Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre réclus
Vous assister ? Que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau Saint ferma sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce Rat si peu secourable ?
Un Moine ? Non, mais un Dervis ;
Je suppose qu'un Moine est toujours charitable (10).

(*Depuis La Fontaine*). ITALIENS. Luig. Grillo, fav. 98. Pignotti, fav. 34.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Les Levantins.* L'excellent historien ! Il ne raconte rien que sur témoignages ; et quels témoignages encore ! celui de tout un peuple : les peuples du *Levant*. Cette gravité du poète répand sur son récit l'intérêt et le charme de la curiosité.

(2) *En leur légende.* Légende est un recueil de fables pieuses, d'anecdotes monacales. Le héros se trouve déjà annoncé par le titre seul de l'ouvrage.

(3) *Disent qu'un certain Rat.* S'il eût mis : *content*, c'eût été quitter trop tôt son rôle. *Disent* est plus historique ; l'attention se soutient.

(4) *Las des soins d'ici bas. Beatus ille qui procul negotiis*, etc. C'est le premier degré d'une vocation à la vie cénobitique. *Se retira....* Auparavant : *loin des soins d'ici bas*, termes consacrés. Ainsi Molière met dans la bouche de son *Tartuffe*, le langage de la mysticité.

(5) *La solitude étoit profonde.* Le mot *solitude*, dans sa double acception, désigne et la retraite où l'on vit, et le recueillement où l'on y vit. C'est une lumière vive qui éclaire à la fois et le lieu

et le personnage. L'équivoque du mot *profonde* s'explique par le vers suivant : *s'étendant partout à la ronde*. L'image est aussi exacte qu'elle est pittoresque.

(6) *Il fit tant, des pieds et des dents*. Quoique l'oovrage soit fioi, on voit eneore l'ouvrier qui le travaille ; on assiste à ses mouvemeus.

(7) *Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens*
A ceux qui font vœu d'être siens. L'abbé Batteux appelle cela *de la solidité*. Ce n'est point eomme pensée grave en elle-même, que La Fontaine jette eette réflexion dans son réeit. Elle n'est iei, comme tant de traits également eonnos, du Lutrin et du Vertvert, qu'un persiflage naïf, et un peu malin de eette dévote insoueiance qui fait abandonner le monde pour mieux s'abandonoer à la providenee.

(8) *Quelque aumône légère*. Toute *aumône* est libre ; on ne lui demande done que ce qu'il voudra bien donner. *Aumône légère :* si peu qu'il lui plaira. Le moyeu de refuser !

(9) *Ils alloient en terre étrangère*, etc. De combien de motifs également puissans ils appuient leur requête ! Premier motif d'humanité : *En terre étrangère*. Poor y arriver, pour y subsister, pour y réclamer des secours, il leur faut des avanees. Deuxième motif de politique et d'intérêt national : *Ratopolis étoit bloquée*. Ratopolis, eapitale de l'empire, eomme ailleors il a nommé *Ratapon* le chef de la nation. Troisième motif, la modieité de la somme : *ils demandoient fort peu*. Quatrième motif : l'assurance de n'être pas importuné par de nouvelles contributions, *certain que le secours seroit prêt dans quatre ou cinq jours*.

(10) *Je suppose qu'un Moine est toujours charitable*. Cette supposition gasconne donne à la moralité la tournure piquante et naive d'une épigramme du chevalier de Cailly, en montrant le coupable au lieu de le nommer. Rabelais eût *pantagruelisé* ce sujet, c'est-à-dire qu'il en eût fait une déclamation pleine d'invectives bouffonnes. La Fontaine saisit toujours le point préeis où s'arrête la satyre ; et la déeenee de son enjouement lui fait des approbateurs de ceux mêmes qui peuvent en être l'objet.

FABLE IV.

Le Héron.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Camerarius (Voyez la note au bas des pages 26 et 27).

UN jour sur ses longs pieds alloit je ne sais où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou (1):
Il côtoyoit une rivière.
L'onde étant transparente, ainsi qu'aux plus beaux jours,
Ma commère la Carpe y faisoit mille tours
Avec le Brochet son compère (2).
Le Héron en eût fait aisément son profit:
Tous approchoient du bord (3), l'oiseau n'avoit qu'à prendre;
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit.
Il vivoit de régime (4), et mangeoit à ses heures.
Après quelques momens l'appétit vint : l'Oiseau (5)
S'approchant du bord (6), vit sur l'eau
Des Tanches qui sortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas; il s'attendoit à mieux,
Et montroit un goût dédaigneux
Comme le Rat du bon Horace (7):
Moi, des Tanches! dit-il, moi Héron (8), que je fasse
Une si pauvre chère? Et pour qui me prend-on?
La Tanche rebutée, il trouva du Goujon (9).
Du Goujon! C'est bien là le dîner d'un Héron!
J'ouvrirois pour si peu le bec! Aux Dieux ne plaise.

Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un Limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accomodants, ce sont les plus habiles.
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Sur-tout quand vous avez à-peu-près votre compte.
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux Hérons
Que je parle : écoutez, Humains, un autre conte ;
Vouz verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

(*Depuis La Fontaine*). Franç. Boursault, *Esope à la Cour*, act. I. sc 4. Fables en chansons, L. I. fab. 10 (*). — Latins. Desbillons, L. VII. fab. 13.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

Héron, oiseau aquatique dont le bec est long d'un demi-pied, droit, pyramidal, fort et d'un vert jaunâtre ou brunâtre. Ses jambes sont longues, dégarnies de plumes, ainsi que les cuisses, et verdâtres comme les pieds. Il se nourrit de Poissons, de Grenouilles ; son attitude ordinaire est d'avoir la tête ramassée entre les deux épaules, et le col contourné. Ses ailes qu'il développe

(*) L'auteur fait intervenir une Pie qui se charge de la morale, et finit ainsi :

Tandis qu'il se lamentoit,
Triste et baissant la tête,
La Pie après lui chantoit,
Et sans cesse répétoit :
La bête ! la bête ! la bête !

avec beaucoup d'étendue dans les airs, lui servent à porter de lourds fardeaux dans son nid, distant quelquefois d'une demi-lieue de l'endroit où il pêche.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sais où,*
Un Héron au long bec emmanché d'un long cou. La Bruyère a dit: Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre. Cette maxime est le plus bel éloge des vers qu'on vient de lire. Cette multiplicité de monosyllabes amassés à dessein dans ces vers, les étend, les prolonge, et semble les élever à la hauteur du col de l'animal. Croiroit-on que Voltaire a blâmé ces vers ?

(2) *Ma commère la Carpe y faisoit mille tours*
Avec le Brochet son compère. Ainsi dans la fable du Renard et de la Cigogne :

Compère le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner *commère* la Cicogne.

Ces rapports des animaux entre eux, nous plaisent quoiqu'imaginaires. Par un secret retour sur nous-mêmes, qui se mêle à toutes nos affections, nous aimons à retrouver l'image de nos mœurs et de nos institutions.

(3) *Tous approchoient*, etc. *Une onde transparente* où rien ne sauroit échapper aux regards du vorace animal, *un beau jour* où tout invite un gourmand; sur les bords, les jeux des Poissons qui *s'approchent tous* sans défiance, et se livrent d'eux-mêmes à l'ennemi; combien toutes ces circonstances animent le tableau! combien elles y répandent de vie et de gaîté!

(4) *Il vivoit de régime.* Tant de sobriété est si peu commune, qu'elle a besoin d'être expliquée. Aussi le poète nous donne-t-il son dédaigneux Héron pour un philosophe réglé dans ses repas, ou pour un convalescent au régime.

(5) *Après quelques momens l'appétit vint : l'oiseau*, etc. Quelle facilité dans la versification! avec quelle souplesse il varie son rithme et sa cadence! Il n'écrit point: il parle, il converse avec vous.

(6) *S'approchant du bord.* Ce ne sont plus les poissons; c'est

le Héron qui s'approche à son tour, et pour voir... quelle espèce de proie? non plus le brochet et la carpe, mais

Des tanches qui sortoient du fond de ces demeures.

Admirez l'art, ou plutôt le génie des gradations. *Sortoient du fond de ces demeures*, n'est point indifférent : cela commence à sentir la bourbe.

(7) *Comme le Rat du bon Horace.* Cette allusion est d'une justesse parfaite. On se rappelle aussitôt ces vers :

Cupiens variâ fastidia cœnâ
Vincere tangentis malè singula dente superbo.
(Liv. II. Sat. VI. vers 86.)

(8) *Moi, des Tanches, dit-il! moi Héron*, etc. Ce moi répété est emphatique. Ainsi parleroit un orgueilleux financier : ainsi parle la Junon de l'Enéide, *Ast* EGO *quæ Superûm*, etc. *Jovisque* ET *soror* ET *conjux.*

(9) *La Tanche rebutée, il trouva du goujon.* Non pas *un*, mais *du* goujon. Il y a loin de ce mets à un plat de brochets ou de tanches; mais ce n'est point encore là le morceau par où il faudra finir; et par où? par un limaçon : c'est le dernier mot de la fable, comme la dernière découverte du Héron.

FABLE V.

La Fille.

(*Avant La Fontaine*). — LATINS. Camerar. fab. 174 (*).

CERTAINE fille un peu trop fière,
Prétendoit trouver un mari
Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci (1).

(*) Dans sa fable, le titre et les personnages ne sont pas les mêmes. Un gourmand en voyageant, rencontre une poire : il avoit soif. Est-ce là un rafraîchissement bon pour un gosier altéré? et

Cette fille vouloit aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit; enfin tout: mais qui peut tout avoir?
Le destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs de moitié.
Quoi! moi? Quoi ces gens-là? L'on radote, je pense;
A moi les proposer (2)! Hélas! ils font pitié.
Voyez un peu la belle espèce!
L'un n'avoit en l'esprit nulle délicatesse;
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là:
C'étoit ceci, c'étoit cela,
C'étoit tout, car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens (3)
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer (4). Ah! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte! ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne:
Grace à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoiqu'en solitude (5).
La belle se sut gré de tous ses sentiments.
L'âge la fit décheoir (6) : adieu tous les amants.
Un an se passe et deux avec inquiétude (7).
Le chagrin vient ensuite ; elle sent chaque jour

---

il passe outre. Puis un ruisseau formé par les eaux d'un torrent: cette eau est trop limoneuse; il la dédaigne. La faim, la soif le pressent à-la-fois; il revient sur ses pas : le ruisseau avoit tari; la poire avoit disparu, et avec elle le dîner du gourmand.

Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour;
Puis ses traits choquer et déplaire:
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison (8)
Se peuvent réparer: que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage!
Sa préciosité changea lors de langage.
Son miroir lui disoit: prenez vite un mari;
Je ne sais quel desir le lui disoit aussi:
Le desir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

OBSERVATIONS DIVERSES.

L'invention de cette fable est peu de chose; il est aisé de voir qu'elle n'est que la morale de la précédente mise en action.

(1) *Point froid et point jaloux: notez ces deux points-ci.* Comme étant les plus rares, parce que ce sont les extrêmes. « Cette réflexion, car c'en est une, quoiqu'elle ne soit pas déployée, et que l'auteur ne la fasse qu'en avertissant de la faire, cette réflexion, dis-je, plaît par le naturel même, parce que, loin d'être recherchée, elle naît presque nécessairement du fait, et que ces deux conditions que la fille exige, présentent d'elles-mêmes à l'esprit l'opposition qu'elles ont l'une à l'autre ». (La Mothe, *Préface de ses Fables.*)

(2) *Quoi! moi! . . . à moi les proposer?* Même hauteur que dans le Héron, même orgueil dans ses refus: ce sont là les seuls rapports que présente le dialogue. La Fontaine ne s'imite que pour se varier. *Ces gens-là! l'on radote. . . , hélas! ils font pitié*, termes de mépris.

(3) *Les médiocres gens.* De médiocre condition.

(4) *Elle de se moquer.* La suppression du verbe intermédiaire

donne au récit bien plns de rapidité. Tous les bons écrivains sont pleins de ces exemples : ils sont fréqnens dans notre anteur :

Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.
(Fable *des Animaux malades.*)

Ici la vivacité de l'hémistiche marque bien la précipitation du refus de la demoiselle.

(5) *Sans chagrin, quoiqu'en solitude.* Elle ne le diroit pas, si la chose étoit vraie.

(6) *L'âge la fit décheoir.* Il faut dire du mot *décheoir*, ce qu'un savant académicien a dit de *cheoir.* « Quelqne ancien qu'il soit, qnelque besoin qu'on puisse en avoir en poésie, ce verbe est venu à son dernier destin : il est mort avec le grand Corneille qui s'en est servi ». (M. Lévêque de la Ravallière. *Poésies du Roi de Navarre*, T. II. p. 209.)

(7) *Un an se passe et deux avec inquiétude.* Outre la pureté d'expression qui distingue ce morceau, voyez comme tout y naît sans effort, tout s'ordonne et se gradue avec la plus parfaite intelligence. Venons aux détails. *Se passe avec inquiétude.* Comme il arrive à l'ame, quand elle est partagée entre la crainte et l'espérance. *Le chagrin vient ensuite.* L'incertitude s'éclaircit et fait place à la peine d'être seule. *Elle sent chaque jour*

Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour.

Elle le sent alors même qu'on ne le lui dit pas. *Déloger quelques Ris.* Qnand il a vouln peindre le retour des plaisirs, il a dit :

Toute la bande des Amours
Revient au colombier : les jeux, les ris, la danse
Ont aussi leur tour à la fin.
(*La jeune Veuve*, L. VI. fab. 21.)

Ce sont les mêmes images, mais avec des teintes différentes ; ce sont les mêmes traits, et non point les mêmes épigrammes. Ainsi l'Albane peignoit sans cesse les amours ; et ne se répéta jamais. Et ce : *Puis l'Amour*, placé à la fin de ce vers, parce que c'est là, de toutes les pertes, la dernière et la plus sensible.

Plus d'amour, Partant plus de joie,

a dit ailleurs notre poëte. Tout cela est plein de grace et de

vérité. Et quelques lignes plus bas, cette réflexion où la force s'unit à la sensibilité.

(8) *Les ruines d'une maison*
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage ! Non, je ne crois pas qu'il existe dans notre langue beaucoup de morceaux où se trouvent plus de richesses jointes à plus de facilité à les prodiguer. Dans le vers suivant, *sa préciosité* est une de ces expressions originales, dues au génie du fabuliste, et qui expriment avec autant de hardiesse que de précision *cet ambigu de coquette et de précieuse* que Molière avoit joué sur la scène dans ses *Précieuses ridicules*, avant que La Fontaine ne le montrât au doigt.

FABLE VI.

Les Souhaits

(*Avant La Fontaine*). Français. Marie. Ysopet (*du Villain et du Follet*), manusc. de la biblioth. de S. Germain-des-Prés, n°. 1830.

Il est au Mogol des follets (1)
Qui font office de Valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois,
Cultivoit le jardin d'un assez bon Bourgeois.
Il travailloit sans bruit, avec beaucoup d'adresse,
Aimoit le maître et la maîtresse,
Et le jardin sur-tout. Dieu sait si les Zéphirs,
Peuple ami du Démon (2), l'assistoient dans sa tâche !
Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
Combloit ses hôtes de plaisirs.

Pour plus de marques de son zèle ;
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légèreté
A ses pareils si naturelle ;
Mais ses confrères les Esprits
Firent tant, que le chef de cette République,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvège (3)
Prendre le soin d'une maison
En tout temps couverte de neige ;
Et d'Indou qu'il étoit, on vous le fait Lappon (4).
Avant que de partir, l'Esprit dit à ses hôtes (5) :
On m'oblige de vous quitter,
Je ne sais pas pour quelles fautes :
Mais enfin il le faut ; je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine.
Employez-la : formez trois souhaits, car je puis
Rendre trois souhaits accomplis :
Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
Etrange et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance ;
Et l'abondance, à pleines mains,
Verse en leurs coffres la finance ;
En leurs greniers le bled, dans leurs caves les vins :
Tout en crève. Comment ranger cette chevance (6) ?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux complotèrent,
Les grands Seigneurs leur empruntèrent (7),

Le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents!
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors, fuyez ; et toi, Déesse (8),
Mère du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vite! A ces mots
La Médiocrité revient, on lui fait place :
Avec elle ils rentrent en grace,
Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
Qu'ils étoient, et que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours, et perdent en chimères
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires.
Le follet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir, et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse.
C'est un Trésor qui n'embarrasse point.

(*Depuis La Fontaine*). ANGLOIS. Gay, part. I. fab. 38, *le Père et Jupiter.*

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Il est au Mogol.* Le Mogol, royaume voisin de la Perse et des Indes, est une de ces riches contrées de l'Asie que le génie des Orientaux a peuplées d'Esprits aëriens, substances chimériques diversifiées entre elles sous les noms de Peris, de Ginns ou Gnomes : espèces de fées ou enchanteurs, ou esprits follets. Ces derniers, destinés à des emplois subalternes, sont bien caractérisés par ce qu'en dit La Fontaine.

(2) *Les Zéphirs, peuple ami du Démon. Zéphirs*, vents doux, favorables

favorables aux plantes et aux fruits. Leurs représentations sont par-tout, dans les conversations comme dans les monumens. Démons, Génies, Larves, tous ces noms sont synonymes dans le langage mythologique, et jusques dans le vocabulaire de Platon, de Maxime de Tyr, de Plutarque et d'Apulée. On connoît les traités composés par ces deux derniers *sur le génie de Socrate*, où génie inspirateur de ce philosophe.

(3) *Au fond de la Norvège.* Pays très-froid, au nord de l'Europe.

(4) *Et d'Indou qu'il étoit, on vous le fait Lappon.* C'est-à-dire, que d'habitant des rives du Gange, dont l'Inde est arrosée, il devient habitant des glaces voisines de la Laponie, un des pays les plus septentrionaux de notre hémisphère.

(5) *Avant que de partir, l'Esprit dit à ses hôtes.* C'est ici que commence la fable. Il y a bien plus de simplicité et d'intérêt dans l'exposition de l'apologue original du quatorzième siècle. « Un vilain ayant été pendant plusieurs jours occupé à guetter un Follet qui, depuis quelque temps, rodoit autour de sa maison, vient enfin à bout de l'attraper. Pour racheter sa liberté, l'Esprit compose avec son homme, et lui commande de former trois souhaits qu'il se charge d'accomplir ».

(6) *Cette chevance.* Nous avons déjà rencontré ce vieux mot dans la fable de l'*Avare qui a perdu son trésor* (Liv. IV. fab. 20). Gilles d'Aurigny, dans son *Tutaur d'Amour* :

> Bon Chevalier, courageux aux alarmes....
> Abandonna terres, biens et *chevance.*

C'étoit un diminutif de *chevissance*, qu'on lit au *Codicile* de Jean de Meun :

> Dieu a donné aux miens honneur et *chevissance.*

(7) *Les grands Seigneurs leur empruntèrent.* « Comme il glisse cette circonstance avec une apparente naïveté! » (Champfort.)

(8) *Trésors, fuyez; et toi, Déesse,*

Mère du bon Esprit. On voit bien que La Fontaine parle ici d'abondance de cœur. Horace n'a pas chanté les charmes de la *médiocrité* avec plus de graces, et sur-tout avec plus de candeur.

FABLE VII.

La Cour du Lion.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Sanbader, Fables hébraïques, fab. 9. — GRECS. Esope, f. 145, edit. Camerar. p. 145. — LATINS. Phèdre, Liv. IV. fab. 12. Camerar. f. 261, pag. 296.

SA majesté Lionne (1) un jour voulut connoître
De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant, le Roi tiendroit
Cour plénière, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence,
Le Prince à ses sujets étaloit sa puissance.
En son Louvre il les invita.
Quel Louvre! Un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'Ours boucha sa narine :
Il se fût bien passé de faire cette mine.
Sa grimace déplut. Le Monarque irrité,
L'envoya chez Pluton faire
Le dégoûté (2).
Le Singe approuva fort cette sévérité;
Et, flatteur excessif, il loua la colère (3),

Et la griffe du Prince, et l'antre, et cette odeur :
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur,
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, et fut encor punie.
Ce monseigneur du Lion-là,
Fut parent de Caligula (4).
Le Renard étant proche : Or ça, lui dit le Sire,
Que sens-tu ? Dis-le moi : Parle sans déguiser.
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvoit que dire
Sans odorat : bref il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement.
Ne soyez à la Cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère;
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand (5).

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, Liv. II. fab. 5, et Liv. IV. fab. 3.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Sa majesté Lionne*, etc. Le Lion est le roi-né des animaux. Que le génie développe ce germe fécond : *Majesté* est l'attribut et le protocole des rois. *Sa majesté Lionne*. Royauté suppose des sujets ; et le mode de leur convocation en général, quel est-il ?

Il manda donc *par députés*
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture
Avec son *sceau*.

Veut-on particulariser cette assemblée ? elle devient *cour plénière*, avec ses pompeuses *ouvertures*, avec ses jeux, ses *tours de Fagotin*, c'est-à-dire, de singe ; et le palais du monarque *un Louvre*. Mais pour ramener son lecteur à son sujet : *quel Louvre ! un vrai charnier*.

Le mot *charnier* (dépôt de chairs livrées à la mort) *caro data neci*), présente une idée tout autrement funèbre que celui de cimetière. Ce dernier offre dans son étymologie l'image du sommeil, l'autre celle de lambeaux dégoûtans et putrides que la mort vient d'arracher à la vie.

(2) *L'envoya chez Pluton faire*

Le dégoûté. Le poète s'est parfaitement identifié avec ses personnages. On remarque dans ce vers une teinte de cette ironie froidement cruelle, dont nos Tibères modernes ont fait plus d'une fois le style familier de leurs décrets de mort.

(3) *Et flatteur excessif*, etc. Toutes les anciennes éditions écrivent ainsi ces vers :

L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le Singe approuva fort cette sévérité.
Et, flatteur excessif, il loua la colère, etc.

Il manque un vers qui puisse rimer avec ce dernier. M. Coste s'est mis à la torture pour expliquer cette omission, comme s'il pouvoit y avoir de bonnes raisons contre un oubli. Seroit il injuste de croire que La Fontaine portât dans la composition de ses ouvrages la même préoccupation d'esprit que dans la société? Dire que le poète a *omis ce vers tout exprès*, et l'en justifier, c'est briser la seule barrière qui sépare la prose de la versification française, et ramener notre poésie à son antique barbarie. D'après Montenaut (édit. de 1757), nous avons coupé le vers *l'envoya chez Pluton*, etc. De cette manière, la rime est rétablie ; mais nous convenons que la variante n'est pas plus heureuse que cette addition :

Par une extrême ardeur de plaire

proposée par M. Coste.

(4) *Ce Monseigneur du Lion-là*,

Fut parent de Caligula. Les Romains enchaînés sous le joug de ce monstre couronné, disoient sans doute, quand ils n'étoient pas entendus : Ce n'est pas à un homme que nous obéissons, mais à une bête féroce ; et pour eux Caligula étoit un lion. Transportez la scène dans les forêts, et faites des Romains un troupeau de moutons : le Lion sera un Caligula, ou quelqu'un de sa famille. — M. l'abbé Aubert a dit d'après La Fontaine :

Ce Monseigneur Léopard-là. (L. VII. fab. 5.)

(5) *Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.* A double sens. Est-il des cas où la dissimulation soit permise ? Ce n'est pas un petit mérite de savoir plaire aux princes, *Principibus placuisse viris non ultima laus est*, a dit Horace : mais jamais aux dépens de la vérité. Ce vice dans la morale est la seule tache qui dépare cette excellente fable.

FABLE VIII.

Les Vautours et les Pigeons.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Anonyme, fab. 22. Abstemius, fab. 96. Camerar. pag. 182 et 213.

MARS autrefois (1) mit tout l'air en émûte (2).
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les Oiseaux, non ceux que le Printemps
Mène à sa Cour (3), et qui sous la feuillée,
Par leur exemple et leurs sons éclatants,
Font que Vénus est en nous réveillée ;
Ni ceux encor que la Mère d'Amour
Met à son char : mais le peuple Vautour
Au bec retors, à la tranchante serre (4),
Pour un Chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang (5) : je n'exagère point.
Si je voulois conter de point en point
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira ;
Et sur son roc Prométhée espéra
De voir bientôt une fin à sa peine (6).
C'étoit plaisir d'observer leurs efforts ;

C'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse et ruses, et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres :
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les Royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au col changeant, au cœur tendre et fidelle (7).
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle.
Ambassadeurs par le peuple Pigeon
Furent choisis; et si bien travaillèrent,
Que les Vautours plus ne se chamaillèrent.
Ils firent trève; et la paix s'ensuivit.
Hélas! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grace.
La gent maudite aussitôt poursuivit
Tous les Pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants (8);
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là : semez entr'eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant : je me tais.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Boursault, *Fables d'Esope*,

act. IV. sc. 5. Fables en chansons, L. III. fab. 14. — Latins. Jaïus, *Bibl. Rhetor.* T. I. p. 742. Desbillons, Lib. VII. fab. 17.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

Le Vautour est, parmi les Oiseaux, ce que le Tigre est parmi les quadrupèdes. On en distingue plusieurs espèces; il y en a qui égalent les Aigles en grandeur; d'autres sont plus petits; tous aussi lâches que féroces. Le Vautour ne combat guère les vivans que quand il ne peut s'assouvir sur les morts. Il est commun dans les climats chauds. Son corps est cuirassé d'une peau presque aussi dure que le cuir du Chevreau, et recouverte d'un duvet très-fin. On en fait d'excellentes fourrures.

Pigeon. *Voyez* Liv. II. fab. 12.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Mars autrefois.* Mars, fils de Jupiter et de Junon, est le Dieu des combats. Il est reconnoissable à son attitude guerrière, à la fureur qui étincelle dans ses yeux, au casque dont sa tête est toujours chargée, à la cotte d'armes qui couvre sa poitrine, au long javelot avec lequel sa main s'apprête à frapper son ennemi. *Mars* ou *la guerre* sont mots synonymes.

(2) *Mit tout l'air en émûte.* Emoy, esmay, esmayance, émûte, tous vieux mots remplacés aujourd'hui par celui d'émeute (qui ne se dit encore que des mouvemens populaires), pour signifier effroi, tristesse, appréhension. (Voyez *le Glossaire à la suite des Poésies de Thibault, comte de Champagne*, T. II. p. 230.)

(3) *Non ceux que le printemps*, etc. En général ces pacifiques oiseaux que les froids de l'hiver tenoient ensevelis dans la retraite et le silence, et que le printemps ramène pour embellir avec lui la nature, et rallumer les feux de l'Amour. *Ni ceux encor que la mère d'Amour met à son char.* Les colombes ou les moineaux que Vénus atteloit à son char, parceque de tous les oiseaux, ils passent pour être les plus amoureux. On sent de quel attrait la suspension est pour la curiosité, et quel intérêt va résulter du

contraste de ces premières images, si douces et si riantes, avec la description qui va suivre.

(4) *Le peuple Vautour,*

Au bec retors, à la tranchante serre. Le peuple Vautour. Tout ce qu'il y a de plus féroce, mis en fermentation par la réunion de ses élémens et par les fureurs de la Discorde. *Au bec retors*, etc. Cette poésie est pleine de nerf; et puis, quelle idée une semblable armure ne donne-t-elle pas du moral de ces féroces animaux! C'est ainsi que Virgile a peint le Vautour de Prométhée: *rostro que immanis vultur obunco.* (*Æneid.* L. VI. v. 597.)

(5) *Il plut du sang.* M. Marmontel a cité ce trait dans sa *Poétique*, pour exemple de l'élévation à laquelle La Fontaine savoit aussi porter son génie. (T. II. p. 466.) On se moque des pluies de sang que les anciens auteurs font tomber du ciel: pourquoi? c'est qu'il ne peut y avoir d'effet, là où il n'y a point de cause: mais ici, deux armées de vautours acharnées l'une contre l'autre! Le sang doit couler du haut des airs. L'image n'est donc que juste; mais elle est terrible. Elle lui paroît encore trop foible, ajoute M. Marmontel, pour exprimer la dépopulation. (*Ibid.*) Il la fortifie par une perspective à-la fois terrible et douce:

(6) *Et sur son roc Prométhée espéra*

De voir bientôt une fin à sa peine. On sait que ce créateur de l'espèce humaine etoit enchaîné sur le Caucase, où un Vautour lui dévoroit les entrailles sans cesse renaissantes. Jupiter vouloit par-là punir le père, de tous les crimes de ses enfans.

(7) *Au col changeant, au cœur tendre et fidelle.* J'ai vu le Prométhée de Goltzius, et j'ai dit: voilà le sublime de la force: mais peut-être qu'avec un burin aussi énergique, on ne sauroit avoir de la grace. J'ai vu la Galatée et la Vénus du même maître, et j'ai dit: avec tant de grace on ne peut avoir de la force. Goltzius et La Fontaine m'ont appris qu'ici les extrêmes n'étoient point impossibles.

(8) *Tenez toujours divisés les méchans.* Mot des Tibères et des Borgias de tous les temps. Je laisse aux philosophes le soin d'examiner si cette maxime est aussi vraie en morale qu'en politique. *Ceci soit dit en passant: je me tais.*

FABLE IX.

Le Coche et la Mouche.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Lockman, fab. 13. — GRECS. Esope, fab. 217. Gabrias, fab. 9 (*). — LATINS. Phèdre, Liv. III. fab. 6. Abstemius, fab. 16. Camerar. fab. 360.

DANS un chemin montant (1), sablonneux, mal-aisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts Chevaux tiroient un Coche (2).
Femmes, Moine, Vieillards, tout étoit descendu (3).
L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu (4).
Une Mouche survient, et des Chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre; et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine (5),
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un Sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens, et hâter la victoire (6).
La Mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin;
Qu'aucun n'aide aux Chevaux à se tirer d'affaire.

* Les fables grecques n'ont que le germe, et pour ainsi dire, l'embryon du charmant apologue de La Fontaine.

Le Moine disoit son bréviaire :
Il prenoit bien son temps ! Une femme chantoit :
C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit !
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles ,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail , le Coche arrive au haut (7).
Respirons maintenant ! dit la Mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà , messieurs les Chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens , faisant les empressés ,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font par-tout les nécessaires ;
Et par-tout importuns devroient être chassés.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, L. II. fab. 29. Anonyme (dans un Recueil de vers choisis, 1 vol. in-12, Paris, Josse, 1693, pag 164. — Ital. Pignotti, fav. 14.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Dans un chemin montant*, etc. On ne peut lire cette tirade, sans admirer l'inépuisable talent de l'auteur à peindre par les sons ;

Chaque syllabe est lourde , et chaque mot se traîne,

Comme l'a dit l'abbé Du Resnel dans ce vers , à la fois précepte et exemple.

(2) *Six forts Chevaux tiroient un coche.* L'expression est serrée, nerveuse, même pénible, comme l'action qu'elle désigne.

(3) *Femmes , moine , vieillards*, etc. Ce bizarre rapprochement fait, sous une apparence de simplicité, une épigramme dont la finesse n'échappera point aux esprits délicats.

(4) *L'attelage suoit , souffloit , étoit rendu:* Gradation admirable ; on voit les Chevaux , et leurs efforts , et leurs fatigues.

(5) *Qu'elle fait aller la machine.* Machine, suppose un ouvrage

de combinaison, qui exige dans son régulateur plus de force ou d'industrie.

(6) *Il semble que ce soit*

Un sergent de bataille allant, etc. Les premiers fabulistes qui ont jugé à propos de répandre dans l'apologue des comparaisons élevées qui le rehaussent, ont compris sans doute que la petitesse des objets qu'il présente d'ordinaire avoit besoin de temps en temps de cette espèce de contraste, pour nous attacher et pour nous plaire. Nous verrons plus d'une fois cet ingénieux artifice employé par notre auteur. La Mouche est ici *un sergent de bataille*. Ce n'est plus un nain qu'on a sous les yeux, mais un colosse. Ainsi le Chantre de Vertvert, lorsqu'il décrit le caquet de l'oiseau donnant audience à tout un couvent :

> Tel autrefois César, en même temps,
> Dictoit à quatre en styles différens.
> (Chant I[er]. *Œuvr.* T. I. p. 5.

Ce qui distingue éminemment cette fable, c'est la vivacité de son action. Tout y a vie, tout y est en mouvement : relisez les invectives de l'insecte :

> *Le moine disoit son bréviaire,*
> *Il prenoit bien son temps ! une femme chantoit :*
> *C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit !*

Tout cela est marqué au coin de l'enjouement le plus délicat, comme de la plus exquise naïveté.

(7) *Le coche arrive au haut.* Voilà une de ces irrégularités qui ne vont bien qu'à La Fontaine : les règles sont bien plus sévères. Malherbe s'étoit donné la même licence, à l'exemple de ses devanciers ou contemporains Théophile, Ronsard, Racan, etc. Ces poètes faisoient de *peu à peu* un seul mot : La Fontaine s'est cru en droit d'en faire autant pour celui-ci.

FABLE X.

La Laitière et le Pot au Lait.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Starkins, *Specimen Philosoph. Indicæ*, sect. VI. pag. 337. Pilpay, contes indiens (*), *Mille et une nuits*, T. III (**). — LATINS. Camerar. fab. 276, pag. 307. Democritus ridens, pag. 150.

PERRETTE (1), sur sa tête ayant un Pot au lait,
 Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver (2) sans encombre à la ville (3).
Légère et court vêtue (4), elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
 Cotillon simple et souliers plats.
 Notre Laitière ainsi troussée
 Comptoit déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employoit l'argent,
Achetoit un cent d'œufs (5), faisoit triple couvée :

(*) T. III. p. 50. Un Santon a dans ses mains une cruche pleine d'huile ; il espère, en la vendant, en avoir des brebis ; ces brebis auront des agneaux qui formeront un troupeau ; du produit de ce troupeau, il aura une belle maison ; après quoi il se mariera, et bientôt il lui viendra un fils : mais voilà ce fils devenu désobéissant ; le père irrité veut le corriger, et prenant sa cruche pour le fils, qui est encore à naître, il la met en pièces : adieu fils, femme, maison, troupeau. C'est-là le sujet d'après lequel Camerarius a fait sa fable intitulée *Vasculum mellis*, et l'italien Pignotti sa charmante fable *des Faiseurs de projets*, fav. IX.

(**) Histoire d'Alnaschar, cinquième frère du Barbier.

La chose alloit à bien par son soin diligent.
Il m'est, disoit-elle, facile
D'élever des Poulets autour de ma maison;
Le Renard sera bien habile,
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un Cochon.
Le Porc à s'engraisser coûtera peu de son:
Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable (6).
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon (7).
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une Vache et son Veau (8),
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée.
Le lait tombe: adieu Veau, Vache, Cochon, Couvée (9),
La dame de ces biens (10), quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait;
On l'appella *le Pot au Lait*.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne (11)?
Pichrocolle, Pyrrhus (12), la Laitière; enfin tous,
Autant les sages que les fous!
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux:
Une flatteuse erreur emporte alors nos ames;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophy:

On m'élit Roi, mon peuple m'aime :
Les diadêmes vont sur ma tête pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même;
Je suis Gros-Jean comme devant (13).

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. II. fab. 19. —ALLEM. Roman de *Caroline de Lichtfield*, deuxième partie. — LATINS. Desbillons, L. VI. fab. 12.

OBSERVATIONS DIVERSES.

MM. de la Mothe et Dardenne citent particulièrement cette fable comme un parfait modèle de naïveté. Voyons si c'est en dire trop.

(1) *Perrette*, nom de costume. Ce nom de laitière réveille des idées riantes, mais simples, qui veulent être rendues, moins avec la subtilité du raisonnement et de la réflexion, que par l'inspiration de la nature et sa fidelle représentation.

Sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet.

(2) *Prétendoit arriver.* Est-ce que sa prétention sera trompée? Ce mot prépare avec adresse le dénouement.

(3) *Sans encombre.* Vieux mot qui va très bien dans un récit de scène champêtre. C'est dans les campagnes que le vieux langage se soutient le plus long-temps. *Et ne ferez en ce monde qu'encombre*, a dit Olivier la Marche) poëme intitulé *le Parement et le Triomphe des Dames*).

(4) *Légère et court vêtue, elle*, etc. Voilà bien ce *simplex munditiis* d'Horace; simplicité unie à la décence, qui tient le milieu entre la recherche et la bassesse.

(5) *Achetoit un cent d'œufs, faisoit triple couvée.* « La naïveté, a-t-on dit, est l'expansion d'un cœur enfant, ou d'un esprit ingénu qui expriment de confiance tout ce qui vient les frapper, et de la manière dont cela se présente. » D'après cette règle, voyons quel doit être le langage de notre laitière. Pleine d'espérance dans le produit de son lait, elle rêve, elle imagine, quoi? des trésors? Non; mais ce qu'elle voit posséder à ses compa-

gnes, mais ce qui fait la richesse de la basse-cour, *un cent d'œufs*, *des poulets*, etc.

(6) *Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable.* Elle se croit déjà si bien en possession, qu'elle a calculé jusqu'à l'âge de son Cochon, qu'elle a mesuré sa taille, *quand je l'eus.*

(7) *De l'argent bel et bon.* Expression familière, commune chez les anciens, et très-bien à sa place dans un sujet simple et familier. M. l'abbé Aubert en a fait un fréquent usage dans ses fables :

Un pinçon déjà fort, et volant *bien et beau*; etc.

(8) *Vu le prix dont il est, une Vache et son Veau.* Dont il est, suivi de deux mots de genre différent, devroit être au plurier. Ainsi ce vers isolé ne seroit pas à l'abri de la critique : mais rapprochez-le du vers qui vient après : la faute disparoît à côté de l'image, comme une ombre légère qu'absorbe l'éclat d'une lumière plus vive.

(9) *Le lait tombe : adieu Veau, Vache, Cochon, Couvée.* Deux remarques sur ce vers. 1°. Sa coupe vive et pittoresque ; 2°. l'exactitude analytique, dans la série de ces biens imaginaires. — *Couvée*, rime mal avec *transportée.*

(10) *La dame de ces biens*, etc. La naïveté n'exclut pas la délicatesse, pas même l'ironie, pourvu qu'elle soit fine et légère : on le voit à cet hémistiche. *La fortune ainsi répandue* est heureux et hardi, pour dire : la fortune qui lui revenoit de ses biens ainsi répandus.

(11) *Qui ne fait des châteaux en Espagne ?* On n'est pas d'accord sur l'origine de cette expression proverbiale. (Voyez *le Dictionnaire de Trevoux*, et Pasquier, *Recherches*, Liv. VII. chap. 15.) L'opinion la plus vraisemblable est celle-ci : Vers l'an 700, les Maures ayant passé en Espagne, bâtirent à chaque pas des châteaux dont on voit encore un grand nombre. Malgré cette précaution, ils ne purent s'y maintenir. Quand on dit *bâtir des châteaux en Espagne*, où il y en a déjà trop, on veut dire une chose ridicule et inutile. On connoît cette épigramme :

Lorsque je vais à la campagne,
Je fais toujours de grands projets ;
Poètes sont assez sujets
A bâtir *châteaux en Espagne*,
Et bâtissent à peu de frais.

(12) *Pichrocolle*, prince colère, ambitieux, visionnaire, dans Rabelais (*Gargantua*, L. I. ch. 33). *Pyrrhus.* Voyez sur ce roi d'Epire la première épître de Boileau.

(13) *Je suis Gros-Jean, comme devant.* Expression burlesque mise en usage par Rabelais, pour désigner un homme de néant. (*Pantagr. second prolog. du* Liv. IV. tom. IV. p. 47.)

On a dit que la fable est le vase dont la moralité est la liqueur. (Dardenne.) Si cela est, la moralité de cette fable est l'ambroisie dans la coupe d'Hébé.

FABLE XI.

Le Curé et le Mort.

UN Mort s'en alloit (1) tristement
S'emparer de son dernier gîte;
Un Curé s'en alloit gaiement
Enterrer ce mort au plus vîte.
Notre défunt étoit en carrosse porté,
Bien et duement empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme bière,
Robe d'hiver, robe d'été (2),
Que les morts ne dépouillent guère.
Le Pasteur étoit à côté,
Et récitoit à l'ordinaire
Maintes dévotes oraisons,
Et des pseaumes et des leçons,
Et des versets et des répons :
Monsieur le Mort, laissez-nous faire (3),
On vous en donnera de toutes les façons (4) :
Il ne s'agit que du salaire (5).

Messire

Messire Jean Chouart (6) couvoit des yeux son Mort (7),
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor ;
Et, des regards, sembloit lui dire :
Monsieur le Mort (8), j'aurai de vous
Tant en argent, et tant en cire,
Et tant en autres menus coûts (9).
Il fondoit là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs :
Certaine nièce assez proprette,
Et sa chambrière Pâquette
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée
Un heurt (10) survient : adieu le char.
Voilà messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort a la tête cassée :
Le Paroissien en plomb entraîne son Pasteur :
Notre Curé suit son Seigneur :
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
Est le Curé Chouart, qui sur son mort comptoit ;
Et la Fable du Pot au lait.

(*Depuis La Fontaine*). ITAL. Luig. Grillò, fav. 105.

OBSERVATIONS DIVERSES.

D'où vient que cette fable si bien racontée, n'intéresse que foiblement, tandis que la fable de la *Laitière* nous charme et nous entraîne? Cette différence tient, je crois, à plusieurs causes. 1°. Ce n'est en quelque sorte qu'une contrefaçon de la précédente. 2°. On n'aime pas à voir, sur la scène naïve de l'apologue, un ministre de la religion, quel qu'il soit. De même, pour l'autre

personnage, un mort n'est pas un objet assez plaisant pour exciter à rire. 3°. Les images champêtres au milieu desquelles nous transporte la laitière, donnent à cette fable l'air enjoué, mais toujours modeste de l'Idylle. Ici vous croyez voir une caricature échappée à Rabelais ou à Villon dans l'accès d'une orgie bachique. 4°. Enfin, à la place de ces songes riants qui se terminent par la chûte d'un pot au lait, le dénouement de la seconde fable entr'ouvre sous nos yeux un tombeau de plus. Voilà certes un contraste bien hideux, et une perspective bien sombre. Au reste, il y a dans cette fable des détails charmans qu'il seroit injuste de ne pas relever.

(1) *Un Mort s'en alloit*, etc. On remarquera dans les quatre premiers vers une cadence différente, selon l'action qu'ils désignent. Celui qui vient après est d'une mesure plus pompeuse. On en sent la raison ; ce sont les obsèques d'un mort de qualité.

(2) *Robe d'hiver, robe d'été*. Périphrase heureuse pour exprimer ce dénuement auquel la mort nous abandonne. Voilà donc à quoi se réduit toute la garde-robe de ces riches si fastueux dans leurs équipages !

(3) *Monsieur le Mort, laissez-nous faire*, est plaisant. Mais sont-ce des plaisanteries qui conviennent sur un fonds aussi sérieux ?

(4) *On vous en donnera de toutes les façons*, a quelque chose de dérisoire et de très-peu décent de la part d'un ministre des autels ; d'ailleurs, comment accorder ces avances si généreuses avec la précipitation qu'on lui suppose dans ce vers ? Il *s'en alloit*

Enterrer ce Mort au plus vîte.

(5) *Il ne s'agit que du salaire*, ne manque ni de naïveté, ni de finesse ; de naïveté, étant l'aveu de ces honteux tributs imposés sur ceux qui ne sont plus : de finesse, le poète, pour rendre le reproche plus piquant, mettant cette accusation indirecte dans la bouche de celui-là même qu'il suppose en être coupable.

(6) *Messire Jean Chouart*. Rabelais. « *Jean Chouart*, à Montpellier, avoit achepté des moynes de sainct Olary unes belles décrétales, etc. (*Pantagr.* L. IV. ch. 52. t. IV. p. 215. *Voy. aussi* t. II. p. 198. note.) J. B. Rousseau emprunte la même dénomination dans une de ses épigrammes :

Vois-tu bien là *messire Jean Chouart*. (L. IV. *épigr.* 10.)

(7) *Couvoit des yeux son mort.* Métaphore qui peint avec autant de justesse que d'énergie l'avide empressement du curé à garder une dépouille de laquelle doit éclore une riche rétribution.

(8) *Monsieur le Mort, j'aurai de vous*, etc. La Fontaine ne se permet pas ordinairement ces répétitions, qui prolongent inutilement le récit, sans ajouter à l'intérêt. Nous passons sur les vers suivans, dont il seroit très-superflu de faire sentir le sel épigrammatique.

(9) *Coûts*, dépenses, ce que *coûte* une chose. Villon (2e. partie) p. 63 :

Mais regardons à peu de coultz.

(10) *Un heurt survient.* Pour *choc.* Ce terme banni du langage moderne n'est pas commun dans l'ancien. Il se retrouve (f. 2. Liv. V. et Liv. X. f. 1. *V.* à cette dernière fable, note 25.)

Il seroit possible que La Fontaine eût puisé l'idée de cette caricature dans ces vers d'un ancien poëte français.

Trois choses sont surtout d'accord,
L'église, la court et la mort.

(Voyez *Recueil de P. Grosnet*, p. 135. Henri Etienne, *Apolog. pour Hérodote*, ch. 39. T. III. p. 299. Ou bien dans la *Danse des Morts* du fameux Holben.)

FABLE XII.

L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit.

(*Avant la Fontaine*). ORIENTAUX. Pilpay, *Contes indiens*, T. II. pag. 154. — ITAL. Le Pogge, *facetiæ*, à la suite de l'Esope de Londr. 1719, pag. 170

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement

Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs desirs échappe.
Pauvres gens! Je les plains, car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, étoit planteur de choux;
Et le voilà devenu Pape (1):
Ne le valons-nous pas? Vous valez cent fois mieux:
Mais que vous sert votre mérite?
La Fortune a-t-elle des yeux?
Et puis, la Papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos? le repos, trésor si précieux,
Qu'on en faisoit jadis le partage des Dieux (2)!
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un Bourg établi,
Possédoit quelque bien. L'un soupiroit sans cesse
Pour la Fortune (3); il dit à l'autre un jour :
Si nous quittions notre séjour?
Vous savez que nul n'est prophète
En son pays(4): Cherchons notre aventure ailleurs(5).
Cherchez, dit l'autre ami : pour moi je ne souhaite
Ni climats, ni destins meilleurs.
Contentez-vous, suivez votre humeur inquiète :
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,

S'en va par voie et par chemin (6).
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la déesse bizarre
Fréquenter (7) sur tout autre; et ce lieu, c'est la Cour.
Là donc, pour quelque temps, il fixe son séjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sait être les meilleures;
Bref, se trouvant à tout; et n'arrivant à rien (8).
Qu'est-ceci, se dit-il, cherchons ailleurs du bien:
La Fortune pourtant habite ces demeures.
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là: d'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger (9) cette capricieuse?
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, messieurs de Cour, messieurs de Cour, adieu;
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate (10):
Allons-là. Ce fut un de dire, et s'embarquer (11).
Ames de bronze, humains (12), celui-là fut sans doute
Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abîme défier!
Celui-ci, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des Pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la mort: avec beaucoup de peines (13)
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol: on lui dit qu'au Japon (14)

La Fortune pour lors distribuoit ses graces.
Il y court : les mers étoient lasses
De le porter ; et tout le fruit
Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les Sauvages :
Demeure en ton pays, par la nature instruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme,
Que le Mogol l'avoit été (15) :
Ce qui lui fit conclure en somme,
Qu'il avoit à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses Pénates (16),
Pleure de joie, et dit : Heureux qui vit chez soi,
De regler ses desirs faisant tout son emploi !
Il ne sait que par ouï-dire
Ce que c'est que la Cour, la Mer, et ton empire (17),
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil (18).

NOTE.

La Fortune est un être imaginaire dont les anciens avoient fait une divinité très-puissante. Les poètes, les sculpteurs, les peintres, se sont plus à la représenter avec différens attributs. Souvent on la voit sous la figure d'une

femme, avec un bandeau sur les yeux, et les pieds sur une roue, ce qui marque et sa mobilité et l'aveuglement avec lequel elle dispense ses faveurs. D'autres fois elle porte le globe du monde sur sa tête, et tient dans une main la corne d'abondance.

OBSERVATIONS DIVERSES.

« Si la fable ne doit point être longue, la moralité, toute proportion gardée, doit être courte à plus forte raison. Ce n'est pas que La Fontaine n'ait des moralités assez étendues; mais ce sont-là de ces usages qu'il faut lui abandonner, avec d'autres qui ne pourroient réussir qu'à un aussi grand maître. » (Dardenne.)

(1) *Et le voilà devenu pape.* Témoins entr'autres Adrien IV, Sixte-Quint, et de nos jours, Ganganelli, pape sous le nom de Clément XIV.

(2) *Le repos, le repos, trésor si précieux,*

Qu'on en faisoit jadis le partage des Dieux. Un critique délicat de l'ancienne Rome recommandoit ces répétitions, comme étant pleines de charmes, disoit-il. (Macrob. *Saturn.* L. V. c. 14.) Et l'on sait de combien d'exemples on pourroit en appuyer le précepte. Celle-ci est un élan de sensibilité qui ne pouvoit échapper qu'à une ame déjà en possession du bonheur qu'elle vante.

(3) *Soupiroit... pour la fortune.* Il seroit plus exact de dire: *après la fortune.*

(4) *Nul n'est prophète en son pays.* La source d'où vient cette expression proverbiale, ou plutôt le code où elle se trouve, sont trop vénérables pour être cités dans un ouvrage profane.

(5) *Cherchons notre aventure.* Ce mot n'admet avec lui ni pronom, ni article, à moins d'être accompagné d'une épithète qui en détermine le sens.

(6) *Par voie et par chemin*, seroit pléonasme, s'il n'étoit consacré par l'usage.

(7) *En un lieu que devoit la déesse bizarre*

Fréquenter, etc. Appellons cette tournure une construction marotique, pour ne point l'appeller embarrassée, soit pour l'ordre des mots, soit pour l'enjambement du vers. Nous en trouverons

plus d'un exemple dans le cours de cet apologue; mais celui-ci n'est pas le plus heureux.

(8) *Bref, se trouvant à tout, et n'arrivant à rien. Multa agendo, nihil agens*, a dit Phèdre. (L. II. f. 5.)

(9) *Je ne puis héberger*. Du vieux latin *heribergare*, recevoir quelqu'un chez soi, le loger.

Dame donce qui honor (*honneur*) et franchise,
Héberjastes en vostre doulx manoir (*domicile*)!
Gaultier d'Epinay.

« Tristan fit moult honorablement *héberger* Brangion en une chambre du roi, etc.

(10) *Surate*, ville la plus marchande de l'Asie. Elle est située vers l'entrée du golfe de Cambaye.

(11) *Ce fut un de dire et s'embarquer*. Il faudroit et *de* s'embarquer.

(12) *Ames de bronze, humains*, etc. « La Fontaine, dit M. Coste, imite assez heureusement ce passage d'Horace,

Illi robur et æs triplex,
Circà pectus erat.
(Ode III. du Liv. I.)

On ne peut pas dire la même chose de ce qui suit :

Qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus;

Car l'expression du poète latin est sans doute beaucoup plus juste et plus naturelle que celle-ci :

Et le premier osa l'abîme défier.

(13) *Avec beaucoup de peines*, etc. « Comme le lecteur ne trouve d'ordinaire qu'à la fin de la fable la vérité qui le doit nourrir, il n'est pas juste de le laisser, pour ainsi dire, sans aliment, tant que la fable dure, surtout si elle est un peu longue. Ces réflexions abrégées, mais pleines de sens, qui laissent plus à penser qu'elles ne disent, sont autant d'ornemens précieux qui enrichissent la fable. » (Dardenne.)

(14) *Mogol*. Empire d'Asie dont l'opulence a passé en proverbe. *Japon*. Autre royaume d'Asie, célèbre par ses îles, et par la

richesse de ses prodnctions. Les Hollandais entretiennent avec ces penples un commerce considérable.

(15) *Que le Mogol l'avoit été ;* il faudroit : *ne l'avoit été.* Le vers précédent ne vant pas mieux. La Fontaine a dit quelque part : les longs ouvrages me font peur. Est-ce qu'il y réussissoit moins que dans les petits ? On le croiroit à celui-ci, si l'on n'avoit du même auteur les Filles de Minée, Adonis, le Florentin, et d'autres grandes compositions, où l'on voit que son génie sait, qnand il le faut, s'étendre avec son sujet.

(16) *Voit de loin ses Pénates, pleure de joie, et dit*, etc. La Fontaine est admirable pour saisir ces traits de sentiment, qui prouvent dans le poète une connoissance profonde de la nature. *Pénates* a quelque chose de plns affectueux que le mot de *toit* ou de *maison*. C'étoient les Dieux domestiques sous la protection desquels on mettoit la maison et ses habitans.

(17) *Heureux qui vit chez soi,*

De régler ses desirs faisant tout son emploi, etc.

« La Fontaine est toujours animé, toujours plein de mouvement et d'abondance, lorsqu'il s'agit d'inspirer l'amour de la retraite, de la douce incurie, de la médiocrité dans les desirs. Voyez cette apostrophe : *et ton empire, Fortune!* et puis cette longue période qui semble se prolonger comme les fansses espérances que la Fortune nous donne, et l'adresse avec laquelle il garde pour la fin : *sans que l'effet aux promesses réponde.* Ce sont-là de ces traits qui n'appartiennent qu'à un grand poète. » (Champfort.)

(18) *De son ami plongé*, etc. Ce dénouement est simple, naturel, et d'autant plus agréable, que sa précision contraste avec l'étendue de détails, nécessaires sans doute, mais trop prolixes, des aventures du voyageur.

FABLE XIII.

Les deux Coqs.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 145. Aphtone, fab. 12. — Latins. Abstemius, fab. 35.

Deux Coqs vivoient en paix (1) : une Poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye (2)! et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du sang des Dieux même on vit le Xanthe teint!
Long-temps entre nos Coqs le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage:
La gent qui porte crête au spectacle accourut.
Plus d'une Hélène au beau plumage (3)
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut :
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours (4),
Ses amours, qu'un rival tout fier de sa défaite,
Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage:
Il aiguisoit son bec, battoit l'air et ses flancs,
Et s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher et chanter sa victoire.
Un Vautour entendit sa voix:
Adieu les amours et la gloire.

Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour (5).
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la Poule
S'en revint faire le coquet.
Je laisse à penser quel caquet;
Car il eut des femmes en foule.

La fortune se plaît à faire de ces coups :
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Benserade, fab. 153. Fables en chansons, L. V. fab. 21. — Latins. Desbillons, Liv. IX. f. 23. Le Beau, pag. 15. — Ital. Luig. Grillo, fav. 30.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Deux Coqs vivoient en paix*, etc. Ce début a été ainsi copié plutôt qu'imité par St. Evremont, dans sa fable *des Poules de Lesbos* :

Deux Poules vivoient en paix,
L'une amante, l'autre aimée:
Ce qu'on n'eût deviné jamais,
Autre Poule survient, la guerre est allumée.
(*Œuv. div.* T. V. p. 283.)

(2) *Amour, tu perdis Troye!* etc. Un des secrets de la poésie, pour agrandir les sujets qu'elle traite, est de les comparer à d'autres plus relevés. L'intérêt que nous donnons à ces sortes de rapprochemens sera en proportion de la surprise qui l'excite, ou de la sensibilité qui le provoque : il est au comble, lorsque le poète a su mettre en œuvre ce double ressort. Ces divers caractères se retrouvent ici. Que l'Amour mette aux prises deux Oiseaux; cette idée n'a rien que de vulgaire : qu'y a-t-il à cela d'étonnant? ne sait-on pas que l'Amour a plus d'une fois porté les feux de la guerre au sein des plus vastes empires? Et pour en

citer un exemple à jamais mémorable, la ruine de Troye, et *cette querelle envenimée* où le sang des Dieux mêlé à celui des mortels, alla grossir les fleuves de l'Asie, n'ont-elles pas eu leur source dans les coupables amours de Pâris et d'Hélène ? Voyez quelle immense carrière le génie du poète a parcourue ! Il ne s'agit plus d'une simple lutte entre deux Oiseaux : ce sont Achille et Hector ; ce sont deux puissantes armées en présence ; ce sont les Grecs et les Troyens, et l'Olympe qui s'est partagé avec eux. *Querelle envenimée* est la traduction fidelle du mot plein d'énergie qui ouvre l'Iliade. *Où du sang des Dieux même.* Vénus blessée par Diomède. Il est vrai qu'Homère ne mêle point le sang de cette Déesse aux eaux du Xanthe. Ce sang, à proprement parler, n'en étoit pas : « ce n'est qu'une substance fluide, plus pure, en quelque sorte immatérielle. » La Fontaine use ici du privilège de la poésie naturellement hyperbolique.

(3) *Plus d'une Hélène au beau plumage.* Le rapprochemment se suit d'une manière aussi juste que gracieuse. On a toujours sous les yeux un grand spectacle dont le reflet absorbe le tableau qui est à l'opposite ; mais sans le faire disparoître. M. l'abbé Aubert a profité de cette image dans sa fable intitulée *les Coqs*. (L. III. f. 4.)

(4) *Pleura sa gloire et ses amours*, etc. On se rappelle le combat des Taureaux dans les Georgiques :

> Multa gemens ignominiam plagasque superbi
> Victoris, tùm quos amisit inultus amores, etc.
> (*Georg.* Liv. III. vers 226.)

Citons le morceau tout entier dans la traduction de M. l'abbé Delisle :

> Souvent même troublant l'empire des troupeaux,
> Une Hélène au combat entraîne deux rivaux :
> Tranquille, elle s'égare en un gras pâturage.
> Ses superbes amans s'élancent pleins de rage. . . .
> Entr'eux point de traité : dans de lointains déserts
> Le vaincu désolé va cacher ses revers,
> Va pleurer d'un rival la victoire insolente,
> La perte de sa gloire, et sur-tout d'une amante. . . .
> Mais l'Amour le poursuit jusqu'en ces lieux sauvages.
> Là, dormant sur des rocs, nourri d'amers feuillages,

Furieux, il s'exerce à venger ses affronts:
De ses dards tortueux il attaque des troncs;
Son front combat les vents, son pied frappe la plaine,
Et sous ses bonds fougueux il fait voler l'arène.

On voit que le traducteur est à La Fontaine, ce que lui-même est à Virgile.

(5) *Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour.* L'élan du poète s'est soutenu jusques-là. Il eût dû s'arrêter après ce vers. Tout le reste me semble peu digne de La Fontaine.

FABLE XIV.

L'ingratitude et l'injustice des Hommes envers la Fortune.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 82(*). — Latins. Avien, fab. 12. Abstemius, fab. 198.

UN trafiquant sur mer par bonheur s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage;
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ses ballots: le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons, Atropos et Neptune (1)
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenoit soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs, Associés, chacun lui fut fidelle.

(*) Ce n'est dans le fabuliste grec qu'un germe informe, auquel les écrivains d'après lui, ont donné la vie et les développemens. Au reste, l'aventure qu'on va lire est moins une fable qu'une anecdote vraie, dont les sociétés de Londres et de Paris s'occupèrent un moment, et que La Fontaine mêla à ses apologues.

Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle
Ce qu'il voulut, sa Porcelaine encor.
Le luxe et la folie enflèrent son trésor :
Bref, il plut dans son escarcelle (2).
On ne parloit chez lui que par doubles ducats;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux et carrosses :
Ses jours de jeûne étoient des noces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire?
—Et d'où me viendroit-il, que de mon savoir faire?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos, et bien placer l'argent (3).
Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait :
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause.
Un vaisseau mal frété périt au premier vent.
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires:
Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit. Le luxe et la folie
N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ses Facteurs (4) le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie (5),
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtimens beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami le voyant en mauvais équipage,
Lui dit : D'où vient cela? — De la Fortune, hélas!
Consolez-vous, dit l'autre; et s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.

Je ne sais s'il crut ce conseil ;
Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie :
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort.
Chose n'est ici plus commune :
Le bien, nous le faisons : le mal, c'est la Fortune.
On a toujours raison : le Destin toujours tort (6).

(*Depuis La Fontaine*). Français. Richer, L. XII. fab. 13. — Latins. Desbillons, L. II. fab. 38.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Atropos et Neptune*. *Atropos*, une des trois Parques. Celle-ci coupe le fil de la vie. *Neptune*, Dieu de la mer. Tournure poétique, pour dire que les compagnons de ce commerçant moururent tous, et furent ensevelis dans les eaux de la mer.

(2) *Escarcelle*. Nous avons déjà rencontré ce mot. « De l'autre côté pendoit son escarcelle, dit le traducteur de Merlin Coccaie : icelle estoit pleine de deniers et de liards ». (*Hist. maccaron.* L. VII. p. 199.)

(3) *De risquer à propos, et bien placer l'argent*. Il seroit plus exact de dire : *et de placer*; mais la poésie doit avoir ses licences, comme elle a ses entraves.

(4) *Ses Facteurs*, ou commis. Terme technique.

(5) *Chère lie*. Ce n'est pas la première fois que ce vieux mot se rencontre ici. On lit dans Jean Dozzonville (*Hist. de Louis II, duc de Bourbon*) : Vint le jour des Rois, où le duc de Bourbon feit grande feste et lye chère (chap. V. p. 17). Et dans Rabelais : A leur souper, pour faire chiere lye, cela feut faict (*Pantagr.* L. IV. ch. 44).

(6) Cette fable un peu prolixe, se termine par deux vers pleins de sens et parfaitement rendus. — On lit une pensée semblable dans le *Fureteriana* : « La Fortune est malheureuse ; nous l'accusons de tous les mauvais succès, et nous ne lui savons pas gré des bons ». (*Col. des Ana.* T. I. *Paris*, 1789, p. 3.) Elle n'a point été inutile à Florian, pour la composition de sa fable *Pan et la Fortune*. (L. V. fab. 9.)

FABLE XV.

Les Devineresses.

(*Avant La Fontaine.*) GRECS. Esope, fab. 40.

C'EST souvent du hasard que naît l'opinion ;
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états : tout est prévention
Cabale, entêtement, point ou peu de justice.
C'est un torrent : qu'y faire ? Il faut qu'il ait son cours ;
Cela fut et sera toujours.

Une femme à Paris faisoit la Pythonisse (1).
On l'alloit consulter sur chaque événement :
Perdoit-on un chiffon (2), avoit-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse ;
Chez la Devineresse on couroit (3)
Pour se faire annoncer ce que l'on desiroit.
Son fait consistoit en adresse :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois (4), tout cela concouroit,
Tout cela, bien souvent, faisoit crier miracle.
Enfin, quoiqu'ignorante à vingt et trois karats (5) ;
Elle passoit pour un Oracle (6).
L'Oracle étoit logé dedans un galetas (7) :
Là cette femme emplit sa bourse ;

Et,

Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari :
Elle achète un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin,
Alloit, comme autrefois, demander son destin :
Le galetas devint l'antre de la Sybille (8):
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi devine (9)! On se moque : Eh, messieurs, sais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.
Point de raison : fallut (10) deviner et prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner, malgré soi, plus que deux Avocats.
Le meuble et l'équipage aidoient fort à la chose;
Quatre siéges boiteux, un manche de balai;
Tout sentoit son sabbat et sa métamorphose (11).
Quand cette femme auroit dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en seroit moqué : la vogue étoit passée
Au galetas, il avoit le crédit :
L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise (12).
J'ai vu dans le Palais une robe mal mise
Gagner gros : les gens l'avoient prise
Pour maître tel, qui traînoit après soi
Force écoutans. Demandez-moi pourquoi?

NOTE.

Les Devineresses sont des femmes qui font métier non seulement de découvrir les choses cachées, mais encore de prédire ce qui doit arriver. Tout le secret de leur art consiste dans la crédulité des dupes.

OBSERVATIONS DIVERSES.

L'ensemble de ce sujet n'existoit pas avant La Fontaine, qui en a recueilli les élémens épars dans les fabulistes d'avant lui, pour en former un des plus jolis apologues qui enrichissent son recueil. C'est Zeuxis composant sa Vénus des traits répandus dans les beautés diverses qu'il a sous les yeux.

Cette fable n'est pas citée aussi communément que beaucoup d'autres. Ainsi quelquefois l'abondance nuit à la richesse. Pour moi, je la proposerois comme un modèle de cette raison profonde que l'auteur devoit à l'instinct de la nature perfectionné par l'étude de la philosophie; de cette étonnante souplesse d'esprit qui soumet à son génie toutes les difficultés; enfin de cette heureuse facilité d'écrire, qui le faisoit appeler par la duchesse de Bouillon un *fablier*, pour dire que ses fables étoient une production naturelle des idées qui se trouvoient toutes arrangées dans sa tête.

Quelle vérité dans la morale du prologue! et sur-tout quelle aisance, quelle mollesse dans son expression! Térence et Phèdre, dont on a tant vanté le goût et l'élégance, n'en eurent certainement pas davantage. Et qu'ils sont loin de la brillante imagination de notre poète!

(1) *La Pythonisse.* Ce nom, donné originairement à la Prêtresse du temple d'Apollon Pythien, inspirée par ce Dieu, a été depuis étendu à toutes les femmes qui se mêlent de prédire l'avenir.

(2) *Perdoit-on un chiffon.* Le poète parcourt avec rapidité les causes même les plus frivoles de cette inquiète curiosité qui nous transporte dans les nuages de l'avenir; et par-là prouve une grande connoissance des hommes. Elle se remarque sur-tout dans ce vers exquis :

Pour se faire annoncer *ce que l'on desiroit.*

Tous les demandeurs de conseils ne vous permettent pas de leur

en donner d'autres que ceux qu'ils desirent. C'est une maladie de l'espèce humaine, dont le principe est dans l'amour-propre.

(3) *Chez la Devineuse on couroit.* Champfort substitue : *chez la Devineresse;* et pour achever le vers il ajoute : *aussitôt on couroit.* Sur quelle autorité ? il n'en cite aucune; et puis *Devineuse* a quelque chose de plus familier et qui sent le mépris.

(4) *Du hasard quelquefois.* On peut réduire à ces trois mots les plus longs ouvrages faits sur la divination.

(5) *Ignorante à vingt et trois karats.* C'est-à-dire, au souverain degré. Le karat fait le titre et le prix de l'or. Le degré le plus haut est celui de vingt-quatre.

(6) *Elle passoit pour un oracle.*

L'oracle étoit logé. La répétition de ce mot *oracle* fait antithèse. *Oracle* suppose un sanctuaire habité par un être supérieur ; le domicile de celui-ci, quel est-il ? un *galetas !*

(7) *Dedans un galetas.* On lit cette note dans l'édition de Malherbe, par Ménage, p. 272. « Ce poète emploie indifféremment *dans* et *dedans*, *sous* et *dessous*, en quoi il a été suivi par MM. de Port-Royal. *Dedans* et *dessous* ne sont plus du bel usage ».

(8) *L'antre de la Sybille.* Autre espèce de prophétesse. On peut voir dans *l'Enéide*, de quelle manière se rendoient ses oracles : *Horrendas canit ambages*, etc. « Du fonds de son sanctuaire elle prononce des prédictions obscures et effrayantes, mugissant dans son antre, et jetant un voile ténébreux sur les vérités qu'elle annonce ». (Liv. VI. vers 99, etc.)

(9) *Moi Devine! on se moque. Devine* ne se dit plus guère. Au reste, on croit lire la scène du Médecin malgré lui, si connue chez les anciens, sous le titre *du Vilain Mire.*

(10) *Fallut.* L'omission de l'article n'est point une licence particulière à La Fontaine. Rabelais : Les fault-il pas tous deux brusler ? — fault ». (*Pantagr.* L. V. ch. 29.)

(11) *Sa métamorphose.* Pourquoi ? il ne s'agit pas ici de mutation de corps.

(12) *Chalandise*, style familier : chaland, achalander, vient de *capitulans*, ou *chalant.* C'est proprement une personne qui marchande ce qu'elle veut acheter. Le trait de satyre qui termine ce joli ouvrage est du meilleur ton.

E 2

FABLE XVI.

Le Chat, la Belette et le petit Lapin.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Pilpay (*le Chat et la Perdrix*), T. II. p. 342. Starkius (*Specim. Philosoph. Indic.*), sect. IV. p. 265.

Du palais d'un jeune Lapin,
Dame Belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée (1).
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses Pénates, un jour
Qu'il étoit allé faire à l'Aurore sa cour (2),
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Janot Lapin (3) retourne aux souterrains séjours.
La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O Dieux hospitaliers (4)! que vois-je ici paroître?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà! madame la Belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les Rats du pays.
La dame au nez pointu répondit que la terre
Etoit au premier occupant.
C'étoit un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant!
Et quand ce seroit un royaume,
Je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean Lapin allégua la coutume et l'usage.
Ce sont, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce logis
Rendu Maître et Seigneur; et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant est-ce une loi plus sage?
Or bien (5), sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis (6).
C'étoit un Chat, vivant comme un dévot hermite,
Un Chat faisant la chattemite (7),
Un saint homme de Chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour Juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa Majesté fourrée.
Grippeminaud (8) leur dit: Mes enfans, approchez,
Approchez: je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestans,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jettant des deux côtés la griffe en même-temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits Souverains se rapportant aux Rois.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. II. fab. 2. M. l'abbé Aubert, Liv. VI, fab. 4 (*). — LATINS. Jaïus, *Biblioth. Rhetor.* T. I. pag. 740. Desbillons, L. VII. pag. 22. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 44.

(*) Deux Moineaux se sont pris de querelle, le Chat s'offre pour arbitre, il est agréé: le dénouement du drame est le même.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

Le Chat. *Voyez* Liv. III. fab. 6.

La Belette. *Voyez* même livre, fab. 17.

Le Lapin, animal dont l'extérieur présente assez la forme du Lièvre; comme lui, timide, vorace, agile, le Lapin n'échappe guère à la poursuite du Renard, du Loup ou de l'Oiseau de proie, que pour tomber sous la main de l'homme. Sa chair blanche et molle est délicate; sa fécondité l'a rendu très-commun.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *C'est une rusée.* J'ai vu des jeunes gens embarrassés sur le sens de ce vers. L'habitude de rencontrer de vieux mots dans La Fontaine éloignoit de leur esprit l'idée que ce fût l'adjectif *rusé*, et leur faisoit soupçonner quelque substantif inconnu au langage moderne. J'ai vu d'autres critiques d'un âge plus mûr chercher vainement à l'accorder, soit avec le vers suivant : quelle adresse y a-t-il à s'emparer d'un gîte ouvert, et dont le maître est absent? soit avec le dénouement : est-ce être bien rusé que de s'enferrer sous la griffe d'un chat? Ce que j'oserois répondre à tous, c'est qu'un vers n'est pas bon, quand on ne l'entend pas, ou qu'on l'entend mal.

(2) *Qu'il étoit allé faire à l'Aurore sa cour*, etc. La prose eût dit : *brouter avant le lever du soleil.* La poésie fait naître le thym et la rosée; elle personnifie le jour commençant; elle amène à la cour de l'Aurore le jeune Lapin. Ce sont des images riantes à la place d'une idée vulgaire et stérile. Ce qui suit est naïf, et d'une aimable familiarité.

(3) *Janot lapin.* Un Janot est celui dont une bonhommie simple excite en nous l'enjouement, et finit par nous faire rire à ses dépens. Tel Janot de la société est le Lapin de la fable.

(4) *O Dieux hospitaliers ! que vois-je?* etc. Le premier cri de l'innocence qu'on opprime est une invocation à la divinité. Le poète l'a bien senti ; et la Philosophie est forcée de convenir que l'homme est aussi essentiellement religieux qu'il est raisonnable.

M. de la Harpe, *Eloge de La Fontaine*, p. 20. « Ecoutez la Belette et le Lapin plaidant pour un terrier. Est-il possible de mieux discuter une cause? Tout y est mis en usage, coutume, autorité, droit naturel, généalogie. On y invoque les *Dieux hospitaliers*. Ce sérieux qui est si plaisant, excite en nous ce rire de l'ame que feroit naître la vue d'un enfant heureux de peu de chose. »

(5) *Or bien*. Comme dans Malherbe : *bien* est-il mal aisé. (*Paraphr. du ps.* 128.)

Bien semble être la mer une barre assez forte, etc.

Sur quoi Vaugelas a dit : « En vers, M. de Malherbe en a souvent usé; et je trouve qu'il a aussi bonne grace en vers qu'il l'a mauvaise en prose, pourvu qu'il soit bien placé, comme cet excellent ouvrier avoit accoutumé de s'en servir. »

(6) *Raminagrobis*. Rabelais donne ce nom à un vieux poète. (Voyez *Pantagr.* Liv. III. ch. 21.) L'abbé Massieu y reconnoît le chanoine Cretin, loué par Clém. Marot (V. *Hist. de la Poésie franç. p.* 326.) Selon le Commentateur de Rabelais, il se composeroit des mots : *Raoul*, *ermine* et *gros bis*; ce qui signifie proprement; un Chat qui fait le gros monsieur sous sa robe d'hermine. (Rabelais, T. III. p. 114. note.) Il est plus vieux que Rabelais; car on le trouve dans *La Démoniaque*. (*Seconde journée*, *fol.* 58. *vol. in*-8°. *de la Passion de J. C. à personnages.*)

(7) *Un Chat faisant la chattemite,*

Un saint homme de Chat, bien fourré, gros et gras. Vers pleins de gaîté. *La chattemite* s'emploie plus communément en adjectif. H. Etienne : caffards, patepelues, *chattemites*, loups ravissans, etc. (*Apologie pour Hérodote*, *ch.* 38. Tom. III. p. 220.) d'où vient l'adverbe *chatemitiquement*, dit l'éditeur, (*Ibid.* p. 217.) C'est se moquer que de dériver chattemite de *catamitus* : qui ne voit que ce mot vient de *cata* et *mitis*, chatte douce? Il faut voir dans les *Nouvelles récréations*, imprimées sous le nom de Bonaventure Desperriers (elles sont de J. Pelletier et de Nic. Denizot), le conte de l'Ecolier qui fit valoir le latin de son Curé. (V. Rabelais, *Pantagr.* T. IV. *second prologue*, p. xix.) — *Bien fourré*, *gros et gras*. Voltaire et Florian se sont emparés de ces riantes images, le premier, dans sa fable du *Loup moraliste*.

Et vient, bien fourré, gros et gras, etc.

L'autre, dans ces vers :

L'un étoit gras à lard,
C'étoit l'aîné; sous son ermine,
D'un chanoine il avoit la mine,
Tant il étoit dodu, potelé, frais et beau.
(*Le vieux chat et le vieux rat.*)

(8) *Grippeminaud, le bon apôtre.* Autre nom burlesque imité de Rabelais, comme celui de *Raminagrobis*, dont il paroît être l'inverse. « *Grippeminaut*, *Raminagrobis*, minon à robe d'hermine, et duquel les griffes sont plus fortes que celles des simples chats fourrés. » M. Le Duchat (*Notes sur Pantagruel.* Liv. V. ch XI. note 2. — *Le bon apôtre.* J. B. Rousseau (Liv. I. *Epître I.*)

Ne vous y fiez pas,
C'est un matois; il ait *le bon apôtre.*

Les details de cette fable en font un chef-d'œuvre de narration : mais la morale n'en est pas consolante. Etre depouillé par la Belette ou mangé par le Chat! Voila donc le cercle dans lequel la foiblesse et la bonhommie se trouvent enfermées ! Si c'est là une verité, certes elle n'est pas honorable pour l'espèce humaine. Encore si le poète laissoit entrevoir quelque asyle ou quelque dedommagement contre cette triste expectative ! Mais falloit-il tant d'esprit pour nous apprendre qu'ici-bas les bonnes-gens sont faits pour être d'abord dupes, et puis victimes ?

FABLE XVII.

La tête et la queue du Serpent.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Plutarque, dans la *Vie d'Agis et de Cléomène*. — LATINS. Camerar. fab. 370.

LE Serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête et queue; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des Parques cruelles :
Si bien qu'autrefois, entre elles,
Il survint de grands débats
Pour le pas (1).
La tête avoit toujours marché devant la queue.
La queue au ciel se plaignit,
Et lui dit :
Je fais mainte et mainte lieue,
Comme il plaît à celle-ci :
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi?
Je suis son humble servante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa sœur, et non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte :
Aussi bien qu'elle, je porte
Un poison prompt et puissant.
Enfin, voilà ma requête :

C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder
A mon tour ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien,
Qu'on ne se plaindra de rien.
Le ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchans effets (2) :
Il devroit être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors (3) : et la guide nouvelle (4),
Qui ne voyoit au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur !

Malheureux les états tombés dans son erreur !

(Depuis La Fontaine). Français. Anonyme, dans le *Fablier de la Jeunesse*, par Berenger, Liv. I. fab. 51.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

Le Serpent est un animal qui n'a point de pieds, qui rampe et s'avance par un mouvement d'ondulation. Les Serpens venimeux sont plus à craindre quand ils ont quitté leur peau. Leur venin est plus ou moins dangereux selon qu'ils sont plus ou moins irrités ou affamés. L'herbe, les Cloportes, les Chenilles, leur servent de nourriture ; mais ils peuvent vivre huit mois et jusqu'à un an sans manger, dans des barils aérés. Cette classe d'animaux est très-nombreuse ; on en rencontre dans toutes les parties de l'Univers.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Pour le pas.* Cette sorte de vers est très-commune dans La Fontaine. Elle n'est point permise en poésie, à moins d'être légitimée par l'art du poète, comme dans la fable de *la Montagne qui accouche.*

C'est promettre beaucoup; mais qu'en sort-il souvent?
Du vent?

(2) *Souvent sa complaisance a de méchans effets;*
Il devroit, etc. Ce n'est pas assez d'une vérité principale qui soit le but de l'instruction que la fable se propose. L'écrivain inspiré par la nature et par le goût, aime à mêler à ses récits des traits de morale ou de sentiment qui les enrichissent en les diversifiant. Homère excelle dans ces sortes de digressions. Voyez l'éloge que Pope a fait de cet admirable poète. Pope eût dit ici la même chose de notre La Fontaine.

(3) *Il ne le fut pas lors.* Ce mot étoit d'un fréquent usage dans l'ancienne poésie française. Louise Labbe :

Lors double vie à chacun ensuivra.
(Sonnet XVIII. p. 136.)

Clem. Marot : D'antres dedans m'incita *lors.* (*le Temple de Cupido.*)

Malherbe et Racan : O combien *lors* aura de veuves!.. (Malh. pag. 62.) O que *lors* dans ses deux rivages!... (Racan. *Od. à Louis XIII.*)

(4) *La guide* ne se dit plus guère au féminin que dans le style ascétique. *La guide du pécheur.* On dit pourtant : *une guide infidelle.* S'il y a dans cette fable antique quelques négligences, on y rencontre aussi de beaux vers, tels que ceux-ci :

Le ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchans effets.

FABLE XVIII.

Un Animal dans la Lune.

(*Avant La Fontaine*). Voyez les *Observations*.

PENDANT qu'un Philosophe assure (1),
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre Philosophe (2) jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison; et la Philosophie
Dit vrai, quand elle dit, que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront.
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna ces choses sagement (3):
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
J'apperçois le Soleil: quelle en est la figure?
Ici bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour:
Mais si je le voyois là-haut dans son séjour,
Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature (4)?
Sa distance me fait juger de sa grandeur;
Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat; j'épaissis sa rondeur:
Je le rends immobile; et la terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine:
Ce sens ne me nuit point par son illusion.

Mon ame, en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence;
Je ne suis point d'intelligence
Avecque (5) mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille, lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse :
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la Lune.
Y peut-elle être? Non. D'où vient donc cet objet?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La Lune nulle part n'a sa surface unie :
Montueuse en des lieux, en d'autres applanie;
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent,
Un Homme, un Bœuf, un Eléphant.
Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau;
Et chacun de crier merveille.
Il étoit arrivé là-haut un changement,
Qui présageoit sans doute un grand événement.
Savoit-on si la guerre entre tant de Puissances
N'en étoit point l'effet? Le Monarque accourut:
Il favorise en Roi ces hautes connoissances.
Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
C'étoit une Souris cachée entre les verres:
Dans la lunette étoit la source de ces guerres.
On en rit. Peuple heureux! quand pourront les Français

Se donner, comme vous, entiers (6) à ces emplois !
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire.
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la victoire,
Amante de Louis, suivra par-tout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.
Même les Filles de mémoire
Ne nous ont point quittés (7); nous goûtons des plaisirs:
La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.
Charles en sait jouir (8): il sauroit dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvoit appaiser la querelle,
Que d'encens! Est-il rien de plus digne de lui?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars?
O peuple trop heureux! Quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux arts?

OBSERVATIONS DIVERSES.

Ce récit n'est point fabuleux. Le poète a soin de l'observer lui-même dans ce vers, *Naguère l'Angleterre*, etc.)

(1) *Pendant qu'un philosophe assure*, etc. Ce philosophe est Démocrite. C'est lui qui a fourni aux Pythagoriciens tout ce qu'ils ont imaginé contre le témoignage des sens, a dit Bayle, dans son *Dict. critique*. De l'école de Pythagore, cette prévention se transmit à celle du Portique, dont un des oracles disoit encore : « Les sens ! ils t'éclairent mal ; ils sont sujets à l'erreur ». (*Pens. de Marc-Aurele*, ch. 33.)

(2) *Un autre philosophe jure*. Epicure, dit M. de Fénelon, croit que nos sens n'apperçoivent que des objets actuellement présents, et que par conséquent ils ne peuvent jamais se tromper, quant à l'existence de l'objet. C'est pourquoi, dit-il, c'est être

son, que de n'exiger pas en ce cas-là le rapport des sens pour avoir recours à des raisons. (*Vies des anc. philosophes*, p. 463. *éd. de Paris*, *in*-12. 1740.)

« On peut dire de nos sens ce que l'on dit de la raison; car de même qu'elle ne peut nous tromper, lorsqu'elle est bien dirigée, c'est-à-dire, qu'elle suit la lumière naturelle que Dieu lui a donnée, qu'elle ne marche qu'à la lueur de l'évidence, et qu'elle s'arrête là où les idées viennent à lui manquer; ainsi les sens ne peuvent nous tromper, lorsqu'ils agissent de concert, qu'ils se prêtent des secours mutuels, et qu'ils s'aident surtout de l'expérience. C'est elle surtout qui nous prémunit contre bien des erreurs que les sens seuls occasionneroient. Ce n'est que par un long usage que nous apprenons à juger des distances par la vue, et cela en examinant par le tact les corps que nous voyons, et en observant les corps placés à différentes distances, et de différentes manières, pendant que nous savons que ces corps n'éprouvent aucun changement. » (*Encyclop.* art. *Sens.*)

(3) *La nature ordonna*, etc. On a vu rarement étaler ces principes en prose aussi fortement que La Fontaine les approfondit en vers.

(4) *L'œil de la nature*. La Fontaine emprunta cette expression d'un poëme qui n'est plus connu que par ses extravagances, *la Magdeleine* du père S. Louis. Elle se lit à la seconde page. Cet écrivain la tenoit lui-même du poète latin G. Pisides (dans *la Création du monde*), où il dit : « Le soleil est la commune lumière du monde, l'œil dont le regard embrasse tout ce qui existe. (*Voyez* Ricard, *Sphère*, *poëme*, p. 450.)

(5) *Avecque mes regards*. *Avecque* se trouve fréquemment de trois syllables dans nos anciens poètes. Malherbe :

Et n'ai pas entrepris de soulager ta peine,
Aveeque des mépris.
(*Ode à du Perrier.*)

Corneille :

Qu'on est digne d'envie,
Quand *avecque* la force on perd aussi la vie.
(*Le Cid*, act. II, sc. 7.)

Ils l'avoient pris de leurs devanciers. Charles d'Orléans :

> Pour passe-temps *avecque* faux dangiers, etc. etc.

(6) *Se donner comme vous entiers à ces emplois.* Corneille avoit mis dans les premières éditions de Cinna :

> Et sont-ils morts entiers avecque leurs desseins ?

Il substitua par la suite : sont-ils morts *tout entiers.* Cette expression est restée. La première n'est plus en usage, quoiqu'elle traduise plus littéralement l'*omnis* des latins, comme dans le vers d'Horace : non *omnis* moriar.

(7) *Même les Filles de mémoire*

Ne nous ont point quittés. Encore en 1709, M. de la Monnoye célébroit par un beau poëme la protection toujours égale que le roi Louis XIV ne cessoit d'accorder aux lettres et aux arts, au milieu même du tumulte des armes. (V. *ses Œuvres*, T. I, in-4°. p. 65.)

(8) *Charles en sait jouir.* Charles II, roi d'Angleterre, dont on peut voir le portrait par le célèbre duc de Buckingham, dans le premier Vol. des *Œuvres de S. Evremond*, p. 193.

Fin du septième livre.

LIVRE

LIVRE HUITIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

La Mort et le Mourant.

(*Avant La Fontaine*). Latins. Abstemius, fab. 99.

LA mort ne surprend point le sage (1);
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en momens;
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut : tous sont de son domaine;
Et le premier instant où les enfants des Rois
Ouvrent les yeux à la lumière,
Est celui qui vient quelquefois,
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse,
La Mort ravit tout sans pudeur.
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse (2).
Il n'est rien de moins ignoré;
Et, puisqu'il faut que je le die (3),
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant qui comptoit plus de cent ans de vie,
Se plaignoit à la Mort que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout-à-l'heure,

Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
Au pied levé? dit-il (4): attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle:
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu:
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle!
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.
Tu te plains sans raison de mon impatience:
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux, trouve m'en dix en France.
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose:
J'aurois trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi (5)? Plus de goût, plus d'ouie;
Toute chose pour toi semble être évanouie:
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus:
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourans, ou malades.
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?
Allons, vieillard, et sans replique:
Il n'importe à la République
Que tu fasses ton testament.

La Mort avoit raison: Je voudrois qu'à cet âge

On sortît de la vie ainsi que d'un banquet (6),
Remerciant son hôte ; et qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage ?
Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes (7) mourir ;
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles (8),
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier, mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts, meurt le plus à regret.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. V. fab. 25. — LATINS. Desbillons, L. VII. fab. 23.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *La mort ne surprend point le sage*, etc. Pourroit-on ne pas reconnoître dans ce prologue le langage de la raison et de la vérité, puisqu'il se retrouve tout entier dans les écrivains divers qui les ont étudiées avec le plus d'application et de succès ? Lisez Sénèque, dans son traité *de la Brièveté de la Vie*, particulièrement au chapitre III : ce sont les mêmes pensées revetues des mêmes expressions. Faudra-t-il en conclure que La Fontaine ait eu sous les yeux ces excellens originaux ? On sait bien qu'il aimoit à s'entretenir avec Plutarque, Sénèque, Montaigne, Charron, autant qu'avec les autres écrivains moins graves, qu'il a achevé d'immortaliser en les imitant. Mais les propositions qui ouvrent ou terminent ce bel apologue, étoient-elles d'un ordre si relevé, que le seul génie de notre auteur ne pût les atteindre ? Et pour inspirer à tous ces philosophes un langage uniforme, ne suffit-il pas d'un livre antérieur à toutes les écoles, ouvert à tous les yeux, du livre de la nature et de l'expérience ?

(2) *Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.* Ce vers est beau ; l'image en est grande et terrible, l'expression forte et noble. Addisson fait dire la même chose à Caton d'Utique, dans son fameux monologue.

(3) *Et, puisqu'il faut que je le die*, au lieu de *que je le dise*. Fréquent dans les auteurs français, jusqu'à Molière. Voyez la

scène du Madrigal, dans *les Femmes savantes*, et celle de l'Impromptu, dans *les Précieuses ridicules* (act. I. sc. 9). Clem. Marot :

Vous voulez faire, et ne voulez qu'on *die*.
(*Epître aux Dames de Paris.*)

(4) *Au pied levé, dit-il?* etc. Ce dialogue paroît encore imité de *l'Alceste* d'Euripide. (Act. II. sc. 1. T. III. du *Théâtre des Grecs*, du P. Brumoy, p. 146.)

(5) *Quand tout faillit en toi.* Voilà ce que Fontenelle appeloit *envoyer ses bagages en avant.*

(6) *On sortit de la vie, ainsi que d'un banquet.* Depuis les Egyptiens, qui environnoient des images de la mort leurs tables de festins, les philosophes de tous les âges ont rendu très-familiere cette riante association de ce qu'il y a de plus lugubre avec les gracieuses idées de *banquet*, de *convive*, etc. Qui ne connoît ce beau vers de Lucrèce :

Cur non ut vitæ plenus conviva recedis ?

Horace l'a imité par cette expression *uti conviva satur*, dans la première de ses satyres. Le philosophe Epictete a présenté la même pensée, sous les mêmes couleurs; et dans d'autres climats, elle s'étoit également offerte à l'imagination du fabuliste Pilpay.

(7) *Vois ces jeunes.* Il faudroit un substantif à ce mot; on ne dit pas plus *des jeunes*, qu'un *vieux*.

(8) *A des morts, il est vrai*, etc. Celles que les gens de guerre rencontrent souvent à la fleur de leur âge. Que de beaux vers dans cette fable, et comme ils sont beaux! sur-tout ce dernier :

Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

FABLE II.

Le Savetier et le Financier.

(*Avant La Fontaine*). J. Victor Rossi. (Janus Eric. Erithræus.) Dial. *de Modo scribendi histor.* (*).

UN Savetier chantoit du matin jusqu'au soir:
C'étoit merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr : il faisoit des passages (1),
Plus content qu'aucun des sept Sages (2).
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor:
C'étoit un homme de finance.
Si sur le point du jour par fois il sommeilloit,
Le Savetier alors en chantant l'éveilloit;
Et le Financier se plaignoit,
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire (3).
En son hôtel il fait venir (4)
Le chanteur, et lui dit: Or ça, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? Par an! Ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard Savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère

(*) « Un honnête bourgeois de Paris, après s'être ruiné pendant 60 ans à plaider, obtint une pension de François I[er]., sous l'expresse condition qu'il ne plaideroit plus. Dès le lendemain il va se jeter aux pieds du roi, pour le conjurer de lui laisser encore au moins par pitié, quelques petits procès pour charmer sa vieillesse ».

Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amène son pain.
Et bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
—Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
[Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes],
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer : on nous ruine en fêtes.
L'une fait tort à l'autre : et monsieur le Curé,
De quelque nouveau Saint charge toujours son prône.
Le Financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis,
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque Chat faisoit du bruit,
Le Chat prenoit l'argent(5). A la fin le pauvre homme
S'en courut (6) chez celui qu'il ne réveilloit plus :
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme ;
Et reprenez vos cent écus.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, Liv. I. fab. 50. Valette, Apologues en chansons dans *Nouv. Biblioth. des Enfans*, troisième edit. pag. 211. Florian, Liv. II. fab. 2. — — LATINS. Le Beau, *Carmina*, pag. 41.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Des passages.* « Ornement dont on charge un trait de chant, pour l'ordinaire assez court, lequel est composé de plusieurs notes ou diminutions, qui se chantent ou se jouent très-légèrement. C'est ce que les Italiens appellent aussi *passo* ». (J. J. Rousseau, *Dict. de Musique.*)

(2) *Plus content qu'aucun des sept Sages* de la Grece. On suppose qu'ils puisoient le contentement et la felicite dans l'etude de la sagesse et l'exercice de la vertu. — Les historiens de la vie d'Anacréon lui prêtent un mot semblable à celui qui fait le sel de cet apologue. Pendant le sejour que ce poète fit à Samos, Polycrate lui envoya cinq talens d'or. Anacréon n'ayant pu se livrer au sommeil pendant deux nuits à cause de cette somme, la renvoya le lendemain, en prononçant ces mots remarquables : il faut absolument mépriser et dédaigner tout ce qui peut contenir le germe du chagrin et de l'inquiétude. Polycrate lui demanda pourquoi il lui avoit renvoyé les cinq talens : je hais, lui répondit Anacréon avec une noble franchise, je hais un présent qui m'empêche de me livrer pendant la nuit aux douceurs du sommeil. (Trad. d'Anacr., par Montonnet de Clairfons, page 4, édit. in-8°. Paris, 1780.)

(3) *Comme le manger et le boire.* Nous avons déjà vu de ces infinitifs transformes en substantifs ; c'est une licence poétique dont la prose elle-même fournit plus d'un exemple. Le traducteur du *Décameron* : « le trotter fort rompt et lasse autrui, quelque jeune qu'il soit, là où l'aller doucement, encore qu'on arrive plus tard au logis, vous y conduit tout reposé ». (VIIIe. *Journée*, nouv. VII. Tome IV. p. 201.)

(4) *En son hôtel il fait venir.* « Le style naïf règne d'une manière presque inimitable dans toute la fable du Savetier et du Financier, sur-tout dans ce que le premier répond à l'autre ». (Dardenne.) Et il cite toute la tirade commençant à ce vers.

Qu'est-ce donc que le style naïf, selon le même écrivain ? « Le style naïf, dit-il, dépend beaucoup plus du sentiment, dont il est

une expression fidelle, bien différent de ce style entortillé qui répand l'obscurité sur tout ce qu'il traite, et qui ne cesse de s'écarter de ce qui s'appelle la vraie nature, dont la naïveté est proprement l'effusion ». (*Fables, disc. prélim.*, p. 38.) Or, c'est là réellement le caractère de cette excellente, mais rare qualité; une familiarité sans bassesse, un enjouement sans éclats, une critique sans aigreur, des saillies vives et piquantes sans recherche et sans apprêts; en un mot, l'épanchement naturel d'un enfant ingénieux qui, se sentant à son aise, dit tout avec grace, parce qu'il le dit avec candeur.

(5) *Le Chat prenoit l'argent.* Ainsi l'Harpagon de Molière, appercevant La Flèche, qui l'a à peine entrevu: « Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent ». (Acte I. sc. III.) Et dans une autre scène, voyant Cléante et Élise qui se font des signes: « Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse ». (Acte II sc. V.)

(6) *S'en courut*, comme *s'en alla*. Relégué dans ce vieux langage marotique que Boileau n'aimoit pas. Pourquoi, disoit-il, emprunter une autre langue que celle de son siècle? (V. *Mém. sur la vie de J.*e *Racine*, p. 124.) — Dans la fable de Florian, le pauvre devenu riche perd non seulement sa gaîté, mais jusqu'à son caractère humain et compatissant:

Depuis qu'il m'appartient (*ce trésor*),
Je ne suis plus le même:
Mon âme est endurcie, et la voix du malheur
N'arrive plus jusqu'à mon cœur.

FABLE III.

Le Lion, le Loup et le Renard.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Pilpay, *Contes Indiens*, T. I. pag. 372. — GRECS, Esope, f. 72. — LATINS. Faerne, f. 98. — ALLEMANDS, ANGLAIS, FLAMANDS et FRANÇAIS. Roman *du Renard*, chap. XIII et XIV.

UN Lion décrépit, goutteux, n'en pouvant plus (1),
Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse;
Alléguer l'impossible aux Rois, c'est un abus (2).
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des Médecins : il en est de tous arts (3),
Médecins au Lion viennent de toutes parts :
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes (4).
Dans les visites qui sont faites,
Le Renard se dispense, et se tient clos et coi (5).
Le Loup en fait sa cour, daube, au coucher du Roi,
Son camarade absent (6); le Prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer Renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté;
Et sachant que le Loup lui faisoit cette affaire :
Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère,
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage :
Mais j'étois en pélerinage
Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savans; leur ai dit la langueur
Dont votre Majesté craint à bon droit la suite.

Vous ne manquez que de chaleur :
Le long âge en vous l'a détruite.
D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau (7)
Toute chaude et toute fumante :
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire Loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre (8).
Le Roi goûte cet avis-là.
On écorche, on taille, on démembre
Messire Loup. Le Monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les Courtisans, cessez de vous détruire;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire :
Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les dauheurs ont leur tour, d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

(*Depuis La Fontaine*). Franç. Boursault, *Esope à la Cour*, act. IV. sc. 3. — Latins. Jaïus, *Bibl. Rhetor.* T. II. pag. 741. Desbillons, Liv. I. fab. 6. Le Beau, fab. lat. 1.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Un Lion décrépit, goutteux, n'en pouvant plus.* L'harmonie est la langue naturelle de la poésie. Jamais La Fontaine ne manque de donner à son rithme la marche, et pour ainsi dire, l'attitude de la nature. Dans la fable du *Vieillard et la Mort* :

Enfin *n'en pouvant plus* d'efforts et de douleur.

(2) *Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus. Abus* n'est pas le mot. L'abus est dans le vice qu'on reprend, et non dans la censure même indiscrète qui reprend. Au reste, cette observation

délicate prouve que La Fontaine avoit étudié la politique, et qu'il connoissoit à fond les hommes. Cette fable toute entière, surtout dans la morale qui la termine, en est un témoignage admirable.

(3) *Manda des Médecins, il en est de tous arts.* Parce qu'il n'est rien dans la nature qui n'ait ses maladies, ou ses vices, auxquels il faut apporter remède. Médecin, de *mederi*, remédier.

(4) *Lui vient des donneurs de recettes.* On dira bien : il lui vient; l'article alors sert de nominatif. Autrement où y en a-t-il? — Cet air négligé, dit Cicéron, a je ne sais quoi de gracieux, en ce qu'il nous montre un homme plus occupé des choses que des paroles. (*L'orateur*, n°. 23.)

(5) *Se tient clos et coi.* Tranquille : autrefois on disoit *quoi*, de *quietus*, en repos. Nous avons déjà vu ce mot, fréquent dans les anciens fabliaux :

Si vous me volüez enquerre
Pourquoi demoroit en la terre
Si volontiers, et tenoit *quoi*,
Bien vous dirai raison pourquoi.
(*Lai d'Aristote*, manusc. du Roi, n°. 7218.)

(6) *Daube, au coucher du roi,*
Son camarade absent. Un moderne fabuliste a dit :

Au grand gala de la cour du Lion,
On fit tomber la conversation
Sur les vertus, les talens, les prouesses
Des courtisans de toutes les espèces;
On se *dauba*, chacun modestement
Fit son éloge, et rendit la satyre.
(Le Jeune, *Fables nouv. en* 1765. Liv. I. f. 9.)

Ce commentaire est joli; la seule expression du bon La Fontaine vaut mieux. MM. de la Harpe et Champfort se sont rencontrés dans le jugement qu'ils portent de ces vers. *Suis-je dans l'antre du Lion? suis-je à la cour?* — L'expression *dauber*, bannie du style noble, se montre fréquemment avant La Fontaine dans le style familier. « Tappez, *daubez*, frappez, je vous en prie.... Il étoit bien nécessaire que M. Leroy me *daubast* ainsi, ma bonne femme d'eschisue : ce sont petites caresses nuptiales ». Rabelais (*Pantagr.* L. IV. ch. 12. *et* ch. 15.)

(7) *D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau.* Dans Rabelais, frère Jean donne un conseil semblable. « Laissez-moi ces manteaux de Loup, et faictes écorcher Panurge, et de sa peau couvrez-vous. (L. IV. ch. 24. T. IV. p. 107.) Le roman du *Renard* (ou *Procès des Bêtes*), si célèbre dans les anciennes littératures, avoit été pour Rabelais et pour notre fabuliste, un canevas commun sur lequel ils ont fait leurs riches broderies.

(8) *Messire Loup vous servira,*

S'il vous plaît, de robe de chambre. Ces vers deviennent rédondans et inutiles.

Souvent trop d'abondance appauvrit la matière,

a dit Boileau dans son *Art poétique.*

FABLE IV.

Le Pouvoir des Fables.

A M. DE BARILLON (*).

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Plutarque, *Vie de Démosthène.* —LATINS. Abstemius (Prologue de ses fables, au commencement).

LA qualité d'Ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires?
Vous puis-je offrir mes vers et leurs graces légères?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités (1) par vous de téméraires?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les débats

(*) Ambassadeur de France en Angleterre. Ami des Lettres, philosophe aimable, négociateur habile, un de ces illustres protecteurs que La Fontaine a immortalisés par les témoignages de sa reconnoissance et de son génie. Il l'avoit connu à la cour de madame la duchesse de Mazarin. Les éditeurs des Lettres de madame de Sévigné ont conservé quelques billets de cet ambassadeur.

Du Lapin et de la Belette.
Lisez-les, ne les lisez pas :
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y consens : mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux Rois se lassent d'être amis (2),
J'ai peine à digérer la chose.
N'est-il point encor temps que Louis se repose?
Quel autre Hercule enfin ne se trouveroit las
De combattre cette Hydre? Et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras (3)?
Si votre esprit plein de souplesse,
Par éloquence et par adresse,
Peut adoucir les cœurs, et détourner ce coup,
Je vous sacrifierai cent Moutons : c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites-moi la grace
De prendre en don ce peu d'encens.
Prenez en gré mes vœux ardens,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient (4): je n'en dirai pas plus.
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous sont dûs,
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois, peuple vain et léger,
Un orateur voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune; et d'un art tyrannique (5),

Voulant forcer les cœurs dans une République,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutoit pas : l'orateur recourut
A ces figures violentes
Qui savent exciter les ames les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna (6), dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout; personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles (7)
Etant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.
Tous regardoient ailleurs: il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants, et point à ses paroles.
Que fit le harangueur? Il prit un autre tour.
Cérès, commença-t-il (8), faisoit voyage un jour
Avec l'Anguille et l'Hirondelle:
Un fleuve les arrête; et l'Anguille en nageant,
Comme l'Hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix: Et Cérès, que fit-elle?
Ce qu'elle fit? Un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse;
Et du péril qui le menace,
Lui seul, entre les Grecs, il néglige l'effet!
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait (9)?
A ce reproche l'assemblée
Par l'Apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur:
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point; et moi-même,

Au moment que je fais cette moralité,
Si Peau-d'Ane m'étoit conté (10),
J'y prendrois un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on (11), je le crois: cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Boursault, prologue de la comédie d'Esope à la Cour, intitulé: *Le Pouvoir des Fables*. Fables en chansons, Liv. IV. fab. 30.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Seront-ils pas*. C'étoit au siècle dernier un usage commun de retrancher la négative. Les exemples en sont fréquens dans La Fontaine. Molière: *Vous avois-je* pas commandé de les recevoir? (*Précieuses ridic.* Acte I. sc. 4.) Nous avons vu que Thomas Corneille s'étoit à la fin élevé contre cette dispense, et l'usage a confirmé la juste sévérité du poète.

(2) *Que nos deux rois se lassent d'être amis*. Le bon La Fontaine auroit désiré voir partout autour de lui la paix qui régnoit dans son cœur. Le vœu qu'il en exprime ici, il l'avoit déjà prononcé en terminant son septième Livre. (Voy. plus haut, p. 68.)

(3) *De combattre cette Hydre*, etc. Quoique notre poète se fût bientôt dégoûté de la lecture de Malherbe, on voit qu'il lui en étoit resté bien des souvenirs. C'étoit une première passion. Ces beaux vers présentent les mêmes images que la première strophe de la fameuse Ode de Malherbe à Louis XIII, allant combattre les Rochelois. On sait que l'Hydre étoit un serpent à plusieurs têtes, lesquelles renaissoient sous les coups d'Hercule, à mesure qu'elles étoient abattues. Ce Dieu voyant le fer impuissant, les combattit avec le feu, et vint à bout d'exterminer le monstre. On a depuis donné ce nom à tout obstacle ou ennemi qui se renouvelle à mesure qu'il est détruit.

(4) *Son sujet vous convient*. On ne fera pas aux dédicaces de notre Fabuliste les reproches que Voltaire a faits à celles du grand Corneille. Il n'y a rien ici qui sorte du caractere du personnage auquel l'éloge s'adresse, et de l'écrivain qui l'a fait. Il est tout simple de comparer un négociateur à Démosthène; c'est lui rappeler le besoin et les ressources de l'éloquence. Il est en même

temps très-délicat au Fabuliste de choisir Démosthène pour héros d'un apologue présenté à un Ambassadeur.

(5) *D'un art tyrannique.* L'éloquence, parce qu'elle subjugue et entraîne. L'antiquité avoit peint cet art sous l'emblême de la force elle-même, d'un Hercule jeune, plein de vigueur, tenant à la bouche un double rang de chaînes qui tombent et embrassent un grand nombre d'hommes accourus pour l'entendre.

(6) *Tonna, dit ce qu'il put.* Ardent, impétueux, et cependant toujours maître de lui-même, par la fécondité de ses ressources, comme il l'étoit des autres, par l'ascendant de son génie, ce grand homme devoit à l'étude et à la nature ce genre d'éloquence qui force les auditeurs à se reconnoître dans l'humiliante peinture de leurs fautes et de leur situation.

(7) *L'animal aux têtes frivoles.* Cette expression hardie, mais si vraie, appartient à Horace, *bellua multorum capitum*, a-t-il dit en parlant du peuple romain. (Liv. I. ep. I. vers 76.) Tous les peuples se ressemblent. M. l'abbé Aubert s'est rencontré avec La Fontaine dans l'imitation du poète latin. (L. VI. f. 3.) En donnant au peuple cette qualification, les traducteurs français ont encore affoibli les couleurs dont on l'avoit peint avant eux. Palingene, dans son beau poëme du Zodiaque, l'appelle une *bête furieuse :*

Quod furit atque ferit sævissima bellua Vulgus.

Sénèque, Montaigne, Charron, Naudé ne le traitent pas avec plus de ménagement; ce dernier enchérit peut-être, quand il dit: « Ceux qui en ont fait la plus entière description, le représentent à bon droit comme une beste à plusieurs testes, vagabonde, errante, folle, étourdie, sans conduite, sans esprit, ni jugement. (*Considér. politiq. sur les coups d'état*, p. 235.) Je doute que notre postérité frise ce tableau.

(8) *Cérès, commença-t-il.* On raconte d'une autre manière l'apologue employé par le célèbre orateur. Un jeune homme avoit loué un âne pour aller à Mégare. C'étoit un jour d'été. Vers le midi, lorsque le soleil est dans sa plus grande force, le maître de l'âne et le voyageur se disputoient à qui profiteroit de l'ombre que donnoit le corps de l'animal. Je vous ai loué mon âne, et non pas l'ombre. — Non, disoit l'autre; j'ai fait marché pour la bête toute

toute entière.... En même temps, l'orateur se tût, et faisoit mine de s'en aller. Les Athéniens l'arrêtent : on veut savoir le dénouement. Démosthène : l'ombre d'un âne vous occupe, vous intéresse ; et les matières les plus graves, vous ne les entendez qu'avec indifférence, etc. (Dan. Heinsius, *Laus Asini sub initio.*)

(9) *Que ne demandez-vous ce que Philippe fait.* Voici ce célèbre morceau : « Voyez jusqu'à quel point d'audace Philippe est parvenu.... Qu'attendez-vous pour agir ? La nécessité ? Eh ! justes Dieux ! en fut-il jamais une plus pressante pour des ames libres que l'instant du déshonneur ? Irez-vous toujours dans la place publique vous demander s'il y a quelque chose de nouveau ? Et quoi de plus nouveau qu'un homme de Macédoine qui gouverne la Grèce, et veut subjuguer Athènes ? Philippe est-il mort ? — Non ; mais il est malade ? — Eh, que vous importe ? Si celui ci mouroit, vous vous en feriez bientôt un autre, par votre négligence et votre lâcheté. »

(10) *Nous sommes tous d'Athène en ce point.* L'aimable facilité qui respire dans ces vers ! *Nous sommes tous d'Athène* est une transition heureuse *Si peau d'âne m'étoit conté.* Le *peau d'âne* auquel La Fontaine fait allusion n'est point le conte bleu publié sous ce nom par M. Perrault, et dont Boileau se moque dans une de ses lettres au docteur Arnauld. C'est l'une des Nouvelles de Bonaventure des Perriers, la dernière de son recueil, dans l'édition de la Monnoye, et dont voici le sujet. Une jeune fille n'obtient la permission d'épouser son amant, qu'à la condition de paroître en public vêtue d'*une peau d'âne ;* elle s'y soumet ; de-là l'origine du mot *peau d'âne.*

(11) *Le monde est vieux, dit-on*, etc. Le rapprochement des deux extrêmes de la vie rend ces vers piquants et faciles à retenir. C'est-là le caractère qui distingue les proverbes, espèce de philosophie populaire joignant l'éclat des images ou des antithèses au bon sens et à la concision.

FABLE V.

L'Homme et la Puce.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 61.

Par des vœux importuns nous fatiguons les Dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes:
Il semble que le ciel, sur tous tant que nous sommes,
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux;
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissoit des Grecs et des Troyens.

Un sot par une Puce eut l'épaule mordue,
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, se dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette Hydre (1) au printemps revenue (2):
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger?
Pour tuer une Puce il vouloit obliger
Ces Dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

(*Depuis La Fontaine*). Franç. Fables en chansons, L. III. f. 29.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

La Puce, sorte d'insecte qui n'a point d'ailes, ce qui ne l'empêche point d'être extrêmement légère. Lorsqu'elle veut sauter, elle étend ses six jambes en même temps, et ses différens articles se débandant ensemble, sont autant de ressorts qui, par leur propriété élastique, lui font faire un saut si prompt qu'on la perd de vue. C'est cette agilité qui rend inévitables ses morsures très-piquantes et importunes.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *De cette Hydre.* V. sur ce mot la note 3 de la fable précédente.

(2) *Au printemps revenue.* Pourquoi *au printemps*? Cet insecte domestique n'e[illegible]il pas de toutes saisons?

FABLE VI.

Les Femmes et le Secret.

(*Avant La Fontaine*). Latins. Abstemius, f. 207. — Franç. Rabelais. (Voyez la note 10)

Rien ne pèse tant qu'un secret (1):
Le porter loin est difficile aux dames;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit étant près d'elle : O Dieux! qu'est-ce cela (2)?
Je n'en puis plus! on me déchire!
Quoi j'accouche d'un œuf! - D'un œuf? -Oui, le voilà;
Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire (3),
On m'appelleroit Poule. Enfin n'en parlez pas.
La femme neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands Dieux (4) de se taire:
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse indiscrette et peu fine (5),
Sort du lit quand le jour fut à peine levé (6);
Et de courir chez sa voisine :
Ma commère (7), dit-elle, un cas est arrivé:

N'en dites rien sur-tout, car vous me feriez battre.
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.
Vous moquez-vous? dit l'autre: Ah, vous ne savez guère
Quelle je suis (8). Allez, ne craignez rien.
La femme du Pondeur (9) s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà (10) de conter la nouvelle :
Elle va la répandre en plus de dix endroits ;
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout, car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :
Précaution peu nécessaire,
Car ce n'étoit plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grace à la Renommée (11),
De bouche en bouche alloit croissant,
Avant la fin de la journée,
Ils se montoient à plus d'un cent.

(*Depuis La Fontaine*). Ital. Luig. Grillo, fav. 92.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Rien ne pèse tant*, etc. Le succès que ces vers ont obtenu dans la société où ils sont passés en proverbe, témoigne combien la moralité gagne à être courte. Ce qui fait le charme des stances de madame Deshoulières, par exemple, c'est leur précision autant que le naturel et la grace qu'elle a su y répandre. Cette qualité tient essentiellement au caractère de la philosophie, plus occupée à méditer qu'à discourir.

(2) *Qu'est-ce cela.* Dites : *qu'est-ce que cela?* On ne peut retrancher *que* sans blesser la langue.

(3) *Gardez bien de le dire.* Il faudroit *gardez-vous bien.*

(4) *Promit ses grands Dieux.* Les anciens partageoient leur Olympe en deux classes de Dieux : l'une de Divinités d'un ordre supérieur, au nombre de douze ; c'étoient les grands Dieux, *Dii majores*,

par lesquels on juroit, comme ces Dieux eux-mêmes juroient par le Styx: l'autre classe se composoit de Divinités d'un rang inférieur.

(5) *Peu fine*, parce qu'elle ne se doutoit pas du piége que son mari tendoit à sa crédulité et à sa discrétion.

(6) *Quand le jour fut à peine levé.* Cette circonstance n'est pas indifférente. Combien son secret lui *pèse*, pour l'obliger à sortir de si bonne heure de son lit et de sa maison! Dans Racine, Arcas demande à Agamemnon:

Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin?

(7) *Ma commère, dit-elle.* Ainsi la Chatte, quand elle fait à la Laie sa perfide confidence:

Ma bonne amie et ma voisine. (Liv. III. f. 6.)

Molière n'eût pas mieux saisi le ton de la nature. De-là l'expression *commérer*, pour exprimer ce bavardage insatiable qui a toujours des secrets à publier sur les toits.

(8) *Quelle je suis.* On diroit aujourd'hui *qui je suis*, ou *quelle femme*: mais à peine apperçoit-on ces taches légères. Il y a, dit Cicéron, une sorte de négligence qui plaît, comme il y a des femmes à qui il sied bien de n'être pas parées.

(9) *La femme du Pondeur.* Quoi? La Fontaine le croit-il donc aussi lui-même? Que de finesse dans tout ce récit! Mais chez les autres écrivains, la finesse est savante, elle est travaillée, verbeuse; ici une seule expression en fait tous les frais. C'est le beau naturel et la liberté d'esprit et de cœur qui dit tout.

(10) *L'autre grille déjà*, etc. Nous avons déjà rencontré cette expression. Il est possible que le poète la doive à la nature; peut-être aussi l'a-t-il empruntée de Rabelais. (Liv III. ch. 33.) « La deffense ne feut sitost faicte, qu'elles *grilloient* en leurs entendemens, d'ardeur de veoir qu'estoit dedans ». Ce mot, dans la signification de *pétiller, trépigner*, est fort commun dans le Haut-Languedoc, où, d'un homme avare et convoiteux, on dit qu'il *grille* d'avoir le bien d'autrui.

Ce qui rend l'imitation très-probable, c'est la ressemblance non-seulement dans les termes, mais surtout dans le sujet. Le satyrique imagine un conte semblable pour *blasonner* l'indiscrétion des femmes, ou plutôt ce conte n'est point de son imagi-

nation. Il l'avoit lui-même tiré du volume intitulé *Sermones discipuli de tempore* (*Serm.* 50.) L'auteur des *Controverses des sexes masculin et féminin* l'avoit déjà inséré aux feuillets 8 et 9 du Livre III, comme l'observe M. le Duchat. On pourroit grossir ce chapitre, des contes de la Monnoye et de Du Cerceau, sous le titre de *la nouvelle Eve*, d'une anecdote toute semblable rapportée par H. Etienne, dans son *Apologie pour Hérodote*, de quelques anciens fabliaux aussi malins, et d'une anecdote divertissante rapportée par Plutarque, *Traité de la Démangeaison de parler.* (*Trad. de Ricard.* T. VI. p. 407.)

(11) *Grace à la Renommée*, dont le caractère est d'acquérir des forces à mesure qu'elle s'étend; *Vires acquirit eundo.* Cette fable est encore un chef-d'œuvre de narration.

FABLE VII.

Le Chien qui porte à son cou le dîné de son Maître.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Camerar. fab. 163 (*). — FRANÇAIS. Rabelais, *Pantagr.* Liv. II. chap. 14.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or (1):
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidelles.

(*) Panurge dans Rabelais : « Sortirent plus de six, voire plus de treize cens et unze chiens gros et menus touts ensemble de la ville fuyans le feu. De première venue, accoururent droiet à moi, sentans l'odeur de ma chair demi-roustie, et m'eussent dévoré à l'heure, si mon bon ange ne m'eust bien inspiré.... Soudain je m'advise de mes lardons, et les jectois au milieu d'entr'eux. Tous les chiens d'aller et de s'entrebattre l'ung l'autre à belles dents à qui auroit le lardon. Par ce moyen, me laissèrent, et je les laisse aussi se pellandans l'ung l'autre.» Dans Camerarius, *Canis rusticus et urbani.* La Fontaine peut avoir travaillé sa fable sur ce double canevas.

Certain Chien qui portoit la pitance (2) au logis,
S'étoit fait un collier du dîné de son maître.
Il étoit tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être,
Quand il voyoit un mets exquis:
Mais enfin il l'étoit; et, tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange! On apprend la tempérance aux Chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes (3)!
Ce Chien-ci donc étant de la sorte atourné (4),
Un Mâtin passe, et veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espéroit d'abord: le Chien mit bas la proie,
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.
Grand combat. D'autres Chiens arrivent:
Ils étoient de ceux-là qui vivent
Sur le public, et craignent peu les coups.
Notre Chien se voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeste,
Voulut avoir sa part: et lui sage, il leur dit:
Point de courroux, messieurs, mon lopin (5) me suffit:
Faites votre profit du reste.
A ces mots, le premier il vous happe (6) un morceau;
Et chacun de tirer, le Mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux; ils firent tous ripaille;
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Echevins, Prévôt des Marchands,
Tout fait sa main: le plus habile

Donne aux autres l'exemple; et c'est un passe-temps
De leur voir nétoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles (7),
Veut défendre l'argent et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre:
C'est bientôt le premier à prendre.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Furetière, fab. 9.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,*
Ni les mains à celle de l'or. Si, dans le vers précédent, *à l'épreuve* étoit régime indirect, le poète auroit eu raison d'emprunter ici le pronom relatif; mais c'est une espèce de préposition composée qui ne peut se remplacer. — La Mothe a imité ces vers d'une manière très heureuse: il dit que les juges ont

Pour les présens, des mains, pour les belles, des yeux.

(2) *La pitance*, expression familière qui ne nous est parvenue des anciens, qu'en changeant de genre.

« Ils vont querant *les grands pitances.* »

a dit Jean de Meun dans le roman de la Rose.

(3) *Chose étrange! on apprend la tempérance aux chiens,*
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes! M. Dardenne loue cette sentence. « Qui n'apperçoit, dit-il, qu'une réflexion si sensée, et qui n'a rien que de véritable, est précisément dans la place qu'elle doit occuper? » Nous ne saurions être de son avis. Cette réflexion est pleine de philosophie et de vérité, sans doute. L'antithèse en est excellente, parce qu'elle n'est pas un simple jeu de mots: nous convenons de tout cela; mais est-elle bien à sa place? Ces chiens, dont le poète fait des modèles de tempérance, qui peut les reconnoître dans cette tourbe vorace fondant à-la fois sur un morceau de viande? Et ce héros de l'apologue, *tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être*, vaut-il mieux que ses compagnons? en adresse, oui; mais ce n'est pas ce dont il s'agit; il défend un

moment le dîner de son maître : mais enfin *le premier il vous happe un morceau*, et comme les Traitans de la morale, il ne lâche pied qu'en emportant sa *part du gâteau*.

(4) *Atourné*. Roman de la Rose :

> Quand elle s'estoit bien piquée,
> Et bien parée, et *atournée*, (ajustée)
> Si estoit faicte sa journée.

(5) *Mon lopin*. Villon, dans son *testament* : Grant bien leur feissent maints *lopins*. (pag. 75.)

(6) *Il vous happe*. Marot : L'un chasse et l'autre *happe*. (*Temple de Cupido.*) Et Charles d'Orléans : S'elle veult trop mon cueur *happer*. (Rondeau *à ce jour de sainct Valentin.*)

Il est facile de reconnoître à tous ces vieux mots combien La Fontaine avoit profité de la lecture des anciens. Ce langage, souvent barbare, obscur dans les écrits du temps, devient, par l'heureux emploi qu'en fait notre poète, une langue nouvelle, plus pure, plus facile à comprendre, comme par l'incendie de Corinthe, se forma un nouveau métal de la fusion des divers métaux.

(7) *Par des raisons frivoles*. Au jugement de qui ? Des preneurs ; oui, mais non pas au jugement de la vérité.

FABLE VIII.

Le Rieur et les Poissons.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Philoxène, dans Plutarque et Diodore de Sicile. —LATINS. Abstemius, fab. 118.

ON cherche les Rieurs ; et moi je les évite.
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite.
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchans diseurs de bons mots (1).
J'en vais, peut-être en une fable,

Introduire un : peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un Rieur étoit à la table
D'un Financier; et n'avoit en son coin
Que de petits Poissons ; tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille;
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris (2):
Cela suspendit les esprits.
Le Rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignoit qu'un sien ami
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informoit donc à ce menu fretin (3):
Mais tous lui répondoient, qu'ils n'étoient point d'un âge
A savoir au vrai son destin ;
Les gros en sauroient davantage.
N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger ?
De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute : mais enfin il les sut engager (4)
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus,
Qui n'en étoient pas revenus,
Et que depuis cent ans sous l'abîme avoient vus
Les anciens du vaste empire.

(*Depuis La Fontaine*). Latins. Jaïus, *Biblioth. Rhétor.* T. I. pag. 755. Desbillons, Liv. VIII. fab. 9.

OBSERVATIONS DIVERSES.

On retrouvera l'idée de cette fable dans une plaisanterie que fit le poète Philoxène à la table de Denys, tyran de Syracuse. Ce Philoxène est moins connu par ses ouvrages, que par une réponse fière au même Denys. Ce prince l'ayant prié de corriger une pièce qu'il venoit de composer, Philoxène l'avoit raturée depuis le commencement jusqu'à la fin. Cette hardiesse le fit condamner aux Carrieres, prison de Syracuse. Le lendemain, Denys le fait sortir : il l'admet à sa table, et sur la fin du dîner, ayant récité quelques-uns de ses vers, eh bien, dit-il, qu'en pensez-vous, Philoxène ? Le poète, sans lui répondre, dit aux satellites : Qu'on me remène aux Carrières. (Plutarque, *de la fortune d'Alex.* Diodore de Sicile. L. XV. p. 331.)

(1) *Les méchans diseurs de bons mots.*) « Diseur de bons mots, mauvais caractère. » (Pascal.)

(2) *On demeura surpris.* Est-ce bien la surprise que cette plaisanterie devoit exciter ? N'étoit-ce point tout simplement la curiosité ? Le vers qui suit est aussi vague.

(3) *A ce menu fretin.* Barbazan : « On appelle ainsi le menu poisson que l'on voit sur les bords des étangs et des rivières, du latin *fretum*, qui signifie rivage, détroit, etc. De là on a appellé le bas peuple, du fretin, ou petit peuple. » (*Dissert. sur l'orig. de la lang. fr.* p. 80.)

(4) *J'en doute : mais enfin il les sut engager.* J'en doute : eh ! pourquoi ? Quel mal y a-t-il à demander d'un plat, quand on est à table, surtout à la table d'un roi ? Et quelle est l'espèce de convive qui pût se fâcher d'un jeu d'esprit aussi innocent que gai ? *Les sut* engager se rapportant à *la compagnie*, est une faute contre la langue. Empressons-nous de passer à la fable suivante.

FABLE IX.

Le Rat et l'Huître.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 212. — Latins. Abstemius, fab. 1.

Un Rat, hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle,
Des Lares paternels un jour se trouva sou.
Il laisse-là le champ, le grain et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case (1),
Que le monde, dit-il, est grand et spacieux!
Voilà les Apennins, et voici le Caucase (2)!
La moindre Taupinée étoit mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton, où Thétis (3) sur la rive
Avoit laissé mainte Huître; et notre Rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon père étoit un pauvre Sire (4)!
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point:
Pour moi (5), j'ai déjà vu le maritime empire:
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point (6).
D'un certain Magister le Rat tenoit ces choses,
Et les disoit à travers champs;
N'étant pas de ces Rats, qui, les livres rongeants,
Se font savants jusques aux dents (7).
Parmi tant d'Huîtres toutes closes,
Une s'étoit ouverte (8); et bâillant au soleil,

Par un doux zéphir réjouie,
Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nompareil.
D'aussi loin que le Rat voit cette Huître qui bâille :
Qu'apperçois-je? dit-il, c'est quelque victuaille;
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais (9).
Là-dessus maître Rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, alonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs; car l'Huître tout d'un coup
Se referme (10). Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement (11).
Nous y voyons premièrement,
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience,
Sont aux moindres objets frappés d'étonnement :
Et puis, nous y pouvons apprendre,
Que tel est pris qui croyoit prendre.

(*Depuis La Fontaine*). Français. César de Missy, fab. 5. Fables en chansons, L. I. fab. 29. — Latins. Desbillons; L. II. fab. 27. Le Beau, *Carmina*, p. 15. — Ital. Luig. Grillo, fav. 31.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

L'Huitre est un de ces animaux qui, au premier coup-d'œil, paroissent avoir été traités avec un peu de rigueur par la nature; mais qui, sous un autre aspect, attestent le plus hautement la sagesse et la providence éternelles. Renfermée dans une étroite prison, privée de mouvement et d'industrie, elle n'en trouve pas moins sa subsistance; en entr'ouvrant ses écailles, elle reçoit à

chaque instant, de la mer les petits insectes, les débris de plantes, les sucs limoneux dont elle se nourrit.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Dans Esope, un chien accoutumé à dévorer des œufs, ayant apperçu un limaçon, crut voir un œuf; il ouvre aussitôt la gueule, et tombant dessus, il l'avale; mais sentant ses entrailles déchirées, je n'ai, dit-il, que ce que je mérite, etc. Voilà l'embryon. Abstémius substitue un rat au chien d'Esope, et compose ainsi son apologue: Un rat, né dans une buche, s'y étoit nourri de noix. Un jour que, se promenant sur les bords de son habitation, il en étoit tombé, il apperçoit une table chargée de mets. Oh! dit-il, que j'étois fou de croire qu'il n'y eut rien au monde de meilleur que mes provisions! — Voilà l'enfant au berceau. La Fontaine le dépouille des langes qui le compriment. Il fixe avec plus de convenance et de philosophie d'abord son domicile. *Un rat hôte d'un champ*; puis son caractère, *rat de peu de cervelle*. *Des Lares paternels* est mieux que *de son trou*. Les Lares sont, comme les Pénates, des génies domestiques, les Dieux tutélaires de nos foyers: les déserter, en être las, c'est joindre le crime de l'ingratitude à celui de l'inconstance. Les détails suivans rendent au naturel cet amour du changement qui transporte hors de son trou l'animal au peu de cervelle.

(1) *Sitôt qu'il fut hors de la case*. *Casa*, en latin, demeure étroite, d'où l'on a fait casanier. « Ce n'est la coustume des Cadets de ne s'amuser aux cendres casanières, mais d'aller voir le monde. » (Brantôme, *Capit. franç*. T. IV. p. 159.)

(2) *Voilà les Apennins et voici le Caucase!* On a dit, avec raison, que l'admiration étoit fille de l'ignorance; et c'en est un témoignage assez fort, de placer l'*Apennin*, chaîne de montagnes qui traverse l'Italie dans toute sa longueur, sous le même horizon que le mont *Caucase* en Asie. M. l'abbé Aubert peint des mêmes couleurs le domicile de ses *fourmis* :

Ce gîte leur sembloit toute la terre ronde,
Cette source étoit l'Océan.

(3) *Thétis*, Déesse de la mer, qui se prend ici pour la mer elle-même. Cette Déesse joue un assez beau rôle dans la Mythologie grecque, tant par son mariage avec Pelée, et les événemens dont il fut l'occasion, que par le nom d'Achille, son fils.

(4) *Certes, mon père étoit un pauvre Sire.* On remarquera le ton de suffisance qui dicte cette affirmation. *Certes, mon père étoit*, etc. Mépris des parens, source de vanité et d'erreurs.

(5) *Pour moi*, contraste orgueilleusement avec *mon père*. D'un côté, la vieillesse et l'expérience; de l'autre, la jeunesse et l'étourderie. J'ai *déjà vu. Déjà*, emphatique. Il se croit un autre Hercule qui commence sa carrière. *Le maritime empire*, style d'épopée : c'est que notre Rat n'est plus fait pour s'abaisser au langage vulgaire.

(6) *J'ai passé les déserts; mais nous n'y bûmes point.* La sottise perce toujours par quelque endroit; ainsi ces aventuriers qui vous font la relation de leurs voyages, ont toujours de ces naïvetés qui leur échappent, et décèlent leur ignorance.

(7) *Se font savants jusques aux dents.* Voilà encore de ces réflexions enjouées qui paroissent éclore tout-à-coup : c'est-là ce qui constitue l'agrément et la vivacité du style.

(8) *Une s'étoit ouverte*, etc. On ne loue pas ces vers, on les cite, et on se tait.

(9) *Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.* Quelle facilité dans la composition de ces vers ! rien n'y sent le travail.

(10) *L'Huître tout d'un coup*
Se referme. L'ancien commentateur Coste observe avec raison qu'il est assez ordinaire de voir des Rats donner dans ce piége. Il pouvoit ajouter un autre phénomène qui suppose que tous les animaux ne ressemblent pas au Rat de cette fable. On parle d'une espèce de Grenouille qui, voyant une Huître bâiller au soleil, commence par y jeter une petite pierre, pour empêcher qu'en se refermant elle ne lui échappe ou ne la retienne. (Trimmer.) — Avec quel art le mot *se referme* est rejeté au commencement du vers, par une suspension qui met la chose sous les yeux !

(11) *Cette fable contient plus d'un enseignement.* Les grammairiens conviennent que la vérité morale contenue dans la fable

doit être une. L'esprit s'y attache bien mieux, lorsqu'il n'a qu'un seul objet à saisir. Les succès de La Fontaine en general ne peuvent prescrire contre le precepte ; et cet exemple en particulier le confirme. Le respect dû au génie, même dans ses ecarts, nous empêche de prononcer que cette double moralité est d'ailleurs également froide et triviale.

FABLE X.

L'Ours et l'Amateur des Jardins.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Hytopades, deuxième partie, fab. 1. pag. 113. Pilpay, *Contes indiens*, T. II. pag. 180, et T. III, pag. 10. — Latins. Anonyme, fab. 32.

Certain Ours montagnard, Ours à demi léché (1),
Confiné par le Sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon (2), vivoit seul et caché.
Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
N'habite pas long-temps chez les gens sequestrés (3) :
Il est bon de parler, et meilleur de se taire ;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'Ours habitoit ;
Si bien, que tout Ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyoit aussi de sa part (4).
Il aimoit les jardins, étoit Prêtre de Flore,
Il l'étoit de Pomone encore (5).

Cet

Ces deux emplois sont beaux; mais je voudrois parmi,
Quelque doux et discret ami (6).
Les Jardins parlent peu, si ce n'est dans mon Livre;
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme un beau matin
Va chercher compagnie, et se met en campagne (7).
L'Ours, porté d'un même destin,
Venoit de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur; mais comment esquiver? et que faire?
Se tirer en Gascon (8) d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'Ours, très-mauvais complimenteur,
Lui dit: Viens-t'en me voir. L'autre reprit, Seigneur,
Vous voyez mon logis : si vous vouliez me faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait. Ce n'est peut-être pas
De nosseigneurs les Ours le manger ordinaire (9),
Mais j'offre ce que j'ai L'Ours l'accepte: et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble;
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'Ours en un jour ne disoit pas deux mots,
L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'Ours alloit à la chasse, apportoit du gibier,
Faisoit son principal métier
D'être bon émoucheur (10), écartoit du visage
De son ami dormant, ce parasite ailé

Que nous avons Mouche appellé (11):
Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer,
Mit l'Ours au désespoir, il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il; et voici comme.
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la Mouche,
Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudroit un sage ennemi.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, L. III. fab. 13.— Latins. Desbillons, Liv. X. fab. 24. Le Beau, *Carm.* pag. 39.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Ours à demi léché.* Les Ours léchent, dit-on, leurs petits pour les façonner. Ours *à demi léché* est celui dont l'éducation est imparfaite et manquée.

(2) *Nouveau Bellérophon.* Le premier héros de ce nom, celui que sa victoire sur la chimère a rendu célèbre, fut un prince grec, fils de Neptune ou de Glaucus. Ayant eu le malheur de tuer son frère, le chagrin qu'il en conçut lui rendit sa patrie odieuse. Sa vie errante et solitaire l'exposa à beaucoup d'épreuves dont sa valeur et sa sagesse le firent triompher. A la fin, le dégoût, et peut-être l'orgueil de ses succès le jetèrent dans une mélancolie qui ne finit qu'avec sa vie.

(3) *Chez les gens séquestrés.* Séparés du commerce du monde. L'observation du pôete n'est pas vraie : il est très-commun de voir des solitaires conserver la raison la plus saine jusques dans l'âge le plus avancé.

(4) *S'ennuyoit aussi de sa part.* Il faudroit: *pour sa part* ou *de son côté.*

(5) *Etoit prêtre de Flore;*

Il l'étoit de Pomone encore. C'est-à-dire, qu'il aimoit à cultiver les fleurs, dont *Flore* est la Déesse, et les fruits, que *Pomone* fait éclorre.

(6) *Ces deux emplois sont beaux; mais je voudrois parmi*

Quelque doux et discret ami. Bon La Fontaine! Qui n'eût voulu être l'ami d'un tel homme? En est-il beaucoup qui aiment tant à vanter les douceurs de la solitude et les charmes de l'amitié; beaucoup qui réussissent à les peindre comme lui? — Cicéron exprime le même vœu dans son admirable traité de l'Amitié. Les plus belles choses, dit-il, ont bientôt perdu leurs attraits, sans la présence d'un ami avec qui l'on puisse en causer.

(7) *Va chercher compagnie, et se met en campagne.* Il eut été mieux de dire: *se met en campagne, et va chercher compagnie;* l'ordre eût été plus naturel.

(8) *Se tirer en Gascon.* Avec finesse, dissimulation; caractère particulier, dit-on, à cette nation.

(9) *Ce n'est peut-être pas*, etc. Ce doute est contraire au témoignage précis des naturalistes: ils assurent que les Ours mangent avec délices des fruits, du lait et du miel. (Voyez Buffon, *Hist. naturelle*, au chap. de l'*Ours.*)

(10) *D'être bon émoucheur.* De chasser les mouches qui venoient piquer son ami.

(11) *Ce parasite ailé*, etc. Dans la fable de *la Mouche et la Fourmi*:

Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites?

(L. IV. fab. 3.)

Cette fable n'est pas comptée parmi les chefs-d'œuvre de notre auteur. On ne sait ce que c'est que cette étrange association de l'Ours avec un Solitaire. Le style a des négligences; mais ces défauts sont réparés par quelques beaux vers, entr'autres par ceux de la morale, devenus proverbes.

FABLE XI.

Les deux Amis.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Pilpay, *Contes Indiens*, T. II. pag. 304 (*).

DEUX vrais Amis (1) vivoient au Monomotapa (2);
L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre (3).
Les Amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil (4),
Et mettoit à profit l'absence du Soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme;
Il court chez son intime, éveille les Valets (5):
Morphée avoit touché le seuil de ce palais (6).
L'ami couché s'étonne (7), il prend sa bourse, il s'arme (8),
Vient trouver l'autre, et dit : il vous arrive peu
De courir quand on dort : vous me paroissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu (9)?
En voici : s'il vous est venu quelque querelle,

(*) M. Galland attribue cette fable à Lockman. Je ne l'ai vue dans aucun recueil de ses fables; ce n'est point là son style, sa précision. Le sage, mais austère et froid Lockman n'avoit pas coutume de mêler à ses récits cette fleur de sentiment, ces réflexions pleines de délicatesse, ces heureux développemens qui enrichissent l'original, et que La Fontaine a su faire passer dans sa copie.

J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul? Une esclave assez belle
Etoit à mes côtés; voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'Ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point:
 Je vous rends grace de ce zèle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu (10):
J'ai craint qu'il ne fût vrai (11), je suis vîte accouru.
 Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux? Que t'en semble, lecteur (12)?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur:
 Il vous épargne la pudeur
 De les lui découvrir vous-même.
 Un songe, un rien, tout lui fait peur,
 Quand il s'agit de ce qu'il aime.

(*Depuis La Fontaine*). Français. M. Destournelles, *Anecdote sous le même titre* (c'est le trait fameux de La Fontaine *allant* s'établir chez son ami M. d'Hervart). — Ital. Luig. Grillo, fav. 94.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Veut-on lire La Fontaine sans avoir encore fait son choix? La première fable qui se présente à la mémoire est celle *des Deux Amis*, ou *des Deux Pigeons*, comme dans ces beaux jardins où l'on veut goûter le plaisir de la promenade, les pas se portent d'eux-mêmes vers le bosquet délicieux où l'on a entendu le rossignol soupirer ses amours.

A quelles causes faut-il rapporter cette prédilection, qui est moins l'effet d'une admiration réfléchie, qu'un instinct et un sentiment? Est-ce simplement à l'agrément du sujet, à cette douce chaleur qui anime l'une et l'autre de ces fables, à la vivacité du

dialogue, au charme de la diction ? Ces causes diverses peuvent sans doute y concourir ; mais elles ne sont pas les seules. L'amour-propre n'est rien moins qu'étranger à ces sortes d'affections : on contemple avec plaisir ces effusions d'une douce sensibilité, parce qu'on voudroit, non pas en faire les avances, mais en jouir. Les ames même les plus froides craignent de le paroître ; et il en est de la vertu et de l'amitié, comme de la divinité : ceux même qui en nient l'existence, en adorent et en recherchent les images.

(1) *Deux vrais Amis*. Amis, non pas de nom, mais d'effet : *Vulgare amici nomen, rara est fides.*

(2) *Vivoient au Monomotapa.* Vaste empire vers la côte orientale de l'Afrique. Le poète a porté dans ces contrées le lieu de la scène, d'abord parce que ce qui est loin de nos regards nous en paroît d'autant plus merveilleux, et nous plait davantage ; en second lieu, parce que les modèles de son apologue sont bien loin de nos mœurs : ce qu'il insinue avec autant d'esprit que de vérité dans ces vers :

> *Les Amis de ce pays-là*
> *Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.*

« Quelle grace et quelle mesure dans ce mot *dit-on* ! Avec moins de goût, tout autre auroit fait une sortie contre les amis de notre pays. C'est l'art de La Fontaine de faire entendre beaucoup plus qu'il ne dit ». (Champfort.)

(3) *L'un ne possédoit rien qui n'appartînt à l'autre.* C'est là la véritable touche de l'amitié. On connoît ce proverbe usité chez tous les peuples : *Entre amis tout est commun ;* proverbe qui justifie la célèbre définition de l'amitié : c'est une ame partagée en deux corps.

(4) *Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil.* Peut-on appeler *occupation* le sommeil, qui est l'oubli de toute espèce d'occupation ? Ce mot qui seroit vicieux par-tout ailleurs, ne l'est point ici ; tandis que tout s'abandonne au sommeil comme à l'*occupation* la plus grave, l'Ami seul est éveillé : le contraste est sensible. Ce n'est pas le mot qu'il faut regarder, dit Quintilien, mais sa place.

(5) *Eveille les valets.* L'Ami veille, les valets dorment ; tout est dans l'ordre. Observez que cet ami *en alarme* ne court pas

sur-le-champ chez son ami ; il va d'abord *éveiller les valets*, sans doute pour s'informer d'eux s'il n'est pas survenu quelque événement fâcheux. Tout cela est prouvé par ce qui vient après.

(6) *Morphée avoit touché*, etc. Cette description est bien poétique pour une fable ! Mais, 1°. ces licences ne sont pas très-communes, même dans La Fontaine, celui de nos poëtes à qui elles vont le mieux ; 2°. ce sujet étant moins une fable qu'un apologue, permet un style plus relevé ; 3°. c'est le poète qui fait cette description, et non point ses acteurs.

(7) *L'Ami couché s'étonne.* L'expression est juste : celui-ci n'a pas lieu de s'inquiéter, il ne doit être que surpris, étonné.

(8) *Il prend sa bourse, il s'arme.* Cette double action est motivée par les questions qu'il va faire. L'offre du secours en précède la demande. Tout cela est d'une exquise délicatesse ; répétons après La Fontaine :

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.

(9) *Tout votre argent*, etc. Il ne calcule point si la somme perdue est au-dessus de ses moyens, ni quel a été l'agresseur de la querelle supposée ; quel en est le danger. La raison va plus lentement : les feux de l'amitié sont ceux de l'éclair.

(10) *Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu. Un peu triste.* Il ne faut pas l'être beaucoup pour exciter un puissant intérêt dans le cœur de son ami. *Apparu.* Une simple *apparition* ne laisse pas de traces ; mais *un songe, un rien, tout nous fait peur*, etc.

(11) *J'ai craint qu'il ne fût vrai*, n'est pas exact. Il faudroit : *que cela ne fût vrai.* Mais il n'y a qu'une ame froide qui pût se choquer d'une semblable faute dans une aussi excellente pièce.

(12) *Qui d'eux aimoit le mieux*, etc. Nous ne nous chargerons pas de résoudre le problême. Nous observerons seulement que cette conclusion est une analyse parfaite de la pièce. Un auteur qui a fait une semblable composition, a fait son portrait.

M. de Voltaire trouve ces vers *foibles* (*). Savez-vous pourquoi ?

(*) Connoissance des Beautés et des Défauts de la Poésie et de l'Eloquence dans la Langue française, par ordre alphabétique. A Londres, 1749. [Art. *Amitié.*]

Parce que lui-même en a fait sur l'amitié ; et, après avoir cité ceux de La Fontaine pour les déprimer, il cite les siens pour ajouter : « Cela est dans un goût plus mâle, plus élevé que le passage de La Fontaine ». Cela est modeste.

FABLE XII.

Le Cochon, la Chèvre et le Mouton.

(*Avant la Fontaine*). ORIENTAUX. Lockman, fab. 19. — — GRECS. Esope, fab. 179. Planude, *Vie d'Esope*, pag. 35, édit. de Névelet. Aphtone, fab. 31.

UNE Chèvre, un Mouton, avec un Cochon gras,
Montés sur même char, s'en alloient à la foire :
Leur divertissement ne les y portoit pas ;
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'histoire :
Le Charton (1) n'avoit pas dessein
De les mener voir Tabarin (2).
Dom Pourceau (3) crioit en chemin,
Comme s'il avoit eu cent Bouchers à ses trousses :
C'étoit une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au secours :
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le Charton dit au Porc : Qu'as-tu tant à te plaindre ?
Tu nous étourdis tous, que ne te tiens-tu coi (4) ?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
Regarde ce Mouton, a-t-il dit un seul mot ?
Il est sage. — Il est un sot,

Répartit le Cochon : s'il savoit son affaire,
Il crieroit comme moi du haut de son gosier (5);
    Et cette autre personne honnête
    Crieroit tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger;
La Chèvre de son lait, le Mouton de sa laine :
    Je ne sais pas s'ils ont raison;
    Mais quant à moi qui ne suis bon
    Qu'à manger, ma mort est certaine.
    Adieu mon toit et ma maison.

Dom Pourceau raisonnoit en subtil personnage :
Mais que lui servoit-il? Quand le mal est certain;
La plainte ni la peur ne changent le destin;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, L. III. fab. 5.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Le Charton*. Conducteur du char, voiturier.

(2) *Tabarin*. Bouffon très-grossier, valet de Mondor. Ce Mondor étoit un vendeur d'orviétan, qui établissoit son théâtre dans la place Dauphine, vers le commencement du 17e. siècle. Les plaisanteries de Tabarin ont été imprimées plusieurs fois à Paris et à Lyon, sous le titre de *Recueil des Questions et Fantaisies Tabariniques*. Elles ne roulent que sur des matières d'une grossièreté insupportable, et qui ne peuvent plaire qu'à la canaille. (Voyez *Comment. sur Boileau, Art. Poét.* ch. 1. v. 86.)

(3) *Dom Pourceau*. Quelques écrivains ne voient que des traits de gaîté dans certaines qualifications données aux animaux, telles que *compère Renard, dom Pourceau*, etc. Je serois porté à croire avec le judicieux M. Dardenne, que ce n'a pas été la seule intention du premier fabuliste qui les a employées. Ce qu'il peut avoir eu encore en vue, c'est que ces dénominations rendues communes

aux hommes et aux animaux, confondissent encore plus les deux espèces, et soutinssent par-là cette sorte d'illusion que la fable doit entretenir si elle veut plaire.

(4) *Que ne te tiens-tu coi?* Vieux mot synonyme de *tranquille*, du latin *quietus*. Nous en avons déjà cité plusieurs applications.

(5) *Du haut de son gosier.* Expression plaisante que je n'ai retrouvée chez aucun écrivain avant La Fontaine.

Même action dans la fable *des deux Poules et le Mouton*, de M. l'abbé Aubert. Les Poules se plaignent qu'on ravisse leurs œufs :

Nos œufs, nos tendres œufs sont les mets de ces gens.

Le Mouton crie bien plus haut contre l'homme qui, après l'avoir dépouillé de sa toison, l'égorge pour son plaisir; d'où le poète conclut :

L'homme vous traite mal; plaignez-vous, murmurez :
Mais le malheur d'autrui n'empêche pas le nôtre.

FABLE XIII.

Tircis et Amarante.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.

(*Avant La Fontaine*). FRANÇAIS. Mélite, comédie de P. Corneille. (*Voyez les notes.*)

J'AVOIS Esope quitté (1),
Pour être tout à Bocace (2);
Mais une Divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des Fables de ma façon.
Or, d'aller lui dire, non,

Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use (3)
Avec des Divinités;
Sur-tout quand ce sont de celles
Que la qualité de Belles
Fait Reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache (4),
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que, de nouveau
Sire Loup, Sire Corbeau (5),
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery, dit tout:
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout;
Comment le pourroit-on faire?
Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs (6). Les beaux esprits
N'entendent pas toute chose.
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose:
Amenons des Bergers, et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les Loups et les Moutons.

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante:
Ah! si vous connoissiez comme moi certain mal,
Qui nous plaît et qui nous enchante (7),
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal!
Souffrez qu'on vous le communique;
Croyez-moi, n'ayez point de peur;

Voudrois-je vous tromper, vous pour qui je me pique
Des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur?
Amarante aussitôt réplique :
Comment l'appellez-vous ce mal ? Quel est son nom?
—L'amour.—Ce mot est beau : dites-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connnoître : que sent-on ?
— Des peines près de qui le plaisir des Monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît (8)
Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage ?
Ce n'est pas soi qu'on voit, on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient et qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un Berger du village (9)
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On soupire à son souvenir :
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire ;
On a peur de le voir encor qu'on le desire.
Amarante dit à l'instant,
Oh! oh! C'est là ce mal que vous me prêchez tant?
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connoître.
Tircis à son but croyoit être,
Quand la belle ajouta : Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant.
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui (10),
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

(*Depuis La Fontaine*). Anglois. L'Estrange, London, 1699, in-fol. fab. 224.

OBSERVATIONS DIVERSES.

M. de Voltaire qui louoit peu, sur-tout La Fontaine, n'a pu s'empêcher pourtant de vanter cet apologue. Il trouve les vers du prologue *parfaits*. « Heureux, ajoute-t-il, les esprits capables d'être touchés comme il faut de pareilles beautés, qui réunissent la simplicité à l'éloquence ! » (*Connoiss. des beautés et des défauts de la Poésie*, etc., art. *fable*.)

(1) *J'avois Esope quitté*. Ces sortes d'inversions ne seroient plus admises aujourd'hui. La poésie de Racine, de La Fontaine lui-même, a rendu notre Poétique plus sévère.

(2) *Bocace*. Ecrivain célèbre, disciple de Pétrarque, et le maître de tous les agréables conteurs venus depuis. Celui de tous ses ouvrages qui fut le plus utile à notre La Fontaine, est son *Décameron*, ou recueil de cent nouvelles galantes pleines d'aventures et d'images trop libres, moins estimées toutefois pour les charmes du récit, que pour l'exactitude et la pureté du langage. Il en existe une vieille traduction française par Antoine Lemaçon, dont parle La Monnoie, T. I. in-4°. p. 232. C'est celle que nous avons suivie.

(3) *Ce n'est pas comme on en use*. Dites : ce n'est pas *là comme*; ou bien, comme *cela qu'on* en use.

(4) *Afin que l'on le sache*, sonne mal à l'oreille.

(5) *Sire Loup, sire Corbeau*. « Dufail, dans les *Contes d'Eutrapel*, a dit que depuis 35 ans s'étoient perdus et retirés ces beaux et honnêtes mots *Maître*, pour les gens de justice, et de *Sire* à l'endroit des marchands, se faisant qualifier du mot de *Monsieur* ». (La Ravall. *Notes sur les Poés. du roi de Navarre*, T. II. pag. 291.) Ces diverses appellations, toutes synonymes comme l'on voit, ont été transportées dans l'apologue pour en rapprocher les mœurs de nos usages.

(6) *Mes contes, à son avis, sont obscurs*. Ce n'est pas à nous à faire l'éloge ou l'apologie de ces ouvrages; mais nous ne sommes pas accoutumés à entendre faire ce reproche aux contes de La Fontaine.

(7) *Certain mal qui nous plaît et qui nous enchante*, etc.

> Pour un mal qui n'est rien, il donne cent plaisirs;
> Souvent il adoucit l'amertume des larmes :
> Il mêle à tous nos maux mille invisibles charmes.
> On ne sait point aimer quand on craint son tourment, etc.
> (*Pièces galant. de madame de la Suze*, T. III. p. 16.)

(8) *On s'oublie, on se plaît*, etc. Il faut bien plus que de l'esprit pour composer des vers semblables. Il faut avoir éprouvé soi-même les sentimens dont ils peignent avec tant de vérité, non les transports et la fougue impétueuse qui en seront bientôt la suite, mais les émotions inquiètes, mais cette molle langueur, et cette mélancolie encore vague et tranquille qui en est le prélude ordinaire. Comparez ce langage avec celui que Fontenelle prête à ses Bergers: vous y verrez la même différence qu'il en existe entre le bel esprit et le sentiment, entre l'art et la nature.

(9) *Il est un Berger du village*, etc. Tout ce morceau est délicieux : l'antiquité même n'a rien de plus délicat. *Dont l'abord*, etc. Virgile fait dire à un de ses Bergers : *Ut vidi, ut perii, ut me malus occidit ignis !* Virgile, et Théocrite qui lui a fourni les pinceaux, n'ont pas observé, comme La Fontaine, l'art des gradations.

On soupire à son souvenir:
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire:
On a peur de le voir encor qu'on le desire.

Tout cela a été dit mille-fois ; on le dira tant qu'il y aura des hommes : mais saura-t-on jamais le dire de même ? Regrettons qu'il n'y ait pas encore dans la langue française une expression particulière pour indiquer la grace de la Fontaine, comme il y en a pour indiquer celle du Corrège ou d'Anacréon.

(10) *Il est force gens comme lui.* Cette moralité est une espèce de fil par lequel La Fontaine attache son récit à l'apologue. Cest, à proprement parler, une idylle.

Au reste ce sujet est fondé sur mille aventures semblables. Un ami de Pierre Corneille encore très-jeune, le mena chez une demoiselle de Rouen, dont il étoit amoureux. Le nouveau venu s'étant rendu plus agréable que l'introducteur, le plaisir de cette aventure excita dans Corneille un talent qu'il ne connoissoit pas ; et, sur ce sujet léger, il composa sa comédie de *Mélite*, qui parut en 1625. (Voyez sa vie, par Fontenelle.) Transportée sur le théâtre, elle en a pris bientôt toutes les formes. Nous ferions bien un volume des nombreuses imitations qui en ont été faites.

FABLE XIV.

Les Obsèques de la Lionne.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Abstemius, fab. 148. —FRANÇ. Fabliau de Rutebeuf, *le Testament et l'Asne*, Manusc. du Roi, n°. 7633. Barbazan, fabl. et cont. T. I. p. 113. Le Grand, fabl. T. II. in-8°. p. 249. Imbert, fabliaux en vers, T. I. p. 264 (*).

LA femme du Lion mourut :
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le Prince
De certains complimens de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa Province,
Que les obsèques se feroient
Un tel jour, en tel lieu ; ses Prévôts y seroient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le Prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en raisonna.
Les Lions n'ont point d'autre temple (1).
On entendit, à son exemple,
Rugir en leur patois Messieurs les courtisans.
Je définis la Cour un pays (2) où les gens

(*) Un Curé fait enterrer dans le cimetière son Ane mort de vieillesse, après vingt ans de service. L'Evêque l'apprend, il envoie chercher le Prêtre, et le menace de la prison ; celui-ci pour l'appaiser : mon Ane, lui dit-il, étoit un excellent animal, bon travailleur et bon économe ; tous les ans il mettoit à part une bonne somme qu'il vous prie, par son testament, de vouloir bien accepter. L'Evêque ne parla plus de châtiment.

Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférens;
Sont ce qu'il plaît au Prince; ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître.
Peuple caméléon (3), peuple singe du maître (4):
On diroit qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts (5).

Pour revenir à notre affaire,
Le Cerf ne pleura point; comment l'eût-il pu faire ?
Cette mort le vengeoit : la Reine avoit jadis
Etranglé sa femme et son fils.
Bref il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avoit vu rire.
La colère du Roi, comme dit Salomon (6),
Est terrible, et sur-tout celle du Roi Lion:
Mais ce Cerf n'avoit pas accoutumé de lire.
Le Monarque lui dit : Chétif hôte des bois,
Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix!
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles : venez, Loups,
Vengez la Reine; immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes.
Le Cerf reprit alors : Sire, le temps des pleurs
Est passé : la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que (7) ce convoi,
Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes:
Aux champs Elysiens (8) j'ai goûté mille charmes,
Conversant

Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du Roi.
J'y prends plaisir (9). A peine on eut ouï la chose(10),
Qu'on se mit à crier, miracle! apothéose (11)!
Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les Rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges,
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, Liv. III. fab. 28. — Latins. Jaïus, *Bibl. Rhet.* Liv. I. pag. 47. Desbillons; L. VIII. fab. 11.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Lucien raconte dans son Traité *contre la calomnie*, qu'après la mort d'Ephestion, Alexandre, dont il avoit été le favori, le mit au nombre des Dieux. A l'exemple du souverain, les villes lui érigèrent des temples et des autels; on lui offrit partout des sacrifices. C'eût été un crime irrémissible de rire du nouveau Dieu. Les flatteurs, ajoute l'historien, feignoient des songes, où l'on supposoit avoir vu Ephestion dans le costume glorieux de sa nouvelle condition. Quelques-uns étant accusés de n'avoir pas pour lui la plus profonde vénération, encoururent la disgrace du roi. De ce nombre fut Agathocle de Samos, capitaine celèbre, accusé d'avoir pleuré en passant devant le tombeau d'Ephestion. Il alloit être enfermé, par les ordres du roi, avec un Lion furieux; si Perdiccas ne l'eût sauvé, en assurant avec serment, qu'étant à la chasse, le nouveau Dieu lui avoit apparu, et lui avoit ordonné de recommander à Alexandre de pardonner à Agathocle, parce que, s'il avoit pleuré devant sa tombe, ce n'étoit pas qu'il regardât Ephestion comme mort; mais parce qu'il s'étoit souvenu de leur ancienne amitié.

(1) *Les Lions n'ont point d'autre temple.* Nous avons vu souvent dans quel esprit les mœurs, les coutumes, et jusqu'au

cérémonial des cours étoient transportés chez les animaux. Ici, pourquoi le poète parle-t-il de *temple* et non de palais? Parce que c'est dans ces asyles consacrés à la religion que la piété, la reconnoissance, l'humanité viennent déposer les restes de ce qui nous fut cher, et leur rendre des honneurs qui ne sont que des devoirs. Et pourquoi encore dans les asyles spécialement consacrés à la religion? Pour rendre hommage au Juge universel, au Monarque suprême de la terre, comme on amène devant le triomphateur la dépouille du vaincu; pour donner aux vivans une leçon toujours trop oubliée du néant des choses humaines; pour appeller les miséricordes du Père des hommes sur ce corps appellé à une vie nouvelle; enfin pour l'associer encore, après qu'il n'est plus, à cette ineffable communion de prières qui lie la terre aux cieux.

Je crayonnois ces lignes sur mes tablettes (en 1796) quand mes yeux vinrent à rencontrer un mort que l'on portoit en terre. Il étoit seul..... sans autre escorte que les quatre fossoyeurs. Du lit funèbre, il alloit droit à sa demeure dernière. Tout-à-coup la marche s'arrête. On dépose le fardeau, et le cadavre reste gissant à terre, tandis que les quatre porteurs, déjà ivres, achèvent de s'enivrer au cabaret, et boivent une partie de la succession. A ce spectacle, je me suis dit avec La Fontaine : *les Lions n'ont* donc *point d'autre temple!*

(2) *Je définis la cour un pays*, etc. Nous avons dans nos écrivains français cent définitions de la cour. Voyez entre autres celles qu'a recueillies l'auteur de l'*Art de peindre à l'esprit*. Mais en est-il dans aucune langue d'aussi exacte, d'aussi énergique? *Un pays*, expression juste, quoique hardie; *Pays* indique des mœurs, des habitudes, un idiome particulier. *Tristes*, *gais*, *prêts à tout; à tout indifférens*, antithèse dans les mots, parce qu'il y a tous ces extrêmes dans les caractères. *Sont ce qu'il plaît au prince.*

Principibus placuisse viris TANDEM ultima laus est.

(3) *Peuple caméléon.* Expression de génie. On la retrouve dans Plutarque. « Le flatteur, pareil, dit-il, au caméléon, qui peut revêtir toutes les couleurs, excepté la blanche. » (*Traité de la manière de discerner un flatteur*, (pag. 29. trad. de Dutheil.) Louise Labbe : « Ne plus, ne moins que *le caméléon*, je prens la

semblance de ceux auprès desquelz je suis. » (*Débat de folie et d'amour*, pag. 2. éd. 1762.) On voit par là quelle est la propriété de cet animal, « espèce de lezart, dit Rabelais, tant admirable, que Democritus ha faict ung livre entier de sa figure. Si est-ce que je l'ai veu couleur changer, non à l'approche seulement des choses colorées, mais de soi-mème, selon la paour (peur) et affection qu'il avoit. » (*Pantagr.* L. IV. ch. 2. T. IV. p. 9.) Gabriel Naudé applique cette même métaphore au peuple. (*Coups d'état.* p. 236.)

(4) *Peuple singe du maître.* Nouveau trait non moins heureux. Le singe plaît par sa faculté imitative ; mais il est vil : *O imitatores servum pecus !* ainsi du courtisan.

(5) *C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.* Comme Descartes le soutenoit des animaux. Cette allusion est donc une épigramme sanglante. Convenons que Tacite n'a pas buriné avec plus de force les adulateurs de Tibère et de Claude. Et c'est-là l'écrivain qui, dans la fable précédente, exprimoit avec la touche de Tibulle ou de Deshoulières les langueurs de l'amour à sa naissance. Admirable La Fontaine ! tu es aussi, toi, un caméléon, un enchanteur.

(6) *La colère du roi, comme dit Salomon, est terrible*, etc. C'est bien là le cas de dire qu'*on ne s'attendoit guères à voir* Salomon *en cette affaire.* Il faut éviter ce mélange de sacré et de profane : mais la naïveté du vers répare tout. La semonce du Lion est d'un grotesque très-plaisant.

(7) *Garde que ce convoi*, est inexact et embarrassé.

(8) *Aux champs élysiens*, ou *élysées.* Lieu de délices, le paradis des anciens, où se réunissoient les ames de ceux qui avoient bien vécu. Voyez-en la belle description qu'en ont faite Virgile et Fénélon au sixième Livre de l'*Enéide*, et au huitième du *Télémaque.*

(9) *J'y prends plaisir.* Si les pleurs de son époux lui font *plaisir*, pourquoi les condamne-t-elle dans ses amis ?

(10) *A peine on eut ouï la chose. Ouïr*, vieux mot que les anciens ne confondoient pas avec *entendre.* « Ouïr en général s'appliquoit à un son qui ne fait que passer ; entendre se dit d'un discours qui a de l'étendue et de la suite. » (Vaugelas, *Remarques*, T. II. p. 233.)

(11) *Apothéose*. Déification. Romulus avoit disparu du milieu du sénat et de Rome. L'opinion s'étant répandue que sa mort n'avoit été rien moins que naturelle, on parloit de sédition et de vengeance, lorsque Proculus s'avance pour dire au peuple assemblé, que le prince lui avoit apparu dans l'état glorieux d'un immortel admis aux honneurs de l'apothéose. On le crut, ou du moins on feignit de le croire, et Romulus eut des autels.

FABLE XV.

Le Rat et l'Eléphant.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Sanbader, fab. 4. — LATINS. Phèdre, Liv. I. fab. 29 (*le Baudet et le Sanglier*). Rimicius, IV. 16. Anonyme dans l'*Appendice du Phèdre* de Barbou, p. 134 (*la Puce et le Chameau*). Commire, *Œuvres*, T. I. pag. 247 (*le Lion et le Moucheron*). — FRANÇAIS. Maître Glotelet, dans les Œuvres de Cl. Marot (apologue de *la Mouche et l'Eléphant*).

SE croire un personnage (1), est fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un Bourgeois :
C'est proprement le mal françois (2) :
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains (3), mais d'une autre manière ;
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot :
Donnons quelque image du nôtre (4),
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un Rat des plus petits voyoit un Eléphant
Des plus gros, et railloit le marcher un peu lent

De la bête de haut parage (5),
Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage,
Une Sultane (6) de renom,
Son Chien, son Chat et sa Guenon,
Son Perroquet, sa vieille, et toute sa maison,
S'en alloit en pélerinage.
Le Rat s'étonnoit que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place (7),
Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importants.
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants?
Nous ne nous prisons pas (8), tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les Eléphants.
Il en auroit dit davantage;
Mais le Chat sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant,
Qu'un Rat n'est pas un Eléphant.

(*Depuis La Fontaine.*) FRANÇAIS. Boursault, *Lettres* ou *Œuvres mêlées*, T. III. pag. 374. Fables en chansons, L. I. fab. 39. César de Missy, fab. 18. Robert, L. III. fab. 9, et trad. de Phèdre, Liv. I. fab. 29. — ITAL. Pignotti, fav. 17.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Se croire un personnage... l'homme d'importance.* « On leur bailloit (donnoit) de l'hypocras (liqueur composée d'essences aromatiques) et servoit-on aux Seigneurs, Dames et Damoiselles, selon qu'ils estoient grans personnages. » (Mss. dans les *Mémoires sur l'anc. Chevalerie*, par Sainte-Palaye, T. II p. 234.) C'est le mot espagnol, *hacer de persona.*

(2) *C'est proprement le mal françois.* Plaisanterie sanglante, par

les souvenirs auxquels elle s'allie.—Observons qu'il n'est plus permis de faire rimer *français* avec *bourgeois*, parce qu'en effet ce sont des dissonances.

(3) *Vains, mais d'une autre manière*. L'abbé Girard établit dans ses *synonimes* cette différence entre les mots *vanité*, *orgueil*. « *L'orgueil* fait que nous nous estimons, *la vanité* fait que nous voulons être estimés. *L'orgueilleux* se considère dans ses propres idées; plein et bouffi de lui-même, il est uniquement occupé de sa personne; *le vain* se regarde dans les idées d'autrui; avide d'estime, il desire d'occuper la pensée de tout le monde. » Lequel vaut mieux? La Fontaine ne le prononcera pas; mais on sent par la force de ce vers, que l'orgueil espagnol est

Beaucoup plus fou, mais pas si sot.

(4) *Donnons quelque image du nôtre*. Plus de masque; l'apologue n'est donc que l'*image* de la société.

(5) *De la bête de haut parage*, expression familière, et très-ancienne dans la langue. Un homme de hault parage (*Poésies manuscrites d'Eustache Deschamps*, fol. 556. col. 2.), de grande *apparence*.

(6) *Une Sultane*, femme d'un prince d'Orient. Le noble emploi pour l'Eléphant d'avoir à porter ce qu'il y a de plus grand dans l'empire, et non pas pour un voyage ordinaire, ou de quelques jours; mais pour un *pélerinage*, acte religieux et solemnel! *Son chien, son chat*, etc. Trait de satyre décoché en passant contre certains ridicules trop communs ailleurs que chez les *Sultanes*. *Toute sa maison*. Quelle force, quelle étendue ne suppose pas une telle charge? Toutes ces circonstances relèvent l'impertinence du Rat et de ses propos.

(7) *Comme si d'occuper*, etc. *Nous rendoit*. Peut-être cette tournure n'est-elle pas exacte, quoique employée dans le style familier: mais tout cela est si agréablement conté!

(8) *Nous ne nous prisons pas*. Racine fait dire à Phèdre, en parlant d'Hyppolite:

J'aime, *je prise* en lui de plus nobles richesses.

Ce mot est aussi commun dans le grand Corneille. Est-ce que de si respectables autorités n'auroient pas dû le conserver dans la langue?

FABLE XVI.

L'Horoscope.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Hérodote, Liv. I. ch. 37 et suiv. Esope, fab. 32, *aliàs*, 222.

ON rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture,
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit, que des Lions sur-tout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge,
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le père, pour venir à bout
D'une précaution sur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son Palais.
Il pouvoit, sans sortir, contenter son envie;
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint: mais quoi qu'on fasse;
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage,

A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le desir.
Il savoit le sujet des fatales défenses;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondoit par-tout en tableaux,
Et que la laine et les pinceaux
Traçoient de tous côtés chasses et paysages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut voyant peint un Lion:
Ah! monstre! cria-t-il, c'est toi qui me fait vivre
Dans l'ombre et dans les fers. A ces mots il se livre
Aux transports violens de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra:
Ce clou le blesse, il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'ame; et cette chère tête
Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

Même précaution nuisit au poète Eschyle (1).
Quelque Devin le menaça, dit-on,
De la chûte d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
Un Aigle, qui portoit en l'air une Tortue,
Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Etant de cheveux dépourvue,

Laissa tomber sa proie afin de la casser :
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte,
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte ;
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la nature
Se soit lié les mains, et nous les lie encor,
Jusqu'au point de marquer dans les Cieux notre sort.
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps ;
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce Berger et ce Roi sont sous même Planette ;
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette :
Jupiter le vouloit ainsi (2).
Qu'est-ce que Jupiter ? Un corps sans connoissance.
D'où vient donc que son influence
Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?
Comment percer des airs la campagne profonde ?
Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin ?
Un atôme la peut détourner en chemin :
Où l'iront retrouver les faiseurs d'Horoscope ?
L'état où nous voyons l'Europe,
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point, et sa vîtesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur foiblesse

De suivre pas à pas toutes nos actions?
Notre sort en dépend : sa course entresuivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas;
Et ces gens veulent au compas,
Tracer le cours de notre vie.

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Eschyle
N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille;
Ce sont des effets du hasard.

OBSERVATIONS DIVERSES.

L'auteur du *Lai* ou *Romance de Narcisse* commençe cette jolie composition par ces mots : A Thèbes jadis vivoit un Devin célèbre dont jamais les oracles n'avoient trompé. Une mère tendre voulut le consulter sur la destinée de son fils unique. De longs jours lui seront accordés, répondit le Devin ; mais il en abrégera beaucoup la durée, si jamais il se regarde. Elle sortit en se moquant de sa prédiction, et, pendant quelque temps, on eut lieu de la mépriser : mais hélas ! l'événement ne prouva que trop combien elle étoit sûre, etc. Un semblable début promet l'intérêt le plus attachant, et l'espérance du lecteur est pleinement justifiée. Le dénouement est connu. (*Voy.* Fabliaux de Le Grand, T. I. pag. 181.)

On retrouve de semblables anecdotes dans les recueils de l'histoire, comme dans ceux de la fable. C'est Hérodote qui a fourni à notre poète le fonds de son apologue ; et ce père de l'histoire étoit bien loin de n'y voir qu'un conte populaire. Le héros de son anecdote est le fils chéri du célèbre Crésus ; Atys, dont la mort sanglante justifia les pressentimens de son père. L'histoire de Cambyse n'est pas moins curieuse. Mortellement blessé en Syrie, il se croit à l'abri de tout danger, rassuré par une prédiction qui fixoit le lieu de sa mort à Ecbatane. Ce prince ignoroit que le lieu où il étoit, s'appeloit de ce nom, et qu'ainsi les menaces de l'oracle

se trouvoient accomplies. (Herodote, L. III. c. 64.) Les Devins du trop célèbre Julien l'apostat lui avoient annoncé de même qu'il mourroit en Phrygie. S'étant engagé dans cette guerre des Perses qui devoit porter ses projets si loin, il est atteint d'une flèche décochée au hasard; il s'informa du lieu où il étoit, c'étoit un bourg nommé *Phrygium*. Le prince se dispose à mourir. Appliquons à ces faits divers, s'ils sont vrais, les conséquences que le poète développe ici avec autant d'éloquence que de philosophie.

(1) *Même précaution nuisit au poète Eschyle.* Remarquez le mot *poète* de deux syllabes, comme on l'écrivoit autrefois. Nous en parlerons dans les notes sur la fable du Statuaire. (Liv. IX. f. 6.) — C'est Pline qui a accrédité l'aventure dont Eschyle, ce père de la tragédie grecque, perdit la vie; il ne la donne que comme une opinion populaire; *Ut ferunt*. (L. X. c. 3.) D'autres écrivains l'ont rapportée d'après lui; et le troupeau des faiseurs de Dictionnaires l'a copiée sans beaucoup de discussion. Voyez-en la réfutation dans l'*Essai sur les erreurs populaires, trad. de l'anglais de Brown*, T. II. p. 449.) L'auteur auroit pu ajouter à ce chapitre une anecdote à-peu-près semblable dans la vie d'Hésiode. (V. *l'Hésiode de Gin*, p. 275.)

(2) *Jupiter le vouloit ainsi.* Il est ici une des sept planettes qui jouent un rôle dans les rêves de l'astrologie judiciaire, ainsi que *Mars*, le *Soleil*, dont il est parlé plus bas. Un des hommes qui aient le plus achalandé les horoscopes, c'est le médecin Cardan. On a vanté le bonheur dont avoient joui quelques-unes de ses prédictions. Pourquoi donc a-t-il échoué dans tous les pronostics qui le concernoient personnellement, et cela de l'aveu de ses plus entêtés admirateurs? (V. *Bayle*, Dict. crit. art. *Cardan*, note T.) — Les raisonnemens que fait ici notre poète ont été copiés en mauvaise prose, par Dargens. (*Lettr. Juives*, T. I éd. de La Haye, 1742, p. 215.) Il en avoit pris au moins la substance dans ce passage de Charron : « Combien en voyons-nous tous les jours, qui, de crainte de devenir misérables, le sont devenus tout-à-fait! .... La crainte ne sert qu'à nous faire trouver ce que nous fuyons... Voilà donc une passion ingénieusement malicieuse et tyrannique, qui tire d'un mal imaginaire des vraies et bien cruelles douleurs, et puis, fort ambitieuse de courir au-devant des maux et les devancer par pensée et opinion. » (*Sagesse*, Liv. I. ch. 35.).

FABLE XVII.

L'Ane et le Chien.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Abstemius, fab. 109.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature (1):
L'Ane un jour pourtant s'en moqua,
Et ne sais comme il y manqua;
Car il est bonne créature.
Il alloit par pays accompagné du Chien,
Gravement sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit : l'Ane se mit à paître :
Il étoit alors dans un pré,
Dont l'herbe étoit fort à son gré.
Point de chardons pourtant, il s'en passa pour l'heure:
Il ne faut pas toujours être si délicat;
Et, faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Notre Baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le Chien mourant de faim,
Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie,
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.
Point de réponse, mot : le Roussin d'Arcadie (2)
Craignit qu'en perdant un moment,
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit long-temps la sourde oreille :
Enfin il répondit : Ami, je te conseille

D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
Car il te donnera sans faute à son réveil
Ta portion accoutumée :
Il ne sauroit tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites, un Loup
Sort du bois et s'en vient : autre bête affamée.
L'Ane appelle aussitôt le Chien à son secours.
Le Chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;
Il ne sauroit tarder : détale vîte, et cours.
Que si ce Loup t'atteint, casse-lui la machoire.
On t'a ferré de neuf ; et si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,
Seigneur Loup étrangla le Baudet sans remède.
Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide (3).

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, Liv. III. fab. 10.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *C'est la loi de nature*. Malherbe retranche de même l'article : *Aux règles de nature*, etc. C'est qu'alors il personnifie la nature. Il y en a même des exemples en prose. Cyrano de Bergerac : « l'exemple de *nature* me persuade si bien le plaisir, » etc. (*Œuvr.* T. II. p. 13.)

(2) *Le Roussin d'Arcadie*. V. Note 7 de la fable 19. Liv. VI. Marot a dit :

Ou un grand âne d'*Arcadie*.
(*Epître à celui qui l'injuria par écrit.*)

(3) *Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide*. La Fontaine avoit dit dans une autre de ses fables :

En ce monde, il se faut l'un l'autre secourir.

C'est la fable 16 du L. VI. Même sujet que celui-ci. Ces ressemblances ne sont point des répétitions. On aime à comparer le grand artiste à lui-même. Cet exercice est pour l'esprit un aliment aussi utile qu'agréable.

FABLE XVIII.

Le Bassa et le Marchand.

Un Marchand Grec, en certaine contrée,
Faisoit trafic. Un Bassa (1) l'appuyoit,
De quoi le Grec en Bassa le payoit,
Non en Marchand : tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur (2). Celui-ci coûtoit tant,
Que notre Grec s'alloit par-tout plaignant.
Trois autres Turcs d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoissance
Qu'à ce Marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute : avec eux il s'engage ;
Et le Bassa du tout est averti,
Même on lui dit qu'il joûra, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet (3), droit en son Paradis,
Et sans tarder : sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde,
Il a des gens tout prêts pour le venger ;
Quelque poison l'enverra protéger
Les Trafiquans qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc se comporta
Comme Alexandre (4), et, plein de confiance,
Chez le Marchand tout droit il s'en alla ;
Se mit à table. On vit tant d'assurance

En ses discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes:
Même l'on veut que j'en craigne les suites;
Mais je te crois un trop homme de bien:
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage (5),
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Ecoute-moi. Sans tant de dialogue,
Et de raisons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un Apologue.

Il étoit un Berger, son Chien et son Troupeau:
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un Dogue de qui l'ordinaire
Etoit un pain entier. Il falloit bien et beau
Donner cet animal au Seigneur du village.
Lui Berger, pour plus de ménage,
Auroit deux ou trois Mâtinaux (6),
Qui, lui dépensant moins, veilleroient aux troupeaux,
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeoit plus que trois; mais on ne disoit pas
Qu'il avoit aussi triple gueule,
Quand les Loups livroient des combats.
Le Berger s'en défait: il prend trois Chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le Troupeau s'en sentit: et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut. — Ceci montre aux provinces

Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
S'abandonner à quelque puissant Roi,
Que s'appuyer de plusieurs petits Princes.

(*Depuis La Fontaine*). Latins. Jaius, *Bibl. Rhet.* T. I. p. 743. Desbillons, Liv. VI. fab. 14.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Bassa*, gouverneur de province chez les Turcs.

(2) *Tant c'est chère denrée qu'un protecteur.* Nous avons déjà reconnu à plus d'un trait que La Fontaine excelle à manier l'épigramme. La nature lui avoit donné ce nouveau trait de conformité avec son ami Racine. C'est dans tous les deux le fiel de la colombe. Cette épigramme plaît par sa franchise et sa précision.

(3) *Les chargeant d'un message pour Mahomet.* Les envoyant trouver Mahomet dans l'autre monde. Mahomet, célèbre législateur de l'Orient, célèbre par son audace, par ses conquêtes et l'esprit de fanatisme qu'il sut transmettre à ses successeurs. Il a imaginé, pour les Musulmans fidelles, un paradis qui n'est pas peuplé comme le nôtre d'intelligences spirituelles.

(4) *Comme Alexandre.* Au moment où ce prince se disposoit à boire une médecine que lui présentoit son médecin Philippe, il reçoit une lettre, par laquelle on lui donnoit avis que le breuvage étoit empoisonné. Alexandre, après avoir lu, remet d'une main la lettre à Philippe, et de l'autre porte à ses lèvres la coupe, dont il boit la liqueur. Tous les écrivains ont comblé d'éloges cet héroïsme supérieur à la défiance comme à la crainte de la mort. Je ne sais dans quel esprit un philosophe de nos jours (l'auteur d'Emile) s'est travaillé à rabaisser cette action. Encore si Jean Jacques ne s'étoit attaqué qu'à la cendre d'Alexandre !

(5) *D'un donneur de breuvage.* Empoisonneur.

(6) *Mâtinaux.* Diminutif de *mâtin*, gros chien de basse-cour. Champfort voudroit *qu'on sautât tout ce prologue, et que la fable commençât* à ces mots : *il étoit un Berger*, etc. Pourquoi ? *On sent*, dit-il, *combien est défectueuse la manière d'amener une fable à la suite d'une historiette.* Mais tous les lecteurs ne le sentent pas ! Et j'avoue, moi, que je suis de ce nombre. La

raison

raison qu'en donne l'académicien est futile; elle est contre l'expérience. On proposoit à l'Académie française un grand seigneur, dont les titres étoient dans sa richesse. Patru, pour tout argument, propose cet apologue : « Timothée avoit cassé une des cordes de sa lyre; on en mit une d'argent, et sa lyre cessa de résonner. » L'historiette qui amène l'apologue lui est-elle étrangère ?

FABLE XIX.

L'Avantage de la Science.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Phèdre, Liv. IV. fab. 22: Abstemius, fab. 145.

ENTRE deux Bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différend.
L'un étoit pauvre, mais habile;
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Vouloit emporter l'avantage;
Prétendoit que tout homme sage
Etoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme sot (1) : car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disoit-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable:
Mais, dites-moi, tenez-vous table?
Que sert à vos pareils de lire incessamment (2)?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre (3),
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,

Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
La République a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien :
Je ne sais d'homme nécessaire,
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien (4).
Nous en usons, Dieu sait! notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte; et vous qui dédiez
A Messieurs les gens de finance,
De méchans livres bien payés.
Ces mots, remplis d'impertinence,
Eurent le sort qu'ils méritoient.
L'homme lettré se tût, il avoit trop à dire (5).
La guerre le vengea bien mieux qu'une satyre.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient.
L'un et l'autre quitta sa ville (6).
L'ignorant resta sans asyle;
Il reçut par-tout des mépris :
L'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots; le savoir a son prix.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. V. fab. 8. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 71.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *C'étoit tout homme sot.* Ces maximes ou reparties, par lesquelles l'écrivain semble intervenir en tiers dans son sujet, réveillent la curiosité, donnent au récit une forme dramatique. Dans la fable *le Cochon, la Chèvre et le Mouton*, on dit, en parlant du Mouton : *Il est sage. Il est un sot*, répartit le Cochon. (Liv. VIII. fab. 12.)

(2) *Que sert à vos pareils de lire incessamment?* Persiflage offensant. *Incessamment*, pour *sans cesse*. Boileau:

> La vieillesse chagrine incessamment amasse.
> (*Art. poét.* ch. III. v. 283.)

(3) *A la troisième chambre*, pour *au troisième étage*. C'est d'un troisième étage, et quelquefois d'encore plus haut, que sont sortis les ouvrages qui ont le plus honoré l'espèce humaine. Cette observation est de l'auteur du *Tableau de Paris*.

(4) *Que celui dont le luxe épand.* Cette expression, belle, harmonieuse, n'est plus guère connue que des savans. Eustache Deschamps, dans ses poésies manuscrites:

> Chevaliers en ce monde-ci,
> Doivent le peuple défendre,
> Et leur sang pour la foy *espandre*.

Clém. Marot:

> C'est un amas de choses *espandues*
> (*Ep. au grand Maître de Montmorency*, etc.)

Il est honteux pour l'esprit humain, dit M. de Voltaire, que la même expression soit bonne en un temps, et mauvaise en un autre.

(5) *Il avoit trop à dire.* Suppléons au silence du savant, par une anecdote espagnole. « Un des courtisans du sage Alphonse V, roi d'Arragon, s'avisa de soutenir en sa présence, qu'il avoit lu dans l'histoire qu'un certain roi d'Espagne disoit que la science ne convenoit nullement aux gens de qualité, et qu'il est indigne de leur rang de s'y appliquer. Vous vous trompez, dit Alphonse en l'interrompant: ce n'est pas un roi qui l'a dit; mais un bœuf ou un âne ». (*Code de la Raison*, par Ponçot, T. I. p. 172.)

(6) *L'un et l'autre quitta la ville.* « Quelle différence mettez-vous entre un savant et un ignorant, demandoit-on au philosophe Aristippe? Envoyez-les tous deux dans un pays étranger, et vous le verrez, répondit-il ». (Diogène Laërce, Plutarque, etc.)

FABLE XX.

Jupiter et les Tonnerres.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 187, édit. de Hauptman.

Jupiter voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs :
Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'Univers,
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t-en, Mercure, aux enfers ;
Amène-moi la Furie
La plus cruelle des trois (1).
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois.
Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.

O vous, Rois (2), qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit (3).

Le Dieu dont l'aile est légère (4),
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires Sœurs.

A Tysiphone et Mégère
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fière,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Seroit bientôt du domaine
Des Déïtés de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide (5).
Il la renvoie, et pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçoit de ces feux,
Se contenta de leur crainte;
Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité.
Tout père frappe à côté (6).
Qu'arriva-t-il? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit,
Et l'assembleur de nuages (7)
Jura le Styx, et promit
De former d'autres orages:
Ils seroient sûrs. On sourit:
On lui dit qu'il étoit père,
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres Dieux

D'autres tonnerres à faire.
Vulcain entreprit l'affaire.
Ce Dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux (8);
L'un jamais ne se fourvoie (9);
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie.
L'autre s'écarte en son cours:
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte (10),
Bien souvent même il se perd;
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. M. Aubert (*).

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

TONNERRE. Si l'on veut savoir tout ce que les anciens ont pensé de ce phénomène terrible, on peut lire Sénèque, dans ses *Questions Naturelles* (Liv. II, ch. 12 et suivans). Ce que les modernes en ont écrit paroîtra bien plus satisfaisant, parce que les calculs de l'expérience ont été associés aux méditations de la philosophie.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Amène-moi la Furie*

La plus cruelle des trois. Furies, ou Euménides, filles de l'Enfer, ou, selon quelques écrivains, de l'Achéron et de la Nuit. Elles se nommoient Alecton, Mégère et Tisyphone. L'histoire ne

---

(*) Dans sa jolie fable intitulée : *l'Aigle et le Vautour*. Le fonds de l'apologue est différent; mais les détails se ressemblent; et plusieurs des pensées et des expressions de La Fontaine ont été transportées dans la moderne imitation.

nous apprend point laquelle des trois étoit la première, par droit d'aînesse ou par privilège de cruauté. — Peut-être est-ce cette pensée de notre poète qui a fourni au fabuliste allemand Gellert, l'idée de son bel apologue des *trois Furies*, imité par M. Aubert (L. III. fab. 10.)

(2) *O vous, Rois*, etc. « Il y a des métaphores pour tous les états; il y a de même des interrogations, des suspensions. La raison est, que ces tours sont les expressions mêmes de la nature ». (Batteux, *Princ. de Littér.* T. IV. p. 278.)

(3) *L'intervalle d'une nuit.* L'empereur Claude se défiant de sa facilité à prononcer, pendant l'ivresse, des arrêts de mort, ordonna qu'il fût sursis à toute exécution pendant les vingt-quatre heures qui suivroient l'ordre émané de lui pendant qu'il étoit à table.

(4) *Le Dieu dont l'aile est légère,*
Et la langue a des douceurs. Mercure, messager des Dieux, a des ailes aux talons et sur la tête. Il est, de plus, le Dieu de l'éloquence.

(5) *Jupiter n'approuva pas*
Le serment de l'Euménide. Ronsard avoit dit:

Jupiter ne demande
Que des Boeufs pour offrande;
Mais son frère Pluton
Nous demande, nous hommes,
Qui la victime sommes
De son Enfer gloûton.
(L. IV. od. 5.)

(6) *Tout père frappe à côté.* On a répété après La Fontaine:

Jupiter ne se fit prier
Qu'en père qui châtie à regret ce qu'il aime.
(M. Aubert, L. VI. fab. 5.)

Ce n'est pas là le sentiment profond et délicat exprimé par la délicieuse expression *frappe à côté*.

(7) *Et l'assembleur de nuages.* Une des épithètes qu'Homère donne à Jupiter, νεφεληγερέτα Ζεύς.

(8) *De deux sortes de carreaux.* Boileau:

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux.
(*Sat.* X. v. 659.)

On disoit autrefois *carrels*. C'étoient des machines de guerre, dont on a fait la matière de la foudre poétique « *Carrels* volent de toutes parts », est-il dit dans une ancienne description d'un siége, au Roman de *Claris*. (*Manuscrit de la Bibliothèque du Roi*, n°. 7534.)

(9) *Ne se fourvoie*. Se fourvoyer, aller *fors*, ou hors la voie, s'égarer. Charles, duc d'Orléans, dans ses Ballades :

De mon baston, afin que ne *forvoye*,
Je vois (vais) tastant mon chemin çà et là.

(10) *Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte*. Furetière et Brebeuf ont imité ces vers : le premier, en les parodiant dans sa fable 15 ; le second en a rendu la pensée avec sa pompe ordinaire :

A qui, Dieu tout-puissant qui gouvernez la terre,
A qui réservez-vous les éclats du tonnerre?
Pourquoi frapper plutôt, en sortant de vos mains,
L'audace des rochers, que celle des humains?

FABLE XXI.

Le Faucon et le Chapon.

Même sujet que la Fable XII de ce même livre : *le Cochon, la Chèvre et le Mouton.*

UNE traîtresse voix bien souvent vous appelle ;
Ne vous pressez donc nullement :
Ce n'étoit pas un sot, non, non, et croyez-m'en (1),
Que le Chien de Jean de Nivelle (2).

Un citoyen du Mans, Chapon de son métier,
Etoit sommé de comparoître (3)
Pardevant les lares du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui crioient, pour déguiser la chose,

Petit, petit, petit : mais loin de s'y fier,
Le Normand et demi (4) laissoit les gens crier :
Serviteur, disoit-il, votre appât est grossier :
On ne m'y tient pas, et pour cause.
Cependant un Faucon sur sa perche voyoit
Notre Manceau qui s'enfuyoit.
Les Chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise, en un plat, honneur dont la volaille
Se seroit passée aisément.
L'oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné : vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre (5)?
Il t'attend, es-tu sourd? Je n'entends que trop bien
Repartit le Chapon : mais que me veut-il dire?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?
Reviendrois-tu pour cet appeau (6)?
Laisse-moi fuir, cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler,
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de Faucons
Que j'y vois mettre de Chapons,
Tu ne me ferois pas un semblable reproche.*

(*Depuis La Fontaine*). Françans. Fables en chansons, Liv. III. fab. 20.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

Faucon, oiseau de proie de couleur grise, à bec crochu, à serres fortes et vigoureuses. La chasse avec le Faucon est un plaisir réservé aux Rois et aux Princes.

Chapon, oiseau domestique dont l'histoire appartient à celle du Coq; et celle-ci est trop connue pour exiger ici des détails particuliers.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Et croyez-m'en.* Pour rimer avec *nullement* : la rime est harmonieose, mais n'est pas exacte.

(2) *Le chien de Jean de Nivelle.* Jean II, duc de Montmorency, voyant que la gnerre alloit se rallumer entre Louis XI et le duc de Bourgogne, fit sommer à son de trompe ses deux fils, Jean de Nivelle et Louis de Fossense, de qoitter la Flandre, où ils avoient des biens considérables, et de venir servir le roi. Ni l'un ni l'antre ne comparurent. Leur père irrité les traita de *chiens*, et les deshérita. C'est de là qu'est venu le proverbe populaire : *il ressemble au chien de Jean de Nivelle.* (*Hist. de la Maison de Montmorency*, par M. Désormeaux. *Dictionnaire des Proverbes, nouv. Biblioth. de Société.* Delalain, Paris, 1782, T. III. p. 208, etc.) La Fontaine paroît avoir cru que c'étoit un chien appartenant à Jean de Nivelle, qui avoit été l'occasion de ce proverbe.

(3) *Un citoyen du Mans, Chapon de son métier,*

Etoit sommé de comparoître, etc. Le premier vers est d'nne gaîté qui peut-être ne sontiendroit pas l'analyse, au moins dans son second hémistiche; mais il a fait naître le sourire sur les lèvres : et c'est un avantage qne la vérité n'obtient pas toujours. Nons serons plns sévères sur ce qui suit. Une *sommation de comparoître* faite à nn Chapon qu'on appelle pour le *mettre à la broche*, un *foyer* qui devient un *tribunal* érigé pardevant les *Lares*, ce style nons semble bien relevé pour un aussi petit objet.

(4) *Le Normand et demi*, est d'un enjoûment moins équivoque. On sait que le Mans, et en général la Normandie, sont renommés pour l'art d'engraisser les volailles.

(5) *Le vois-tu pas à la fenêtre ?* Nous avons parlé assez souvent contre l'omission de la particule *ne* dans ces sortes d'interrogations, pour être dispensés d'en parler ici; mais cette légère inexactitude est loin de faire oublier les vers précédens.

(6) *Appeau.* Synonyme d'*appât*, dont le poète s'est servi plus haut: *Votre appât est grossier.* Piége tendu aux animaux. Villon:

> Aussi il fist si bonne mine,
> Qu'il fut eslu sans nul *appeau*,
> Pour être vaslet (valet) de cuisine.
> (IIe. partie *Franch. Répues.*, p. 19.)

M. Dardenne explique ce mot par l'application qu'il en fait:

> Un Oiseleur aidé de deux valets
> Portant son attirail de chasse,
> L'un les *appeaux*, et l'autre les filets.
> (L. I. fab. 28.)

FABLE XXII.

Le Chat et le Rat.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Pilpay, *Contes Indiens*, T. II, pag. 262, et T. III. p. 84.

Quatre animaux divers, le Chat Grippe-fromage (1),
Triste-oiseau le Hibou, Ronge-maille le Rat,
Dame Belette au long corsage (2),
Toutes gens (3) d'esprit scélérat,
Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le Chat de grand matin
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits (4) de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet: il y tombe, en danger de mourir:

Et mon Chat de crier, et le Rat d'accourir,
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie.
Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre Chat dit: Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit (5):
Vien m'aider à sortir du piége où l'ignorance
M'a fait tomber: c'est à bon droit
Que seul entre les tiens, par amour singulière (6),
Je t'ai toujours choyé (7), t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grace aux Dieux.
J'allois leur faire ma prière,
Comme tout dévot Chat en use les matins (8).
Ce rézeau me retient: ma vie est en tes mains:
Vien dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense
En aurai-je? reprit le Rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toi, repart le Chat.
Dispose de ma griffe, et sois en assurance:
Envers et contre tous je te protégerai;
Et la Belette mangerai
Avec l'époux de la Chouette (9).
Ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit: Idiot!
Moi ton libérateur! Je ne suis pas si sot:
Puis il s'en va vers sa retraite.
La Belette étoit près du trou.
Le Rat grimpe plus haut, il y voit le Hibou.
Dangers de toutes parts (10): le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au Chat, et fait ensorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant

Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroît en cet instant :
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de-là, notre Chat vit de loin
Son Rat qui se tenoit alerte et sur ses gardes.
Ah! mon frère, dit-il, vien m'embrasser : ton soin
Me fait injure, tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aye oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie?
Et moi, reprit le Rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel? Aucun traité
Peut-il forcer un Chat à la reconnoissance?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité?

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. IV. fab. 48.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Grippe-fromage*, *Triste-oiseau*. Ces surnoms sont de la composition du poète; et ce ne sont pas les moins heureux qu'il ait faits. Au mérite d'une expression pittoresque, ils joignent celui de la clarté, et d'une variété inépuisable comme la nature qui lui offroit ses modèles. *Ronge-maille* se trouve dans les Œuvres du sieur des Accords (page 187, éd. de Paris. Maucroy, 1662).

(2) *Dame Belette au long corsage*. A l'occasion de ce vers de Malherbe: Achille étoit haut de corsage (dans l'*Ode au duc de Bellegarde*). Ménage a dit : « Ce mot est vieux ; mais il est beau, et je ne sais pourquoi on ne s'en sert plus. Voiture a dit dans un de ses rondeaux :

Rien n'est si droit que son *corsage ;*
Mais ses rondeaux sont écrits en vieux style.

Par quelle magie ce mot employé plusieurs fois par La Fontaine, y paroît-il toujours nouveau ?

(3) *Toutes gens.* On voit à cet exemple, que le mot *gens* est masculin quand il précède l'adjectif, et féminin quand il le suit.

(4) *Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie*

Le filet. Cette suspension est pleine de goût; elle met la chose sous les yeux: le Chat est pris.

(5) *En mon endroit*, pour *à mon égard*, *envers moi*, se lit fréquemment dans les anciens, tels que Molière et Marot, avant lui. Rabelais: « Ainsi faire *en mon endroit*, etc. » (*Prolog.* du IVe. Liv. tit. 23 du T. IV.)

(6) *Par amour singulière.* Ce mot se voit plus communément féminin au pluriel qu'au singulier. Cependant les meilleurs poètes l'ont employé indifféremment dans les deux genres. Racine:

> Sans chercher des parens si long-temps ignorés,
> Et que *ma folle amour* a trop déshonorés.
>
> (*Iphig.* act. II. sc. 1.)

(7) *Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.* On ne sauroit peindre avec plus de naturel l'hypocrisie du tartufe. Comme l'intérêt le rend affectueux et tendre! Ce n'est pas assez dire qu'il l'ait aimé. *Je t'ai toujours choyé.* L'expression est vieille: on n'aimoit comme cela qu'au temps jadis: elle a ainsi quelque chose de plus naïf; elle indique un soin plus délicat, plus recherché. *T'aimant comme mes yeux.* Comparaison familière, à cet âge surtout dont l'ingénuité naturelle repousse toute défiance.

(8) *Comme tout dévot Chat en use*, etc. Avec quel art il essaie d'intéresser la sensibilité du Rat! Il est son ami; il a donc des droits à sa reconnoissance: son malheur lui vient de son amour pour les Dieux; cette double idée le rend en quelque sorte sacré: le secourir, c'est servir le ciel même. Il y a dans ce discours un mélange d'orgueil et d'humilité qui en fait un chef-d'œuvre d'adresse.

(9) *Avec l'époux de la Chouette.* Le Hibou. (Voyez sur cet Oiseau, Liv. V. fab. 18.)

(10) *Dangers de toutes parts.* On demande d'où viennent ces dangers extraordinaires? La rencontre du Hibou et de la Belette, toute imprévue qu'on la suppose, étoit-elle pour le Rat de notre fable un événement si étrange, accoutumé qu'il est à hanter le tronc de l'arbre dont ils ont fait aussi leur retraite commune?

Pourquoi encore l'aspect de ces ennemis est-il plus déterminant pour la délivrance du Chat, que son éloquence ? Le Rat n'avoit-il pas la ressource de la fuite, comme il va le faire à l'aspect de l'homme ?

L'apologue ne se contente pas de présenter des leçons de morale ; il donne aussi des conseils de prudence : c'est là un de ses principaux avantages. Tel est le mérite de la fable qu'on vient de lire ; et la manière dont elle est racontée lui donne un nouveau prix.

FABLE XXIII.

Le Torrent et la Rivière.

(*Avant La Fontaine*). — Latins. Caton, Liv. IV. Dist. ch. 4. Abstèm. fab. 5. Camerar. fab. 149.

Avec grand bruit et grand fracas,
Un torrent tomboit des montagnes :
Tout fuyoit devant lui : l'horreur suivoit ses pas ;
Il faisoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osoit passer
Une barrière si puissante (1) :
Un seul vit des voleurs ; et se sentant presser,
Il mit entr'eux et lui cette onde menaçante (2).
Ce n'étoit que menace, et bruit sans profondeur :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile.

Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre, et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire:
Tous deux au Styx allèrent boire;
Tous deux à nager malheureux (3),
Allèrent traverser au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux:
Il n'en est pas ainsi des autres (4).

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Pesselier, Liv. I. fab. 19. Fables en chansons, Liv. II. fab. 44. — ITALIENS. Luig. Grillo, fav. 93.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Avec grand bruit et grand fracas, un torrent*, etc. Cette peinture est pleine de vie: l'oreille frappée de ce mugissement lointain, de ce *fracas* épouvantable, écoute d'où vient *le bruit.* La vue se promène avec effroi par delà ces *campagnes* devenues tout-à-coup désertes. Quel aspect! *Du haut des montagnes*, tombe *un torrent* fougueux. L'élévation en accélère la chûte, et la rend plus terrible. L'imagination en a calculé tous les ravages; elle le voit qui s'avance, semblable à un géant, chacun de *ses pas* engloutit de vastes espaces, l'*horreur* l'accompagne; ce n'est plus qu'une solitude affreuse, qu'une *barrière* immense qui fait reculer les plus intrépides courages. Le vers gronde comme le torrent; la muse du poète se précipite avec la même impétuosité que ces eaux qui se débordent. Voilà le style d'Homère. Mais qu'à la place du torrent, le poète ait à peindre le cours lent et paisible d'une rivière coulant *sur un sable pur*, quelle douce et touchante harmonie! Semblable à cette onde *tranquille*, son vers coule sans murmure et sans bruit, sa muse s'épanche avec une molle langueur. La Fontaine a tous les tons, il a tous les genres d'enchantement.

(2) *Un*

(2) *Un seul vit des voleurs, et se sentant presser,*

Il mit entr'eux et lui cette onde menaçante. Que ce seul voyageur ait rencontré des voleurs, cela est très-indifférent; mais ici que lui seul ait eu le courage d'affronter un torrent débordé, et le bonheur de le traverser, voilà en quoi consiste uniquement l'intérêt de l'apologue. Le mot *seul* n'est donc point dans ces vers à la place qu'il devoit occuper. Les vers, pour être bons, doivent avoir l'exactitude de la prose, en s'élevant au-dessus d'elle.

(3) *Tous deux à nager malheureux.* « Evitez de tomber souvent dans cette sorte d'inversion, que l'on souffre plutôt qu'on ne l'agrée. » (Desmarets, *Préf. du Poème de Clovis.*)

(4) *Les gens sans bruit sont dangereux,*

Il n'en est pas ainsi des autres. Que les premiers soient dangereux, cela est hors de doute; mais que les seconds ne le soient pas, la proposition est trop générale pour être vraie. Au reste, cette sentence est prise des distiques de Caton:

Demissos animo, et tacitos vitare memento:
Quod flumen tacitum est, forsàn latet altiùs unda.

Ce qui a été ainsi traduit par un poète du douzième siècle (Adam du Suel):

De tous chans qui sont coi et moistes,
Te gaites, c'on ne puet conoître,
Chis mos ne fu mie dit en bades,
Pire est coie iane (eau) que la rade.

(De tous ceux qui sont tranquilles et froids il faut se garder, parce qu'on ne peut les connoître; ce mot ne fut pas dit en vain: « pire est l'eau dormante que celle qui court. ») (*rade*, du grec ῥεῖ, *couler*).

FABLE XXIV.

L'Éducation.

(*Avant La Fontaine.*) Grecs. Esope, fab. 92. Plutarque, (*Traité de l'Education des Enfans*).

Laridon et César, frères dont l'origine
Venoit de Chiens fameux, beaux, bien faits et hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantoient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom :
Mais la diverse nourriture (1)
Fortifiant en l'un cette heureuse nature ;
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon (2):
Son frère ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint Cerf aux abois, maint Sanglier abattu (3),
Fut le premier César que la gent chienne ait eu (4).
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse (5)
Ne fît en ses enfans dégénérer son sang :
Laridon négligé témoignoit sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance :
Tourne-broches (6) par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,
Peuple antipode des Césars (7).

On ne suit pas toujours ses ayeux ni son père :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.

Faute de cultiver la nature et ses dons,
O combien de Césars deviendront Laridons!

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, L. III. fab. 2.

OBSERVATIONS DIVERSES.

« Lycurgus, au rapport de Plutarque, prit un jour deux jeunes chiens nez de mesme père et de mesme mère, et les nourrit si diversement, qu'il en rendit un gourmand et goulu, ne sçachant faire autre chose que mal, et l'autre bon à la chasse et à la queste; puis un jour que les Lacedémoniens étoient tous assemblés sur la place, en conseil de ville, il leur parla en ceste manière: C'est chose de très-grande importance, seigneurs Lacédémoniens, pour engendrer la vertu au cœur des hommes, que la nourriture, l'accoutumance et la discipline, comme je vous ferai voir tout à cette heure. En disant cela, il amena devant toute l'assemblée les deux chiens, leur mettant au-devant un plat de souppe et un lièvre vif. L'un des chiens s'encourut incontinent après le lièvre, et l'autre se jetta aussitôt sur le plat de souppe. Les Lacédémoniens n'entendoient point encore où il en vouloit venir, jusques à ce qu'il leur dit: Ces deux chiens sont nez de mesme père et de mesme mère; mais ayant été nourris diversement, l'un est devenu gourmand et l'autre chasseur ». (*Traité comme il faut nourrir les enfans. Traduct. d'Amyot.*)

(1) *Mais la diverse nourriture*; non la nourriture physique qui donne la vie animale, mais la nourriture morale, qui fait l'éducation, qui dirige l'instinct ou façonne l'esprit. (Amyot.)

(2) *Nomma celui-ci Laridon*. L'étymologie de ce nom se reconnoît sans peine à la source d'où il sort.

. . . . Bon;
Dit le second des chiens surnommé *Laridon*.
(Dardenne. L. I. f. 29.)

C'est le nom du cuisinier de Polyphème, dans une Comédie du Théâtre italien, donnée en 1722. (V. *Théat. ital.* T. II. p. 94.)

(3) *Maint Sanglier abattu*. « Quelques Poètes de notre temps, dit un écrivain du siècle dernier, se sont avisés, de leur autorité privée, de faire de trois syllabes les mots d'*ouvrier*, *bouclier*,

sanglier, etc. pour les rendre de plus facile prononciation, quoique depuis que l'on parle français, on ne les ait fait que de deux syllabes, comme les mots *guerrier*, *courrier*, *dernier*, qui ne sont pas plus faciles à prononcer. Mais ces poètes n'ont aucun droit, ni aucune autorité suffisante pour établir une loi nouvelle. « (Desmarets. *Préf. du Poème de Clovis.*) On voit combien de variations a subi notre langue française.

(4) *Fut le premier César que la gent chienne ait eu. César*, nom des anciens empereurs Romains. Ils le tenoient du fameux Jules César, dont l'ambition et le courage le rendirent maître du monde. Nous avons déjà vu semblable application de ce mot *gent*:

Au reste, c'est bien une *gent*
Laborieuse et fort active.
(Ch. Fontaine, *Ode sur l'excellence et l'antiq. de la ville de Lyon*, en 1557.)

(5) *Qu'une indigne maîtresse*. Qu'une amante peu digne de lui.

(6) *Tourne-broches*. Chiens dressés à faire tourner une roue dont le mouvement fait aller la broche. La pensée et l'expression sont également piquantes.

(7) *Peuple antipode des Césars*. On appelle *antipodes* les contrées respectivement opposées l'une à l'autre par tout le diamètre de la terre. Ici l'opposition n'est qu'en métaphore : d'un naturel directement contraire à celui des premiers braves et courageux comme *César*.

Cette fable peut soutenir la comparaison avec les meilleures de ce recueil, tant pour l'excellence de la morale, que pour la facilité et l'élégance du style. Les quatre derniers vers surtout sont admirables.

FABLE XXV.

Les deux Chiens et l'Ane.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Lockman, fab. 36 (*les Loups*). — GRECS. Esope, fab. 211.

LES Vertus devroient être sœurs (1),
Ainsi que les Vices sont frères :
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque guères;
J'entends de ceux (2) qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des Vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées,
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt: l'autre est prudent, mais froid.
Parmi les animaux, le Chien se pique d'être
Soigneux et fidèle à son maître;
Mais il est sot, il est gourmand:
Témoin ces deux Mâtins, qui dans l'éloignement,
Virent un Ane mort qui flottoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos Chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens,
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.
J'y crois voir quelque chose : Est-ce un Bœuf, un Cheval?
Eh! qu'importe quel animal?
Dit l'un de ces Mâtins: voilà toujours curée (3).
Le point est de l'avoir : car le trajet est grand;

Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau : notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bientôt à sec, et ce sera
Provision pour la semaine.
Voilà mes Chiens à boire, ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie : ils firent tant,
Qu'on les vit crever à l'instant.
L'homme est ainsi bâti (4): quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparoît à son ame.
Combien fait-il de vœux ! Combien perd-il de pas,
S'outrant (5) pour acquérir des biens ou de la gloire !
Si j'arrondissois mes Etats !
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats !
Si j'apprenois l'hébreu, les sciences, l'histoire (6) !
Tout cela c'est la mer à boire (7):
Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudroit quatre corps; encor loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureroient :
Quatre Mathusalem (8) bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un seul desire.

(*Depuis La Fontaine*). Français, Fables en chansons, Liv. V. fab. 1.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Les Vertus devroient être sœurs.* Cet éloquent prologue est une réfutation du principe de Zénon, que toutes les vertus ont un tel enchaînement entre elles, qu'on n'en peut jamais posséder une sans les posséder toutes. Ici l'expérience justifie notre poète contre le philosophe. Au reste, La Fontaine avoit puisé dans

Charron la doctrine qu'il expose dans ses beaux vers. « L'on ne peut faire tout bien, ni exercer toute vertu; d'antant que plusieurs vertus sont incompatibles et ne peuvent demeurer ensemble.... Bien souvent l'on ne peut accomplir ce qui est d'une vertu sans le choc et offense d'une autre vertu ou d'elle-mesme, d'autant qu'elles s'entrempeschent; d'où vient que l'on ne peut satisfaire à l'une qu'aux despens de l'autre. » (*Sagesse*, Liv. I. ch. IV. n°. 4.) Ces mêmes principes se trouvent exposés dans le *Discours de Jacophile à Limne.* (L'Etoile, *Journ. de Henri III.* p. 191.)

(2) *J'entends de ceux qui n'étant pas contraires;* dites: *J'entends ceux*, ou bien *j'entends parler de ceux.* Venons au sens. Graces à la perversité humaine, cette universalité de scélératesse qui paroissoit à l'ame ingénue de La Fontaine au-dessus des forces humaines, est devenue commune de nos jours : il n'y a que la vertu qui soit restée dans la ligne vulgaire, et la carrière du crime a eu ses Alcides, qui ont su la franchir d'un seul pas toute entière.

(3) *Voilà toujours curée.* Provisions. Nous avons vu et expliqué ce mot.

(4) *L'homme est ainsi bâti*, etc. Cette fable est un traité de morale aussi sagement écrit qu'il est profondément pensé.

(5) *S'outrant.* Une de ces expressions enlevées au langage français. Etoit-il donc assez riche, pour avoir de quoi perdre impunément ?

(6) *Si j'apprenois l'hébreu!* etc. Ailleurs, il demande avec sa délicieuse bonhommie :

Hélas! qui sait encor
Si la sience à l'homme est un si grand trésor?
(Epître à M. Huet, en lui envoyant un Quintilien.)

(7) *Tout cela c'est la mer à boire.* « Voltaire critique ce vers comme *plat et trivial.* Il me semble que ce qui rend excusable ici cette expression populaire, c'est qu'elle fait allusion à une fable où il s'agit de boire une rivière. » (Champfort.)

(8) *Quatre Mathusalem.* Mathusalem fut celui des patriarches d'avant le déluge dont la vie se prolongea le plus. Il mourut âgé de 969 ans. Quadruplez cette somme; vous avez un total de 3876 années, au bout desquelles, selon le poëte, il resteroit encore à l'homme bien des desirs à former.

L 4

FABLE XXVI.

Démocrite et les Abdéritains.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Diogène-Laërce (*Vie de Démocrite*).

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire (1)!
Qu'il me semble profane, injuste et téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui!

Le Maître d'Epicure (2) en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou (3). Petits esprits! Mais quoi?
Aucun n'est prophète chez soi (4).
Ces gens étoient les fous, Démocrite le sage.
L'erreur alla si loin (5), qu'Abdère députa
Vers Hippocrate, et l'invita
Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade.
Notre concitoyen, disoient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant (6).
Aucun nombre, dit-il, les Mondes ne limite (7):
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce songe, il y joint les atômes,
Enfans d'un cerveau creux, invisibles fantômes;
Et mesurant les Cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connoît l'Univers, et ne se connoît pas (8).

Un temps fut qu'il savoit accorder les débats :
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel, sa folie est extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens ;
Cependant il partit : et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le Sort cause ; Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on disoit n'avoir raison ni sens
Cherchoit dans l'homme et dans la bête
Quel siége a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes d'un cerveau (9)
L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
Le sage est ménager du temps et des paroles (10).
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
Ils tombèrent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu !

(*Depuis La Fontaine*). Franç. Autreau, coméd. de *Démocrite prétendu fou*, en 1730.

OBSERVATIONS DIVERSES.

« Les Abdérites le voyant rire continuellement, mandèrent Hippocrate, le conviant à la cure de ce philosophe qu'ils croyoient insensé, selon que leur lettre porte, d'autant qu'il parloit de l'enfer, des images qui sont en l'air, d'une infinité de mondes, du langage des oiseaux et d'autres choses semblables. Hippocrate s'étant entretenu avec Démocrite, eut tant de vénération pour son esprit et pour sa science, qu'il ne put s'empêcher de dire aux Abdérites, qu'à son avis, ceux qui s'estimoient les plus sains étoient les plus malades ». (Moréry, *Dictionn. art. Démocrite.*)

(1) *Que j'ai toujours haï*, etc. *Odi profanum vulgus et arceo.* (Horat. L. III. Ode 1.)

(2) *Le Maître d'Epicure.* Démocrite apprit du philosophe Leucippe le système des atômes et du vuide qu'il transmit à Epicure. De là vient que Bayle l'appelle le précurseur d'Epicure, et La Fontaine son maître. Les opinions de ce dernier ne diffèrent de celles de Démocrite, que par les applications qui en ont été faites à la morale. (Voyez *Hist. philosophique* de Brucker, p. 251.)

(3) *Son pays le crut fou.* « Combien de temps Démocrite n'a-t il pas été regardé comme un fou » ? (Sénèque, *Lettre* 79, trad. de Lagrange, T. II. p. 60.)

(4) *Aucun n'est prophète chez soi.* On a lu plus haut :

> Vous savez que nul n'est prophète
> En son pays.
>
> (Liv. VII. fab. 12.)

On sait quelle est la première source de ce proverbe.

(5) *L'erreur alla si loin, qu'Abdère*, etc. Abdère, petite ville de Thrace, renommée par la stupidité de ses habitans. (V. Juvenal, *Sat.* X. v. 50.)

(6) *Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant.* Ce vers est d'une naïveté charmante, comme vingt autres répandus dans cet apologue. Tel est l'effet de la prévention : on loue sans s'en douter, sans le vouloir; et les reproches mêmes que l'on se permet contre la vertu ou la science sont des hommages.

(7) *Aucun nombre, dit-il*, etc. « L'univers est infini, disent Leucippe et Démocrite; il est peuplé d'une infinité de mondes et

de tourbillons qui naissent, périssent et se reproduisent sans interruption.... Voulez-vous savoir comment un de ces mondes peut se former? Concevez une infinité d'atômes éternels, indivisibles, inaltérables, de toute forme, de toute grandeur, entraînés dans un vuide immense par un mouvement aveugle et rapide. Après des chocs multipliés et violens, les plus grossiers sont poussés et comprimés dans un point de l'espace qui devient le centre d'un tourbillon; les plus subtils s'échappent de tous côtés, et s'élancent à différentes distances..... C'est de l'union des atômes que se forme la substance des corps; c'est de leur figure et de leur arrangement que résultent toutes les variétés de la nature.... Tout, dans le physique comme dans le moral, peut s'expliquer par un semblable mécanisme, et sans l'intervention d'une cause intelligente». (*Voyage du jeune Anacharsis*, T. III. éd. in-8°. p. 197. Voyez la réfutation de ce système, dans le *Traité de l'existence de Dieu*, par Fénélon.) — *Les mondes remplis de Démocrites infinis*. Expression obscure.

(8) *Il connoît l'Univers, et ne se connoît pas*. Voilà de ces jets de lumière qui montrent dans La Fontaine le profond observateur, autant que la précision de son style prouve l'écrivain supérieur. On a appliqué ce vers à l'homme en général.

(9) *Les labyrinthes d'un cerveau*. Ses fibres tellement multipliées, qu'elles donnent à cette partie de la tête la forme d'un labyrinthe.

(10) *Le sage est ménager du temps et des paroles*. On ne sauroit trop recommander l'emploi de cette proposition devenue proverbe.

FABLE XXVII.

Le Loup et le Chasseur.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Pilpay, T. II. p. 292, et *ibid.* pag. 82. — Latins. Phèdre, L. IV. fab. 20. Camérar. fab. 254, pag. 286.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des Dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage (1)?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homme, sourd à ma voix, comme à celle du sage (2),
Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons?
Hâte-toi, mon ami : tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.
Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc? — Dès demain (3).
— Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
Jouis dès aujourd'hui : redoute un sort semblable
A celui du chasseur et du Loup de ma fable.

Le premier, de son arc avoit mis bas un Daim.
Un Faon de Biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt; tous deux gisent sur l'herbe.
La proie étoit honnête, un Daim avec un Fan;
Tout modeste Chasseur en eût été content :
Cependant un Sanglier (4), monstre énorme et superbe
Tente encor notre Archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux

Avec peine y mordoient (5) : la Déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'étoit assez de biens ; mais quoi ? Rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes (6).
Dans le temps que le Porc revient à soi, l'Archer
Voit le long d'un sillon une Perdrix marcher,
Surcroît chétif aux autres têtes.
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le Sanglier rappelant les restes de sa vie,
Vient à lui, le décout (7), meurt vengé sur son corps ;
Et la Perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse aux convoiteux (8).
L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un Loup vit en passant ce spectacle piteux (9) :
O Fortune ! dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus ! que de biens ! Mais pourtant
Il faut les ménager (10) ; ces rencontres sont rares.
[Ainsi s'excusent les avares].
J'en aurai, dit le Loup, pour un mois, pour autant.
Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines,
Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours ; et mangeons cependant
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau : l'odeur me le témoigne assez.
En disant ces mots, il se jette (11)
Sur l'arc qui se détend, et fait de la sagette (12)
Un nouveau mort : mon Loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte : il faut que l'on jouisse ;
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :
La convoitise perdit l'un,
L'autre périt par l'avarice.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Te combattrai-je en vain sans cesse*, etc. Le crime de l'avarice est un de ceux que notre poète ait attaqués avec le plus de force et de persévérance. Hélas ! on sait trop que la voix du sage est un vain son perdu dans l'air, et qui frappe à peine l'ame du coupable ; mais si les réclamations de la philosophie n'ajoutent pas beaucoup aux conquêtes de la vertu, du moins elles empêchent la prescription du vice.

(2) *L'homme sourd à ma voix, comme à celle du sage*, etc. « Remarquons comme La Fontaine évite toujours de se donner pour un sage ». Cette observation délicate est de Champfort.

(3) *Jouis. — Je le ferai*, etc. Dialogue imité de Perse :

Mane piger stertis ; surge inquit avaritia ; eia,
Surge ; negas, instat ; surge, inquit, etc. (Sat. V. v. 142.)

Boileau l'a ainsi traduit :

Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher,
Debout, dit l'Avarice, il est temps de marcher.
— Eh ! laissez-moi. — De bout. — Un moment. — Tu répliques ?
— A peine le soleil fait ouvrir les boutiques.

(*Satyre* VIII.)

(4) *Cependant un Sanglier*. Nous avons vu déjà *Sanglier* de deux syllabes, parce que c'étoit l'usage de nos anciens poètes d'écrire *Sangler*. On lit dans les fabliaux recueillis par M. Le Grand :

Qui est li gentis Bachelers
Qui d'espée fu engendrez....
Et au visaige de Dragon,
Dens de *Sangler*, etc.

« Quel est le gentil Bachelier (Chevalier) qui fut engendré sur un

champ de bataille, le guerrier au visage de Dragon, à la défense du Sanglier, » etc. (Tom. I. p. 161.)

(5) *La Parque et ses ciseaux*

Avec peine y mordoient: *la Déesse infernale*, etc. Le poète pouvoit se borner à dire : l'animal lutta long-temps contre la mort; cette image avoit de la force, de la noblesse. Mais ce n'est point assez pour l'Homère de l'apologue : c'est *la Parque et ses ciseaux* qui font de vains efforts pour entamer cette vie, dont le dur tissu leur échappe à plusieurs reprises. Nous avons peu de descriptions senties et exprimées avec autant d'énergie.

(6) *Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.* Tels que cet Alexandre à qui un monde entier ne suffisoit pas, et ce Pyrrhus dont la satyre a joué la folle ambition. Ce mot *faiseur* de conquêtes a dans sa simplicité quelque chose de fier, qui ressemble fort à ce nom de *ravageurs* que Bossuet donne aux conquérans. La belle expression *vastes appétits*, a été imitée par La Mothe, dans sa fable *les Sacs des Destinées*.

(7) *Le décoût.* Le déchire avec ses défenses.

(8) *Aux convoiteux.* « Un convoiteux est un homme qui souhaite avec ardeur, désordonnément; et la convoitise a toujours été mise au nombre des vices, et même des crimes, parce qu'elle s'entend d'une ardeur criminelle de posséder des biens, et de parvenir à ses fins à quelque prix que ce soit ». (Barbazan, *Note sur le fabliau du Convoiteux et de l'Envieux, dans l'Ordène de Chevalerie*, p. 153.)

(9) *Piteux.* Pitoyable, faisant compassion. Charles d'Orléans a dit : soupirs *piteux*; et Marot : en chants *piteux*, en chants mélancoliques, etc. Il faut laisser ce mot aux écrivains de ces temps-là.

(10) *Il faut les ménager*, etc. Ainsi dans les anciens fabliaux, un usurier forme ce vœu : Quand est-ce que je me verrai un monceau d'or ? Oui, mon Dieu ! je vous promets de n'y point toucher de ma vie, etc. (*Fabliaux de* Le Grand, T. II. p. 414.)

(11) *En disant ces mots, il se jette*, etc. Selon Champfort, ce Loup qui, devant quatre corps, se jette sur une corde d'arc, n'est pas d'une invention bien heureuse. Qu'importe ! l'avare sait il choisir ?

Le fabuliste anglais Gay, paroît avoir voulu lutter, dans sa fable de *l'Avare et Plutus*, contre l'apologue français. Mais on a observé avec raison, que s'il s'en rapproche quelquefois par la hardiesse de l'expression, il lui reste constamment inférieur dans la partie essentielle de la fable, l'invention.

(12) *De la sajette*. Autre vieux mot tiré du latin, *sagitta*, flèche. Il existe un livre avec le titre suivant : *Sagette de feu*, composé par Nicolas Gallique, ex-général des Carmes. L'auteur anonyme du joli poëme de *la Fontaine périlleuse*, vers 1430, a dit en parlant de l'Amour :

Un arc tenoit et deux *sagettes*.

A l'occasion de ces vers par lesquels notre poète termine sa première partie :

Bornons ici notre carrière...
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.

Champfort regrette que La Fontaine n'ait pas pris pour lui-même ce conseil, et se hâte de prévenir ses lecteurs que, dans la seconde partie de ses Fables, il s'éclipsera souvent à leurs yeux. Après les chefs-d'œuvre qui remplissent le septième livre, cette longue suite de fables charmantes dont se compose le huitième, prouve-t-elle que le génie du poète ait dégénéré ? Voyons celles qui suivent.

Fin du huitième livre.

LIVRE

LIVRE NEUVIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Dépositaire infidèle.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Pilpay, *Contes Indiens*, T. II. pag. 186. — LATINS. Camérar. fab. 252, pag. 285.

GRACE aux filles de mémoire,
J'ai chanté des animaux :
Peut-être d'autres héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le Loup, en langue des Dieux,
Parle au Chien dans mes ouvrages:
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages :
Les uns fous, les autres sages;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant;
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans et des ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force sots, force flatteurs.
Je pourrois ici joindre encore
Des légions de menteurs.
Tout homme ment, dit le sage (1).
S'il n'y mettoit seulement

Que les gens du bas étage (2),
On pourroit aucunement (3)
Souffrir ce défaut aux hommes:
Mais que tous tant que nous sommes,
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avoit dit,
Je soutiendrois le contraire.
Et même qui mentiroit
Comme Esope (4), et comme Homère,
Un vrai menteur ne seroit.
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus s'il se peut:
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
Un certain Dépositaire
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant et d'un sot.
Voici le fait. Un Trafiquant de Perse
Chez son voisin s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer? dit-il, quand il fut de retour.
— Votre fer! Il n'est plus: j'ai regret de vous dire,
Qu'un Rat l'a mangé tout entier (5).
J'en ai grondé mes gens: mais qu'y faire? Un grenier
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire

Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne (6) l'enfant
Du perfide voisin, puis à souper convie
Le père qui s'excuse, et lui dit en pleurant :
Dispensez-moi, je vous supplie ;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie :
Je n'ai que lui : que dis-je ? hélas! je ne l'ai plus!
On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.
Le Marchand répartit : Hier au soir sur la brune,
Un Chat-huant s'en vint votre fils enlever :
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le père dit : Comment voulez-vous que je croie
Qu'un Hibou pût jamais emporter cette proie ?
Mon fils, en un besoin, eût pris le Chat-huant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment ;
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je ;
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment, après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les Chats-huants d'un pays
Où le quintal de fer (7) par un seul Rat se mange,
Enlèvent un garçon pesant un demi cent ?
L'autre vit où tendoit cette feinte aventure.
Il rendit le fer au Marchand,
Qui lui rendit sa géniture (8).

Même dispute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux étoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope (9) :

Tout est Géant chez eux : écoutez-les, l'Europe
Comme l'Afrique aura des monstres à foison (10).
Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise.
J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une Eglise.
Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux ;
On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant : l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré (11), l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir, par raison, combattre son erreur :
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, L. IV. fab. 15.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Tout homme ment, dit le sage.* On a eu raison d'observer que le livre auquel appartient cet oracle n'est point du domaine de la poésie badine. Tout ce prologue prêteroit plus à la critique qu'à l'éloge.

(2) *Que les gens du bas étage ;* Des dernières conditions de la société, toujours sous le joug du besoin ou de la peur. Aussi dit-on que le mensonge est le vice des laquais. Les Anglais ont un proverbe qu'il faut citer à l'appui de cette fable : « Montrez-moi un menteur, je vous montrerai un voleur ».

(3) *Aucunement*, par fois, comme *aucuns* étoit jadis employé pour *quelques-uns*.

(4) *Qui mentiroit comme Esope*, etc :

Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.

(La Fontaine, L. II. fab. 1.)

(5) *Un Rat l'a mangé tout entier.* Dans l'*Apocolokintosis* de Sénèque, Hercule s'adressant à Claude, lui dit : « Te voici dans

un séjour où les Rats mangent le fer ». (Trad. de J. J. Rousseau T. XIV. éd. de Genève, 1781, p. 249.)

(6) *Détourne l'enfant.* Ne prétendant point l'enlever, mais seulement le garder en ôtage, et le faire chercher.

(7) *Quintal.* Poids de cent livres.

(8) *Géniture.* Celui qu'il avoit *engendré*, son fils. Marot appelle le Dauphin, fils de François I[er]. : « Royale *géniture* ».

(9) *Qu'avec un microscope.* Verre qui grossit les objets.

(10) *L'Europe comme l'Afrique aura des monstres.* S. Jérôme dit, en parlant d'une des principales contrées de l'Europe, que l'on n'y connoissoit point les monstres dont l'Afrique est peuplée. C'étoit au 4[e]. siècle que ce S. Docteur rendoit ce glorieux témoignage à notre France.

(11) *Quand l'absurde est outré*, etc. Une femme mariée avoit eu, pendant l'absence de son mari, un enfant d'un commerce adultère. L'époux de retour, s'informe de ce nouveau venu. La femme répond, qu'un jour d'hiver qu'il neigeoit fort, étant appuyée sur sa fenêtre, un flocon de neige est entré par hasard dans sa bouche, et qu'elle a conçu cet enfant. Le mari feint de le croire. Plusieurs années après, il emmène en voyage le jeune homme, et le vend à des marchands Sarrazins. A son arrivée, sa femme veut savoir ce qu'est devenu son fils. Le mari répond : Un jour traversant ensemble, à l'heure de midi, une montagne fort escarpée, le soleil donnant à-plomb et brûlant comme du feu, tout-à-coup j'ai vu l'enfant fondre sous mes yeux : ne m'aviez-vous pas dit qu'il étoit de neige ? (*Fabliaux* de Le Grand, T. II. p. 86; d'après les *Nouvelles* de Sansovino, *Giorn.* XI, novel. 6. Barbazan, fab. T. II. pag. 78).

FABLE II.

Les deux Pigeons.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Pilpay, fab. Ire.

DEUX pigeons s'aimoient d'amour tendre (1):
L'un d'eux s'ennuyant au logis,
Fut assez fou (2) pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère (3)?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel(4)! Au moins, que les travaux(5),
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage (6).
Encor si la saison s'avançoit davantage!
Attendez les Zéphirs : qui vous presse? Un corbeau (7)
Tout-à-l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que Faucons, que rézeaux. Hélas! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste (8)?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le desir de voir, et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point :
Trois jours au plus (9) rendront mon ame satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère.

Je le désennuierai : quiconque ne voit guère,
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étois là; telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne (10): et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre (11) s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage (12).
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un Pigeon auprès, cela lui donne envie,
Il y vole, il est pris (13); ce blé couvroit d'un las (14)
Les menteurs et traîtres appâts.
Le las étoit usé, si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain Vautour à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle (15)
Et les morceaux du las qui l'avoit attrapé,
Sembloit un forçat échappé.
Le Vautour s'en alloit le lier (16), quand des nues
Fond à son tour un Aigle aux ailes étendues (17).
Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut, pour ce coup, que ses malheurs
Finiroient par cette aventure :
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)

Prit sa fronde, et d'un coup, tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pié,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna:
Que bien, que mal (18), elle arriva,
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers (19), toujours nouveau:
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé: je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le Firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux,
Honorés par les pas, éclairés par les yeux (20)
De l'aimable et jeune Bergère,
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis engagé par mes premiers sermens.
Hélas! quand reviendront de semblables moments!
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants,
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète?
Ah! si mon cœur osoit encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, L. V. fab. 40. —Ital. Luig. Grillo, fav. 76.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Nous avons déjà loué cette fable, en la citant à côté de celle des *deux Amis*. Peut-être même lui est-elle supérieure par la naïveté du récit, l'aimable simplicité des personnages, la variété des tableaux, la douce et touchante sensibilité qui y domine; enfin, par le charme de la versification. Ici l'éloge de l'ouvrage est l'éloge de l'écrivain. Qui ne voudroit être l'ami de l'homme qui a fait la fable des deux Pigeons?

M. de La Mothe lui reproche le défaut d'unité. Il voudroit apparemment qu'un voyageur restât en place. Une semblable observation est bien digne de l'homme qui ne savoit appercevoir dans Homère que ses défauts. M. de La Harpe met plus de bonne-foi dans le jugement qu'il porte de cette fable : il se livre sans réserve au plaisir de la vanter. Eh! quelque bien que le panégyriste de La Fontaine puisse en dire, atteindra-t-il jamais tout celui qu'on en pense? Passons aux détails.

(1) *Deux Pigeons s'aimoient d'amour tendre.* L'exposition est claire et précise. C'est là le premier ornement du récit familier.

(2) *Fut assez fou.* Il y a donc *de la folie* à s'éloigner de ce qu'on aime? Oui, parce que c'est courir au-devant des regrets et des hasards.

(3) *Votre frère.* Ce lien trop souvent méconnu, est pourtant un des plus féconds en jouissances. Oh! combien les hommes ont trompé tous les vœux de la nature! Ce titre sacré de frère, on sait qu'Héloïse aimoit à le donner à son Abeilard. *Conjugi, immò fratri.* Aussi le verra-t-on répété plus d'une fois dans le cours de cet apologue.

(4) *Non pas pour vous, cruel.* Ce mot *cruel* rejeté à la fin, est d'une sensibilité exquise. C'est le *crudelis* de Didon, dans ses plaintes à Enée; c'est le *dure* d'Ovide, dans sa belle Elégie, sur la trahison d'un ami (*).

(5) *Au moins que les travaux.* Autre raisonnement. Si l'intérêt

---

(*) Ut neque respiceres, nec solarere jacentem.
Dure, etc. [Elég. VII. vers 13].

de l'amitié n'est pas écouté, peut-on être insensible à ses propres dangers ? *Au moins* dit tout cela. Le sentiment est bien autrement précis que la logique.

(6) *Changent un peu votre courage.* L'expression est bien adoucie : pourquoi ? Quand il parle à la sensibilité de son ami, le reproche se mêle à la prière : *non pas pour vous, cruel;* maintenant c'est la raison qu'il invoque : et la raison est un ennemi qu'il faut caresser en l'attaquant. *Votre courage*, au lieu de *vos projets insensés.*

(7) *Un Corbeau*, etc. L'amitié est toujours superstitieuse quand elle est vive :

Sæpe sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.

(8) *Bon souper, bon gîte et le reste.* Ces détails paroîtront minutieux; et cependant il n'y a que le génie qui pût les appercevoir. Le génie n'est donc autre chose que l'expression fidelle de la nature. — « Quelle grace, quelle finesse sousentendues dans ce petit mot, *et le reste*, caché comme négligeamment au bout du vers »! (Champfort.)

La réponse du voyageur ne le cède point en délicatesse au discours de son ami. Il peut s'abuser ; mais il ne trompe pas« il compte rapporter de son absence une ample récolte d'agrémens, non pour lui, mais pour son *frère.* Ainsi les erreurs même de l'amitié en sont de nouveaux témoignages. Que La Fontaine eût eu à décrire les *adieux d'Hector et d'Andromaque*, il eût été Homère ; comme Homère eût été La Fontaine, s'il eût eu des Pigeons pour héros.

(9) *Trois jours au plus.* Qu'est-ce que trois jours ? Mais « passer un jour dans l'attente de ce que l'on aime, c'est vieillir dans la peine ». (Théocrite, Idylle XII.)

(10) *Le voyageur s'éloigne ; et voilà.* Remarquez la rapidité du rapprochement; il n'a fait que s'éloigner, et déjà les sinistres pressentimens commencent à se réaliser ; tous les malheurs vont s'accumuler sur l'infidèle.

(11) *Un seul arbre.* Point de choix; il est dans un désert.

(12) *En dépit du feuillage.* Ce seul trait vaut une description.

(13) *Il y vole ; il est pris.* Séparez cette double action, de manière que ces mots *il est pris* ne se trouvent qu'après la description du piége, vous détruisez l'image et l'intérêt.

(14) *D'un las*, lacet, filet; vieux. « J'en avois mille autres,

et mille *las* que j'avois tendus autour de tes pieds ». (*Décamer.* T. IV. p. 200.) Plus anciennement : Tous pleins de *las* pour *lier* un amant. (*Manusc. du roi*, n°. 7612. Dans La Ravallière, *Poés. du roi de Navarre*, T. II. p. 202.)

(15) *Vit notre malheureux qui, traînant la ficelle*, etc. *Malheureux* conserve ici son double sens. *Traînant la ficelle et les morceaux du las*, est pittoresque. *Sembloit un forçat échappé.* Malfaiteur échappé des galères en rompant sa chaîne. La comparaison réunit la justesse à l'énergie. On le voit l'infortuné fugitif; on s'indigne, on s'attendrit à-la-fois sur lui.

(16) *Lier.* Terme de chasse; enlever sa proie dans ses serres.

(17) *Un Aigle aux ailes étendues.* Comme il a dit : *un Vautour à la serre cruelle, un Heron au long bec.* La poésie vit d'images et de fictions.

(18) *Que bien que mal*, pour *tant bien que mal*, n'est plus d'usage. On en trouve pourtant encore quelques exemples dans les modernes. M. Boisard :

Que bien que mal le bestion s'arrange.
(Fab. *la Linotte et le Bonheur.*)

(19) *Toujours divers.* Nous avons eu déjà l'occasion de parler de ce mot. (V. L. II. fab. 13. note dernière.) Il n'est pas de l'invention de notre poète. Héroët, dans son poëme *de la parfaicte Amye*, chant III :

Amour n'est pas enchanteur *si divers.*

(20) *Eclairés par les yeux.* Je ne vois dans toute cette tirade que ce seul mot à reprendre, comme trop hyperbolique. Bon pour les Eglé de Ronsard et de Voiture. Tout le reste est d'une beauté achevée. Qui ne les a lus cent fois ces vers qu'embellit encore la bonhommie du poète à confier à son lecteur et ses jouissances passées, et ses desirs nouveaux; vers charmans empreints de cette aimable mélancolie qui fait la volupté de l'amour, et de cette grace enchanteresse dont l'impression renferme je ne sais quoi de vague qui plaît d'autant plus à l'ame, que le sentiment et la pensée en sont plus long-temps et plus doucement exercés ! La Fontaine n'eût-il fait que cette fable, elle suffisoit pour rendre son nom immortel, comme le seul hymne qui nous reste de Sapho a consacré sa mémoire pour tous les siècles à venir.

FABLE III.

Le Singe et le Léopard.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 162. Plutarque, *Banquet des sept Sages* (*). — LATINS. Avien, fab. 40. Camerar. f. 216. Erasmus, Chiliad. Adag. L. I, f. 1, et ap. Camerar. p. 461.

LE Singe avec le Léopard
Gagnoient de l'argent à la Foire.
Ils affichoient chacun à part (1).
L'un d'eux disoit: Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu: le Roi m'a voulu voir,
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée (2), et mouchetée.
La bigarrure plaît: partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait, bientôt chacun sortit.
Le Singe de sa part disoit: Venez, de grace,
Venez, Messieurs: je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon, voisin Léopard l'a sur soi seulement:
Moi je l'ai dans l'esprit: votre serviteur Gille (3),
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du Pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville,
Arrive en trois bateaux (4) exprès pour vous parler;

(*) Tome II. de la trad. de l'abbé Ricard, page 249.

Car il parle, on l'entend (5) ; il sait danser, baler (6),
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux, et le tout pour six blancs ;
Non, Messieurs, pour un sou : si vous n'êtes contens,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte (7).
Le Singe avoit raison : ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît : c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables ;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
O que de grands Seigneurs, au Léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents (8) !

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, L. I. fab. 48. Fables en actions, p. 29.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

Le Singe forme une classe à part dans l'espèce des animaux brutes. Il paroît guidé dans tous ses mouvemens par un instinct supérieur et moins monotone que celui du reste des animaux. Il sent, il compare, et semble juger et réfléchir. Imitateur adroit, ingénieux, quelquefois même plein de graces ; mais hypocrite et malin, aimant à dérober et à déchirer. Il semble tenir le milieu entre l'homme, et l'animal qui ne l'est pas. Il y a des Singes de plusieurs sortes ; les moins laids sont encore très-difformes.

Léopard, animal du Sénégal, de la Guinée et des autres pays méridionaux de l'Afrique. Le fond du poil qu'il porte sur le dos, est d'une couleur fauve plus ou moins foncée ; le dessous du ventre est blanchâtre, les taches sont en anneaux ou en roses, la plupart composées de quatre ou cinq petites taches blanches ; il y a aussi

de ces taches pleines, disposées irrégulièrement. Les Nègres regardent le Léopard comme le roi des forêts. Lorsqu'ils en ont pris un, il est d'usage de le présenter à leur Roi; mais comme dans leur coutume, il seroit honteux qu'un autre Roi fût introduit dans le village royal sans résistance, les habitans vont au-devant de ceux qui conduisent le Léopard: on en vient aux mains. Le combat cesse à l'arrivée d'un député du Roi nègre. Le Roi Léopard et les Athlètes arrivent en triomphe jusqu'au marché. Là, en présence de tout le peuple assemblé, on dépouille de sa fourrure le Roi des animaux, et on lui arrache les dents: c'est le lot du Roi des nègres. Le reste est abandonné au peuple qui s'en régale. Comme, suivant eux, nul animal ne mange son semblable, le Roi n'en mange point, et crainte de s'asseoir ou de marcher sur sa fourrure, il la fait vendre aussitôt, et donne les dents à ses femmes, qui les portent sur leurs habits ou s'en font des colliers mêlés avec du corail. (*Manuel du Naturaliste*, art. Léopard.)

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Ils affichoient*, etc. Le grand mérite de cette fable est de saisir le ton plaisamment présomptueux des charlatans. A lire leurs pompeuses affiches, ou bien à les entendre, on croiroit que leur réputation s'étend par tous pays, qu'ils ont mérité les suffrages du souverain, et cela par toutes les belles choses qu'ils ont à montrer au public pour son argent. Voilà ce que le poète a parfaitement rendu.

(2) *Et vergetée*, du latin *virgatus*, tacheté, moucheté, de différentes couleurs. *Bigarré* en vient aussi, par l'analogie du *b* et du *v*. De là *bigarrure*, *bizarre*, sujet à changer.

(3) *Votre serviteur Gille*,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du Pape en son vivant. On suppose d'ordinaire un commencement de mérite à l'héritier d'un grand nom, ou simplement

à une alliance imposante. Il est naturel de croire que celui en qui il s'est trouvé assez de talent pour commencer son illustration, s'est assez aimé lui-même pour bien instruire ou pour bien choisir. Aussi notre Singe a-t-il soin non seulement de se faire connoître: *votre serviteur Gille;* mais de citer ses parens et leurs titres: *cousin et gendre*, etc.

(4) *Arrive en trois bateaux.* Proverbe populaire, dont l'ancien éditeur des fables (M. Coste) rapporte ainsi l'origine. « Lorsqu'on surfait au peuple du poisson, tel que, etc. etc. l'acheteur, pour en ravaler le prix, répond ironiquement au vendeur: *oh! je le vois bien, ce poisson est venu en trois bateaux.* Celui qui le premier imagina ce trait, trouva plaisant de comparer la méchante petite barque d'un pêcheur à un vaisseau marchand richement chargé, qui auroit été escorté par deux vaisseaux de guerre; d'où le propriétaire prend droit d'augmenter le prix de ses marchandises à proportion de ce que lui a coûté le convoi. La plaisanterie plut au peuple, et ici La Fontaine a trouvé le moyen de la mettre agréablement en œuvre.... : car pour relever plaisamment le mérite du Singe, il lui fait dire à lui-même qu'il vient d'arriver à Paris *en trois bateaux*, etc.

(5) *Car il parle, on l'entend.* Expression ordinaire aux charlatans, pour achalander les animaux qu'ils exposent aux regards des curieux. Mais ici, à quoi bon affirmer que le Singe *parle, qu'on l'entend*, puisque cette harangue est de lui? Le poète affecte de l'oublier, pour mieux faire ressortir le niaisement fanfaron de tous ces démonstrateurs de tréteaux.

(6) *Baler.* Expression commune dans Rabelais, Hamilton, etc. Clément Marot:

> *Dansez, balez*, solemnisez la fête.
> (*Chant nuptial*, T. I. p. 298.)

De là les mots *bal*, *ballet*, *balladin*, *ballade*; en italien, *balare*.

Les amateurs de la langue italienne nous sauront gré de leur mettre sous les yeux cette description des tours d'adresse d'un Singe savant:

> Maestra io son nel ballo,
> E fo salti e carole
> Capitomboli, giri, e capriole.
> (Luig. Grillo, fab. 90.)

(7) *Nous rendrons à chacun son argent.* Pour attraper aussi bien le style des tréteaux, notre poëte avoit il été se mêler à ces grouppes d'oisifs dont ils sont toujours entourés ? On peut bien le croire de La Fontaine, puisqu'on l'assure du philosophe Bayle. — Florian a imité ces vers dans sa fable du *Singe montrant la Lanterne magique*, où il dit :

Entrez, Messieurs, entrez, crioit notre Jacqueau :
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis; oui, Messieurs, à la porte, etc.

(8) *N'ont que l'habit pour tous talents.* C'est peut-être cette jolie épigramme qui a inspiré la charmante épître de M. Sédaine : *à mon Habit.*

FABLE IV.

Le Gland et la Citrouille.

(*Avant La Fontaine*). Latins. Abstemius, f. 112.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet Univers, et l'aller parcourant,
Dans les Citrouilles je la treuve (1).

Un Villageois considérant
Combien ce fruit est gros, et sa tige menue,
A quoi songeoit, dit-il, l'Auteur de tout cela (2)?
Il a bien mal placé cette Citrouille-là!
Eh! parbleu! je l'aurois pendue
A l'un des Chênes que voilà.
C'eût été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton Curé (3) :

Tout

Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
Le Gland qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit ?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo (4).
Cette réflexion embarrassant notre homme :
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un Chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un Gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille ; et portant la main sur son visage,
Il trouve encor le Gland pris au poil du menton,
Son nez meurtri (5) le force à changer de langage :
Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! Et que seroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce Gland eût été Gourde ?
Dieu ne l'a pas voulu (6) : sans doute il eut raison :
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose (7),
Garo (8) retourne à la maison.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, L. I. fab. 30. — Latins. Jaïus, *Bibl. Rhetor.* T. I. pag. 753. Desbillons, Liv. I. fab. 14.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

Gland, c'est le fruit que produit le Chêne ; il fut, dit-on, la première nourriture de l'homme avant la découverte du blé. Aujourd'hui il ne sert plus qu'à engraisser les animaux.

Citrouille, plante très-connue ; elle ressemble assez

au melon par les fleurs et par les fruits. Elle jette des sarmens qui traînent par terre, et qui sont fragiles et velus, garnis de feuilles grandes, âpres et découpées profondément. Ses fleurs sont jaunes; elles sont suivies de fruits qui sont ronds et fort gros, couverts d'une écorce un peu dure, lisse, égale, verte et tachetée.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Je la treuve.* Ronsard :

De son doux nectar j'abreuve
Le plus grand roi qui se *treuve*.
(*Ode II.* Liv. II.)

Du temps de Ménage, c'étoit encore un point de critique de savoir lequel des deux étoit le mieux, de *treuver* ou *trouver*. L'usage, plus hardi que les grammairiens, a terminé la contestation en faveur du dernier.

(2) *L'auteur de tout cela*, marque bien le caractère niais du bonhomme, qui ne sait pas appeler les choses par leur nom.

En mettant sur la scène un villageois, le poète a dû craindre de compromettre ou la simplicité du personnage, par un style trop relevé, ou la dignité de la langue, par un style trop familier. Admirons avec quelle fermeté il a su marcher entre ce double écueil. Des proverbes populaires, *tel fruit, tel arbre*; et plus bas : *On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit*; des objets de comparaison qui ne sortent point du cercle des sens: *Le gland qui n'est pas gros comme mon petit doigt*; ce ton impertinent de nos demi-savans qui osent traiter Dieu d'égal à égal, et regrettent pour l'auteur des choses qu'il n'ait pas appellé à leur *conseil* M. *Garo*; un mélange soutenu de rusticité et de hardiesse, qui conclut par ce mot : *Dieu s'est mépris*; il n'y a rien là qui soit au-dessus ou au-dessous de la logique d'un paysan. — On a fait à notre poète le reproche de tomber quelquefois dans le trivial. Voici un procédé auquel on pourra reconnoître la justesse de ce reproche. « Si l'expression est basse, il s'en présentera sans peine à votre esprit un grand nombre de semblables; mais si elle est simple, faites les efforts qu'il vous plaira, vous n'en trouverez point de plus belle, si ce n'est

què vous soyiez d'un esprit beaucoup supérieur, ou d'une expérience dans l'art d'écrire bien plus avancée que celle de l'auteur ». (S. Evremond, *Œuv. mêlées*, T. I. p. 127.).

Un fabuliste italien a imité ce passage en parlant du Chêne :

Fra l'opre sue mirabili
Certò sbaglio natura
A produr così zotica
Pianta sì rozza e dura.

(Pignotti, fab. XIII. p. 82.)

(3) *Au conseil de celui qui prêche ton curé.* Rabelais : Mais vous me remettez au conseil de Dieu, en la chambre de ses menus plaisirs. (*Pantagr.* L. III. ch. 30. p. 163.)

(4) *Un quiproquo.* Mot emprunté du latin, pour exprimer une méprise.

(5) *Son nez meurtri.... Oh! dit-il, je saigne.* Si la chose est possible, il faut au moins convenir qu'elle n'est pas vraisemblable ; et c'est pourtant sur cette supposition qu'est fondé tout l'intérêt de la fable ; mais l'irrégularité du dessin est bien rachetée par la fraîcheur du coloris.

(6) *Dieu ne l'a pas voulu.* Malherbe avoit dit de même dans un sujet plus grave :

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

(*Ode à Duperrier.*)

Et je retrouve encore ces mêmes pensées dans un poète moderne :

Laissons faire les Dieux ; ils savent mieux que nous
Ce qui convient à Jean, ce qu'il faut à Guillaume.

(7) *En louant Dieu de toutes choses.* De ce qu'un gland, et non pas une citrouille, tombe sur le nez de Garo, s'en suit-il, demande M. Marmontel, que tout soit bien ? (*Poétiq.* ch. 17. T. II. p. 480.) — Aussi la pensée du poète n'a-t-elle pas cette extension. *Louer Dieu de toutes choses*, ce n'est pas prononcer que *tout soit bien* ; et quel mal y auroit-il encore ? Pope l'a bien cru ; si c'est là une erreur, ç'a été bien celle d'un Fénélon. C'est glorifier le créateur dans l'universalité de ses œuvres ; c'est rendre hommage à la sagesse de ses desseins impénétrables, immenses

comme lui ; c'est l'adorer en silence jusques dans les objets dont notre foible vue n'apperçoit point le rapport immédiat avec l'intérêt de nos besoins ou de nos plaisirs. M. Marmontel aimeroit-il mieux que La Fontaine eût fait le procès à la Divinité, en disant *qu'elle a fait mal bien des choses ?*

Mathieu *Garo* chez nous eut l'esprit plus flexible,
Il *loua Dieu de tout*,

a dit Voltaire (VIe. *disc. philosoph. de la Nature de l'Homme*).

(8) *Garo*. Nom burlesque qui doit à La Fontaine la fréquente application qui en a été faite, depuis cette fable, aux manans imbécilles, et conséquemment vains. M. Aubert : (L. I. fab. 17.)

Garo ne songeoit pas que c'est une folie, etc.

FABLE V.

L'Ecolier, le Pédant et le Maître d'un Jardin.

(Même sujet que celui de la fable du *Jardinier et son Seigneur*, L. IV. fab. 4.)

Certain enfant qui sentoit son Collége (1),
Doublement sot et doublement frippon,
Par le jeune âge et par le privilége
Qu'ont les Pédans de gâter la raison (2),
Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin en Automne
Des plus beaux dons que nous offre Pomone,
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportoit son tribut :
Car au Printemps il jouissoit encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.
Un jour dans son jardin il vit notre Ecolier,
Qui grimpant, sans égard, sur un arbre fruitier,

Gâtoit jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance (3).
Même il ébranchoit l'arbre; et fit tant à la fin,
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au Maître de la Classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortége d'enfants.
Voilà le Verger plein de gens
Pires que le premier. Le Pédant, de sa grace (4),
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite:
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple; et dont toute sa suite (5)
Se souvînt à jamais, comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant, que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin,
Et ne sais bête au monde pire
Que l'Ecolier, si ce n'est le Pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. V. fab. 16.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Qui sentoit son collége.* En parlant d'un Renard: *Sentant son Renard* d'une lieue. (L. V. fab. 5.)

(2) *Et par le privilége*, etc. Epigramme fine et trop fondée en

raison. L'esprit s'en retrouve dans Montaigne, un des écrivains favoris de notre poète.

(3) *Gâtoit jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,*

Avant-coureurs des biens que promet l'abondance. Ces deux vers sont bien loin de se ressembler pour la justesse et le charme de l'expression. Le premier n'a pas besoin de commentaire : il prouve encore avec quelle douce effusion de sensibilité La Fontaine s'intéresse à tout ce qui souffre. L'autre me paroît obscur : *l'abondance* ne *promet* pas ; elle est arrivée à la suite des *biens*.

(4) *De sa grace.* On dit, grace à ses bienfaits, à ses soins ; on ne dit plus *de sa grace.* Un fabuliste moderne a pourtant encore hasardé ce mot, sans doute sur l'autorité de La Fontaine :

Si l'homme cependant en certaine saison,
Du superflu de ma toison
Ne me délivroit, *de sa grace.*
(Dardenne, L. II. fab. 10.)

(5) *Et dont toute sa suite*, etc., devient languissant, inutile après cet hémistiche : *qui pût servir d'exemple.*

FABLE VI.

Le Statuaire et la Statue de Jupiter.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 90. Plutarque (*Vie de Fabius Maximus*) (*).

Un bloc de marbre étoit si beau,
Qu'un Statuaire en fit l'emplette (1).
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau (2)?
Sera-t-il Dieu, table ou cuvette (3)?

Il sera Dieu (4) : même je veux

(*) « On raconte que son secrétaire lui adressant la parole, lorsqu'on transportoit les dépouilles des Tarentins : *que fera-t-on*, demanda-t-il, *de tous ces Dieux ?* car c'est ainsi qu'il appeloit les tableaux et les statues. »

Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains, faites des vœux:
Voilà le maître de la Terre (5).

L'artisan (6) exprima si bien
Le caractère de l'Idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole (7).

Même l'on dit que l'Ouvrier (8)
Eut à peine achevé l'Image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage (9).

A la foiblesse du Sculpteur,
Le Poëte autrefois n'en dut guère (10),
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.

Il étoit enfant en ceci;
Les enfans n'ont l'ame occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit (11):
De cette source est descendue
L'erreur payenne qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
Les intérêts de leur chimère.
Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père.

N 4

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes;
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges (12).

(*Depuis La Fontaine*). Franç. Fables en chansons, L. I. f. 31.

OBSERVATIONS DIVERSES.

L'antiquité n'a fourni au poëte français que le germe de cet apologue. C'étoit à lui à faire un Dieu du bloc informe.

J'ai entendu mettre cette fable à côté de celles du *Chêne et du Roseau*, *des Animaux malades*, etc. j'ai même entendu des critiques la porter au-dessus. Non, il n'y a pas de rangs dans la famille des Graces. Au reste ces sortes de préférences, en fait de chefs-d'œuvre, ne sont qu'affaire de prédilection; et la prédilection ne s'explique pas.

Cependant il s'en faut beaucoup que celle-ci soit aussi parfaite que plusieurs autres de ce recueil. L'analyse nous montrera quelques défauts à travers des beautés d'un ordre supérieur; le plus essentiel est de manquer d'action, ce qui doit sans doute en affoiblir l'intérêt.

(1) *Un bloc de marbre étoit si beau,*

Qu'un Statuaire en fit l'emplette. Il n'y a rien de remarquable à ce qu'un Statuaire fasse emplette d'un bloc de marbre qui lui convient.

(2) *Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?* est bien plus poétique, que s'il eût dit: qu'en ferai-je? C'est là le vrai style d'Homere: chez lui ce n'est pas Vulcain qui opère; il commande à ses fourneaux; et ses fourneaux obéissent.

(3) *Sera-t il Dieu, table ou cuvette*. Ces derniers ouvrages sont-ils assez nobles pour venir se placer dans l'imagination de l'artiste, à côté de ce qu'il y a de plus sublime? *Cuvette* sur-tout est trop mesquin; *cuve* auroit quelque chose de moins étroit: et encore? Convenons qu'ici le poète s'est trouvé gêné par la rime.

(4) *Il sera Dieu*, est sublime. Que d'intermédiaires il faut franchir, avant d'arriver à l'idée qu'un morceau de marbre devienne un Dieu!

(5) *Tremblez, humains; faites des vœux:*

Voilà le Maître de la terre. Donatello, fameux sculpteur,

donnant à une statue le dernier coup de maillet, lui cria : Parle. — Il s'étoit donc fait connoître au cœur du poète comme à celui de l'artiste, cet enthousiasme sublime, mouvement surnaturel, faculté céleste, qu'un commentateur d'Aristote ressentoit lui-même alors qu'il le définissoit : *Une vive représentation dans l'esprit, et une émotion dans l'ame proportionnée à l'objet.* Pénétré de cette émotion religieuse, il voit non plus la statue que son art vient de créer, mais *Jupiter* armé de sa foudre; mais le *Maître de la terre*, et à ses pieds les *humains* qui *tremblent*, et attendent d'un seul de ses regards les destinées de l'univers.

(6) *L'artisan.* Nous avons déjà vu ce mot au lieu *d'artiste.* Ils ne sont pas synonymes.

(7) *Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien*

A Jupiter que la parole. Oserons-nous le dire? cette idée affoiblit l'image. Ce n'est pas à la parole que Phidias, et Homère son maître, distinguoient leur Jupiter Olympien. A la seule majesté de son front, au seul mouvement de sa tête auguste ils laissent reconnoître le souverain des Dieux :

Annuit et totum nutu tremefecit Olympum.

(8) *L'ouvrier* n'est pas plus noble qu'*artisan.* Ce mot n'étoit pas encore tombé en roture au dernier siècle. M. Rollin appelle ainsi Phidias. (*Hist. anc.* T. III. édit. in-12, p. 435.)

(9) *Frémir le premier,*

Et redouter son propre ouvrage. Encore sublime, encore marqué au coin de l'enthousiasme, l'unique foyer du génie; tant le poète a pris fortement l'empreinte de l'objet qu'il a conçu ! Tout cela justifie le mot d'Aristote : « Que le genie n'est que l'imitation fidelle de la nature dans son beau ».

Remarquons que La Fontaine a composé cette fable de stances d'égale mesure. Au lieu de vers irréguliers, bien plus analogues au génie du poète et au genre qu'il traite, ce sont, en quelque sorte, des strophes : sans doute parce que l'élevation des pensées et des expressions donne à cet apologue l'air d'une ode.

(10) *Le Poète autrefois n'en dut guère*, pour dire, *ne le céda pas.* Expression surannée et vicieuse. *Poète* est ici de deux syllabes, comme dans la fable intitulée *l'Horoscope* :

Même précaution nuisit au *Poète* Eschyle.

On a dit que le satyrique Régnier étoit le premier qui l'eût employé ainsi. (V. H. Etienne, *Apologie pour Hérodote*, T. I. ch. 3. pag. 17.) On se trompe. Baïf avoit dit dans un de ses sonnets :

Amour est tel que *les Poètes* le feignent.

(11) *Le cœur suit aisément l'esprit.* Il y auroit plus de vérité peut-être à dire que c'est *l'esprit qui suit le cœur.* L'exemple de Pygmalion est bien loin de préjudicier à notre dernier sentiment. Dans son cœur passionné respiroit, sous le nom et les traits de son amante, cette Vénus que son art sut dégager du marbre où elle etoit enfermée.

(12) *L'homme est de glace aux vérités,*
Il est de feu pour les mensonges. Vers devenus proverbes. On en a fait plusieurs fois l'épigraphe des fables de notre poète. M. Aubert a dit de même :

Il est *de glace* aux trésors qu'il possède;
Il est *de feu* pour tout ce qu'il n'a pas.
(Liv. I. fab. 11.)

FABLE VII.

La Souris métamorphosée en Fille.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Pilpay, *Contes Indiens*, T. II. pag. 385. — Grecs. Esope, fab. 172. Gabrias, fab. 16. — Français. Sarrazin (*).

Une Souris tomba du bec d'un Chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée :
Mais un Bramin (1) le fit : je le crois aisément;
Chaque pays a sa pensée (2).

(*) Dans son *Ode* à Chapelain, sur la *métamorphose d'une Souris en Femme* :

Déclarons la Souris sans blasme,
Lui donnons figure de Femme.

La Souris étoit fort froissée :
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu : mais le peuple Bramin
Le traite en frère. Ils ont en tête
Que notre ame, au sortir d'un Roi,
Entre dans un Ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au sort : c'est-là l'un des points de leur loi.
Pythagore (3) chez eux a puisé ce mystère.
Sur un tel fondement le Bramin crut bien faire
De prier un Sorcier qu'il logeât la Souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le Sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille,
Que le fils de Priam (4) pour elle auroit tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la Grecque beauté.
Le Bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux :
Vous n'avez qu'à choisir, car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux.
En ce cas, je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
Soleil, s'écria lors le Bramin à genoux,
C'est toi qui seras notre gendre.
Non, dit-il, ce Nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits,
Je vous conseille de le prendre.
Et bien, dit le Bramin au Nuage volant,
Es-tu né pour ma fille ? Hélas! non ; car le Vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée (5).

Le Bramin fâché s'écria :
O Vent donc, puisque Vent y a (6),
Viens dans les bras de notre Belle.
Il accouroit : un Mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf (7) passant à celui-là,
Il le renvoye et dit : J'aurois une querelle
Avec le Rat ; et l'offenser
Ce seroit être fou, lui qui peut me percer.
Au mot de Rat, la Damoiselle
Ouvrit l'oreille. Il fut l'époux.
Un Rat ! Un Rat : c'est de ces coups
Qu'amour fait, témoin telle et telle (8) :
Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient : cette Fable
Prouve assez bien ce point : mais à la voir de près,
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
Car quel époux n'est point au Soleil préférable
En s'y prenant ainsi ? Dirai-je qu'un Géant
Est moins fort qu'une Puce ? elle le mord pourtant.
Le Rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,
La Belle au Chat, le Chat au Chien,
Le Chien au Loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté ;
Le Soleil eût joui de la jeune Beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsycose :
Le Sorcier du Bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus contre le Bramin même :

Car il faut, selon son système,
Que l'Homme, la Souris, le Ver, enfin chacun
Aille puiser son ame en un trésor commun.
Toutes sont donc de même trempe;
Mais agissant diversement,
Selon l'organe seulement,
L'une s'élève et l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps, si bien organisé,
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au Soleil? Un Rat eut sa tendresse.

Tout débattu, tout bien pesé,
Les ames des Souris, et les ames des Belles
Sont très-différentes entre elles.
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire, à la loi par le ciel établie:
Parlez au Diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Cette fable a beaucoup de rapports avec la fable 18 du second Livre.

(1) *Un Bramin.* Prêtre ainsi nommé de *Brama*, la principale Divinité adorée dans l'Inde et dans la Perse.

(2) *Chaque pays a sa pensée. Pensée* n'est pas la même chose que *façon de penser.* Pensée est la conception subite d'une idée ou d'un sentiment. *Façon de penser* indique la manière habituelle de voir telle idée.

(3) *Pythagore.* Célèbre philosophe grec, né à Samos, dont la réputation et les disciples ont singulièrement accrédité le dogme de la métempsycose ou transmigration des ames en d'autres corps; dogme qu'il avoit puisé à l'école des philosophes indiens, connus alors sous le nom de Brachmanes ou Gymnosophistes.

(4) *Que le fils de Priam.* Pâris, fils de Priam, roi de Troye, étant à Sparte, enleva Hélène, femme de Ménélas, qui régnoit sur

cette contrée, et l'emmena dans les états de son père, qui paya de sa couronne et de sa vie les téméraires amours de son fils.

(5) *Borée*. On a vu dans la fable de *Phœbus et Borée* (L. VI. fab. 3.) ce qu'étoit ce personnage mythologique.

(6) *Puisque Vent y a*. Par respect pour le génie, nous n'insisterons pas sur ce que cet *hiatus* a de défectueux. Il s'en trouve à la vérité des exemples dans les anciens, dans Malherbe lui-même. Mais La Fontaine n'a-t-il pas dit, en parlant de cet écrivain d'ailleurs admirable, que *ses traits ont perdu quiconque l'a suivi?* (*Epître à M. Huet*.)

(7) *Eteuf*. On dit proverbialement *repousser l'éteuf*, pour dire: repliquer vertement. «(*Dictionn. de Trévoux*): On dit encore: recevoir la balle; c'est le même sens. *Eteuf* est proprement la balle du jeu de longue paume». On lit dans Montaigne: «Un de mes frères jouant à la paulme, receut un coup *d'éteuf* un peu au-dessous de l'oreille droite».

(8) *Qu'amour fait, témoin telle et telle*. Il veut parler sans doute de certaines parvenues, le scandale et le rebut de la société, qui finissent par chercher dans la fange, d'où elles sont sorties, un homme qui veuille bien s'associer à leur turpitude.

Dans tout le reste de cette fable, l'auteur se livre à une discussion philosophique, pour prouver ce qu'on ne lui conteste pas. C'est traiter trop au sérieux un sujet dont l'écrivain oriental, qui lui en a fourni l'idée, n'avoit sans doute prétendu faire qu'un jeu d'esprit. On peut bien mêler un trait de fable à une discussion; mais convertir en dissertation la morale de la fable, c'est faire perdre à l'apologue la briéveté, qui en est une des qualités les plus essentielles.

FABLE VIII.

Le Fou qui vend la Sagesse.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Abstemius, fab. 184.

JAMAIS auprès des fous ne te mets à portée :
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit souvent dans les cours (1):
Le Prince y prend plaisir ; car ils donnent toujours
Quelque trait au frippons, aux sots, aux ridicules.

Un fol alloit criant par tous les carrefours
Qu'il vendoit la Sagesse ; et les mortels crédules
De courir à l'achat ; chacun fut diligent.
On essuyoit forces grimaces ;
Puis, on avoit pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchoient ; mais que leur servoit-il ?
C'étoient les plus moqués : le mieux étoit de rire,
Ou de s'en aller sans rien dire
Avec son soufflet et son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
De ce que fait un fou ? Le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.

Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes (2) un jour alla trouver un Sage,
Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : Ce sont ici Hiéroglyphes tout purs (3).
Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront (4), pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil : sinon, je les tiens sûrs
De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé, ce Fou vend la Sagesse.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. II. fab. 22.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *On en voit souvent dans les Cours.* Et ce n'est pas le phénomène le moins extraordinaire que présente l'histoire moderne. Dès le 9e. siècle, on parle d'un fou nommé *Dandery*, à la cour de l'empereur Théophile. Après les croisades, la mode en devint générale dans l'Europe. En France, l'emploi de fou de cour étoit un office important, même auprès du sa e Charles V. Celui de François Ier., nommé *Triboulet*, a laissé quelque réputation; mais le plus célèbre de tous est ce *l'Angely*, que Boileau a associé à l'immortalité du grand Alexandre, dans ses satyres. (*Sat. I.* Vers 112.)

(2) *Un des dupes.* Il faudroit : *une des dupes*, puisque ce mot est féminin.

(3) *Ce sont ici Hiéroglyphes tout purs.* Figures emblématiques qui, sous des signes sensibles, cachent un sens ou religieux ou moral.

(4) *Entre eux et les gens fous mettront*, etc. Traduction littérale de cette phrase d'Abstemius, auteur de l'apologue : *Eris sapiens, si quousque hoc filum protenditur, ab insanis et furiosis abfueris.*

FABLE IX.

FABLE IX.

L'Huître et les Plaideurs.

(*Avant La Fontaine*). Comédie italienne. (Voyez les notes.) Fabliaux du XII[e]. et XIII[e]. siècles (*). — LATINS. Camerar. fab. 196.

UN jour deux Pélerins sur le sable rencontrent
Une Huître que le flot y venoit d'apporter:
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent;
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissoit déjà pour amasser la proie;
L'autre le pousse, et dit: Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'appercevoir
En sera le gobeur; l'autre le verra faire.
Si par-là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, et je l'ai vuè avant vous, sur ma vie.
Et bien! vous l'avez vue; et moi je l'ai sentie.
Pendant tout ce bel incident
Perrin Dandin arrive: ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'Huître, et la gruge,
Nos deux Messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de Président:

(*) « En lisant le Fabliau de deux dames qui trouvèrent un anel (anneau), on croira aisément que Despréaux l'avoit vu, et que c'est ce qui lui avoit fait faire la fable de l'Huître. » (Barbazan, *Fabliaux et Contes*, preface, pag. xxxvj.)

Tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens, et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.
Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui :
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux Plaideurs que le sac et les quilles.

(*Depuis La Fontaine.*) FRANÇAIS. Boileau, ép. II. La Monnoie, *Œuvr.* T. I. in-4°. pag. 49 (traduct. latine). Fables en chansons, L. I. fab. 32. — LATINS. Desbillons, Liv. VI. fab. 16. — ITAL. Pignotti, fav. 33.

OBSERVATIONS DIVERSES.

On lit cette note dans l'ancien commentateur de Boileau: « M. Despréaux avoit appris cette fable de son père, auquel il l'avoit ouï conter dans sa jeunesse. Elle est tirée d'une ancienne comédie italienne. »

Voici la fable de Despréaux :

Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux Voyageurs à jeûn rencontrèrent une Huître.
Tous deux la contestoient, lorsque dans leur chemin
La Justice passa la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose :
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
La Justice pesant ce droit litigieux,
Demande l'Huître, l'ouvre et l'avale à leurs yeux ;
Et par ce bel arrêt terminant la bataille :
Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des sottises d'autrui nous vivons au Palais.
Messieurs, l'Huître étoit bonne. Adieu. Vivez en paix.

Cette narration ne manque point de détails agréables. Son auteur ne manque point d'instruire la postérité qu'un très-grand prince (le Grand Condé) l'avoit trouvée *très-bien contée*, et que plusieurs *la louoient avec excès :* il vante lui-même encore *la correction qu'il y a mise ;* et si, *pour ne pas se brouiller avec le premier capitaine du siècle*, il a consenti à l'ôter de sa première

épître au Roi, où elle étoit d'abord insérée, c'a été pour la réunir à la seconde, avec la précaution de donner à son tableau un cadre mieux assorti; ce qui prouve qu'il ne regardoit pas cette pièce comme indifférente. (V. *Avertissement, en tête de la 2e. édit.* de Boileau, T. I. p. 311. *Notes.*) De tels aveux seroient mieux placés sous une autre plume, sans doute; mais ils n'ôtent pas le droit de l'examen et de la comparaison.

Le début a de la sécheresse auprès de celui de La Fontaine :

Un jour deux Pélerins sur le sable rencontrent
Une Huître que le flot y venoit d'apporter.
Tous deux la contestoient, lorsque, etc.

Boileau est l'historien; La Fontaine sera peintre :

Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent :
A l'égard de la dent, il fallut contester.
L'un se baissoit déjà pour amasser la proie;
L'autre le pousse et dit, etc.

Combien ces mouvemens animent la scène! On voit les Pélerins; on entend leurs débats; on est avec eux sur la rive, on va se croire au barreau.

Eh! bien, vous l'avez vue, et moi je l'ai sentie;

dira l'on des prétendans; et cette naïveté exquise, pleine à-la-fois de finesse et de naturel, eût à coup sûr échappé à Boileau.

. . . . . *Lorsque dans leur chemin*
La Justice passa, la balance à la main.

Il n'est plus nécessaire d'avertir que c'est ce dernier qui parle. Il blâmoit le fabuliste d'avoir mis *au lieu de la Justice, un Juge, sous le nom de Perrin-Dandin, qui avale l'Huître : en quoi,* dit-il, *La Fontaine a manqué de justesse; car ce ne sont pas les Juges seuls qui causent des frais aux plaideurs, ce sont tous les officiers de Justice.* Le défaut de justesse est dans la critique comme dans les vers de Despreaux, et non dans ceux de La Fontaine. 1°. Qu'importe que ce ne soient pas les Juges seuls qui ruinent les plaideurs? La Fontaine ne prétend pas exclure de cet homicide emploi les *officiers de Justice*. 2°. La spoliation des plaideurs vient sur-tout de la sentence : or c'est le Juge qui la rend, et le Juge seul. 3°. La personne de Perrin Dandin représente assez bien la Justice toute entière, pour la vouer au ridi-

cule. Ce nom rappelle les sarcasmes de Rabelais, et les traits plus enjoués et plus profonds de la comédie (*). Le masque hideux dont La Fontaine le couvre seroit un outrage pour *la Justice* elle-même, que Boileau confond mal-adroitement avec les Perrin-Dandin et les Chicanneau, qui n'ont point de *balance à la main.*

Tous deux avec dépens veulent plaider leur cause.

(Boileau). Il pouvoit avoir lu dans La Fontaine :

Tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens.

L'imitation est froide ; le trait original est une sanglante ironie.

La Justice pesant ce droit litigieux.

De quel droit parle-t-on? L'auteur avoit dit quelques lignes avant sa fable : *Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuse.*

Et par ce bel arrêt terminant la bataille.

Mauvais vers ; préambule languissant. Relisez La Fontaine ; quelle différence !

Messieurs, l'Huître étoit bonne. Adieu. Vivez en paix.

Le premier hémistiche est ce qu'il y a de mieux dans la pièce. L'éloge du mets, pour tout fruit de ces longs débats, est d'un bon comique : on ne plaint pas les dupes qui le sont par leur faute. L'autre hémistiche est imité de La Fontaine :

Et qu'en paix chez soi chacun s'en aille.

La Mothe semble aussi avoir imité cet apologue dans la fable *le Fromage*. (L. II. fab. 11.)

(*) *Les Plaideurs*, de Racine. Rabelais, dans *Pantagr.* Liv. III. ch. 37 et 41, a rendu ce nom proverbial. On lit dans *les Touches* du sieur Des Accords : « Après ce conte achevé, Perrin-Dandin commença ainsi, etc. *Estraigne*, 9, L. I. pag. 168.

FABLE X.

Le Loup et le Chien maigre.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 35. — Franç. Marie de France, Ysopet, *du Bœuf et du Loup. Le Vil'ain et l'Oiselet*, et dans un autre manusc. de la Biblioth. du Roi, n°. 7218, la fable *Dou Lou et de l'Oue* (*du Loup et de l'Oie*) [*].

Autrefois (1) Carpillon fretin,
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poële à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison : Carpillon n'eut pas tort.
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors (2), de quelque trait encor.

Certain Loup aussi sot que le Pêcheur fut sage,
Trouvant un Chien hors du village,
S'en alloit l'emporter : le Chien représenta
Sa maigreur. Jà ne plaise à votre Seigneurie
De me prendre en cet état-là;
Attendez, mon maître marie
Sa fille unique; et vous jugez

[*] Pour connoître plus particulièrement ces fables, on peut lire le recueil qu'en a donné M. Le Grand, T. IV. à la suite des Fabliaux des XII et XIIIe. siècles.

Qu'étant de noce il faut malgré moi que j'engraisse.
Le Loup le croit, le Loup le laisse.
Le Loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son Chien n'est point meilleur à prendre.
Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au Loup par un treillis :
Ami, je vais sortir; et si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout-à-l'heure à toi.
Ce portier du logis étoit un Chien énorme,
Expédiant les Loups en forme (3).
Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier;
Dit-il, et de courir. Il étoit fort agile,
Mais il n'étoit pas fort habile:
Ce Loup ne savoit pas encor bien son métier.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Autrefois*. Voyez Livre V. fable 3.

(2) *Ce que j'avançai lors*, pour *alors*. Vieux langage, comme quelques vers plus bas, *jà* pour *déjà*. Il y a beaucoup de négligences dans cette fable.

(3) *Expédiant les loups en forme*, c'est-à-dire, *en bonne forme*, *de la bonne manière*. Avec quel avantage on releveroit dans tout autre écrivain ces vers :

Le loup le croit, le loup le laisse,
Le loup, quelques jours écoulés,
Revient voir, etc.

Et celui-ci qui termine la fable d'une manière si plaisante :
Ce Loup ne savoit pas encor bien son métier.

FABLE XI.

Rien de trop.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Alphée de Mytilène, épigramme dans l'Anthologie. — LATINS. Terence, *Andrienne*, acte I. sc. 1. d'après Euripide. Phèdre, affab. L. II. fab. 5.

JE ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament (1)
Que le Maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? Nullement.
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
Le blé, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien souvent épuise les guérets :
En superfluité s'épandant (2) d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire.
Pour corriger le blé, Dieu permit aux Moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons.
Tout au travers ils se jettèrent,
Gâtèrent tout, et tout broutèrent :
Tant que le ciel permit aux Loups
D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous ;
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le ciel permit aux humains
De punir ces derniers : les humains abusèrent
A leur tour des ordres divins.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.
Il faudroit faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est ame vivante
Qui ne péche en ceci. *Rien de trop* (3) est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, Liv. II. fab. 39.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Il n'y a point ici d'action, donc point d'apologue. En effet, oubliez le nom de l'ouvrage où se trouve cette pièce, et le caractère de son auteur, vous n'y verrez qu'une moralité du genre de celles qui composent le recueil de Madame Deshoulières.

(1) *Il est certain tempérament.*

. . . . . . Sunt certi denique fines
Quos ultrà citràque nequit consistere rectum.

(Horat.)

(2) *S'épandant.* Dans la fable antique du *Datillier et de la Courge* : « Laquelle Courge dedans peu de jours, monta à plus hault du Datillier (Palmier), et par tous les angles et branches de ce Datillier, se commença à espandre ». (*Mss. de la Biblioth. du Roi*, n°. 7202, *et* Boivin, *Apolog. d'Homère*, p. 255.)

(3) *Rien de trop*, etc. Il est peu de maximes aussi célèbres dans l'antiquité que celle-ci : Poëmes et théâtres, philosophes et orateurs, et le Portique, et le Lycée, et l'Académie, tout depuis Bias, à qui on la rapporte; depuis Homère lui-même, en qui l'on en trouve le sens; tout a retenti de ce mot dont les modernes ont bien soutenu la reputation; mais sans être plus fidèles que leurs pères à l'observer.

FABLE XII.

Le Cierge.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 243. — Latins. Abstemius, fab. 54. Camérar. fab. 178.

C'est du séjour des Dieux (1) que les Abeilles viennent.
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette (2), et se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les Zéphirs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose;
Ou, pour dire en français la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie:
Maint Cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie;
Et nouvel Empédocle (3) aux flammes condamné
Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné:

Ce Cierge ne savoit grain de philosophie.
Tout en tout est divers: ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit:
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *C'est du séjour des Dieux*, etc. Si l'auteur immortel des

Géorgiques ne partageoit point cette opinion, il l'a du moins accréditée par ces beaux vers dans lesquels il l'exprime :

His quidam signis atque, etc.
Frappés de ces grands traits, des Sages ont pensé
Qu'un céleste rayon dans leur sein fut versé, etc.
(*Trad. de* Delisle, *Géorg.* L. IV.)

(2) *Au mont Hymette.* Montagne de l'Attique, célèbre par ses fleurs odoriférantes et le miel que l'on y recueilloit. C'est aujourd'hui *Monte-Metto* ou *Lamproboni*, dans la Livadie, entre Setines et le cap Colonne. Il y a encore des abeilles, sur-tout dans un monastère que les Turcs appellent *Cosbachi.*

(3) *Et nouvel Empédocle*; philosophe célèbre de l'Ecole d'Italie. On a dit que, pour exciter l'admiration par une action hardie qui l'élevât au-dessus du vulgaire, il s'étoit précipité dans les flammes de l'Etna par une des ouvertures de ce mont embrasé. Diogène Laërce, de qui nous avons sa vie, rapporte plusieurs opinions sur sa mort, lesquelles laissent présumer qu'elle ne fut pas naturelle, mais non pas qu'elle ait été volontaire. Quoi qu'il en soit, il est vrai de dire d'Empédocle, qu'il illustra sa patrie par ses loix et la philosophie par ses écrits. Ses ouvrages en vers fourmillent de beautés qu'Homère n'auroit pas désavouées, dit l'auteur du *Voyage d'Anacharsis.* (T. V. édit. in-8°. p. 350.)

FABLE XIII.

Jupiter et le Passager.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Pilpay, T. II. — — GRECS. Esope, fab. 18 et 47. — ITAL. Le Pogge, *Facet.* p. 474, et Poggiana, T. II. p. 214.

O combien le péril enrichiroit les Dieux (1),
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
Mais, le péril passé (2), l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieux :

On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier :
Il ne se sert jamais d'Huissier.
Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre (3) ?
Comment appellez-vous ces avertissemens ?

Un passager pendant l'orage
Avoit voué cent Bœufs (4) au vainqueur des Titans ;
Il n'en avoit pas un : vouer cent Eléphants (5)
N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage.
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu ; le voilà :
C'est un parfum de Bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part : je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire :
Mais après quelques jours le Dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe (6) lui dire
Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs ; et n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talens d'or (7),
Bien comptés et d'un tel trésor :
On l'avoit enterré dedans telle Bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs, de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,
Tu te moques de nous, meurs ; et va chez Pluton
Porter tes cent talens en don.

(*Depuis La Fontaine*). ITAL. Luig. Grillo, fav 36.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *O combien le péril enrichiroit les Dieux !* Borderie, poète françois, à la fin du quinzième siècle.

> Tons en effet faisoient riches les saints,
> Mais qu'à bon port pussent arriver sains.

Discours du voyage de Constantinople. (Voyez *Biblioth. franç. de* Goujet, T. XI. p. 160.)

(2) *Mais le péril passé*, etc. Les Italiens disent de même : *Passato el periculo, gabato el santo;* le péril passé, adieu le saint. Un fabuliste moderne, M. Aubert, a rendu ainsi la même pensée :

> Est-on dans le péril ? on fait mille sermens,
> De fuir à l'avenir les amorces nouvelles.
> Eole ou Jupiter fait-il taire les vents ?
> On se rembarque des plus belles.

(3) *Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?* L'impression de la foudre sur tous les êtres animés, et l'opinion empreinte au fond des cœurs, que le bruit du tonnerre et ses terribles accessoires sont des *avertissemens* que le ciel envoie à la terre, ont fourni de tout temps à la poésie comme à la peinture des tableaux sublimes. Qui ne se rappelle ces beaux vers du poëme des Géorgiques, dans lesquels le traducteur se montre égal à son modèle :

> Ipse pater mediâ nimborum, etc.
>
> Dans cette nuit affreuse, environné d'éclairs,
> Le Roi des Dieux s'assied sur le trône des airs :
> La Terre tremble au loin sous son maître qui tonne,
> Les animaux ont fui; l'homme éperdu frissonne :
> L'Univers ébranlé s'épouvante. . . . Le Dieu
> De Rhodope ou d'Athos réduit la cime en cendre, etc.
> (*Georg.* L. I.)

(4) *Avoit voué cent bœufs au Vainqueur des Titans. Cent bœufs* : les jeunes gens sauront que ce nombre de victimes faisoit ce qu'on nomme une hécatombe. *Le Vainqueur des Titans* est Jupiter, qui dut la tranquille possession du Ciel à sa victoire sur ces monstrueux enfans de la Terre.

(5) *Vouer cent éléphants*

N'auroit pas coûté davantage. On lit dans les Facéties du Pogge l'historiette suivante. « Un Capitaine de vaisseau prêt à faire naufrage, voue à la Vierge un cierge gros comme un mât de vaisseau. On lui fait des représentations : Bon, dit-il, si nous échappons, il faudra bien qu'elle se contente d'un petit cierge. » Cette plaisanterie rappelle celle de Panurge, qui, pendant une tempête, voue à S. Nicolas une chapelle. Echappé au naufrage, il soutient qu'il a entendu parler d'une *Chapelle d'eau rose.* (*Pantagr.* L. IV. ch. 24. p. 108.) Jouant sur le mot chapelle, qui veut dire dans ce sens un alambic. Ainsi l'homme,

Toujours dans l'orage au Ciel levant les mains,
Dès que l'air est calmé, rit des foibles humains.
(Boileau. *Sat.* I. v. 155.)

(6) *Envoyant un songe.* Les songes étoient, dans les idées mythologiques des anciens, ce qu'ils sont encore sur les Théâtres, les agens des Dieux auprès des hommes. Les songes, dit le Poète théologien de l'antiquité, nous viennent de Jupiter ; et il faut convenir que des témoignages bien respectables et bien nombreux semblent déposer en faveur de cette doctrine. Reste à expliquer comment les droits de la vérité, caractère essentiel à un Dieu, peuvent s'accorder avec ceux de la vengeance.

(7) *Cent talens d'or.* On évalue le talent d'or à 33900 liv. de notre monnoie. Cette somme centuplée produit, comme on voit, un total immense.

FABLE XIV.

Le Chat et le Renard.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Erasmus, Chiliad. Adag. fab. 2. Camerar. fab. 87, 262 et 394. Gerson, paraphr. du *Magnificat.*

LE Chat et le Renard, comme beaux petits saints (1),
S'en alloient en pélerinage.
C'étoient deux vrais Tartuphes, deux Archipatelins (2),
Deux francs Pâtte-pelus, qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage;
S'indemnisoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours (3):
Sans elle on dormiroit toujours.
Nos pélerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le Renard au Chat dit enfin:
Tu prétends être fort habile;
En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac;
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que-si, que-non (4); tous deux étant ainsi,
Une meute appaisa la noise.
Le Chat dit au Renard: Fouille en ton sac, ami:
Cherche en ta cervelle matoise

Un stratagème sûr : Pour moi, voici le mien.
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut.
Par-tout il tenta des asyles;
Et ce fut par-tout sans succès;
La fumée y pourvut ainsi que les Bassets (5).
Au sortir d'un terrier, deux Chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire :
N'en ayons qu'un ; mais qu'il soit bon.

. (*Depuis La Fontaine*). Franç. Benserade, fab. 70. Fables en chansons, L. III. fab. 7. — Latins. Jaïus, *Biblioth. Rhetor.* T. II. pag. 241. Desbillons, L. V. fab. 37. — Français. Furetière, fab. 20 (*le Renard et la Fouine*) (*). — Ital. Luig. Grillo, fav. 37.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Comme beaux petits saints*. Clém. Marot (dans son (*Temple de Cupido*.) « *Sainctes* et *Saincts* qu'on y va réclamer, etc. » Dès le temps de Guillaume de Lorris et Jean de Meun, la poésie s'étoit accoutumée à transporter dans ses calendriers profanes ces épithètes consacrées à la religion. Ces abus des mots ne sont tolérables que dans un style familier et marotique. Un fabuliste italien

(*) Le Renard, à force de cajoleries, persuade à la Fouine de s'introduire, par une crevasse, dans une ferme, où elle va surprendre les Poulets, dont il fait ensuite sa proie. Le jeu réussit assez bien, jusqu'à ce que la Fouine est enfin prise au piége et assommée. Le Renard hérite du butin qu'elle avoit fait. Cette fable correspond également à celle du *Bouc et du Renard*, Liv. III. fab. 5.

a imité avec succès cette saillie de La Fontaine. (V. *Fables de Grillo*, p. 150. f. 75.)

(2) *C'étoient deux vrais Tartuphes, deux Archipatelins.* Observez que la manière dont La Fontaine écrit *Tartuphes* allonge le vers d'une syllabe, et rend la césure vicieuse. On ne peut ignorer ce que c'est qu'un *Tartufe*, depuis que le genie de la Comédie a voué à l'execration des siècles l'odieux caractère qu'il désigne. *Archipatelins*, le type de ce mot étoit connu depuis la farce si célèbre de l'*Avocat patelin*. L'étymologie s'en rapproche de celle de *Pattepelus* au vers suivant; sur quoi M. le Duchat a imaginé les conjectures qu'on va lire. Selon ce commentateur, c'est une allusion à l'histoire de Jacob et d'Esaü. (*Gen.* XXVII.) « Comme si on vouloit dire de ces hypocrites, qu'ils ont la voix de Jacob et les mains (ou pattes) velues d'Esaü. » *Pelues* ou velues, *pellis villosa*. Furetière dit que c'est une allusion à la fable du Loup, qui montroit patte de brebis à l'agneau pour le tromper. De ces deux opinions, la première est sans contredit la plus vraisemblable. Rabelais divise ce mot: Tous avoient le col tors, les *pates pelues*. (T. IV. *Prolog.* du Liv. IV. p. xix.) Ce qui a donné occasion à son commentateur d'ajouter: « Les mêmes que quelque part dans ses fables La Fontaine appelle *pattepelues*, c'est-à-dire, vrais papelards, qui n'ont en partage qu'une dangereuse hypocrisie. »

(3) *La dispute est d'un grand secours.* L'érudition n'est pas le seul champ auquel La Fontaine ait dû ses plus riches récoltes. La société, dans laquelle il portoit le coup-d'œil impartial du spectateur au théâtre, lui laissoit voir à nu ses mœurs et ses ridicules, qu'il venoit ensuite reproduire dans ses tableaux avec autant de fidélité que d'élégance.

(4) *Sur le que-si, que-non.* Dans la fable *de la Discorde* (L. VI. fab. 20.) *Elle, que-si que-non*, etc.

(5) *La fumée y pourvut, ainsi que les Bassets.* Quand le Renard est dans son terrier, on l'y *enfume* pour l'en chasser. *Bassets*, petits chiens dressés à poursuivre le gibier au fond des trous où il s'enferme.

FABLE XV.

FABLE XV.

Le Mari, la Femme et le Voleur.

(*Avant la Fontaine*). Orientaux. Pilpay, T. II. pag. 355. — Latins. Camerar. fab. 255, pag. 287.

Un mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa femme,
Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.
Jamais œillade de la Dame,
Propos flatteur et gracieux,
Mot d'amitié, ni doux sourire
Déifiant le pauvre Sire,
N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri:
Je le crois, c'étoit un mari.
Il ne tint point à l'hymenée
Que, content de sa destinée,
Il n'en remerciât les Dieux.
Mais quoi? si l'amour n'assaisonne
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son mari de sa vie,
Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut si grand'peur,
Qu'elle chercha quelque assurance
Entre les bras de son époux.

Ami voleur, dit-il, sans toi, ce bien si doux
Me seroit inconnu. Prends donc en récompense
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance,
Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas
Gens honteux ni fort délicats :
Celui-ci fit sa main. — J'infère de ce conte (1)
Que la plus forte passion,
C'est la peur : elle fait vaincre l'aversion ;
Et l'amour quelquefois : quelquefois il la dompte :
J'en ai pour preuve cet amant,
Qui brûla sa maison pour embrasser sa Dame (2),
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement :
Le conte m'en a plu toujours infiniment :
Il est bien d'une ame espagnole,
Et plus grande encore que folle.

(*Depuis La Fontaine*). ITAL. Luig. Grillo, fav. 60.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *J'infère de ce conte*, etc. Malgré tout l'agrément répandu dans cette narration, dit M. Dardenne, on sent que l'essentiel y manque, je veux dire l'instruction ; car que peut-on recueillir de cette fable, sinon que la peur est la plus forte des passions ? maxime qu'on pourroit contester, mais qui, fût-elle généralement adoptée, ne peut être d'aucune utilité. D'ailleurs, ne dit-on pas communément qu'on ne guérit pas de la peur ? La Fontaine lui-même nous l'a appris dans sa fable *du Lièvre et des Grenouilles*.

Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh ! la peur se corrige-t-elle ?

Il étoit donc inutile que La Fontaine fît une fable pour nous apprendre que la peur est la plus forte des passions, et qu'il faut

travailler à en guérir, dès qu'il la tient incurable. (*Disc. prélim. des fabl.* p. 64.) Cette fable, ou plutôt ce conte, n'en est pas moins semé de traits charmans; entre autres ceux-ci :

Mais quoi? si l'amour n'assaisonne,
Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.

(2) *Cet amant,*

Qui brûla sa maison pour embrasser sa Dame. S. Evremond en parle aussi dans une de ses Lettres à madame la Duchesse de Mazarin : « Si vous permettez à mylord Montaign de se trouver chez lui, quand vous y logerez, je ne doute pas qu'il ne brûle sa maison, comme le Comte de Villa-Mediana brûla la sienne pour un sujet de moindre mérite. » (*Œuvr.* T. V, p. 163) Je croirois plutôt que notre poète avoit en vue un ancien fabliau dont voici l'idée. Un Chevalier amoureux d'une Dame, envoie vers elle son perroquet pour lui présenter une requête d'amour. La Dame accepte l'offre de son cœur; mais il s'agit de s'introduire auprès d'elle, et l'amant embarrassé n'en imagine aucun moyen. L'oiseau propose un expédient; c'est de mettre le feu au château, dans l'espérance que le trouble d'un pareil événement permettra peut-être à la belle de s'échapper. Il exécute son projet avec du feu grégeois qu'il porte sur la charpente dans sa patte. La Dame s'échappe en effet; elle vient au rendez-vous, et trouve que ce tour est le plus joli qui ait jamais été joué. (*Conte d'*Arnaud de Carcassès, *extr. de la Préf. des fabliaux* de Le Grand.)

P 2

FABLE XVI.

Le Trésor et les deux Hommes.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Abstemius, fab. 169. Ausone, épigr. (*).

UN homme n'ayant plus ni crédit, ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse (1),
C'est-à-dire, n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De se pendre, et finir lui-même sa misère,
Puisque aussi bien sans lui la faim le viendroit faire:
Genre de mort qui ne duit pas (2)
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention une vieille masure
Fut la scène où devoit se passer l'aventure :
Il y porte une corde, et veut avec un clou,
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse, et l'emporte :
Laisse-là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter (3) : ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,

(*) Qui laqueum collo nectebat repperit aurum,
Thesaurique loco, deposuit laqueum,
At qui condiderat, postquam non repperit aurum,
Aptavit collo quem reperit laqueum, etc.

L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent (4).
Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme?
Je ne me pendrai pas? Et vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai.
Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme:
Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.
Ce qui le consola peut-être,
Fut qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau.
Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs (5):
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la fortune fit?
Ce sont là de ses traits: elle s'en divertit.
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette Déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre:
Et celui qui se pendit,
S'y devoit le moins attendre.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. III. fab. 18. — LATINS. Desbillons, L. VIII. fab. 13. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 38.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Et logeant le diable en sa bourse.* Saint-Gelais a développé cette expression proverbiale dans son épigramme connue:

Un charlatan disoit en plein marché
Qu'il montreroit le diable à tout le monde,

Si n'y en eut, tant fût-il empêché,
Qui ne courût pour voir l'esprit immonde:
Lors une bourse assez large et profonde
Il leur deploie, et leur dit : Gens de bien,
Ouvrez vos yeux, voyez; y a-t-il rien ?
Non, dit quelqu'un des plus près regardans,
Et c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien,
Ouvrir sa bourse et ne voir rien dedans.

(2) *Ne duit pas. Duire*, plaire; comme *déduire*, divertir. La Fontaine : (*A madame la Duchesse de Bouillon.*)

Tout vous *duit*, l'histoire et la fable.

C'est-à-dire, tout vous plaît : il avoit emprunté ce terme des anciens poètes. Marot :

Qui la servoient de tout cela qui *duit*.
(*Complainte*, T. I. p. 515.)

(3) *Sans compter : ronde ou non*, etc. L'enjouement peut se répandre en toutes sortes de sujets, quelque sérieux, quelque tristes qu'ils soient; il y a toujours une manière de les présenter avec graces. (Batteux.)

(4) *Et trouve son argent*
Absent. Il n'est permis d'employer qu'avec la plus sévère retenue ces petits vers mutilés, appelés avec raison de vrais avortons de la poésie : l'exemple de La Fontaine, qui en a usé autrement, ne pourroit ici justifier l'abus.

(5) *L'avare rarement finit ses jours sans pleurs.* Morale excellente et parfaitement exprimée. Cet éloge ne doit pourtant pas s'étendre à ce qui est dit ici de la fortune.

FABLE XVII.

Le Singe et le Chat.

Bertrand avec Raton, l'un Singe, et l'autre Chat (1),
Commensaux d'un logis, avoient un commun maître.
D'animaux malfaisans c'étoit un très-bon plat :
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté ;
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage.
Bertrand déroboit tout : Raton, de son côté,
Etoit moins attentif aux Souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardoient rôtir des marons :
Les escroquer étoit une très-bonne affaire :
Nos galans (2) y voyoient double profit à faire (3),
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître.
Tire-moi ces marons : Si Dieu m'avoit fait naître
Propre à tirer marons du feu,
Certes, marons verroient beau jeu.
Aussitôt fait que dit : Raton avec sa patte (4),
D'une manière délicate,
Ecarte un peu la cendre, et retire les doigts,
Puis les reporte à plusieurs fois,
Tire un maron, puis deux, et puis trois en escroque ;
Et cependant Bertrand les croque.

Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.
Aussi ne le sont pas la plupart de ces Princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des Provinces,
Pour le profit de quelque Roi.

(Depuis La Fontaine). Françaïs. Fables en chansons, Liv. II. fab. 49.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Bertrand avec Raton*, etc. Madame de Sévigné envoyant à sa fille les Fables de La Fontaine encore dans leur nouveauté, lui cite celle-ci dont elle transcrit les premiers vers, comme un avant-goût du plaisir qu'elle lui promettoit à lire le reste. *Cela peint*, lui dit-elle. Tout autre éloge seroit froid après le jugement d'une femme telle que madame de Sevigne. (V. *ses Lettres* 52 et 54.)

(2) *Nos galans.* Revenons sur ce mot. Le père Du Cerceau le dérive du vieux mot *gallé*. Villon, dans son *Grand Testament*, pag. 17 :

Je plaings le temps de ma jeunesse,
Auquel j'ai plus qu'autre *gallé*.

C'est apparemment de cet ancien mot ganlois *galé*, qui signifie *se donner du bon temps*, ajoute le célèbre jésuite, que nous est resté le terme de *galant*. (*Lettr. sur les Poésies* de Villon, dans son édit. de ce poëte, p. 29.) Dans d'autres écrivains, il a une signification bien plus expressive, et c'est celle que La Fontaine lui a conservé ; celle de drôle, voleur, escroc. « Ce *galand* estant ja descouvert, » dit H. Etienne (*Apol*, T. II. p. 235.) d'un voleur qui avoit pris le déguisement du Cardinal Sermonette ; et Villon lui-même :

Pour trouver quelque tromperie,
Le gallant se voulut haster.
(*Franc. Rep. sec. part.* p. 27.)

(3) *Y voyoient double profit à faire*,

Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui. Faut-il s'étonner que ces jolis vers soient devenus proverbes? Il y a dans la société tant de *Bertrands*, tant de *Ratons* qui ne résistent point à l'appât de ce double profit à faire!

(4) *Raton avec sa patte*, etc. M. Dardenne louant dans La Fontaine son talent de peindre d'après nature, en cite pour exemple ces vers. La peinture, qui s'est souvent emparée de ce même sujet, n'a rien de plus vrai, de plus fini; je répéterai encore que la poésie a sur elle l'avantage du machiniste sur le décorateur. Elle donne à ses figures plus que la vie; elle leur imprime le mouvement et l'action.

FABLE XVIII.

Le Milan et le Rossignol.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Hesiod. oper. et dies, vers 201. Esope, fab. 3. — Latins. Anonyme, fab. 45. Abstem. fab. 92. Camerar. fab. 75, 210 et 270. Rimicius, III. 5. Romul. 27, dans l'*Appendice du Phèdre* de Barbou, pag. 123.

Après que le Milan ; manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfans du village (1),
Un Rossignol tomba dans ses mains, par malheur (2).
Le hérault du Printemps (3) lui demande la vie.
Aussi bien, que manger en qui n'a que le son?
Ecoutez plutôt ma chanson :
Je vous raconterai Terée et son envie (4).
-Qui, Terée? Est-ce un mets propre pour les Milans?
-Non pas, c'étoit un Roi, dont les feux violens
Me firent ressentir leur ardeur criminelle :
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle

Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.
Le Milan alors lui réplique :
Vraiment, nous voici bien, lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique.
—J'en parle bien aux Rois.—Quand un Roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles :
Pour un Milan, il s'en rira.
Ventre affamé n'a point d'oreilles (5).

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. III. fab. 1. M. l'abbé Aubert, Liv. VIII. fab. 2. Rich. Martelli, L. III. fab. 8 (même moralité).

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

MILAN, oiseau de proie de couleur fauve ou noire. Son bec, dont la partie supérieure est courbée comme dans les Oiseaux de proie, a environ deux pouces de long. Ses yeux sont larges, ses pattes et ses jambes jaunes; tout son plumage est souvent tacheté de blanc. Le Milan offre plusieurs traits de ressemblance avec la Buse; il est ignoble, lâche et immonde comme elle. « De tout temps, dit M. de Buffon, on a proscrit, rayé le Milan de la liste des Oiseaux nobles; de tout temps on a comparé l'homme grossièrement impudent, au Milan, et la femme tristement bête, à la Buse. »

LE ROSSIGNOL tient le premier rang entre les Oiseaux chanteurs. Il est un peu plus petit que le Moineau, quoiqu'il paroisse plus long; il ne pèse qu'une once. Son plumage est fauve, plus brillant aux ailes et à la queue : il vit d'insectes, et aime particulièrement les Araignées. Cet aimable musicien fait entendre les plus beaux sons, sur-tout quand sa femelle couve. Lorsqu'il donne à son ramage toute son étendue, il le commence et le finit

sur treize tons différens, avec une variété successive et des notes intermédiaires d'un choix si juste, que l'oreille en est charmée.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Et fait crier sur lui les enfans du village.* L'image s'affoiblit au lieu de s'accroître ; ce qui est contre les règles du goût.

(2) *Tomba dans ses mains, par malheur.* Mettez *tomba par malheur dans ses mains.* Ce sont les mêmes mots, ce n'est plus le même sentiment. Rejetté à la fin, ce mot appelle sur soi et fixe l'attention du lecteur, qui s'attendrit avec le poète sur le sort de l'innocence. — *Mains* au lieu de *griffes.* Son secret lui échappe, c'est que tous les Milans ne sont pas oiseaux.

(3) *Le Hérault du printemps.* La Fontaine a dit en un seul mot ce que M. de Saint-Lambert a déployé dans plusieurs vers ; mais ces vers sont assez beaux pour ne pas déplaire après ceux de La Fontaine.

Déjà le rossignol fait retentir les bois,
Il sait précipiter et rallentir sa voix ;
Ses accens variés sont suivis d'un silence
Qu'interrompt avec grace une juste cadence.
Immobile sous l'arbre où l'oiseau s'est placé,
Souvent j'écoute encor quand le chant a cessé.
(Poëme *des Saisons, chant du Printemps.*)

(4) *Je vous raconterai Térée et son envie.* Térée, Roi de Thrace, avoit pour épouse Progné, sœur de Philomèle, pour laquelle il conçut une passion incestueuse. Rendu plus furieux après ses criminelles jouissances par le regret de n'avoir pas eu de complice, il punit Philomèle en l'enfermant dans une tour, et lui faisant arracher la langue, de peur qu'elle ne révélât les peines de son barbare assassin. La Princesse trouva le moyen d'instruire sa sœur de ses infortunes, et de l'intéresser à sa vengeance, en lui faisant passer une tapisserie où elle avoit représenté sa tragique histoire.

(5) *Ventre affamé n'a pas d'oreilles.* Proverbe qui des Grecs a passé chez les Latins, et de-là dans les autres nations. Panurge en a fait un usage plaisant dans quelque endroit du *Pantagruel*

(L. II ch. 9.) C'est l'exorde d'un discours très-grave de Caton le censeur au Peuple romain sur la loi agraire. Ç'a été là toute la morale des Loups et des Milans de tous les pays.

Dans une des fables de Cammermeister, un Epervier qui a saisi les petits d'un Rossignol, s'apprête à les dévorer, lorsque leur mère éperdue offre à leur bourreau de lui chanter une belle chanson; celui-ci refuse, et dévore. Il est bientôt après surpris par un oiseleur, qui venge ainsi le Rossignol.

FABLE XIX.

Le Berger et son Troupeau.

(*Avant La Fontaine*). — LATINS. Abstemius, fab. 127.

Quoi! toujours il me manquera (1)
Quelqu'un de ce peuple imbécille!
Toujours le Loup m'en gobera!
J'aurai beau les compter: ils étoient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin!
Robin mouton, qui par la ville
Me suivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde.
Hélas! de ma musette il entendoit le son:
Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah! le pauvre Robin-Mouton!
Quand Guillot (2) eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre Agneau,
Les conjurant de tenir ferme:
Cela seul suffiroit pour écarter les Loups.

Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous,
De ne bouger non plus qu'un terme (3).
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton (4)
Qui nous a pris Robin-Mouton (5).
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre :
Un Loup parut, tout le troupeau (6) s'enfuit.
Ce n'étoit pas un Loup, ce n'en étoit que l'ombre.
Haranguez de méchans soldats,
Ils promettront de faire rage (7) :
Mais au moindre danger, adieu tout leur courage :
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, Liv. III. fab. 22. — LATINS. Deabillons, Liv. VII. fab. 12.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Quoi! toujours il me manquera*, etc. Nous avons vu de ces exordes où le discours a une forme directe et dramatique. Tout ce début est remarquable par le naturel des images, par le désordre de l'expression, quelqu'un *de ce peuple*..... J'aurai beau *les* compter; *ils étoient plus de mille;* désordre qui convient bien au ton de la douleur, par le sentiment dont il est animé, et les idées gracieuses que la muse du poète a su mêler à son récit.

Hélas ! de ma musette il entendoit le son :
Il me sentoit venir, etc.

(2) *Quand Guillot*. C'est le même sans doute que celui de sa fable du *Loup devenu Berger : Guillot, le vrai Guillot*. (L. III. f. 3.)
Guillot ou *Guillaume*, *Guillielmum*, « *Guillotum vulgus* cognominat ». Jean de la Bruyère Champier (*de re Cibariâ*, L. XV, ch. 1.) Rabelais donne ce nom à un songeur. (T. III. p. 76.)

(3) *Non plus qu'un terme*, espèce de statue ou borne qu'on met dans les campagnes pour diviser les possessions.

(4) *Etouffer le glouton.* Ainsi le présomptueux promet toujours plus qu'on lui demande. Les vœux du harangueur se bornoient à desirer une contenance ferme :

Cela seul suffiroit pour écarter les Loups.

(5) *Robin-Mouton.* Panurge à Dindenaud : Vous avez, ce crois-je, nom *Robin-Mouton.* (*Pantagr.* L. IV. ch. 6.) « Appeller quelqu'un : plaisant Robin ; c'est le traiter d'animal, aussi sot que l'est le Mouton, qui passe pour le plus niais de tous les quadrupèdes. A l'égard de *Robin* dans la signification de *Mouton*, ce mot pourroit bien venir de *rupinus.* Les Moutons doivent avoir la tête dure en quelque manière comme la roche, pour se heurter aussi rudement qu'ils le font, lorsqu'ils se battent entre eux ; et à Metz, lorsqu'en badinant, on donne à un enfant de petites croquignoles sur le front, on appelle cela lui toquer sur le *Robin.* » (Le Duchat, *Notes sur Rabel.* T. IV. p. 23.)

(6) *Un Loup parut, tout le troupeau s'enfuit.*

Ce n'étoit pas un Loup, ce n'en étoit que l'ombre. « Voyez quel effet de surprise produit ce dernier vers, et avec quelle force, quelle vivacité ce tour peint la fuite et la timidité des Moutons. » (Champfort.) Le même Champfort blâme dans cette fable le *défaut* de moralité. Ce jugement nous paroît bien sévère. L'apologue ne borne pas ses leçons à offrir des préceptes de vertu ; il fronde les vices et les ridicules de la société. Or n'en est-ce pas un bien commun que cette vaine jactance de nos faux braves que rien n'intimide, à les en croire, pourvu qu'ils soient loin du danger.

Respicere exemplar morum vitæque jubebo
Doctum imitatorem.

(7) *Faire rage.* Villon : de blazonner *ils firent rage.* (*Sec. pari, Franch. Rep.* p. 27.) Et

Il vint ung Breton estrader,
Qui faisoit *rage* d'une lance. (*Ibidem.* p. 42.)

Dans une fable de M. Vitallis (*les Loups, les Chiens et les Bergers*) l'insurrection des Moutons s'exécute ; les voilà devenus Lions, et les oppresseurs périssent. — Bon pour le conseil ; mais du projet à la réalité, il y a bien loin.

Fin du neuvième livre.

LIVRE DIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Les deux Rats, le Renard et l'Œuf.

(*Voy.* Spon. *Voyage d'Italie*, Apologie des Bêtes, poëme, pag. 132. *Voy.* les notes.)

DISCOURS

A MADAME DE LA SABLIÈRE (1).

Iris, je vous louerois : il n'est que trop aisé ;
Mais vous avez cent fois notre encens refusé (2),
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point (3), je souffre cette humeur,
Elle est commune aux Dieux, aux Monarques, aux Belles.
Ce breuvage vanté (4) par le Peuple rimeur,
Le nectar, que l'on sert au Maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les Dieux de la terre,
C'est la louange, Iris, vous ne la goûtez point.
D'autres propos chez vous récompensent ce point,
Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses :
Jusques-là qu'en votre entretien
bagatelle à part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde, et sa croyance,
La bagatelle, la sience,

Les chimères, le rien, tout est bon : je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre où Flore épand (5) ses biens :
Sur différentes fleurs l'Abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose (6).
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais,
Qu'en ces Fables aussi j'entremêle des traits
De certaine philosophie
Subtile, engageante, et hardie.
On l'appelle nouvelle (7). En avez-vous ou non
Ouï parler ? Ils disent donc
Que la Bête est une machine,
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'ame, en elle tout est corps ;
Telle est la Montre qui chemine (8),
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde.
La première y meut la seconde,
Une troisième suit ; elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la Bête est toute telle :
L'objet la frappe en un endroit :
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle :
Le sens de proche en proche aussi-tôt la reçoit.
L'impression se fait. Mais comment se fait-elle ?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvemens que le vulgaire appelle
Tristesse,

Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états:
Mais ce n'est point cela, ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc? Une Montre. Et nous? C'est autre chose.
Voici de la façon (9) que Descartes l'expose,
Descartes, ce mortel dont on eût fait un Dieu
Chez les Payens (10), et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.
Voici, dis-je, comment raisonne cet Auteur.
Sur tous les Animaux, enfants du Créateur,
J'ai le don de penser; et je sais que je pense.
Or vous savez, Iris, de certaine science,
Que quand la Bête penseroit,
La Bête ne réfléchiroit
Sur l'objet, ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elle ne pense nullement (11).
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire; ni moi. Cependant, quand aux bois (12)
Le bruit des cors, celui des voix
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
A présenter aux Chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagêmes

Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!
On le déchire après sa mort :
Ce sont tous ses honneurs suprêmes (13).

Quand la Perdrix (14)
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le Chasseur et le Chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis quand le Chasseur croit que son Chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme, qui confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du Nord il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent ainsi qu'aux premiers temps
Dans une ignorance profonde:
Je parle des humains : car quant aux animaux (15),
Ils y construisent des travaux,
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste, et dure en son entier;
Après un lit de bois, est un lit de mortier :
Chaque Castor agit : commune en est la tâche:
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche (16).
Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.
La République de Platon
Ne seroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.

Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces Castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire;
Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit,
Que je tiens d'un Roi plein de gloire.
Le défenseur du Nord vous sera mon garant :
Je vais citer un Prince aimé de la victoire :
Son nom seul est un mur à l'Empire Ottoman;
C'est le Roi Polonais (17); jamais un Roi ne ment (18).
Il dit donc que sur sa frontière
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :
Le sang qui se transmet des pères aux enfants,
En renouvelle la matière.
Ces animaux, dit-il, sont germains du Renard (19).
Jamais la guerre avec tant d'art (20)
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.
Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx, et mère des Héros,
Exercent de ces animaux,
Le bon sens et l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devroit

Rendre Homère. Ah! s'il le rendoit,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure (21),
Que diroit ce dernier sur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déjà dit : qu'aux bêtes la nature
Peut, par les seuls ressorts, opérer tout ceci (22);
Que la mémoire est corporelle;
Et que pour en venir aux exemples divers,
Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.
Nous agissons tout autrement.
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :
Je sens en moi certain agent;
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même :
De tous nos mouvemens c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il?
C'est-là le point. Je vois l'outil
Obéir à la main; mais la main, qui la guide?
Eh! qui guide les cieux, et leur course rapide?
Quelque Ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts.

L'impression se fait : le moyen, je l'ignore (23) ;
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;
Et s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignoroit encore.
Nous et lui, là-dessus, nous sommes tous égaux.
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point :
Que la plante après tout n'a point.
Cependant la plante respire :
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux Rats cherchoient leur vie (24) : ils trouvèrent un œuf.
Le dîné suffisoit à gens de cette espèce :
Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvassent un Bœuf (25).
Pleins d'appétit et d'alégresse,
Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut. C'étoit maître Renard,
Rencontre incommode et fâcheuse :
Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter,
Puis des piés de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner,
C'étoit chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue (26),
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis, malgré quelques heurts (27) et quelques mauvais pas,

L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit.

Pour moi, si j'en étois le maître,
Je leur en donnerois aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerois à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort.
Je subtiliserois (28) un morceau de matière,
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atôme, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif, et plus mobile encor
Que le feu : car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée; et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrois mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement;
Sans qu'un Singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois notre lot infiniment plus fort :
Nous aurions un double trésor :
L'un, cette ame pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'Univers, sous le nom d'animaux :
L'autre, encore une autre ame (29), entre nous et les Anges,

Commune en un certain degré ;
Et ce trésor à part créé,
Suivroit parmi les airs les célestes phalanges,
Entreroit dans un point sans en être pressé,
Ne finiroit jamais quoiqu'ayant commencé ;
Choses réelles quoiqu'étranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du Ciel en nous ne paroîtroit
Qu'une tendre et foible lumière ·
L'organe étant plus fort, la raison perceroit
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperoit
L'autre ame imparfaite et grossière.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) « Comment nommer madame de la Sablière, sans bénir la mémoire de l'excellente amie de La Fontaine, de sa digne bienfaitrice, qui s'étoit fait un devoir et un plaisir d'écarter loin de lui tous les soins, tous les embarras ? » M. de la Harpe (*Eloge de La Fontaine*, 2e. part.) Un goût éclairé pour les lettres et la philosophie l'avoit rapprochée de notre poète. C'est pour elle que Bernier fit l'abrégé de Gassendi.

(2) *Notre encens refusé.* Depuis que les règles de notre poésie sont invariablement fixées, on ne se permettroit plus de telles inversions.

(3) *Je ne les blâme point.*

Qui veut être loué, mérite qu'on le loue.
(M. de la Harpe. *Réponse d'Horace à Voltaire.*)

(4) *Ce breuvage vanté . . le Nectar.* C'est un point de critique encore indécis, malgré toutes les recherches de l'érudition, que de savoir si le Nectar étoit un breuvage ou un aliment solide. Anaximandre, ancien poète cité par Athenée, le Varron des Grecs, dit clairement que les Dieux buvoient l'Ambroisie, et *mangeoient le Nectar.* Il y joint le témoignage d'un écrivain que lui seul nous

a fait connoître, et celui de Sapho, dont l'autorité seroit bien puissante, si les partisans de l'opinion contraire n'avoient par devers eux Lucien, Snidas, Horace, et sur-tout le divin Homère. C'est là la source de la tradition qui faisoit dire à Malherbe :

Quand son Henri, de qui la gloire
Est une merveille à mes yeux,
Loin des hommes s'en alla *boire*
Le Nectar aveeque les Dieux.
(*Ode à la Reine-Mère.*)

Le marquis de la Fare, dans ses jolies stances *sur la vieillesse d'un Philosophe voluptueux* :

Nectar qu'on *avale* à longs traits.

Et Rabelais : « L'ordre du service feut tel que la dame ne mangea rien fors céleste ambroisie, rien ne *beut* que *Nectar* divin ». (*Pantagr.* T. V. p. 23.), etc. etc.

(5) *Epand.* Clément Marot :

Toutes sur lui de leurs yeux *espandirent*
Nouvelles eaux.
(*Eleg.* XXIII.)

(6) *L'Abeille s'y repose,*
Et fait des fleurs de toutes choses. Boileau a dit :

Comme on voit au printemps la diligente Abeille,
Qui du butin des fleurs va composer son miel.
(*Discours au Roi.*)

(7) *On l'appelle nouvelle.* Tous la nommoient ainsi : les ennemis du philosophe, pour la déprécier, comme opposée à la doctrine depuis si long-temps régnante des Péripatéticiens ; ses partisans, par honneur pour des opinions dont l'étonnante singularité commandoit au moins l'admiration, et ne redoutoit pas l'examen. Le magistrat d'Utrecht écrivant au professeur Emilius, pour le charger de l'oraison funèbre de M. Reneri, un des premiers disciples de Descartes, lui donnoit l'ordre exprès d'y faire entrer l'éloge du philosophe encore vivant, et de la *nouvelle* philosophie.

(8) *Telle est la montre qui chemine*, etc. Il a paru en 1732 un poëme en vers libres, par M. Morfouan de Beaumont, sous le titre *Apologie des Bêtes* (vol. in-8°.). C'est un traité complet sur

cette matière, écrit avec assez de facilité. Voici comme l'auteur présente la même comparaison :

Vous ne faites de nous que des montres sonnantes
Dont, lorsque le timbre est frappé,
Les machines retentissantes
Rendent le même son qui nous est échappé.
Eh bien! nous voilà donc transformés en pendules? etc.

(Page 19.)

On répond par des faits tirés de l'histoire des animaux. C'est le procédé de La Fontaine.

(9) *Voici de la façon.* Cela se dit encore dans quelques provinces, mais ne s'écrit pas.

(10) *Descartes, ce mortel dont on eût fait un Dieu,* etc. L'éloge est magnifique : il n'est que vrai, et point achevé. On nous saura gré de faire connoître cet autre portrait du philosophe, moins précis, mais aussi éloquent :

Vils tyrans qui teniez l'Univers en enfance,
Fuyez : Descartes naît, et le doute avec lui;
La méthode le suit, la vérité s'avance;
Sur une base enfin j'apperçois l'évidence.
Descartes l'y plaça. Cieux, terres, élémens,
Et la matière et l'ame, et l'espace et le temps,
Descartes soumet tout à son puissant génie,
Tout s'épure au creuset de la philosophie.
Du centre de la terre à la voûte des cieux,
Rien ne peut arrêter cet Aigle audacieux;
Il franchit la nature : ainsi les Dieux d'Homère
Touchent en un clin d'œil l'un et l'autre hémisphère.
Descartes s'égara dans ce vaste contour :
On l'a dit, je le sais; mais, dans son vol sublime,
Il a mis un fanal sur les bords de l'abîme :
Il a guidé Newton qui nous guide à son tour.

(11) *Descartes va plus loin, et soutient nettement*
Qu'elle ne pense nullement. Avant Descartes, d'autres philosophes avoient soutenu la même doctrine. En 1554, un Médecin espagnol publia à Medina del Campo un ouvrage intitulé : *An-*

toniana Margarita, où il avance que les animaux ne pensent pas. C'est le premier auteur que l'on sache qui ait soutenu ce système; il s'appeloit Gomerius Pereira. Il avoit pour adversaires entre autres Michel de Palacios. Les mêmes argumens dont il se sert ont été employés par Descartes; mais I ntetiere dunte que cet écrivain ait été connu de Descartes, qui lisoit peu.

(12) *Cependant quand aux bois*, etc « Quelle distance, dit M. de la Harpe, du Corbeau qui laisse tomber son fromage, à cette fable, si pourtant on ne doit pas donner un titre plus relevé à un ouvrage beaucoup plus étendu que ne doit l'être un simple apologue (*), à un véritable poëme plein d'idées et de raison; mais dans lequel la raison parle toujours le langage de l'imagination et du sentiment! » (*Eloge de La Fontaine.*)

(13) *Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!*
On le déchire après sa mort:
Ce sont tous ses honneurs suprêmes. Quelle touchante sensibilité! La Fontaine n'est pas simplement un avocat qui plaide une cause avec éloquence; c'est un ami qui s'affectionne, qui s'attendrit sur la perte de ce qui lui fut cher.

(14) *Quand la perdrix*, etc. « Je demande s'il existe en poésie un tableau plus parfait; si le plus habile peintre me montreroit sur la toile plus que je n'en vois dans les vers du poëte? Comme le Chasseur et le Chien suivent pas à pas la Perdrix qui *se traîne* avec le vers? Comme un hémistiche rapide et prompt vous montre le Chien *qui pille!*... Ce dernier mot est un élan, un éclair; et avec quel art l'autre vers est suspendu, quand la Perdrix *prend sa volée!* Elle est en l'air, et vous voyez long-temps l'homme immobile, qui *confus*, *des yeux en vain* la suit; le vers se prolonge avec l'étonnement. » M. de la Harpe (*Eloge de La Fontaine*, page 30.) Plutarque avoit fait sur les Perdrix la même observation, pour en faire honneur à la tendresse maternelle. (V. *Traité de l'Amour des pères et mères pour leurs enfans*, T. VI. de Ricard, page 310.) Elle est d'ailleurs conforme au témoignage de tous les Naturalistes. — M. Aubert a essayé de lutter contre le génie de La Fontaine dans une semblable description. (Liv. VIII. f. 47.)

(*) Observez qu'en effet le Poète donne à cette composition le titre de *Discours.*

(15) *Je parle des humains, car quant aux animaux.* « Voilà un excellent trait de satyre déguisée en bonhommie. Swift ou Lucien, voulant mettre les hommes au-dessous des animaux, ne s'y seroient pas mieux pris. » (Champfort.) Parmi les *animaux* qu'il oppose *aux humains*, le poète a choisi le Castor, quadrupède amphibie, qui dans les déserts se réunit en société. Cet animal est doux, familier, un peu triste, même un peu plaintif, sans passions violentes, sans appétits véhémens; cependant occupé sérieusement de l'amour de sa liberté. C'est dans les mois de juin et de juillet que les Castors commencent à se rassembler pour vivre en société. Ils arrivent de tous côtés, et forment bientôt une troupe de deux ou trois cents. Rien de plus intéressant que de les voir abattre des arbres gros comme des hommes, en tailler des pieux avec leurs seules dents incisives;

Ils sont en même temps maçons et charpentiers:
Leurs dents taillent le bois, leur queue est leur truelle,
Et leurs pieds sont leur manivelle.

(16) *Le vieux y fait marcher*, etc. Un poëte moderne déjà cité rapporte la même circonstance:

Tous les Chasseurs ont observé
Qu'à ce rude travail un vieux Castor préside,
Jusqu'à ce qu'il soit achevé,
Et qu'il sert aux jeunes de guide.
(*Poëme de l'Apologie des Bêtes*, p. 90.)

Ces vers sont exacts. Nous pourrions en citer de plus harmonieux, par exemple, ceux que M. Roucher a consacrés à la gloire des Castors, dans le chant V^e^. de son poëme des Mois.

(17) *C'est le roi Polonois.* Cet immortel Sobieski, vainqueur des Turcs à Chotzin, en 1673, et sous les murs de Vienne en 1683. Il parloit presque toutes les langues de l'Europe, et avoit autant d'esprit que de bravoure. L'abbé Coyer a écrit sa vie en 3 vol. in-12.

(18) *Jamais un Roi ne ment.* Plaisante observation que l'on s'étonne de voir sortir du milieu de ces idées si graves et si philosophiques.

(19) *Sont germains du Renard*, expression latine: en français ce mot ne se dit qu'au substantif. Il a le *germain* sur vous.

(20) *Jamais la guerre avec tant d'art.* Tout ce récit est conforme à ce qu'en raconte le cardinal de Polignac, dans son Poëme de l'Anti-Lucrèce, comme témoin oculaire.

Vidi quà turbidus ire Danustris
Incipit, ac patulos Dacorum adlambere campos,
Ukraniâ in pingui....
Vidi belligeras acies et castra ferarum,
Queis color haud cunctis unus; nigrantia terga
Sunt aliis, fulvæque aliis per corpora setæ.
Bubaces patriâ dixerunt voce Poloni,
Vulpinum genus, etc.

(Lib. V. p. 55.)

Que l'on dise encore, après avoir lu ce morceau, que Lucrèce et Virgile ont emporté avec eux le secret des beaux vers latins.

(21) *Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure.* Descartes, mort en 1650, plus de trente ans avant la publication de ces fables. Il est appelé ici le *rival d'Epicure*, à cause de l'analogie de ses tourbillons avec ceux du philosophe de Gargetium, on peut-être parce qu'il eut pour principal antagoniste le célèbre Gassendi, qui fit revivre Epicure et sa doctrine.

L'opinion que les Bêtes étoient de simples automates, ne fut qu'un fruit de l'extrême jeunesse de l'auteur, auquel ses amis ou ses ennemis donnèrent plus d'importance que lui-même. (V. *Vie de Descartes*, par Baillet, p. 53.) Les uns ont voulu qu'il ait emprunté ce système de l'espagnol Pereira, mais Descartes ne l'avoit pas lu; d'autres n'y voient qu'un système créé au besoin de son principe sur la distinction de la substance pensante et de la substance étendue; d'autres enfin, une déduction immédiate, nécessaire du dogme de la spiritualité de l'ame et de la bonté de Dieu; comme si toutes ces questions n'étoient pas aussi indépendantes l'une de l'autre, qu'elles sont réellement étrangères à la gloire du philosophe.

(22) *Qu'aux Bêtes la nature*, etc. On lit dans le poëme de l'*Apologie des Bêtes* (p. 23.)

La machine automate et son arrangement
N'a point la faculté d'agir par jugement:
Avec tous ses ressorts d'une industrie extrême,

Elle ne peut penser ni sentir par soi-même ;
Mais la nature en nous formant, etc.

Quelle différence de ton ! cependant ce sont les mêmes idées ; et l'on ne peut refuser au poëme moderne quelque verve, et de l'exactitude.

(23) *L'impression se fait ; le moyen, je l'ignore*, etc. Comparez encore avec ces vers ceux du poëme de l'*Apologie des Bêtes* sur la même incertitude : *Je ne dispute point*, etc. pag. 30.

(24) *Deux Rats cherchoient leur vie*, etc.

Ces Rats, d'une espèce assez fine,
Sont presque aussi gros qu'une fouine ;
Ils savent dans l'été faire pour leur hiver
Ample provision de foin tout le moins verd,
Et voici comme ils s'y prennent :
Chacun d'eux tour à tour fait sa tâche à propos,
L'un se tient couché sur le dos,
D'autres en cet état tout doucement le traînent
Chargé de sa botte de foin,
Que ses pattes qu'il dresse embrassent avec soin ;
Et par sa queue ainsi traîné dans leur logette,
Il leur sert de cheval et même de charrette.

(*Apolog. des Bêtes*, p. 132.)

Voici des témoignages brillans en faveur de l'adresse dont le Rat est doué. L'anecdote que l'on va lire prouve quelque chose encore de plus « J'étois, dit le celèbre observateur Josephe Pardewe, j'étois ce matin dans mon lit à lire : j'ai été interrompu tout-à-coup par un bruit semblable à celui que font les Rats qui grimpent entre une double cloison, et qui tâchent de la percer. Le bruit cessoit quelques momens et recommençoit ensuite. Je n'étois qu'à deux pieds de la cloison : j'observois attentivement ; je vis paroître un Rat sur le bord d'un trou ; il regarde sans faire aucun bruit, et ayant apperçu ce qui lui convenoit, il se retire. Un instant après, je le vis reparoître ; il conduisoit par l'oreille un autre Rat plus gros que lui, et qui paroissoit vieux. L'ayant laissé sur le bord du trou, un autre jeune Rat se joint à lui : ils parcourent la chambre, ramassent des miettes de biscuit qui, au souper

de la veille, étoient tombées de la table, et les portent à celui qu'ils avoient laissé au bord du trou. Cette attention dans ces animaux m'étonna. J'observois toujours avec plus de soin; j'apperçus que l'animal auquel les deux autres portoient à manger, étoit aveugle, et ne trouvoit qu'en tâtonnant le biscuit qu'on lui présentoit. Je ne doutai plus que les deux jeunes ne fussent ses petits, qui étoient les pourvoyeurs fidèles et assidus d'un père aveugle.... J'étois dans une rêverie agréable, admirant toujours ces petits animaux, que je craignois qu'on n'interrompît. Une personne entra dans ce moment; les deux jeunes Rats firent un cri, pour avertir l'aveugle; et malgré leur frayeur, ne voulurent pas se sauver, que le vieux ne fût en sûreté. Ils rentrèrent à sa suite, et ils lui servirent, pour ainsi dire, d'arrière-garde. »

(25) *Qu'ils trouvassent un bœuf.* Ce vers et le précédent ne sont que pour le besoin de la rime.

(26) *L'écornifleur n'étant qu'à demi-quart de lieue.* On demande comment les Rats ont pu sentir leur ennemi à une distance si éloignée? *Écornifleur*, parasite qui cherche à vivre aux dépens d'autrui. (Ménage, Trévoux, etc.)

(27) *Quelques heurts*, chocs. La Fontaine. *Un heurt survient.* (L. VII. f. 11.) Vieux mot. On dit encore *heurter.* Ménage le dérive de l'italien *urtare*, ou du flamand *hurten*, qui viennent du latin *ortare*, qui se trouve dans la loi Salique en la même signification.

(28) *Je subtiliserois*, etc. Quelque vague, quelque chimérique que soit une pareille transaction, toujours est-elle moins dure que le système des *Bêtes machines*, et moins déraisonnable que la transformation des Diables en Bêtes, imaginée par le célèbre Père Bougeant.

(29) *L'autre encore une autre ame.* Il y a dans ce rêve du Bonhomme un composé d'Empédocles et de Platon qui fait honneur à son cœur, sans faire tort à son esprit. Nous avons, disoit le philosophe d'Agrigente, deux ames, l'une sensitive, grossière, corruptible, composée des quatre élémens; l'autre, intelligente, indissoluble, émanée de la Divinité même. Tout le monde connoît les brillantes spéculations du disciple de Socrate sur l'ame; et voilà la mine où La Fontaine a puisé son trésor.

FABLE II.

L'Homme et la Couleuvre.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Pilpay, T. II. p. 276, — Latins. Camérar. fab. 259, pag. 289. — Français. Marie de France. Ysopet, manusc. de la bibliothèque du Roi, n°. 7218 (*l'Homme, le Serpent et le Renard*).

Un homme vit une Couleuvre:
Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'Univers.
A ces mots, l'animal pervers
[C'est le serpent (1) que je veux dire,
Et non l'homme, on pourroit aisément s'y tromper];
A ces mots, le Serpent se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac; et ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,
L'autre lui fit cette harangue.
Symbole des ingrats (2)! être bon aux méchants,
C'est être sot; meurs donc: ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le Serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put: S'il falloit condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourroit-on pardonner?
Toi-même tu te fais ton procès: je me fonde
Sur tes propres leçons: jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les: ta justice
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice:
Selon ces loix condamne-moi:

Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise,
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le Serpent, c'est l'Homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre : il recula d'un pas.
Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles :
Je pourrois décider, car ce droit m'appartient :
Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.
Une Vache étoit-là (3) : l'on l'appelle, elle vient ;
Le cas est proposé. C'étoit chose facile ;
Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeller ?
La Couleuvre a raison, pourquoi dissimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années :
Il n'a, sans mes bienfaits, passé nulles journées :
Tout n'est que pour lui seul : mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé que les ans
Avoient altérée ; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin, me voilà vieille (4) ; il me laisse en un coin
Sans herbe : s'il vouloit encor me laisser paître !
Mais je suis attachée ; et si j'eusse eu pour maître
Un Serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude ? Adieu. J'ai dit ce que je pense.
L'homme tout étonné d'une telle sentence,
Dit au Serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit ?
C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce Bœuf (5) ? Croyons, dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le Bœuf vient à pas lents (6) :
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête (7),

Il

Il dit que du labeur (8) des ans
Pour nous seuls il portoit les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines (9)
Qui, revenant sur soi, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne (10), et vend aux animaux;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avoit, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré (11): puis quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
Achetoient de son sang l'indulgence des Dieux (12).
Ainsi parla le Bœuf. L'homme dit: Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur:
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. L'Arbre étant pris pour Juge,
Ce fut bien pis encore. Il servoit de refuge,
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents:
Pour nous seuls il ornoit les jardins et les champs.
L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sût faire:
Il courboit sous les fruits: cependant pour salaire
Un rustre l'abattoit, c'étoit là son loyer (13);
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au Printemps, ou du fruit en Automne,
L'ombre, l'Eté; l'Hiver, les plaisirs du foyer.
Que ne l'émondoit-on, sans prendre la cognée?
De son tempérament, il eût encor vécu.
L'homme trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu (14),
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là!
Du sac et du Serpent aussi-tôt il donna

Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :
La raison les offense ; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, Quadrupèdes et Gens,
Et Serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire ?
Parler de loin ; ou bien se taire (15).

(*Depuis La Fontaine*). ITALIENS. Pignotti, fav. 16.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

COULEUVRE. La Couleuvre ordinaire est un reptile que l'on regarde comme la plus grande espèce de nos Serpens. Elle est longue ordinairement comme le bras, ronde et grosse de deux pouces ; sa tête est plate, sa bouche garnie de dents aiguës, sa langue noire et fourchue à l'extrémité ; lorsque l'animal est en colère, il la lance au dehors. La morsure de nos grosses Couleuvres, quand elles sont irritées, peut occasionner des inflammations. La Couleuvre habite les bois, les lieux déserts et pierreux : elle change de peau tous les ans, dans la saison de l'été.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *L'animal pervers*

C'est le Serpent, etc. Ainsi dans la fable précédente, accusant l'ignorance des habitans du Nord :

Je parle des humains ; car quant aux animaux, etc.

« Voilà de ces traits auxquels on reconnoît dans La Fontaine un mélange unique de finesse et de naïveté ; une simplicité qui donne de la grace à sa finesse ; une finesse qui rend sa simplicité piquante. » (Marmontel.)

(2) *Symbole des ingrats !* On reproche au Serpent de piquer

le sein qui le réchauffe. (V. la fable X. de ce même Livre.) Dans la fable de Camérarius, le Serpent, énorme Dragon, a rendu service à l'homme, qui pour se dissimuler le crime de son ingratitude, en charge la victime qu'il a dévouée à la mort.

(3) *Une Vache étoit là*. Au lieu d'une Vache, Camerarius admet un Cheval pour arbitre. La différence est à l'avantage du fabuliste français. L'homme ne ménage pas plus l'un que l'autre de ces animaux; mais du moins il ne plonge pas le couteau dans le sein du Cheval pour se repaître de sa chair après l'avoir égorgé.

(4) *Enfin me voilà vieille*, etc. « Quel langage ! Peut-on n'en être pas ému ? Le cœur ne vous parle-t-il pas en faveur de l'animal qui se plaint ? » (M. de la Harpe, *Eloge de La Fontaine*, p. 22.) L'harmonie de l'expression seconde parfaitement la sensibilité de la pensée. Et la suite : *Il me laisse en un coin sans herbe*. Ce mot *sans herbe* rejetté avec tant d'art au vers suivant, et qui marque si bien le délaissement auquel on la condamne; cet abandon absolu, qui va jusqu'à refuser à la nourrice de l'homme ces pâturages que la nature prodigue même aux ennemis de l'homme; *S'il vouloit encor me laisser paître !* tout cela émeut, attendrit; tout cela fait bénir la mémoire de l'écrivain qui l'a dicté.

(5) *Croyons ce Bœuf*. Ce n'est pas là non plus l'animal que Camérarius met en scène; c'est un Chien. Ici encore, la préférence est due à La Fontaine : les torts de l'homme envers le Bœuf sont bien plus graves qu'envers le Chien.

(6) *Le Bœuf vient à pas lents*, vaut le célèbre *d'un pas tranquille et lent* du Lutrin.

(7) *Quand il eut ruminé tout le cas*. L'emploi du mot *ruminer* est ici d'autant plus heureux, qu'il conserve à la métaphore toute la vérité de l'action qu'elle peint.

(8) *Du labeur*, ne se dit plus en prose; mais en vers il est fort bon, et ne sauroit être remplacé par le mot *travail*. (Batteux.)

Donc un nouveau *labeur* à ta gloire s'apprête.

(*Malherbe*.)

(9) *Parcourant sans cesser ce long cercle de peines*. Cette image est belle : elle a passé, de la poésie, au style noble de la conver-

sation. Aussi naturel que le langage de la Vache, celui du Bœuf a plus de noblesse; cela est dans l'ordre.

(10) *Ce que Cérès nous donne et vend aux animaux.* Antithèse empruntée de Séneque et de Voiture, puis imitée par La Fontaine dans son poëme de *Philémon et Baucis* :

Il lit au front de ceux que le luxe environne,
Que la Fortune *vend* ce qu'on croit *qu'elle donne.*

Ce n'est pas là un jeu de mots, c'est une opposition de pensées qui réunit la force à la précision.

(11) *Peu de gré.* L'emploi de ce mot, comme substantif, est borné à quelques cas précis. *Bon gré*, aller *de gré*, etc.

(12) *Achetoient de son sang*, etc. Dans les sacrifices où on l'immole comme victime expiatoire. Un style aussi relevé, dans la bouche, de qui? d'un simple animal, d'un Bœuf! cela ne semble-t-il pas tenir de la déclamation? Aussi l'ennemi ne manque-t-il pas de s'en prévaloir; relisez ce qui suit.

(13) *Un rustre l'abattoit, c'étoit là son loyer.* Loyer, prix, récompense.

L'amant dans ce verger pour loyer des traverses,
Qu'il passe constamment, etc.
(Ant. de Baïf, *Sonnet à Charles IX sur le Roman de la Rose.*)

(14) *Que l'on l'eût convaincu.* Plus haut :

Une vache étoit *là*, *l'on l'appelle*, *elle* vient.

Un écrivain vulgaire ne se permettroit pas ces cacophonies, et il auroit raison. La Fontaine est trop grand pour ces menus détails.

(15) *Parler de loin, ou bien se taire.* C'est le mot d'Esope à la cour de Crésus. « Ou il ne faut pas s'approcher des Rois, disoit-il à Solon, ou il ne faut leur dire que des choses agréables. » (*Voyez* Bayle, *Dict. crit. art.* Esope, *note* F.)

FABLE III.

La Tortue et les deux Canards.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Pilpay, T. II. pag. 112. Starkius, *Specim. Philosoph. Ind.* sect. I. pag. 119. — GRECS. Esope, fab. 62. Gabrias, suppl. fab. 8. — LATINS. Avien, fab. 2. Abstemius, fab. 108. Camérar. fab. 248, *aliàs*, 380.

UNE Tortue étoit, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère :
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux Canards, à qui la Commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire :
Voyez-vous ce large chemin (1) ?
Nous vous voiturerons par l'air en Amérique :
Vous verrez mainte République,
Maint Royaume, maint Peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant (2). On ne s'attendoit guère
De voir (3) Ulysse en cette affaire.
La Tortue écouta la proposition.
Marché fait, les Oiseaux forgent une machine
Pour transporter la Pélerine.
Dans la gueule en travers on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils : gardez de lâcher prise.
Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
La Tortue enlevée, on s'étonne par-tout

De voir aller en cette guise
L'animal lent, et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre Oison.
Miracle! crioit-on: Venez voir dans les nues
Passer la Reine des Tortues.
— La Reine! Vraiment oui: je la suis en effet (4):
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose:
Car lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage (5):
Ce sont enfants tous d'un lignage (6).

(*Depuis La Fontaine*). Français. Pesselier, Liv. III. f. 10 (*). Fables en chansons, Liv. I. fab. 33. — Latins. Jaïus, *Bibl. Rhet.* T. I. p. 749. Desbillons, Lib. VII. fab. 24.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

Tortue, espèce d'animal amphibie, recouvert en dessus et en dessous par une écaille ample, solide, voûtée. Sa tête ressemble à celle du Serpent, sa queue et ses pattes, à celles du Lézard. Elle se trouve sur les montagnes, dans les forêts, dans les bois. Elle vit de fruits et

(*) *L'Aigle et la Tortue.* La Tortue prie l'Aigle de la porter au séjour céleste. L'Oiseau y consent; mais pour la punir de son ambition, elle la laisse tomber à moitié chemin sur un quartier de rocher. Marie de France, fabuliste du XIII[e]. siècle, a une fable à-peu-près semblable, sous le titre de l'*Aigle* et de l'*Escarbot*.

d'herbes ; elle se nourrit aussi de vers. Masse informe et grossière, à peine peut-elle se traîner.

Canard. Il en est de deux sortes, le Canard sauvage et le Canard domestique. Le premier vole par troupes, fait son nid dans les joncs, dans les bruyères, près de l'eau. La chair en est plus estimée que celle du Canard domestique, avec qui d'ailleurs il a un grand rapport. Celui-ci vient originairement d'œuf de Canard sauvage. Il est d'une très-grande ressource à la campagne, et de peu de dépense. Il se nourrit de racines, de plantes aquatiques, de vers et d'insectes. On donne ses œufs à couver à des Poules. C'est un spectacle divertissant de voir les petits, à peine éclos, s'élancer vers l'eau la plus fangeuse, et s'y précipiter en nageant, tandis que la Poule, restée sur le bord, s'agite, bat de l'aile et crie pour les en tirer.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Volontiers gens boiteux*, etc. Si La Fontaine a créé des proverbes, il n'est pas moins heureux dans l'emploi des proverbes qu'il a trouvés. Témoin ces deux vers :

Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.

(2) *Ulysse en fit autant.* L'Abbé Batteux cite ce passage comme un modèle de finesse dans les allusions, lorsque l'on rapporte quelques traits qui figurent sérieusement ou en grotesque avec ce qu'on raconte. (*Princip. de Littér.* T. II. p. 20.)

Ulysse, Roi d'Itaque, immortalisé par les chants d'Homère, qui en a fait le héros de son poëme de l'Odyssée.

(3) *On ne s'attendoit guère de voir.* Il faudroit : *à voir.*

(4) *La Reine ! vraiment oui*, etc. Voilà un bien long discours, lorsqu'il ne faut à l'imprudente qu'un seul mot, que la seule action de desserrer les dents pour la précipiter et causer sa mort ; mais le genre se prête à ces légeres invraisemblances.

(5) *Parentage.* Malherbe.

> Sans être issu du *parentage*,
> Ou de vous, ou, etc.
> (Voyez l'édit. de Ménage, p. 163.)

(6) *Lignage.* Parenté, issue d'une même source. Il y a un vieux livre de généalogie sous le titre de *Royaux lignages.* Ce mot a vieilli; il n'est usité que dans le comique. (Trévoux.) Champfort trouve l'invention de cette fable un peu bizarre; mais il lui fait grace en faveur du mérite de l'exécution.

FABLE IV.

Les Poissons et le Cormoran.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Pilpay, T. I. *le Héron, l'Ecrevisse et les Poissons.* — LATINS. Camerarius. (Voyez la note 5.)

IL n'étoit point d'étang dans tout le voisinage,
Qu'un Cormoran n'eût mis à contribution:
Viviers et réservoirs lui payoient pension.
Sa cuisine alloit bien : mais lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout Cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets, ni rézeaux,
Souffroit une disette extrême.
Que fit-il? Le besoin, docteur en stratagême (1),
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une Ecrevisse.
Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important

A ce peuple ; il faut qu'il périsse :
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'Ecrevisse en hâte s'en va
Conter le cas : grande est l'émûte (2).
On court, on s'assemble, on députe
A l'Oiseau. Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garant ?
Etes-vous sûr de cette affaire ?
N'y savez-vous remède ? Et qu'est-il bon de faire ?
Changer de lieu, dit-il. Comment le ferons-nous !
N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,
L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connoît les chemins ;
Il n'est demeure plus secrette.
Un vivier que nature (3) y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre République.
On le crut. Le peuple aquatique
L'un après l'autre fut porté (4)
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, Cormoran le bon apôtre (5),
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit à leurs dépens,
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
En auroit aussi bien croqué sa bonne part.
Qu'importe qui vous mange ? Homme ou Loup, toute panse

Me paroît une à cet égard:
Un jour plutôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, L. III. fab. 6.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

Cormoran, Oiseau aquatique, excellent pêcheur; il a le ventre et la poitrine cendrés, le corps noirâtre, de la grosseur d'une Oie, le bec long, crochu à l'extrémité, à bords tranchans; il lui sert pour attraper et retenir le poisson; lorsqu'il a saisi sa proie, soit par le derrière, soit par le côté. Comme il ne pourroit l'avaler commodément, il le jette en l'air pour lui faire faire un demi-tour, et le rattrape par la tête, sans manquer son coup.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Le besoin, docteur en stratagême.* Dans la fable I. de ce même Livre: *Nécessité l'ingénieuse.*

(2) *L'émulte* pour *émoy*. Ce mot se trouve deux fois dans les fables de La Fontaine; il y en a peu d'exemples ailleurs. Mais il ne manque pas de synonymes qui l'expliquent.

(3) *Un vivier que nature.* Malherbe:

C'est une œuvre où *nature* a fait tous ses efforts.

Nous avons vu pourquoi l'article est supprimé.

(4) *Le peuple aquatique*,

L'un après l'autre, etc. *Le peuple*, nom collectif, ne peut pas être *porté l'un après l'autre*; il faudroit: *les habitans sont portés*, etc. « Mais si les libertés ne sont pas permises aux poètes, et surtout aux poètes de génie, il ne faut point faire de vers. » (Voltaire, *sur Corneille*, T. I. p. 421.)

(5) *Là, Cormoran, le bon apôtre. Grippeminaud, le bon apôtre.* (L. VII. f. 16.) Dans Camérarius (f. 89.) un Vautour invite les

petits oiseaux à une fête : ils s'y rendent en foule. Les voyant rassemblés, il les transporte, et les enferme dans sa demeure, où il les mange à loisir. Ici, c'est l'enlèvement des Sabines ; dans La Fontaine, c'est l'antre de Polyphême pour les compagnons d'Ulysse.

FABLE V.

L'Enfouisseur et son Compère.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Abstemius, fab. 169.

UN Pincemaille (1) avoit tant amassé,
Qu'il ne savoit où loger sa finance.
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire :
Car il en vouloit un ; et voici sa raison.
L'objet tente : il faudra que ce monceau s'altère
Si je le laisse à la maison ;
Moi-même de mon bien je serai le larron (2).
Le larron ? Quoi jouir ! c'est se voler soi-même ?
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire ;
Sans cela, c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,
Otent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,

Notre Homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin;
Il aima mieux la terre; et prenant son Compère,
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or;
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le Compère, il va vite
Lui dire: Apprêtez-vous, car il me reste encor
Quelques deniers: je veux les joindre à l'autre masse.
Le Compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut sage:
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir;
Et le pauvre voleur ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas mal-aisé de tromper un trompeur.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Richer, Liv. I. fab. 16. Fables en chansons, L. IV. fab. 50. — Latins. Desbillons, L. VIII. fab. 21.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Pincemaille*, avare qui ne dépenseroit pas *une maille*, une obole. Clément Marot:

Car votre argent, très-débonnaire Prince,
Sans point de faute est subject *à la pince*.
(*Ep. au Roi François I.*)

D'où il a fait le composé de *Pincemaille*.

Haut capitaine *Pincemaille*.
(*Coq-à-l'âne à Lyon Jamet.*)

(2) *Moi-même de mon bien je serai le larron.* Ce vers, d'un excellent comique, rappelle le trait de l'avare de Molière, à qui l'on reproche de dérober la nuit l'avoine de ses chevaux, et par-là d'être *le larron* de son propre bien. (Acte II. sc. 1.) Cette expression heureuse est due à Phèdre : *Ipsum te fraudas cibo.* L. IV. f. 20.)

Peu d'observations à faire sur cet apologue, remarquable toutefois par la vivacité du dialogue, la philosophie des réflexions, et la sagesse de sa morale.

FABLE VI.

Le Loup et les Bergers.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Pilpay, T. III. p. 116. —Grecs. Esope, dans Champfort, T. II. p. 329 (*). —Latins. Abstemius, fab. 134.—Français. Marie de France. Ysopet, fable *des deux Loups.* M. de Voltaire, *le Loup moraliste*, parmi ses Contes en vers, dans le *Porte-Feuille trouvé*, T. I. pag. 244, dans le *Fablier Français*, M. Dardenne, Liv. I. fab. 25.

UN Loup rempli d'humanité
[S'il en est de tels dans le monde (1)],
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il, et de qui ? de chacun.
Le Loup est l'ennemi commun :
Chiens, Chasseurs, Villageois s'assemblent pour sa perte ;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :

(*) « Un Loup passant près de la cabane de quelques Bergers, les vit mangeant un Mouton. Il leur cria : que ne diriez-vous point si j'en faisois autant ? »

C'est par là que de Loups l'Angleterre est déserte (2):
On y mit notre tête à prix.
Il n'est Hobereau (3) qui ne fasse
Contre nous tels bans publier (4):
Il n'est marmot osant crier (5),
Que du Loup aussitôt sa mère ne menace.
Le tout pour un Ane rogneux (6),
Pour un Mouton pourri, pour quelque Chien hargneux
Dont j'aurai passé mon envie.
Et bien! ne mangeons plus de chose ayant eu vie:
Paissons l'herbe; broutons, mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?
Disant ces mots, il vit des Bergers, pour leur rôt,
Mangeant un Agneau cuit en broche.
Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent: Voilà ses gardiens
S'en repaissant eux et leurs Chiens;
Et moi Loup, j'en ferai scrupule (7)?
Non, par tous les Dieux, non; je serois ridicule:
Thibaut l'Agnelet (8) passera
Sans qu'à la broche je le mette;
Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra.

Le Loup avoit raison. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux; et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or (9) autant que nous pourrons?
Ils n'auront ni croc, ni marmite?

Bergers, Bergers, le Loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en Hermite ?

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Vitallis, Liv. IV. fab. 24. Gay, *le Renard, à l'article de la mort* (imitations). — LATINS. Desbillons, Liv. I. fab. 15. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 64.

OBSERVATIONS DIVERSES.

La fable de Pilpay présente avec celle-ci des différences que nous ne devons point dissimuler. C'est un Bramine qui régente le Loup, et le force à rougir de sa mauvaise conduite. Il n'y a point là ce contraste piquant entre le ferme propos du Loup pénitent, et l'action qui va suivre. Cependant l'apologue oriental n'a pas été inutile à notre poète, sur-tout pour la composition de sa fable du Loup et du Renard, (Liv. XII. f. 9.) qu'il a détachée adroitement de ce cadre, trop chargé pour en faire un tableau à part. La fable de Marie diffère très-peu de celle de La Fontaine, dans la version qu'en a publiée M. Le Grand. (*Fabliaux*, T. IV. éd. in-8°. p. 267.); mais beaucoup plus dans le *Castoiment*, manuscrit du treizième siècle. (*Biblioth. de S. Germ. des Prés*, n°. 1830.) En voici un extrait dans son vieux langage.)

Jadis advint qun los promit
Que char (*chair*) ne mangeroit ce dist (*dit-il*)
Les quarante jors de caresme....
En un bois trova un moton (*mouton*)
Grans (*gras*) et refait sous la toison :
A soi-mesme il demanda
Qu'est-ce fait il que ge voi la ? (*dit-il, que je vois là ?*)
C'est un moton, ce m'est advis.
Ne fut-ce que ge ai promis
Que nule chair ne mangeroie,
De son costé me referoie. (*je me transporterois.*)
Gel' voi tot seul (*je le vois tout seul*) sans compaignie....
Ge puis bien prendre le moton,
S'il mangerai por mon saumon : (*en guise de*)
Que li saumons plus costeroit
Que li saumons ne renderoit (*feroit plus de dépense que de profit.*)

Doncques prist li los le moton,
S'il estrangla en un buisson,
Si le mangea sans demorer. (*sans délai.*)

Par cest flabel vos veuil monstrer, (*par cette fable, je veux*)
Si fait l'ome de manves cueur, (*ainsi agit l'homme pervers*)
Il ne peut laisser à nul fuer (*à rien faire, dans l'inaction*)
Son forfet ne sa glotonnerie.

M. Le Grand a aussi traduit cette fable (T. IV. p. 214).

Dans Dardenne, le Loup vieillissant se convertit, et persévère dans sa pénitence; mais il n'échappe point à la calomnie, qui ne voit dans son changement de vie que l'impossibilité d'être plus long-temps victime.

(1) *S'il en est de tels*, etc. Il falloit ce correctif pour lier le début au dénouement.

(2) *C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte.* En 961, Edgar, Roi de cette île, la délivra des Loups qui l'infestoient, « en changeant le tribut d'argent et de bétail que les Gallois lui devoient tous les ans, en 300 têtes de Loup, et faisant publier une amnistie générale pour toutes sortes de crimes commis jusqu'à présent, à condition que chaque criminel lui apporteroit dans un temps précis un certain nombre de langues de Loup, selon la qualité du crime dont il étoit coupable.» (Rapin-Thoyras, T. I. *éd. in-4°*. p. 300.)

(3) *Il n'est Hobereau. Hobereau* ou *Hobreau* est originairement le nom d'un oiseau de proie plus petit que le Milan, le même qu'on voit écrit *Aubereau* dans les poésies de Gaston de Foix:

Et aussi que deduyt d'oiseaux, (*le plaisir de la chasse aux oiseaux.*)
Lui faisoit porter *Aubereaux*,

dit-il, en parlant de l'éducation d'un prêtre qui fut avancé par le Card. P. Desprez en 1320. Ailleurs on le voit écrit *Obereau*. (*Touches du* sieur Des Accords, p. 209.) — La satyre a depuis étendu aux Seigneurs de village cette dénomination, comme celle du mot Renard a passé d'un comte de Sens à l'animal qu'il désigne (*). Dans quelques-unes de nos provinces, dit M. de Buffon,

(*) Leibnitz, *Mélanges étymolog.* Barbazan, *Dissertation sur l'origine de la Langue Française*, page 48.

on

on donne ce nom aux petits Seigneurs qui tyrannisent leurs paysans, et particulièrement au gentilhomme à lièvre, qui va chasser chez ses voisins sans être prié, et qui chasse moins pour son plaisir que pour son profit. Dans les poésies de J. Jacq. Rousseau :

Point de ces *Houbereaux* champêtres,
Tout fiers de quelques vains ayeux,
Presque aussi méprisables qu'eux.
(T. XV, p. 296, édit. in-12. Genève, 1781.)

(4) *Tels bans publier. Ban*, proclamation publique. (Pasquier.) Il vient de l'allemand, *ban*, qui signifie champ, territoire, parce que c'est en vertu de ce qu'on tient des fiefs, champ et héritages, qu'on est obligé au *ban et arrière-ban*. (Nicod.) Les princes d'Allemagne sont souvent assignés, mis *au ban* de l'Empire, et on confisque leurs fiefs, faute par eux de rendre l'hommage et le service dont ils sont tenus. (Trévoux.)

(5) *Il n'est marmot*, etc. Allusion à la fable *le Loup, la mère et l'enfant*. (L. IV. f. 16.)

(6) *Pour un âne rogneux*,
Pour un Mouton pourri, pour quelque Chien hargneux. Il y a dans ces vers un choix d'expressions basses, et ce choix est fait à dessein. *Non tàm refert quid dicas quàm quo loco*. L'expression doit avoir la couleur de la pensée. *Rogneux* :

Pensez que c'est pour les galeux,
Et saint Job est pour les *rogneux* ;

Est-il dit dans l'inventaire des messes attribué à Hans Knoblock dans H. Etienne, (*Apolog*. T. III. p. 244.) *Hargneux* : « je fuis les complexions tristes et les hommes *hargneux*, comme les empestés. » (Montaigne.) Chagrins, grondeurs. (Trévoux.) Voyez fable suivante, note 10.)

(7) *Et moi, Loup, j'en ferai scrupule?* « Voyez ce que c'est que le bonheur, disoit un Loup à la vue d'un Corbeau posé sur le dos d'un Mouton ! Ce monstre de mauvais augure est porté là tranquillement ; le Berger ne lui dit rien, et moi, malheureux ! si j'approchois seulement de ce Mouton imbécille, tous les Chiens galoperoient après moi » Marie de France. Dans les *Fabliaux* de Le Grand. (T. IV. édit. in-8°. p. 356.)

(8) *Thibaut l'Agnelet*, nom du Berger qui, dans la Farce de Patelin, est mis en justice par le Drapier, son maître, pour lui avoir friponné ses Moutons.

(9) *Aux mets de l'âge d'or.* Les fruits, les légumes, le laitage firent la première nourriture des hommes innocens. «Et puis, vous appellez les Lions et les Léopards bêtes sauvages! dit Plutarque (*)». On s'étonne que le bon La Fontaine ait pu ajouter qu'ils ont *raison de l'être*. Quelle raison, juste ciel! peut-il donc y avoir à être cruel et sanguinaire? Quoi! parce que les hommes furent si souvent des bêtes féroces, il faudra que les Loups viennent prendre à leur école et la leçon, et le droit de la férocité? Depuis quand l'exemple du crime en a-t-il été l'excuse ou le titre? Convenons avec un littérateur philosophe, que, dans certaines fables de cette seconde partie, la conclusion n'est pas également heureuse. Le plus souvent profonde, lumineuse, intéressante, et amenée par un chemin de fleurs; quelquefois elle semble aussi commune, fausse et mal déduite.

FABLE VII.

L'Araignée et l'Hirondelle.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Abstemius, fab. 4.

O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas (1), jadis mon ennemie (2),
Entends ma plainte une fois en ta vie!
Progné (3) me vient enlever les morceaux:
Caracolant (4), frisant l'air et les eaux (5),
Elle me prend mes Mouches à ma porte:
Miennes je puis les dire; et mon rézeau

(*) Premier Traité: *S'il est loisible de manger chair*, traduct. d'Amyot.

En seroit plein sans ce maudit oiseau :
Je l'ai tissu de matière assez forte (6).
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignoit l'Araignée autrefois tapissière,
Et qui lors étant filandière (7),
Prétendoit enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
Malgré le bestion, happoit Mouches dans l'air (8),
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
Que ses enfans gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus (9).
La pauvre Aragne (10) n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle même enlevée.
L'Hirondelle en passant emporta toile, et tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque etat mit deux tables au monde (11):
L'adroit, le vigilant, et le fort sont assis
A la première ; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

(*Depuis La Fontaine*). LATINS. Desbillons. Liv. III. fab. 40.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *O Jupiter!* etc. Ce Dieu, incommodé d'un violent mal de tête, implora le secours de Vulcain, qui, d'un coup de hache, lui ouvrit la tête. Il en sortit la Deesse Pallas toute armée. Allégorie poétique pour signifier que la sagesse est émanée de la toute-puissance des Dieux.

(2) *Jadis mon ennemie.* Voyez dans Ovide (*Métam.* L. VI.) l'histoire de la querelle d'Arachné avec Minerve ou Pallas.

(3) *Progné*. L'hirondelle d'aujourd'hui étoit autrefois une femme, épouse de Térée, sous le nom de Progné, et sœur de Philomèle. On a cité plusieurs fois leurs aventures.

(4) *Caracolant*. Dansant, du vieux mot *carole*, conservé dans la langue italienne.

Si tout ravi des sauts de vos *caroles*.
(Ronsard.)

(5) *Frisant l'air et les eaux*. L'aile de l'oiseau peut bien friser l'eau; mais l'air!

(6) *Je l'ai tissu de matière assez forte*. Oui, assez, pour qu'un M. Bon, premier Président de la Chambre des Comptes de Montpellier, en formât différens ouvrages, tels que bas, mitaines, etc. aussi forts, et presque aussi beaux que les ouvrages faits avec la soie ordinaire.

(7) *Filandière*. « Il ne savoit rien plus avant, que dévider un écheveau, ou bien disputer avec une *filandière*. (*Décameron*, *troisième Journée*, p. 31.)

(8) *Malgré le bestion*, *happoit Mouches dans l'air*. *Bestion*, vieux mot très-peu usité, même dans les anciens. *Happoit Mouches dans l'air*. *Sola avium non nisi in volatu pascitur*, a dit Pline. (*Hist. Nat.* L. X. ch. 4.)

(9) *Pour ses petits*, etc.

Ipsasque volantes
Ore ferunt, dulcem nidis immitibus escam.
(*Virg. Georg.* Liv. IV. vers 16 et 17.)

On ne peut guère douter que La Fontaine n'ait eu dessein d'imiter ce vers de Virgile. (Coste.) Mais ce dont il n'a trouvé le modèle que dans la nature, et l'expression que dans son génie, c'est la description qui suit :

Que ses enfans gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.

Mal entendus n'est pourtant pas le terme propre. Ils le sont trop bien pour le bonheur de l'Araignée. Il falloit *mal articulés*.

(10) *La pauvre Aragne*, d'autres écrivoient autrefois *Araigne*.

De vous changer pour ces laides Araignes, etc.
(P. Michault, *le Doctrin. de Cour.*)

De là notre mot *Araignée*, venu du grec *Arachné*, qui nous a donné notre mot *Argneux*, dit Barbazan. *Argneux* est un querelleur; tel fut, dit-on, le caractère d'Arachné, changée en Araignée, pour avoir prétendu mieux broder que Minerve. On prononce encore ce mot dans bien des provinces *Araigneux*. (*Dissert. sur l'Orig. de la Langue franç.* p. 44.)

(11) *Jupin pour chaque état*, etc. Ecoutons M. Marmontel: « Rien n'est plus vrai; mais cela ne suit point de l'exemple de l'Araignée et de l'Hirondelle; car l'Araignée, quoique adroite et vigilante, ne laisse pas de mourir de faim. Ne seroit-ce point pour déguiser ce défaut de justesse, que, dans les vers que je viens de citer, La Fontaine n'oppose que les petits à l'adroit, au vigilant et au fort? Si au lieu des *petits*, il eût dit *le foible*, *le négligent et le mal adroit*, on eût senti que les deux dernières de ces qualités ne convenoient point à l'Araignée. » (*Poét. franç.* T. II. p. 480.)

FABLE VIII.

La Perdrix et les Coqs.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 10.

Parmi de certains Coqs incivils, peu galans,
Toujours en noise (1) et turbulents,
Une Perdrix étoit nourrie.
Son sexe et l'hospitalité,
De la part de ces Coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisoient espérer beaucoup d'honnêteté:
Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respect,
Lui donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.

D'abord elle en fut affligée :
Mais sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entrebattre elle-même, et se percer les flancs,
Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle :
Ne les accusons point ; plaignons plutôt ces gens (2):
Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits :
Il est des naturels de Coqs et de Perdrix (3).
S'il dépendoit de moi, je passerois ma vie
En plus honnête compagnie.
Le Maître de ces lieux en ordonne autrement.
Il nous prend avec des tonnelles (4),
Nous loge avec des Coqs, et nous coupe les ailes :
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, L. V. fab. 9.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

Perdrix. Cet Oiseau commun se nourrit de Fourmis et d'œufs de Fourmi, de grains de blé, de baies et de feuilles vertes. La Perdrix court plus qu'elle ne vole. On en distingue de plusieurs espèces, toutes bonnes à manger. Elles ont quatre doigts, trois devant et un derrière ; la queue courte, le plumage grisâtre et tacheté.

Coq, Oiseau trop connu pour qu'il soit nécessaire de revenir sur la description que nous en avons faite ailleurs.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Noise*, querelle.

Onq ne mis *noise* ou discord entre amis.
(Louise Labbé, *Elég.* III. p. 115.)

Ne se dit plus qu'en style bourgeois.

(2) *Ne les accusons point, plaignons plutôt.* Jamais il n'a été plus vrai de dire que l'ame de l'écrivain se peint dans ses ouvrages. L'onde la plus pure ne réfléchit point l'image avec plus de fidélité que ces fables le caractère de leur auteur. Le génie qui l'anime n'est, comme sa belle ame, ni méchant, ni misanthrope, mais ami délicat du vrai, du bon, prenant les hommes tels qu'ils sont, et les croyant plus souvent dignes de compassion que de haine.

(3) *Il est des naturels de Coqs et de Perdrix.* On a retenu ce vers comme proverbe. Et les précédens, depuis le vers

Elle se consola ; ce sont leurs mœurs, dit-elle ;

Quelle douce sensibilité ! que de naturel et de grace tout à-la-fois !

(4) *Tonnelles*, filet particulier pour prendre les Perdrix. La tonnelle est une figure de cheval ou de bœuf en bois peint, que le chasseur pousse devant lui pour faire entrer la Perdrix dans le filet ou tonnelle, qui a quinze pieds de queue.

FABLE IX.

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

Qu'ai-je fait pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître (1) ?
Le bel état où me voici !
Devant les autres Chiens oserai-je paroître ?
O Rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
Qui vous feroit choses pareilles ?
Ainsi crioit Mouflar (2), jeune dogue ; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venoient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup : car étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure

S 4

L'auroit fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre (3) :
Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin (4) ;
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main :
Un Loup n'eût su par où le prendre.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. I. fab. 41.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Qu'ai-je fait pour me voir ainsi ?* etc. « Après le sentiment de la douleur physique, vient celui de l'injustice qui lui fait subir un pareil traitement, et puis l'indignation contre l'ingratitude ; enfin l'amour-propre à son tour; *Devant les autres Chiens oserai-je paroître?* (Champfort.)

(2) *Mouflar*, corps à grosse tête, vient du mot *mufle*. On croiroit qu'un Génie supérieur s'est présenté à La Fontaine pour lui dire : « Je vais amener devant toi les animaux, et tu leur donneras des noms ».

(3) *De peur d'esclandre*. Je doute que le mot *esclandre* (*scandalum*) ait jamais été synonyme d'*accident*.

(4) *Gorgerin*. Gros collier hérissé de pointes de fer, dont on arme le col du Chien contre les attaques du Loup, qui essaye de le prendre à la *gorge*. Villon écrivoit *Gorgery* et Marot *Gorgerain*. Borel l'explique par *hausse-col*.

Item, donne à maître François
Ung hault *gorgery* d'Ecossois.
(*Gr. Testam.* p. 59.)

Un fabuliste moderne a profité de cette expression :

Vois-tu cet endenté, ce robuste mâtin,
Si bien nourri, fier de son *gorgerin*.
(*Fabl. nouv.* L. I. f. 1. 1 *vol. in*-8°. *en* 1765.)

FABLE X.

Le Berger et le Roi.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Pilpay, T. II. *l'Hermite*, et T. III. fable du *Lion et du Renard*. —Latins. Camerar. p. 167.

Deux demons(1), à leur gré, partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison.
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un, Amour ; et l'autre, Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire :
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir : mais mon but est de dire
Comme un Roi fit venir un Berger à sa Cour.

Le conte est du bon temps (2), non du siècle où nous sommes.
Ce Roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grace au soins du Berger, de très-notables sommes.
Le Berger plut au Roi par ses soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens (3) :
Laisse-là tes Moutons, viens (4) conduire des Hommes :
Je te fais Juge souverain.
Voilà notre Berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un Hermite,
Son troupeau, ses Màtins, le Loup (5), et puis c'est tout
Il avoit du bon sens : le reste vient ensuite.
Bref, il en vint fort bien à bout.

L'Hermite, son voisin, accourut pour lui dire :
Veillé-je, n'est-ce point un songe que je vois?
Vous favori! vous grand! Défiez-vous des Rois.
Leur faveur est glissante (6), on s'y trompe ; et le pire,
C'est qu'il en coûte cher ; de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage :
Je vous parle en ami ; craignez tout. L'autre rit :
Et notre Hermite poursuivit :
Voyez combien déjà la Cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle (7), à qui, dans un voyage,
Un Serpent engourdi de froid,
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;
Le sien s'étoit perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendoit grace au ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : Que tenez-vous ? ô Dieux!
Jettez cet animal traître et pernicieux,
Ce Serpent.—C'est un fouet.—C'est un Serpent, vous dis-je :
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
Prétendez-vous garder ce trésor ? — Pourquoi non ?
Mon fouet étoit usé, j'en retrouve un fort bon :
Vous n'en parlez que par envie.
— L'aveugle enfin ne le crut pas,
Il en perdit bientôt la vie :
L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.
— Eh ! que me sauroit-il arriver que la mort ?
Mille dégoûts viendront, dit le Prophète Hermite.
Il en vint en effet : l'Hermite n'eut pas tort.

Mainte peste de Cour fit tant, par maint ressort,
Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au Prince. On cabale, on suscite
Accusateurs et gens grévés par ses arrêts:
De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un Palais.
Le Prince voulut voir ses richesses immenses.
Il ne trouva par-tout que médiocrité,
Louanges du désert et de la pauvreté:
C'étoient là ses magnificences.
Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix:
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
Tous les machineurs (8) d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.
Doux trésors! se dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends: sortons de ces riches Palais
Comme l'on sortiroit d'un songe!
Sire, pardonnez-moi cette exclamation.
J'avois prévu ma chûte en montant sur le faîte (9).
Je m'y suis trop complu: mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition?

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fénélon (*Dialogues des Morts*, Fables à la suite; *Histoire d'Alibée*. — Boursault, comédie d'*Esope à la Cour*, scène dernière. Fables en chansons, L. IV, fab. 21. — Latins. Desbillons, Liv. IX. fab. 5.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Deux démons... j'appelle l'un, Amour.* Phil. Desportes, (dans une de ses *Elégies.*)

> Amour, puissant *Démon*, qui, le premier des Dieux,
> Avois franchi le sein du chaos, etc.

Ce mot a passé des Caldéens chez tous les peuples, pour désigner les Esprits ou Génies, inspirations, sentimens qui influent sur les actions des hommes. — Voilà, dans quelques lignes, tout un traité de morale.

(2) *Ce conte est du bon temps.* Oh! le *bon temps* que le temps d'autrefois, disent nos poètes! Si l'homme est *un enfant* toujours avide de l'avenir, c'est aussi le vieillard d'Horace, regrettant sans cesse le passé.

(3) *Pasteur de gens*; imité d'Homère, qui appelle ainsi les Rois. Le type de cette belle expression se trouve dans l'Ecriture.

(4) *Vien.* Voyez L. XII. fab. 1. note 7.

(5) *Le loup.* L'ennemi des troupeaux n'est point oublié dans la nomenclature que fait le poëte du petit monde où son Berger avoit jusques là vécu. Pourquoi? c'est que dans le monde nouveau où il va être transplanté, il trouvera encore *le Loup*, et avec des formes bien plus cruelles.

(6) *Leur faveur est glissante*, etc. Ces vers ennobliroient le style le plus grave.

(7) *Je crois voir cet aveugle.* Apologue très-connu. Il se trouve dans Esope, fable 173; Phèdre, L. IV, f. 16; Marie de France (Ysopet). Desbillons, L. II. f. 43; Benserade, f. 8, etc.; et rappelle un sujet à peu près semblable déjà traité par La Fontaine dans son sixième Livre.

(8) *Machineurs*, machinateurs, seroit plus exact.

(9) *J'avois prévu ma chûte en montant sur le faîte.*

> Et monté sur le faîte, il aspire à descendre,

Avoit dit le grand Corneille.

Cet apologue, un de ceux auxquels notre poète ait le plus conservé le caractère oriental, est un modèle parfait du style historique dans le genre familier. Est-il rien de plus délicat que ce vers?

Et je pense aussi sa musette (*).

Rien de plus touchant que cet autre :

Doux trésors ! se dit-il, chers gages !

Il se croit à la place du Berger. La Fontaine et M. de Fénelon ont embelli dans leur imitation le dénouement de l'apologue indien ; et c'est cette imitation que Boursault a transportée dans la dernière scène de son *Esope à la Cour*, « d'une manière si heureuse, et qui *laisse pour l'auteur une forte impression d'estime*. » (*Mercure de France*, *Mars* 1734.)

FABLE XI.

Les Poissons et le Berger qui joue de la flûte.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 130. Aphtone, fab. 33. — Latins. Le Pogge, *facetiæ* (à la suite de l'Esope de Londres, 1719, page 172).

Tircis qui, pour la seule Annette
Faisoit résonner les accords
D'une voix et d'une musette
Capable de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies,
Dont Zéphyre habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit :
Mais nul poisson ne s'approchoit.
La Bergère perdoit ses peines.
Le Berger qui, par ses chansons,

(*) La Fontaine avoit bien senti le charme de ce vers, car il l'a imité de sa fable du *Loup devenu Berger* (liv. III. fab. 3) ; et il y fait tout aussi bien.

Eût attiré des inhumaines,
Crut, et crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta ceci (1) : Citoyens de cette onde,
Laissez votre Nayade (2) en sa grotte profonde;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle:
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle :
Vous serez traités doucement;
On n'en veut point à votre vie.
Un vivier vous attend plus clair que fin cristal.
Et quand à quelques-uns l'appât seroit fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet;
L'auditoire étoit sourd aussi bien que muet.
Tircis eut beau prêcher : ces paroles miellées
S'en étant au vent envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris:
Voilà les poissons mis aux pieds de la Bergère.

O vous, Pasteurs d'humains, et non pas de brebis;
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangère,
Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout :
Il y faut une autre manière :
Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout (3).

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. I. fab. 34.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Il leur chanta ceci*, etc. Madame Deshoulières, Coulanges, l'abbé de Latteignant lui-même ont-ils de plus jolies chansons?

(2) *Votre Nayade*, Nymphe des eaux. Dans la composition d'une de ses Idylles, M. Gesner a profité avec succès de l'idée mythologique qui attache ces Divinités tutélaires aux fontaines et aux arbres qui les bordent.

(3) *La puissance fait tout.* L'expérience de six années de malheurs, comparables aux seuls forfaits qui les ont amenés, a prononcé entre cette sentence de La Fontaine, et les systèmes de la politique nouvelle. Mais aussi, de cette opposition de principes sort une affreuse vérité; qu'il eût vécu de nos jours, cet homme si bon, si excellent, on lui eût fait un crime d'avoir pensé comme quarante siècles, d'avoir dit ce que nous voyons; et pour ce prétendu crime, pour peut-être moins encore, sa tête, la tête de La Fontaine fût tombée sur un échafaud ! ! !

FABLE XII.

Les deux Perroquets, le Roi et son Fils.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Pilpay, T. III. pag. 93. — GRECS. Esope, fab. 191.

DEUX Perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôt d'un Roi faisoient leur ordinaire:
Deux demi-Dieux, l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié sincère
Entre ces gens (1). Les deux pères s'aimoient;
Les deux enfans, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumoient (2),
Nourris ensemble, et compagnons d'école,
C'étoit beaucoup d'honneur au jeune Perroquet;
Car l'enfant étoit Prince, et son père Monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque (3),
Il aimoit les oiseaux. Un Moineau fort coquet,

Et le plus amoureux de toute la Province (4),
Faisoit aussi sa part des délices du Prince.
Ces deux rivaux (5) un jour ensemble se jouants,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le Passereau, peu circonspect,
S'attira de tels coups de bec,
Que demi-mort, et traînant l'aile,
On crut qu'il n'en pourroit guérir.
Le Prince indigné fit mourir
Son Perroquet (6). Le bruit en vint au père.
L'infortuné vieillard (7) crie et se désespère,
Le tout en vain ; ses cris sont superflus
L'oiseau parleur est déjà dans la barque:
Pour mieux dire, l'oiseau ne parlant plus
Fait qu'en fureur sur le fils du Monarque,
Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.
Il se sauve aussi-tôt, et choisit pour asyle
Le haut d'un pin. Là, dans le sein des Dieux,
Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille (8).
Le Roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :
Ami, reviens chez moi: que nous sert de pleurer?
Haine, vengeance et deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous : mon fils fut l'agresseur.
Mon fils! Non: c'est le Sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avoit écrit de tout temps en son livre,
Que l'un de nos enfants devoit cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous

Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage.
Le Perroquet dit : Sire Roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi ?
Tu m'allégues le Sort : prétends-tu, par ta foi
Me leurer de l'appât d'un profane langage (9) ?
Mais que la Providence, ou bien que le Destin
Règle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce Pin,
Ou dans quelque forêt profonde,
J'achéverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet
De haine et de fureur (10). Je sais que la vengeance
Est un morceau de Roi ; car vous vivez en Dieux (11).
Tu veux oublier cette offense :
Je le crois : cependant, il me faut, pour le mieux,
Eviter ta main et tes yeux.
Sire Roi, mon ami, va-t'en, tu perds ta peine,
Ne me parle point de retour :
L'absence est aussi bien un remède à la haine,
Qu'un appareil contre l'amour (12).

(*Depuis La Fontaine.*) Français. Sénécé (conte : *le Kaïmack*). Autres imitations indiquées dans la dernière note de cette fable.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

Perroquet, oiseau indien d'origine, devenu domestique, tant il s'apprivoise aisément. L'éducation, l'industrie humaine, en adoucissant ses mœurs, lui ont developpé l'organe de la voix, et en ont perfectionné la souplesse. Il vit très-long-temps, mais il est sujet au mal caduc.

On lui connoît beaucoup d'adresse pour construire son nid. La femelle pond deux œufs, que le mâle couve à son tour. Ses œufs sont blancs, à-peu-près de la grosseur de ceux d'un Pigeon. Les Perroquets font rarement des petits dans nos climats. On sait qu'outre la beauté de son plumage, une des propriétés qui lui attirent les regards de l'homme, c'est la faculté qu'il a d'imiter son langage et le cri des animaux.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Entre ces gens.* Ce terme seroit bas à l'égard de *Demi-Dieux;* il est impropre, appliqué à des Perroquets.

(2) *S'accoutumoient.* Foible. *Des enfans nourris ensemble* doivent être depuis long-temps accoutumés l'un à l'autre.

(3) *Par le tempérament que lui donna la Parque.* La Parque préside au dénouement de la vie plus qu'elle n'en dirige les inclinations. *Tempérament* est ici bien vague, et un peu matérialiste.

(4) *Fort coquet et le plus amoureux*, etc. Qu'a de commun tout cela avec l'amitié qu'on lui porte?

(5) *Ces deux rivaux.* Lesquels? Sont-ce le Moineau et le jeune Prince? Mais comment sont-ils rivaux?

(6) *Son Perroquet.* Non le sien, mais celui de son père, meurtrier du Moineau.

(7) *L'infortuné vieillard.* Le lecteur a besoin d'être averti que ce *vieillard* est un Perroquet.

(8) *Dans le sein des Dieux, il goûte sa vengeance.* Allusion à cette maxime impie, que la *vengeance est le plaisir des Dieux.* Tout ce morceau est obscur et puéril.

(9) *D'un profane langage.* Est-ce donc un langage *profane*, que celui qui attribue au Sort, ou à l'influence des Parques, Divinités subalternes, un événement qui porte le deuil dans deux familles?

(10) *Loin du fatal objet*
Qui doit être un juste sujet
De haine et de fureur. Ce *fatal objet*, quel est-il? Le fils du

prince ? Mais peut-il être pour son père un *sujet de haine et de fureur?* Le jeune Perroquet ? Il étoit indifférent au Monarque. Quel est donc l'*objet* duquel l'oiseau veut s'éloigner ? On devine bien le sens de l'auteur ; mais il faut le chercher ; et La Fontaine n'a pas coutume d'être aussi enveloppé.

(11) *La vengeance*

Est un morceau de Roi; car vous vivez en Dieux. Point de liaison entre ces deux idées. Cette manière de parler à un Roi en personne est d'ailleurs outrageuse. *Sire Roi, mon ami*, quelques vers plus bas, est d'une indécente familiarité. *Quandoque bonus dormitat Homerus.*

(12) *L'absence est aussi bien un remède à la haine,*

Qu'un appareil contre l'amour. Ces deux vers réparent tous les défauts précédens. La maxime qu'ils énoncent est d'une vérité d'expérience, exprimée avec force, avec précision et noblesse. Il ne faudroit cependant pas examiner s'ils sont bien à leur place.

L'idée de cet apologue a fait bien des imitations, ou du moins elle s'est présentée à plus d'un écrivain. Dans la fable 191 d'Esope, un Serpent tue le fils d'un laboureur, à dessein ou par accident, on n'en dit rien. Le père veut venger cette mort en tuant le Serpent ; il porte et manque son coup : la pierre qui fermoit la retraite du Serpent a seule été frappée. Quelque temps après, étant retourné avec du pain et du sel pour attirer l'animal, dans l'espérance qu'il auroit tout oublié, celui-ci lui dit : Jamais je ne croirai à ton amitié, tant que je verrai cette pierre, et que tu verras le tombeau de ton fils.

Dans Marie de France, suivie par Camérarius (*), un Dragon qui habitoit une crevasse de rocher, avoit lié avec un paysan du voisinage un commerce d'amitié et de services. Le paysan portoit au Dragon un vase de lait, et celui-ci lui donnoit en récompense une pièce d'or. Tant de magnificence excite la cupidité de la femme du villageois, qui propose à son mari de tuer le possesseur des trésors qu'elle suppose. Notre homme se laisse tenter; il prend une hache, se rend le soir au rocher avec du lait, et saisissant le

(*) Marie de France. [Ysopet, dans le *Castoiement*, manusc. de Saint-Germain-des-Prés, n°. 1830], imité plutôt que traduit par M. Le Grand, *Fabliaux*, T. IV. pag. 405. éd. in-12, et p. 251, éd. in-8°. Camerarius, fable 259.

moment où le Dragon savoure le breuvage, lève sa hache pour le frapper. L'animal l'apperçoit et s'enfuit. La hache retombe, et ne frappe que le rocher. Le crime ne resta pas impuni : dès la nuit même, le fils du traître, ses Chevaux, ses Bœufs, ses Moutons, tout périt. Le paysan vient demander grâce et réconciliation au serpent :

Merci, pour Dieu, de mon meffait,
Que ge soie si votre amis,
Come ge l'ai esté jadis.

Non, reprend le Dragon ; non, jamais ; c'en est fait entre nous. Je ne sais comment je pourrois supporter ta présence, tant que j'aurai sous les yeux l'empreinte de ta trahison ; ni toi non plus, tu ne pourrois oublier, en voyant le berceau de ton fils, que c'est moi qui lui ai donné la mort.

Veut-on retrouver le génie de La Fontaine dans une composition plus moderne? qu'on lise le conte du Kaïmack, par M. de Sénecé, ouvrage délicieux, auquel il n'a manqué qu'un nom plus illustre, et je ne sais quel bonheur de circonstances, pour être mis à côté des chefs-d'œuvre de La Fontaine, de Piron ou de Voltaire. (Voyez le second vol. de *l'Elite des Poésies fugitives*, p. 41.) où l'éditeur, Luneau de Boisgermain, observe, avec raison, que cette pièce, le chef d'œuvre de Sénécé, ne se trouve point dans le recueil de ses Œuvres.

FABLE XIII.

La Lionne et l'Ours.

Mère Lionne avoit perdu son Faon :
Un Chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Poussoit un tel rugissement ;
Que toute la forêt étoit importunée (1).
La nuit, ni son obscurité,
Son silence et ses autres charmes,

De la Reine des bois n'arrêtoient les vacarmes (2).
Nul animal n'étoit du sommeil visité.
L'Ours enfin lui dit : Ma commère (3),
Un mot sans plus : Tous les enfans
Qui sont passés entre vos dents,
N'avoient-ils ni père ni mère ?
— Ils en avoient. — S'il est ainsi,
Et qu'aucun, de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi ?
— Moi me taire ? Moi, malheureuse !
Ah ! j'ai perdu mon fils ! Il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse (4).
— Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ?
— Hélas ! c'est le Destin qui me hait. — Ces paroles
Ont été de tous temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous.
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, se croit haï des Cieux,
Qu'il considère Hécube, il rendra grace aux Dieux (5).

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, Liv. I. fab. 14. — Ital. Luig. Grillo, fav. 63.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

La Lionne est, dans toutes ses dimensions, environ d'un quart plus petite que le Lion. Celui-ci porte une crinière, ou plutôt un long poil, qui couvre toutes les parties antérieures de son corps, et qui devient toujours plus long à mesure qu'il avance en âge. La Lionne n'a jamais ces longs poils, quelque vieille qu'elle soit. La

Lionne, naturellement moins forte, moins courageuse, et plus tranquille que le Lion, devient terrible, dès qu'elle a des petits. Homère la représente

> Menant dans les forêts ses timides enfans;
> A l'aspect des chasseurs, son courage s'irrite,
> Et couvre de son poil ses yeux étincelans.
> (*Iliade*, ch. 17, vers 133, trad. de Rochefort.)

Elle ne connoît alors aucun danger; elle se jette indifféremment sur tout ce qu'elle rencontre; elle le met à mort, se charge ensuite de sa proie, et la porte à ses Lionceaux, auxquels elle apprend de bonne heure à sucer le sang et à déchirer la chair.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Etoit importunée.* La Fontaine a ramené à son acception latine ce mot trop foible en français pour l'image qu'il décrit. En parlant de Tarquin, odieux à toute la ville, Cicéron avoit dit: « *Quanquàm haud scio an tali* importunitate *vir amicos habere potuerit.* Encore est-il douteux qu'avec ce caractère *insupportable*, un tel homme ait pu trouver des amis. » (*De Amicit.*)

(2) *Vacarmes* n'est point commun au plurier. Cependant on voit dans Marot:

> Lorsque viendront les périlleux *vacarmes*.

(3) *Ma commère*, rapprochée de *la Reine des bois*, deux vers plus haut, fait un contraste plus plaisant que juste.

(4) *Il me faudra traîner*, etc. Maynard, dans une *Ode sur la Mort de sa fille*:

> Qui me console excite ma colère,
> Et le repos est un bien que je crains;
> Mon deuil me plaît, et me doit toujours plaire,
> Il me tient lieu de celle que je plains.

(5) *Qu'il considère Hécube*, femme de Priam, Roi de Troye, réduite en esclavage, après avoir vu périr sous ses yeux Priam, la plus grande partie de ses enfans, sa ville, son royaume, et la plupart de ses habitans. La philosophie a plus d'une fois essayé

ce raisonnement contre l'excès de la douleur. Marius assis sur les ruines de Carthage, n'a plus le droit de se croire malheureux. Eh! comment se plaindre que la mort fasse la guerre à l'homme, lorsqu'elle soumet à son empire, et les monumens, et les rochers les plus durs; lorsqu'elle efface de la mémoire des siècles jusqu'aux dernières traces des choses?

Miramur periisse homines, monumenta fatiscunt,
Mors etiam saxis, nominibusque venit;

a dit énergiquement le poète Rutilius. Donc, pour finir avec Malherbe:

Apprenez, ames vulgaires,
A mourir sans murmurer.

Le génie de La Fontaine, un peu languissant dans le cours de cette fable, s'est ranimé à ses derniers vers.

FABLE XIV.



Les deux Aventuriers et le Talisman.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Pilpay, T. I. p. 247.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin, qu'Hercule et ses travaux.
Ce Dieu n'a guère de rivaux;
J'en vois peu dans la Fable, encor moins dans l'Histoire.
En voici pourtant un que de vieux talismans (1)
Firent chercher fortune aux pays des romans (2).
Il voyageoit de compagnie.
Son camarade et lui trouvèrent un poteau
Ayant au haut cet écriteau:
Seigneur Aventurier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a vu nul Chevalier errant (3),

Tu n'as qu'à passer ce torrent ;
Puis, prenant dans tes bras un Eléphant de pierre,
Que tu verras couché par terre,
Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont,
Qui menace les Cieux de son superbe front.
L'un des deux Chevaliers saigna du nez (4): Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il, et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'Eléphant s'aller embarrasser ?
Quelle ridicule entreprise !
Le sage l'aura fait par tel art, et de guise (5),
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :
Mais jusqu'au haut du mont ! d'une haleine ! il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel ; à moins que la figure
Ne soit d'un Eléphant nain, pygmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton :
Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure (6) ?
On nous veut attraper dedans (7) cette écriture :
Ce sera quelque énigme à tromper un enfant:
C'est pourquoi je vous laisse avec votre Eléphant.
Le raisonneur parti, l'Aventurier se lance
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur, ni violence
Ne purent l'arrêter ; et selon l'écriteau,
Il vit son Eléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte (8), au haut du mont arrive,
Rencontre une esplanade, et puis une cité.
Un cri par l'Eléphant est aussi-tôt jetté.
Le peuple aussi-tôt sort en armes.
Tout autre Aventurier, au bruit de ces alarmes,

Auroit fui. Celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en Héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte,
Le proclamer Monarque au lieu de son Roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte.
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte (9) en disoit autant quand on le fit saint Père,
(Seroit-ce bien une misère
Que d'être Pape, ou d'être Roi ?)
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter,
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *De vieux talismans*, figures avec ou sans inscriptions, auxquelles les charlatans et diseurs de bonne aventure attachent des propriétés merveilleuses, telles que de guérir certains maux, ou de donner la connoissance de l'avenir.

(2) *Au pays des Romans*, espaces imaginaires, comme les faits dont ils sont le théâtre. Ch. Sorel a fait dans sa *Bibliothèque* une description géographique de ce pays.

(3) *Chevalier errant*, courant de contrée en contrée pour chercher des aventures.

(4) *Saigna du nez.* Clém. Marot:

Lors désespoir *saigna du nez.*
(*Ep. pour M. de la Roque.*)

On lit aussi dans le Décaméron : « Non pas comme elle avoit fait en Orient, là où quiconque *saigne du nez*, monstroit signe manifeste de mort inévitable ». (*Décam. prem. journée*, page 3. *trad. franç. in-8°.* Lond. 1757.) De là cette expression prover-

biale pour rendre le manque de courage produit par la crainte du danger.

(5) *Et de guise, qu'on le pourra porter.* De manière, ne se dit plus.

(6) *Auquel cas, où l'honneur d'une telle entreprise.* L'auteur a omis un mot essentiel : *où sera l'honneur?*

(7) *Dedans.* Dessous, dessus, dedans; tous ces mots sont bannis du langage noble.

(8) *Il le prend, il l'emporte.* Comment ? Dans ses bras ? Sur ses épaules ? Le poète auroit bien fait de citer ses autorités.

(9) *Sixte en disoit autant.* Cardinal sous le nom de Montalte; il ne parut au Conclave qu'avec les dehors d'un vieillard succombant sous le poids des années. Quand on l'avertit que l'élection d'un successeur à Grégoire XIII, pourroit bien le regarder, il répondit avec l'air de l'humilité, qu'il étoit indigne d'un si grand et si redoutable honneur; qu'il manquoit des talens nécessaires à une vaste administration, etc. Elu Pape, il fit voir en lui un homme tout différent. Le Cardinal de Médicis lui ayant fait compliment sur la bonne santé dont il jouissoit depuis son élection, après avoir été si infirme durant son cardinalat : N'en soyez pas surpris, répondit Sixte-Quint; je cherchois alors les clefs du paradis, et pour les mieux trouver, je baissois la tête; mais depuis qu'elles sont entre mes mains, je ne regarde que le Ciel, n'ayant plus besoin des choses de la Terre.

On ne s'attendoit guère
A voir un Pape *en cette affaire.*

FABLE XV.

Les Lapins.

DISCOURS

A M. DE LA ROCHEFOUCAULT (*).

JE me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le Roi de ces gens-là n'a (1) pas moins de défauts
Que ses sujets ; et la nature
A mis dans chaque créature
Quelques grains d'une masse où puisent les esprits (2) :
J'entends les esprits corps, et paîtris de matière.
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affut, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour (3),
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe ;
Et nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe (4),
Je foudroie à discrétion
Un Lapin qui n'y pensoit guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des Lapins, qui sur la bruyère,

(*) Sur M. le Duc de la Rochefoucault, Voyez Liv. I. fabl. 11.

L'œil éveillé, l'oreille au guet (5),
S'égayoient, et de thim parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité :
Mais le danger s'oublie ; et cette peur si grande
S'évanouit bientôt. Je revois les Lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.
Ne reconnoit-on pas en cela les humains ?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage.
Vrais Lapins, on les revoit
Sous les mains de la fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des Chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit (6),
Je laisse à penser quelle fête!
Les Chiens du lieu n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de bien, de grandeur, et de gloire,
Aux Gouverneurs d'Etats, à certains Courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le survenant, nous jetter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère :

Malheur à l'écrivain nouveau !
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau (7),
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourront appuyer mon discours :
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste, et la mieux acquise ;
Vous enfin dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui des ans et des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'Univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde,
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Le Roi de ces gens-là*, etc. Les Bêtes transformées en *gens !* c'est que ces *gens-là* ressemblent si fort aux derniers de leurs sujets ! La Fontaine ne voyoit plus dans tout cela qu'un seul peuple, qu'une même famille.

(2) *Quelque grain d'une masse où puisent les esprits.* Ce

système tient à la doctrine des Pythagoriciens, ainsi exprimée par la poésie latine :

. . . . . . Totam infusa per artus
Mens agitàt molem, et magno se corpore miscet.
(*Æneid.* L. VI. v. 726.)

Esprits animaux et vitaux, sont, en termes de physique, les parties les plus volatiles du corps, qui servent à faire toutes ses opérations. — Nous ne prétendons point défendre la doctrine contenue dans ces vers.

(3) *Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour.* Il seroit impossible de rendre avec une précision à-la-fois plus élégante et plus fidelle ce passage incertain des dernières ténèbres de la nuit aux rayons naissans de l'aurore. C'est du Vernet. En voici un autre essai dans un écrivain contemporain. « Dans le temps qui divise la nuit d'avec le jour, et auxquels les foibles rayons de l'aurore commençant à percer les voiles épais des ténèbres, laissent à discerner à l'œil si cet intervalle est du jour ou de la nuit, j'ai fait un songe, etc. (*Recueil des Œuvr. de la Suze et de Pélisson.* T. III. p. 180.)

(4) *Et nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,*
Je foudroie à discrétion, etc. Depuis que le Génie eût fait de la langue françoise sa conquête, et bientôt après son patrimoine, une foule d'idées qu'il auroit paru d'abord impossible d'y transporter, lui sont devenues en quelque sorte familières, et cela, par le charme des images et des comparaisons ; la prose elle-même s'est ressentie de cette noble hardiesse ; ainsi elle oseroit dire : *J'atteindc d'un plomb meurtrier ;* mais combien la poésie a plus d'élévation et d'audace ! Ce plomb meurtrier a les effets de *la foudre*, il est *la foudre* elle-même. La main qui l'emploie est donc une main qui foudroie ; et voilà le : *Je foudroie à discrétion.* Mais la foudre est l'apanage distinctif de Jupiter ; et parce que la cîme d'un arbre seroit un siége trop vulgaire pour le plus puissant des Dieux, le lieu de la scène deviendra l'*Olympe*, comme le Chasseur en est le *Jupiter : Et nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe*, etc.

(5) *L'œil éveillé, l'oreille au guet*, etc. Comme toutes ces idées sont naïves et gracieuses ! comme elles contrastent avec les vers qui précèdent !

(6) *De leur détroit.* Ressort, étendue de pays soumis à telle jurisdiction; du latin *districtus*, d'où l'on a fait *district.*

(7) *A l'entour du gâteau.* On dit proverbialement qu'il y a bien des gens à partager *le gâteau*, quand il y plusieurs cohéritiers dans une succession, ou des intéressés dans une affaire, lesquels ont part au profit. — Certains critiques un peu sévères ont jugé que la fin de cette fable n'en valoit pas le commencement.

Observez que La Fontaine a intitulé cette jolie pièce de vers: *Discours*, et non point *Fable.*

FABLE XVI.

Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le fils de Roi.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Pilpay, T. III. p. 32;.

QUATRE chercheurs (1) de nouveaux mondes,
Presque nuds, échappés à la fureur des ondes,
Un Trafiquant, un Noble, un Pâtre, un fils de Roi,
Réduits au sort de Bélisaire (2),
Demandoient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.
De raconter quel sort les avoit assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine:
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le Prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le Pâtre (3) fut d'avis, qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fit de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.

La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme ?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un Pâtre ainsi parler ! Ainsi parler ? Croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison (4) ;
Et que de tout Berger, comme de tout Mouton,
Les connoissances soient bornées ?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués au bord de l'Amérique.
L'un, c'étoit le Marchand, savoit l'Arithmétique,
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enseignerai la politique,
Reprit le fils de Roi. Le Noble poursuivit,
Moi je sais le Blason, j'en veux tenir école.
Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole.
Le Pâtre dit : Amis, vous parlez bien : mais quoi ?
Le mois a trente jours, jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi ?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée ; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?
Ou plutôt, sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui ?
Avant tout autre c'est celui
Dont il s'agit : votre science
Est courte là-dessus : ma main y suppléera.
A ces mots, le Pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha

Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant,
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure,
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours;
Et, grace aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours (5).

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Quatre chercheurs*, engagés dans de longs voyages sur mer. *Chercheur* est beau, quoique antique. Bossuet l'emploie encore dans son *Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.*

(2) *Bélisaire*, Général des armées de l'Empereur Justinien, disgracié, dit-on, dans sa vieillesse par ce même Empereur, fut réduit à mendier son pain sur les grands chemins de cette Rome qu'il avoit sauvée du fer des Vandales et des Goths. Peu d'opinions ont trouvé autant de confiance parmi les écrivains, et de crédulité parmi les peuples. Il est aujourd'hui prouvé qu'elle n'est due qu'à la malignité de l'historien Procope. (V. le *Traité des Erreurs populaires*, de Brown, et *l'Histoire du Bas-Empire*, de M. le Beau, où elle se trouve résolue avec autant de sagacité que d'érudition. Mais on diroit que tous les arts ont fait ici une conjuration contre l'histoire. Le mensonge seul a des ailes, et ne sait que bien difficilement revenir sur ses pas.

(3) *Le pâtre*, paysan dont l'emploi est de *paître* les bestiaux.

(4) *Croit-on que le Ciel n'ait donné*, etc. M. de Voltaire a dit de même,

Quelquefois un Virgile, un Cicéron sauvage
Est chantre de paroisse, ou bailli de village.

C'est un commentaire piquant du mot de Cicéron : *Sæpè sub sordido pallio latuit sapientia.*

(5) *La main est le plus sûr et le plus prompt secours.* La main prête secours, elle n'est point *le secours* même.

Fin du dixième livre.

LIVRE ONZIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Lion.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 224. — FRANÇAIS. Marie de France. Ysopet (*le Lion, le Loup et le Renard.*)

SULTAN Léopard autrefois
Eut, ce dit-on (1), par mainte aubaine (2),
Force Bœufs dans ses prés, force Cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine (3).
Il naquit un Lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le Sultan fit venir son Visir le Renard,
Vieux routier et bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, Lionceau mon voisin:
Son père est mort, que peut-il faire?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire;
Et devra beaucoup au destin,
S'il garde ce qu'il a sans tenter de conquête.
Le Renard dit, branlant la tête:
Tels orphelins, Seigneur, ne me font point pitié;
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire,
Avant que la griffe et la dent
Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.

N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre.
Ce sera le meilleur Lion
Pour ses amis qui soit sur terre :
Tâchez donc d'en être, sinon
Tachez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le Sultan dormoit lors ; et dedans son domaine
Chacun dormoit aussi, bêtes, gens ; tant qu'enfin
Le Lionceau devint vrai Lion. Le tocsin (4)
Sonne aussitôt sur lui : l'alarme se promène
De toutes parts, et le Visir
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide.
Plus ils sont, plus il coûte, et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des Moutons.
Appaisez le Lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le Lion en a trois (5) qui ne lui coûtent rien,
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jettez-lui promptement sous la griffe un Mouton :
S'il n'en est pas content, jettez-en davantage.
Joignez-y quelque Bœuf : choisissez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage :
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas,
Il en prit mal ; et force Etats
Voisins du Sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignoient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le Lion pour ami,
Si vous voulez le laisser croître (6).

(*Depuis La Fontaine*). Latins. Desbillons, Liv. X. fab. 43. — Ital. Luig. Grillo, fav. 86.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Ce dit-on.* On parloit ainsi autrefois, et l'on n'en étoit pas choqué. Notre langue s'est affranchie de ces enclitiques oiseuses qu'elle traînoit après elle. Ces sortes de particules peuvent expliquer et justifier par l'autorité de l'usage celles dont la poésie grecque est remplie. Un excellent grammairien de nos jours les comparoit à ces plantes qui croissent et s'élèvent autour d'un tronc vigoureux, se nourrissent de sa sève, et lui rendent en ornement ce qu'elles en reçoivent en substance.

(2) *Mainte aubaine.* Produit d'une succession inattendue qui vient d'un étranger. Boileau a dit :

Un Aigle sur un champ prétendant droit *d'aubaine*,
Ne fait point appeller un aigle à la huitaine.
(Sat. VIII. vers 147.)

(3) *Parmi la plaine.* Comme dans nos anciens auteurs :

Parmi les champs, parmi les rues crier.

(Charles d'Orléans, *Ballade.* Marot, Amyot, etc.)

(4) *Tocsin*, Cloche qu'on frappe à coups pressés, pour avertir le peuple de prendre les armes à l'approche de l'ennemi.

(5) *Le Lion en a trois*, etc. Cette image est belle, et la noblesse de l'expression correspond parfaitement à celle de la pensée. Je la crois imitée de Chaudieu, dans son poëme en l'honneur d'Honorius.

(6) *Si vous voulez le laisser croître. Croître* et *maître* ne rimeroient ensemble qu'autant qu'on prononceroit *craître* au lieu de *croître* : mais l'usage, ce maître suprême du langage, ayant fixé sa prononciation, la prosodie devenue plus sévère n'admet plus ces rimes équivoques. Au reste, ces deux vers sont devenus proverbes. Il est peu de Livres plus remplis de ces traits, qui sont faits pour le peuple, et de ceux qui conviennent aux esprits délicats.

FABLE II.

Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter.

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE.

JUPITER eut un fils (1), qui se sentant du lieu (2)
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'ame toute divine.
L'enfance n'aime rien : celle du jeune Dieu
Faisoit sa principale affaire
Des doux soins d'aimer et de plaire.
En lui, l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas! chaque saison.
Flore aux regards riants, aux charmantes manières,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien (3).
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentiments délicats et remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,
Que les enfants des autres Dieux.
Il sembloit qu'il n'agît que par réminiscence (4),
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement.
Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les Dieux, et dit : J'ai su conduire

Seul et sans compagnon jusqu'ici l'Univers ;
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux Dieux je distribue.
Sur cet enfant chéri j'ai donc jetté la vue.
C'est mon sang : tout est plein déjà de ses Autels (5).
Afin de mériter le rang des immortels :
Il faut qu'il sache tout. Le maître du Tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'esprit.
Je veux, dit le Dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints Héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe, et grossi cet Empire.
Je serai son maître de lyre,
Dit le blond et docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de Lion,
Son maître à surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme Hydres renaissant sans cesse dans les cœurs.
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.
Quand ce vint au Dieu de Cythère,
Il dit qu'il lui montreroit tout.
L'Amour avoit raison : de quoi ne vient à bout
L'esprit joint au desir de plaire ?

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Jupiter eut un fils.* Le Jupiter de cette fable est Louis XIV, et son fils, M. le Duc du Maine, prince d'un naturel doux, et très-instruit.

Ce n'est pas la première fois que les poètes ont transporté aux maîtres de la Terre le nom et les attributs des habitans du Ciel. On sait trop avec quelle basse adulation les écrivains du siècle d'Auguste l'enivroient de l'encens réservé pour les Dieux. Horace le fait asseoir à la table des immortels, dont il partage le breuvage céleste; Virgile, plus rampant, met aux pieds de son idole non-seulement la Terre et ses élémens, le Ciel et ses constellations; mais le sceptre de Pluton, mais le trident de Neptune, et le trône même du grand Jupiter. Ces flatteries peuvent servir, sinon d'excuse, au moins d'objet de comparaison, à celles dont on accabla Louis XIV.

(2) *Se sentant du lieu.* Pris dans la pensée d'Horace : *Fortes creantur fortibus et bonis.*

(3) *Du jeune Olympien.* Nom particulièrement affecté à Jupiter. Ici le poète en fait un héritage de famille.

(4) *Il sembloit qu'il n'agît que par réminiscence.* Le fonds de cet éloge appliqué à tous les enfans précoces, est dans une pensée de Cicéron, qui l'avoit empruntée de Platon.

(5) *C'est mon sang : tout est plein déjà de ses autels.* Autre imitation de traits également fameux dans l'antiquité. La nature ne suffit donc pas encore au génie; elle a besoin d'être fécondée par l'art, alimentée par l'exemple. C'est le feu du Ciel nécessaire à Prométhée pour allumer son flambeau.

Cette fable, d'un genre nouveau, est une ode anacréontique, un tableau qui réunit la grace à l'imagination, la richesse de l'ordonnance à la pompe du coloris, digne en un mot du pinceau de Rubens.

FABLE III.

Le Fermier, le Chien et le Renard.

(*Avant La Fontaine*). Latins. Abstemius, fab. 149.

Le Loup et le Renard sont d'étranges voisins !
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettoit à toute heure
Les Poules d'un Fermier : et quoique des plus fins,
Il n'avoit pu donner atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étoient pas au compère un embarras léger.
Eh quoi! dit-il, cette canaille,
Se moque impunément de moi ?
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie
Ses Chapons, sa poulaille (1) : il en a même au croc :
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux Coq,
Je suis au comble de la joie!
Pourquoi Sire Jupin (2) m'a-t-il donc appellé
Au métier de Renard ? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.
Roulant en son cœur ces vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots (3).
Chacun étoit plongé dans un profond repos :
Le maître du logis, les Valets, le Chien même,
Poules, Poulets, Chapons, tout dormoit. Le Fermier

Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant, qu'il entre au lieu guetté;
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté,
Parurent avec l'aube (4): on vit un étalage
De corps sanglans et de carnage.
Peu s'en fallut que le Soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide (5).
Tel, et d'un spectacle pareil (6)
Apollon irrité contre le fier Atride,
Joncha son camp de morts (7): on vit presque détruit
L'ost des Grecs (8); et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente,
Ajax, à l'ame impatiente,
De Moutons et de Boucs fit un vaste débris (9),
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse,
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le Renard, autre Ajax, aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le Maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son Chien: c'est l'ordinaire usage.
Ah! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage?
— Que ne l'évitiez-vous? C'eût été plutôt fait.
Si vous, Maître et Fermier, à qui touche le fait (10),
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, Chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos?

Ce Chien parloit très-à-propos :
Son raisonnement pouvoit être
Fort bon dans la bouche d'un Maître ;
Mais n'étant que d'un simple Chien (11),
On trouva qu'il ne valoit rien :
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille !
[Et je ne t'ai jamais envié cet honneur (12)] ;
T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.
Couche toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

(*Depuis La Fontaine*). LATINS. Le Jay, *Biblioth. Rhetor.* T. II. pag. 752. Desbillons, Liv. IX. fab. 8.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Sa poulaille.* Vieille expression que l'on ne regrette pas. Elle est ici terme de mépris, et par-là se trouve bien à sa place. J. B. Rousseau s'en est servi dans une de ses fables.

(2) *Pourquoi sire Jupin, etc.* Le début de cette fable avoit été d'une exquise naïveté : la suite du recit justifie les espérances du commencement. L'enjouement qui y règne d'un bout à l'autre, la colère burlesque du renard et ses sermens, la poésie qui anime les descriptions qu'on va lire, la magnificence des similitudes, et l'éclat du reflet qu'elles rejettent sur un fonds en apparence stérile, le ton plaisamment tragique du poète, élèvent cette fable au premier rang des chefs-d'œuvre de son auteur.

(3) *Il choisit une nuit libérale en pavots.* Un moderne fabuliste a cru pouvoir changer ainsi ce vers en se l'appropriant :

Il choisit une nuit en pavots libérale.

Il n'y a point à ce changement un grand effort d'imagination.

(4) *Avec l'aube du jour.* De *alba*, *blanc*, parce que l'aube du jour est proprement cette *blancheur* qui commence à paroître aussitôt que le soleil se lève.

(5) *Peu s'en fallut que le soleil*

Ne rebroussât d'horreur, etc. Comme la fable suppose qu'il fit à l'aspect du festin qu'Atrée donna à son frère Thyeste, lorsqu'il lui servit à manger la chair de son fils Itis. Combien cette comparaison relève la médiocrité du sujet! et quel contraste dans cet

étalage

De corps sanglans et de carnage,

Que le soleil refuse d'éclairer de ses rayons, quel contraste, dis-je, avec le calme de cette nuit *libérale en pavots*, où

Chacun étoit plongé dans un profond sommeil, etc!

C'est avec le même artifice que dans Virgile, le récit des cruelles inquiétudes auxquelles se livre Didon amoureuse, est précédé de la belle description d'une nuit douce et tranquille, où tout dort dans la nature, tout, excepté le cœur de l'infortunée Princesse. (V. *Enéïde*, L. IV. vers 80, etc.) — Florian a imité cette figure hardie dans sa fable 17 du Livre II.

(6) *Tel, et d'un spectacle pareil.* Ici la construction s'embarrasse; c'est que l'exactitude grammaticale est sacrifiée à la précision.

J'évite d'être long et je deviens obscur.

(7) *Apollon irrité*, etc. L'aîné des Atrides (ou petits-fils d'Atrée) Agamemnon, a enlevé Briséis à Chrysès, son père, prêtre d'Apollon, qui, pour venger l'outrage fait à son ministre, envoie dans le camp des Grecs la peste et la mort. (*Iliad.* ch. I.)

(8) *L'ost des Grecs.* Leur camp. Clém. Marot: (*Chant royal de la Concept.*)

Ceux de son *ost* à grands tourmens submis.

(9) *Ajax . . . de moutons et de boucs fit un vaste débris.* Débris pour carnage. C'étoit une irrégularité du temps même de La Fontaine.—Ce trait de fureur est connu. Ce héros, fils de Télamon, disputa au sage Ulysse les armes d'Achille; son concurrent l'ayant emporté sur lui, dans le transport de son ressentiment, il se jeta sur un troupeau qu'il massacra, croyant y voir les Grecs qui avoient prononcé contre lui. Florian dans la fable citée plus haut:

Il tue, étrangle, égorge, et sa griffe sanglante
Entasse les mourans sur la terre étendus,
Comme fit Diomède au quartier de Rhæsus.

(10) *A qui touche le fait.* Le régime direct vaudroit mieux.

(11) *Mais n'étant que d'un simple Chien.* De même, *Sosie* dans *Amphitrion.*

> Tous mes discours sont des sottises,
> Partant d'un homme sans éclat;
> Ce seroient paroles exquises,
> Si c'étoit un grand qui parlât.

(12) *Et je ne t'ai jamais envié cet honneur.* Il fut père cependant lui-même, ce bon La Fontaine; l'accusera-t-on d'avoir méconnu les droits de la nature? Non sans doute. Un tel soupçon est toujours un outrage pour le génie comme pour la vertu. Mais la préoccupation habituelle de son esprit suspendoit en lui le sentiment, et arrêtoit l'exercice de ses devoirs. Il étoit père comme il étoit époux, presque sans le savoir.

FABLE IV.

Le Songe d'un Habitant du Mogol.

(*Avant la Fontaine*). ORIENTAUX. Sâadi. Gulistan, dans d'Herbelot (*Biblioth. Orient.*).

Jadis certain Mogol (1) vit en songe un Visir (2),
Aux champs Elysiens possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :
Le même songeur vit en une autre contrée
Un Hermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire :
Minos (3) en ces deux morts sembloit s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprête lui dit : Ne vous étonnez point,

Votre songe a du sens; et si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des Dieux. Pendant l'humain séjour
Ce Visir quelquefois cherchoit la solitude;
Cet Hermite aux Visirs alloit faire sa cour.

Si j'osois ajouter au mot de l'interprête,
J'inspirerois ici l'amour de la retraite;
Elle offre à ses amans des biens sans embarras;
Biens purs, présens du ciel, qui naissent sous les pas,
Solitude où je trouve une douceur secrette,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais (4),
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais?
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asyles!
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes,
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes(5)!
Que si je ne suis né (6) pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie;
Je ne dormirai point sous de riches lambris:
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords (7).

(*Depuis La Fontaine*). Allemands. Hagedorn (*Songe d'un Derviche*).

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Certain Mogol.* Habitant du royaume de ce nom dans les Indes.

(2) *Un Visir.* Nom d'un grand ministre à la cour d'un Prince de l'Orient.

(3) *Minos.* Roi et Législateur de Crète, dont la justice sévère fut si vantée, qu'on en a fait un des trois Juges chargés de prononcer dans les Enfers sur les bonnes ou mauvaises actions faites pendant la vie. Mais que fait Minos dans cette mythologie Persanne ?

(4) *Ne pourrai-je jamais,*

Loin du monde et du bruit, etc. Ceux qui aiment à comparer, trouveront de quoi satisfaire leur goût dans une foule de morceaux inspirés en l'honneur de la vie champêtre, par le dégoût du monde et le charme de la solitude. On les a réunis dans un Recueil interessant et devenu rare, sous le titre (en latin) *Délices de la vie champêtre.* Affirmons que les vers de La Fontaine peuvent disputer à ceux de Boileau, de M. l'abbé de Lille, de Roucher, de M. Collin d'Harleville sur le même sujet, le mérite d'être une des plus heureuses imitations de ces vers célèbres du poète latin :

. . . . . O ubi campi
Sperchius ! . . . . ô qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbrâ !
(*Georg.* Lib. II. v. 486.)

(5) *Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes.* M. Coste a judicieusement observé que cette adoption des principes chimériques de l'astrologie judiciaire mettoit notre poète en opposition avec lui-même, dans ces deux passages, où il les réfute avec autant de raison que d'éloquence ; le ciel

Auroit-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?
(Liv. II. f. 13.)

Je ne crois point que la nature
Se soit lié les mains, et nous les lie encor, etc.
(L. VIII. f. 16.)

(6) *Que si je ne suis né*, etc. C'est encore Virgile qui a fourni

le modèle de ce vers touchant, au second Livre de ses *Georgiques* (v. 483.) Mais notre poète ne doit à personne la pensée et l'expression de ce vers délicieux :

Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.

(7) *J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.* Quelle touchante et sublime philosophie ! Est-il une ame honnête qui n'entrât pour moitié dans les vœux que forme l'écrivain, sur-tout s'il étoit donné de partager avec lui la retraite qu'il décrit ! On ne peut voir sans attendrissement les adieux que fait à la vie cet homme immortel, ce peintre charmant à qui l'on doit des heures d'une volupté si douce ! Et s'il est quelque distraction au sentiment pénible qu'on éprouve à lui voir tracer son inscription funèbre ; elle n'est pas dans le caractère de cette inscription-là même ; elle est dans l'opinion vraie qu'il vécut heureux, et qu'il mourut comme meurt tout homme juste.

FABLE V.

Le Lion, le Singe et les deux Anes.

(*Avant La Fontaine*). Français. Dans Clement Marot, *Fripelipes, Valet de Marot, à Sagon*, T. I. pag. 193.

LE Lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le Singe, Maître-ès-Arts (1) chez la gent animale.
La première leçon que donna le Régent,
Fut celle-ci : Grand Roi, pour régner sagement,
Il faut que tout Prince préfère
Le zèle de l'Etat à certain mouvement,
Qu'on appelle communément
Amour-propre ; car c'est le père,

C'est l'auteur de tous les défauts (2),
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite,
Qu'on en vienne à bout en un jour:
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par-là votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
Donne-moi, repartit le Roi,
Des exemples de l'un et l'autre.
Toute espèce, dit le docteur
[Et je commence par la nôtre];
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes,
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours(3), fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus (4) j'argumente très-bien,
Qu'ici bas maint talent n'est que pure grimace (5),
Cabale, et certain art de se faire valoir,
Mieux su des ignorants, que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
Deux Anes qui, prenant tour-à-tour l'encensoir (6),
Se louoient tour-à-tour, comme c'est la manière,
J'oüis que l'un des deux disoit à son confrère:
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot,
L'homme,

L'homme, cet animal si parfait? Il profane
Notre auguste nom, traitant d'Ane
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot:
Il abuse encore d'un mot,
Il traite notre rire et nos discours de braire.
Les humains sont plaisants de vouloir exceller
Par-dessus nous! Non, non, c'est à vous de parler,
A leurs orateurs de se taire:
Voilà les vrais braillards (7); mais laissons-là ces gens:
Vous m'entendez, je vous entends (8):
Il suffit; et quant aux merveilles,
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle est, au prix, novice dans cet art:
Vous surpassez Lambert (9). L'autre Baudet repart:
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces Anes, non contents de s'être ainsi grattés (10),
S'en allèrent dans les Cités
L'un l'autre se prôner. Chacun d'eux croyoit faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendroit sur lui.

J'en connois beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les Baudets, mais parmi les Puissances
Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés (11),
Qui changeroient entre eux les simples Excellences,
S'ils osoient, en des Majestés (12).
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut; et suppose
Que votre Majesté gardera le secret.
Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir, entre autre chose,

L'amour-propre, donnant du ridicule aux gens,
L'injuste aura son tour: il y faut plus de temps.
Ainsi parla ce Singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat;
Et notre Maître-ès-Arts qui n'étoit pas un fat (13),
Regardoit ce Lion comme un terrible Sire.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, Liv. VI. fab. 40. — LATINS. Desbillons, Liv. VI. fab. 17.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Le singe maître-ès-arts*. Docteur qui est ou doit être capable d'enseigner les autres. (Coste.)

(2) *C'est auteur*, etc. Depuis que l'esprit de système s'est emparé de la morale, comme il l'avoit fait de la physique, on a prétendu assigner à une source commune les vices divers qui affligent l'humanité. L'école Stoïcienne les rapportoit tous à l'ignorance:

Du vieux Zénon l'antique confrairie
Disoit tout vice être issu d'ânerie.

M. de la Rochefoucault en voit le principe général dans l'*amour-propre*; et La Fontaine, plus peut-être par prévention pour l'auteur de cette doctrine, que par un examen réfléchi, l'a répété dans ses vers. Bénissons la philosophie, si elle nous apprend à dompter nos vices, et à devenir meilleurs; mais n'ayons pour elle que du mépris, si elle ne réussit pas même à découvrir l'origine des maladies auxquelles notre âme est en proie.

(3) *L'amour-propre, au rebours*. Pourquoi au rebours? Le défaut dont il va être parlé est-il en contradiction avec celui que l'on vient de condamner? Non; il n'en est qu'un rafinement; et puis, le poète a-t-il oublié qu'il n'admet qu'une seule famille de vices, différens entre eux par de simples nuances, et non par des caractères précis? Quant à l'expression au *rebours*, elle étoit bonne au temps de Voiture. Celui-ci *au rebours*, dit-il dans son *Eloge du Duc d'Olivarès*.

(4) *De tout ce que dessus*. Style de collége ou de barreau, qui ne peut être usité que dans la poésie burlesque.

(5) *Qu'ici-bas maint talent*, etc. Ces trois vers, le dernier surtout, sont dignes de la plus haute poésie.

(6) *Deux ânes qui prenant tour-à-tour l'encensoir.* Un autre poète s'est exercé sur un sujet semblable, à la différence près des personnages choisis dans une Espèce d'égale réputation; ce sont dans la fable de J. B. Rousseau les mêmes idées que dans celle de la Fontaine: mais il y a entre les écrivains une grande différence, c'est que l'un est chez lui, l'autre parle une langue qui lui est étrangère.

Certain oison, gibier de basse-cour,
De son confrère exaltant le haut grade,
D'un ton flatteur, lui disoit: camarade,
Plus je vous vois, et plus je suis surpris
Que vos talents ne soient pas plus chéris;
Et que le cygne, animal inutile,
Ait si long-temps charmé l'homme imbécille.
En vérité, c'est être bien gaulois,
De tant prôner sa ridicule voix;
Car, sans vouloir faire ici d'invectiva,
Si vous avez quelque prérogative,
C'est l'art du chant dans lequel vous primez.
Je m'en rapporte à nos Oisons charmés,
Quand, sur le ton de Pindare et d'Horace,
Votre gosier lyriquement croasse.
Laissons là l'homme et ses sottes raisons;
Mais croyons-en nos cousins les Oisons:
Chantez un peu. Déjà d'aise saisie,
La basse-cour se pâme et s'extasie.
A ce discours, notre Oiseau tout gaillard
Perce le ciel de son cri nazillard;
Et tout d'abord oubliant la mangeaille,
Vous eussiez vu Canards, Dindons, Poulaille,
De toutes parts accourir, l'entourer,
Battre de l'aile, applaudir, admirer,
Vanter la voix dont nature le doue,
Et faire nargue au Cygne de Mantoue.
Le chant fini, le pindarique Oison
Se rengorgeant, rentre dans sa maison,

Tout orgueilleux d'avoir, par son ramage,
Du poulailler mérité le suffrage.

(7) *Braillards.* De ce mot *braire*, qui donne tant d'humeur au Baudet.

(8) *Vous m'entendez, je vous entends :*
Il suffit. Cet air de mystère et de demi-confidence, cet hommage rendu à la pénétration de l'Espèce, la morgue doctorale avec laquelle notre Baudet doit prononcer son *il suffit*, et l'orgueilleuse exclusion qu'il donne par-là aux autres classes d'animaux, tout cela répand sur ce discours une teinte vraiment originale dont Rousseau n'a pas approché.

(9) *Vous surpassez Lambert.* Excellent musicien dont Boileau parle dans ses satyres :

Molière avec Tartufe y doit jouer son rôle.
Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.
(*Sat. III.* v. 25.)

(10) *De s'être ainsi grattés.* Clém. Marot :

Ce Huet et Sagon se jouent
Par escrit, l'un l'autre se louent,
Et semblent (tant ils s'entre-flattent)
Deux vieux Asnes qui *s'entre-grattent.*

(11) *Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés.* Le mot de *puisances*, au vers précédent, en dit plus que tout ce vers, et le rendoit inutile.

(12) *Les simples Excellences,*
S'ils osoient, en des Majestés. Excellence, titre affecté aux ambassadeurs. Celui de *Majesté* ne convient qu'aux têtes couronnées.

(13) *Qui n'étoit pas un fat.* Un insensé, le *fatuus* des Latins.

FABLE VI.

Le Loup et le Renard.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Pilpay, T. I. p. 392. — Français. Marie de France. Ysopet (*du Villain qui donna ses Bues* (ses Bœufs) *au Lou*) dans le manuscrit de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, n°. 1830.

Mais d'où vient qu'au Renard Esope accorde un point;
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie (1)?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le Loup a besoin de défendre sa vie,
Ou d'attaquer celle d'autrui (2),
N'en sait-il pas autant que lui?
Je crois qu'il en sait plus, et j'oserois, peut-être
Avec quelque raison, contredire mon Maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un soir il apperçut
La Lune au fond d'un puits: l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisoient le liquide élément.
Notre Renard pressé par une faim canine (3),
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenoit suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur; mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine.
Car comment remonter, si quelque autre affamé,

De la même image charmé,
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire (4)?
Deux jours s'étoient passés sans qu'aucun vînt au puits:
Le temps, qui toujours marche, avoit pendant deux nuits,
Echancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire (5).
Sire Renard étoit désespéré.
Compère Loup, le gosier altéré,
Passe par-là. L'autre dit: Camarade,
Je vous veux régaler; voyez-vous cet objet?
C'est un fromage exquis. Le Dieu Faune (6) l'a fait;
La Vache Io donna le lait (7).
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure,
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
Le Loup fut un sot de le croire:
Il descend, et son poids emportant l'autre part,
Reguinde (8) en haut maître Renard.

Ne nous en moquons point: nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint, et ce qu'il desire.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, L. I. fab. 9. — Latins. Desbillons, L. VIII. fab. 23.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Pleins de matoiserie.* Ruse, se retrouve encore dans Molière. Il vient du vieux mot français *mate*, qui signifie tromperie.

(2) *Quand le Loup a besoin de défendre sa vie,*

Ou d'attaquer celle d'autrui, etc. Cette observation du fabuliste est confirmée par les témoignages des historiens. L'auteur du *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, M. Valmont de Bomare, se plaît à rapporter des traits qui prouvent dans le Loup une sagacité égale à celle du renard. Convenons pourtant qu'il n'a pas le beau rôle dans cette fable; ce qui est une inconséquence.

(3) *Faim canine.* Très-grande faim, à laquelle sont sujets les *chiens* et bien d'autres animaux.

(4) *Par le même chemin ne le tiroit d'affaire.* Un mérite particulier à ces vers, est celui de la difficulté vaincue. Tout autre eût échoué, ou n'eût rien dit. Ici tout s'ordonne, se met à sa place, s'enchaîne sans effort. Le poète dit tout, et le dit bien.

(5) *De l'astre au front d'argent.* Poétique et dans le style d'Homère.

(6) *Faune*, Divinité champêtre qui présidoit aux pâturages et aux troupeaux. On le représente avec les oreilles, les pieds et la queue de chèvre; quelquefois il a les pieds d'homme.

(7) *La vache Io.* Io étoit fille d'Inachus; Jupiter qui l'aimoit, la métamorphosa en vache pour la soustraire aux jalouses vengeances de Junon. — Le plaisant usage que le poète fait ici de l'érudition, donne à son Renard un air important dont le Loup doit être dupe; et il le sera.

(8) *Reguinde.* Du mot *guinder*, exhausser. Il se fault *guinder* par fenestres, a dit Louise Labé (p. 88.)

FABLE VII.

Le Paysan du Danube.

(*Avant La Fontaine*). Marc Aurèle (selon La Fontaine, au vers 7 de cette fable). Voyez la note 3.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.

Jadis, l'erreur du Souriceau (1)
Me servit à prouver le discours que j'avance.
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Esope (2) et certain Paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle (3)
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connoît les premiers: quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffue (4);
Toute sa personne velue
Représentoit un Ours, mais un Ours mal léché:
Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portoit sayon (5) de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme, ainsi bâti, fut député des villes
Que lave le Danube: il n'étoit point d'asyles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
Le Député vint donc, et fit cette harangue:

Romains, et vous Sénat assis pour m'écouter,
Je supplie, avant tout, les Dieux de m'assister (6):
Veuillent les immortels (7), conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris!
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits,
Que tout mal et toute injustice:
Faute d'y recourir on viole leurs loix.
Témoins nous (8) que punit la Romaine avarice:
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel (9) quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère;
En mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres (10)? Qu'on me die (11)
En quoi vous valez mieux (12) que cent peuples divers?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'Univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs (13); et nos mains
Etoient propres aux arts, ainsi qu'au labourage:
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage:
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être, en votre place, ils auroient la puissance,
Et sauroient en user sans inhumanité (14).
Celle que vos Préteurs (15) ont sur nous exercée,
N'entre qu'à peine en la pensée.

La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée :
Car sachez que les immortels (16)
Ont les regards sur nous. Graces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux, et de leurs Temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome (17):
La terre, et le travail de l'homme
Font, pour les assouvir, des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les Cités, nous fuyons aux montagnes;
Nous laissons nos chères compagnes :
Nous ne conversons plus qu'avec les Ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux;
Et de peupler pour Rome un Pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfans déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos Préteurs, au malheur, nous font joindre le crime.
Retirez-les, ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice (18);
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner; c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux loix : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.

Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.
A ces mots, il se couche, et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du Sauvage ainsi prosterné.
On le créa Patrice (19), et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit
D'autres Préteurs ; et par écrit
Le Sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Florian, Liv. VI. fab. 7, (*le Laboureur de Castille*, imitation.)

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *L'erreur du Souriceau.* (V. L. VI. f. 5.) Dans cette fable, l'*erreur* du Souriceau vient de l'*apparence* de douceur qui le séduit. Dans celle-ci, l'*apparence* de grossièreté du paysan trompe, mais ne fait point de dupes. La première est un chef-d'œuvre de naïveté, celle-ci est un modèle d'éloquence.

(2) *Le bon Socrate, Esope.* Les portraits qui nous ont été conservés de Socrate, ne nous laissent appercevoir sur sa physionomie rien moins que de la beauté. Il en plaisantoit souvent lui-même avec ses amis, en comparant sa figure avec celle que l'on prête au Dieu Silene (*). Au reste, la plus belle ame réparoit, embellissoit même cette enveloppe grossière. Les caricatures publiées sous le titre de portraits d'Esope, lui laissent à peine figure humaine, mais ce ne sont que des portraits de fantaisie.

(3) *Marc-Aurèle.* Nous avons de cet Empereur philosophe douze

(*) Xenoph. *in Conv.* p. 883. Plat. *in Theat.* T. I. p. 143.

livres de Réflexions sur la vie (*). L'illustre écrivain y a renfermé ce que la morale offre de plus beau pour la conduite de la vie. C'étoit, si l'on ose s'exprimer ainsi, l'*Evangile des Payens*. C'est dans l'Histoire de l'Empereur Justin, et non dans celle de Marc-Aurèle, que j'ai trouvé des traits analogues à cette fable. « Sous le premier de ces Empereurs, le préfet cite à son tribunal un homme puissant accusé par une veuve de plusieurs grands crimes. Celui-ci obtint du Prince assistance, et même la faveur de s'asseoir à sa table. Le prefet vint l'y chercher, et après une courte, mais vive harangue adressée à l'Empereur, offrant la démission de sa charge, Justin frappé de sa hardiesse, lui abandonne le coupable, et récompense le préfet, *en le créant Patrice.* » (M. Desessarts, *Essai sur l'Hist. gén. des Tribunaux*, T. II. p. 98.)

(4) *Son menton nourrissoit*, etc. Notre poète n'excelle pas seulement à peindre le Héron ou la Belette. Partout où se porte son pinceau, il crée un chef-d'œuvre : quelle vigueur de coloris! *Nourrissoit*, mettez à la place *portoit. Toute sa personne ;* on le voit tout entier et sous quelle image! *représentoit un ours.* Chaque trait enchérit : d'abord les figures, puis les comparaisons, et de tout cela il résulte un tableau parfait dans son ensemble, comme il va l'être dans ses détails. *Sous un sourcil épais, il avoit l'œil caché*, etc.

(5) *Portoit sayon. Saye* eût été plus moderne ; il ne convenoit pas aussi bien. Ce vêtement grossier fut sans doute celui des premiers hommes. « Il portoit un petit *sayon* de gros bureau » (grosse bure), a dit le traducteur de l'*Histoire Maccaronique* (Liv. III. p. 166.) Le *sayon* est l'ancien habit gaulois, dont on peut voir l'image sur nos anciens monumens. (V. Montfaucon, *Monum. des Gaul.*, T. III. planch. 47.)

(6) *Je supplie, avant tout, les Dieux de m'assister.* Début majestueux et vraiment antique. Avant de commencer son Histoire, Tite-Live, un payen, invoque les Dieux pour les intéresser au succès d'une si vaste entreprise. Ajoutez qu'il écrit pour ces Romains dès-lors plus fiers, plus redoutés que les Dieux mêmes.

(*) Traduits du grec en français, d'abord par madame Dacier, puis par M. de Joly.

(7) *Veuillent les Immortels.* En invoquant le Ciel, il se met sous sa protection. Dès-lors ce n'est plus un orateur vulgaire, le député d'un peuple asservi; c'est l'interprète même des Dieux. Combien cette illusion agrandit son caractère, et justifie sa noble hardiesse!

(8) *Témoins nous.* En s'accusant soi-même, on désarme son ennemi. *Rome, par nos forfaits*, etc. C'est une opinion vraie en morale comme en théologie, qu'en supposant le Ciel juste, on n'est puni que parce qu'on est coupable. Quelle leçon pour les Romains!

(9) *Craignez que le Ciel.* Cet avertissement, en quelque sorte prophétique, n'a rien d'offensant pour les Romains. Une telle révolution seroit l'ouvrage du Ciel, et la justification de la Providence.

(10) *Et pourquoi sommes-nous les vôtres?* La transition est brusque, mais simple, naturelle; elle a la franchise du sauvage qui parle.

(11) *Qu'on me die*, a quelque chose d'antique qui ne dépare point ce caractère; on le retrouve jusques dans Racine.

(12) *En quoi vous valez mieux.* Un courtisan ne parleroit pas ainsi; mais aussi un courtisan ne finiroit point comme va faire notre orateur. Il faut bien en croire à des témoins prêts à se laisser égorger.

(13) *Nous cultivions en paix d'heureux champs.* Combien ces douces images vont faire ressortir les arts et les mœurs qu'on leur oppose!

(14) *Et sauroient en user sans inhumanité.* La leçon est sévère, mais elle est indirecte; elle se laisse appercevoir assez pour conserver à la vérité tous ses droits; et pas trop, pour effaroucher l'orgueilleux Sénat à qui l'on en montre le miroir.

(15) *Vos Préteurs.* Gouverneurs, envoyés dans les provinces ou royaumes conquis, pour les régir au nom de la puissance romaince. C'étoient nos commissaires de la Convention dans les départemens.

(16) *Car sachez que les Immortels.* Cette transition également simple et vive lui met en main ce terrible acte d'accusation contre es oppresseurs de l'Univers.

(17) *Rien ne suffit aux gens*, etc. Lisez les discours de Cicéron contre

Verrès, et rien ne vous paroîtra de trop dans ces reproches; lisez dans Tite-Live et dans Tacite les harangues de Lycortas, préteur des Achéens, surtout le discours si véhément du breton Galgacus; et vous conviendrez que Tite-Live et Tacite n'ont pas mieux peint les excès de l'avarice romaine. Tout le reste de ce discours est d'une beauté également soutenue. Il n'en coûte pas plus à La Fontaine d'être sublime que d'être naïf. Peut-être que ces deux extrêmes du génie humain se correspondent jusqu'à se confondre l'un dans l'autre; peut-être même que le sublime n'est, comme le dit un écrivain moderne, que le naïf du grand. (Palissot, *Mém. littér.* art. P. Corneille.)

(18) *Ils ne nous apprendront*

Que la mollesse et que le vice. Prédiction trop bien vérifiée par la dégénération des Scythes et autres peuples du Nord, lorsqu'ils eurent été subjugués par les armes et par les vices des Romains. (V. Strabon et Athénée, dans Rollin, *Histoire Anc.* T. III. édit. in-12, p. 87.)

(19) *Patrice.* Sénateur. — Ce n'est point assez de lire, de relire encore cet admirable apologue; il faut le savoir par cœur.

FABLE VIII.

Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Epigr. de l'Antologie; *le Sort* (*). — LATINS. Abstemius, fab. 167.

UN octogénaire plantoit (1).
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disoient trois jouvenceaux (2) enfants du voisinage:

(*) « Trois jeunes filles, en jouant, tiroient au sort, pour savoir laquelle des trois descendroit au ténébreux empire; le sort tomba sur la plus jeune; elle se moque, en folâtrant, d'un malheur qu'elle croit éloigné; mais, contre son attente, l'infortunée, rentrée dans sa maison, se laissa tomber du haut du toit, comme un fruit déjà mûr pour l'autre vie.

Assurément il radotoit.
Car, au nom des Dieux, je vous prie (3),
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un Patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie (4)
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez desormais qu'à vos erreurs passées (5).
Quittez le long espoir et les vastes pensées (6);
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes (7),
Répartit le Vieillard. Tout établissement (8)
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes (9)
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée,
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment (10)
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage (11):
Eh bien! défendez-vous au Sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui (12):
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore:
Je puis enfin compter l'Aurore (13)
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le Vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique.
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la République,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre

Que lui-même il voulut enter;
Et, pleurés du Vieillard, il grava sur leur marbre(14)
Ce que je viens de raconter.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. IV. fab. 12. —ITAL. Luig. Grillo, fav. 54.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Un octogénaire*, etc. M. l'abbé Batteux a fait sur cette fable un commentaire dont nous conservons ici les traits principaux. Qu'on cherche ailleurs, dit l'estimable Académicien, des débuts plus simples, plus nets, plus riches, d'un ton plus piquant :

Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!

Vers devenu proverbe.

(2) *Disoient trois jouvenceaux*. Dans Abstemius, il n'y en a qu'un. On sent combien trois jeunes gens, au lieu d'un seul, opposés au vieillard, qui leur survit à tous, multiplient l'intérêt. *Assurément il radotoit*; l'étourderie, l'impertinence de ce propos feront bien mieux ressortir la réponse du vieillard.

(3) *Au nom des Dieux*, etc. Affectueux. *Je vous prie* est familier. *Labeur*, très poétique : qu'on mette *travail* à la place. *Patriarche* : tout cela est d'une familiarité qui sent son protecteur.

(4) *A quoi bon charger votre vie*, etc. Comme si à cet âge, la vie n'étoit point déjà un fardeau assez pesant, sans la *charger* encore !

(5) *Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées*. Le caractère de jeune homme est peint dans ce discours. Le fonds en est désobligeant; le conseil est un reproche amer; ils le jugent d'après eux-mêmes.

(6) *Quittez le long espoir et les vastes pensées*. Votre vie doit être si courte! —Admirez l'harmonie imitative de ce vers; en même temps quelle force de pensées et quelle précision! *Tout cela ne convient qu'à nous*, tient de l'orgueil du Chêne dans la fable de ce nom.

(7) *Il ne convient pas à vous-mêmes*. Le vrai ton de la nature; simple, mais avec autorité, sans pédantisme : comment se fâcheroient-ils

fâcheroient-ils d'une expression qu'eux-mêmes viennent de prononcer ?

(8) *Tout établissement*, etc. Cette maxime très-belle, très-importante, est placée, on ne peut mieux, dans la bouche d'un vieillard d'une expérience consommée.

(9) *La main des Parques blêmes.* C'est le *pallida mors* d'Horace. Le poëte a imité le reste de la pensée de l'auteur latin; mais en la rajeunissant par un tour nouveau.

(10) *Est-il aucun moment*, etc. Raisonnement plein de philosophie. On voit avec quelle force il est rendu, et quel est l'effet du mot *seulement*. placé au bout du vers. C'est une pensée de Séneque le tragique dans son *Thyeste*.

(11) *Mes arrière-neveux*, etc. Il n'est rien de plus noble que ce sentiment. Si nos pères n'avoient travaillé que pour eux, de quoi jouirions-nous?

(12) *Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.* Quel mélange de sentiment et de véritable philosophie! (Champfort.) Le poète Racan met au nombre des plaisirs restés au vieillard, celui de voir avec lui

Vieillir les bois qu'il a plantés.

Et quand il ne les verroit point vieillir, il y a quelque douceur à les planter pour ses petits enfans, pour la seule postérité. *Serit arbores quæ alteri sæculo prosint.* Cette noble jouissance a été bien sentie par l'auteur de ces vers :

Des biens près d'échapper ont-ils quelques appas?
Mes enfans après moi n'en jouiront-ils pas?

(Berenger, Fable *du Villageois philosophe* dans *Fabl. franç.* L. III. f. 7.)

(13) *Je puis enfin compter l'Aurore.* Ce tour poétique donne un air gracieux à une pensée très-triste par elle-même; le sentiment qu'il exprime est d'ailleurs conforme au caractère de cet âge; il n'est pas un vieillard, quelque avancé qu'on le suppose, dit Cicéron, qui ne se flatte de l'espérance de vivre encore une année.

(14) *Et pleurés du vieillard, il grava sur leur tombe.* Le caractère du vieillard se soutient jusqu'au bout. Son langage respiroit l'indulgence et la bonté; ses actions ne le démentent pas. Il recueille les restes dispersés des infortunés jeunes gens. Quoiqu'ils

eussent parlé avec peu de respect; il a tout pardonné à la vivacité de leur âge; il gémit de les voir sitôt moissonnés. Il leur élève un monument funèbre; il grave de sa main l'inscription du monument; il les pleure! La Fontaine touchoit à la vieillesse quand il composa ce bel apologue. On diroit qu'il a voulu se peindre lui-même.

Il n'y a rien de médiocre dans cette pièce. La pureté du style est égale à l'intérêt de l'action, à la gravité du sujet. Un critique sévère relèvera sans doute le défaut de correspondance grammaticale dans le nominatif du verbe, grava sur leur tombe avec le plurier *pleurés* du vieillard: l'observation ne seroit pas sans justesse; mais peut-être que la poésie de La Fontaine seroit moins admirable, si elle étoit plus travaillée; et cette molle négligence, a dit M. Fréron, décèle le grand maître et l'écrivain original.

FABLE IX.

Les Souris et le Chat-huant (*).

(Voyez la note 4.)

Il ne faut jamais dire aux gens,
Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.
Savez-vous si les écoutans
En feront une estime à la vôtre pareille?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté.
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un Pin pour son antiquité,
Vieux Palais d'un Hibou, triste et sombre retraite
De l'Oiseau qu'Atropos prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,

(*) Voyez sur le *Chat-huant*, Liv. V. fab. 18. Note.

Logeoient, entre autres habitans,
Force Souris sans piés, toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé,
Et de son bec avoit leur troupeau mutilé:
Cet Oiseau raisonnoit, il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux Souris le compagnon chassa:
Les premières qu'il prit, du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite. Et leurs jambes coupées,
Firent qu'il les mangeoit à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre (1):
Elle alloit jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un Cartésien (2) s'obstine
A traiter ce Hibou de montre, et de machine?
Quel ressort lui pouvoit donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue (3)?
Si ce n'est pas là raisonner,
La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit.
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit:
— Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
— Tout; il est impossible. Et puis, pour le besoin
N'en dois-je pas garder? — Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
— Mais comment? — Otons lui les piés. Or trouvez-moi
Chose, par les humains, à sa fin mieux conduite.

Quel autre art de penser (4) Aristote et sa suite
Enseignent-ils, par votre foi ?

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Sa prévoyance alloit*, etc. Est-ce un éloge, est-ce une satyre ? Car rappelons-nous que c'est le même écrivain qui a dit:

Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.
(Liv. VIII. fab. 7.)

(2) *Puis, qu'un Cartésien s'obstine*, etc. Réflexions ingénieuses, vues nouvelles, dialectique serrée, nerveuse et parfaitement dialoguée; tout se réunit pour ajouter au charme de la diction l'autorité de la raison. Mais quand l'opinion du poète ne seroit ici qu'une erreur, eh ! qui n'aimeroit pas mieux se tromper avec l'apologiste des animaux, que d'avoir raison avec cette triste philosophie qui ne voit en eux que des machines ?

(3) *Mis en mue*. Espèce de cage longue, étroite et obscure, où l'on enferme la volaille pour l'engraisser. P. Michault (dans son *Doctrinal de Cour*, fait vers l'an 1460):

Jours vicieux que tout rompt et dévoie,
Contraint vertu de se tenir *en mue*.

(4) *Quel autre art de penser Aristote et sa suite*, etc. Aristote, philosophe qui réduisit en principes la logique, ou l'art de penser. Il fut le chef d'une secte qui, sous le nom de Péripateticiens, a long-temps régné dans l'école. Les écarts des disciples ne préjudicient point à la gloire du maître. Quant à cet *art de penser* dont le poète parle ici, il fait allusion au célèbre ouvrage publié sous ce titre, par MM. de Port-Royal (Arnauld et Nicolle).

(*Note de l'auteur*). « Ce n'est point une fable; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance du Hibou; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci: mais ces exagérations sont permises à la poésie, sur-tout dans la manière d'écrire dont je me sers ».

ÉPILOGUE.

C'est ainsi que ma Muse, aux bords d'une onde pure (1),
Traduisoit en langue des Dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature (2).
Truchement de peuples divers,
Je les faisois servir d'acteurs en mon ouvrage :
Car tout parle dans l'Univers :
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquens chez eux qu'ils ne sont dans mes vers ;
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle ;
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin (3) :
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise :
Sous ces inventions il faut l'envelopper :
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper.
Pendant le doux emploi de ma Muse innocente (4) ;
Louis dompte l'Europe ; et d'une main puissante
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un Monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du temps et de la Parque.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Aux bords d'une onde pure.* L'eau de l'Hyppocrène, fontaine sacrée où puisent les poètes.

(2) *Tant d'êtres, empruntant la voix de la Nature.* Qu'est-ce que cette voix de la Nature ? le langage des hommes ? Mais l'accent des animaux n'est-il pas aussi pour eux *la voix de la Nature?* Cette idée est vague, elle est obscure, parce qu'elle est trop générale.

(3) *J'ai du moins ouvert le chemin.* Pas tout-à-fait. Poète enchanteur, inimitable, vous avez agrandi la carrière, vous l'avez semée de fleurs, et pour vous, l'immortelle y croît à chaque pas. Mais elle étoit ouverte avant vous : elle fut marquée par les chûtes de la plupart de ceux qui vous y précédèrent ; et s'il en est qui l'aient parcourue avec quelque distinction, leurs succès mêmes ne font qu'ajouter à l'éclat de votre gloire, tant vous êtes supérieur à toute espèce de comparaison !

(4) *Pendant le doux emploi*, etc. M. Coste a bien remarqué dans ces vers une imitation des beaux vers qui terminent les *Georgiques* :

> Hæc super arvorum cultu, etc.

ainsi traduits par Virgile Delille :

> Ma Muse ainsi chantoit les rustiques travaux,
> Les vignes, les essaims, les moissons, les troupeaux;
> Lorque César, l'amour et l'effroi de la terre,
> Faisoit trembler l'Euphrate au bruit de son tonnerre,
> Rendoit son joug aimable à l'Univers dompté,
> Et marchoit à grands pas vers l'immortalité.
> Et moi je jouissois d'une retraite obscure, etc.

Un autre traducteur des georgiques, le poète Segrais, en avoit fait, comme La Fontaine, l'application à Louis XIV.

Fin du onzième livre.

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE BOURGOGNE (1).

Monseigneur,

Je ne puis employer pour mes Fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis, et ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au-dela d'un âge où à peine (2) les autres Princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat; tout cela, joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'Original a été l'admiration de tous les siècles, aussi bien que celle de tous les Sages. Vous m'avez même ordonné de continuer; et si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les Muses, ni aucune des Divinités du Parnasse. Elles se rencontrent dans les présens que vous a faits la Nature, et dans cette science de bien juger des Ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connoître toutes les règles qui y conviennent. Les Fables

d'Esope sont une ample matière pour ces talents. Elles embrassent toutes sortes d'événemens et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'Histoire, où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets. Les Animaux sont les Précepteurs des Hommes dans mon Ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connoissez maintenant en Orateurs et en Poëtes, vous vous connoîtrez encore mieux quelque jour en bons Politiques, et en bons Généraux d'Armée ; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes, qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge (3) *à espérer d'en être témoin. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affoiblie. Quand vous souhaiterez quelque Fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrois bien que vous y pussiez trouver des louanges dignes du Monarque qui fait maintenant le destin de tant de Peuples et de Nations, et qui rend toutes les parties du Monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix, qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un Conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourroit dire à meilleur titre, qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les Etats de l'Univers,*

en obligeant les ministres de tant de Princes de s'assembler, pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles. je les laisse à de meilleures plumes (4) *que la mienne : et suis avec un profond respect,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Monseigneur le Duc de Bourgogne*. Fils du Dauphin, fils unique de Louis XIV, èt Dauphin lui même par la mort de son père, en 1711. C'est cet illustre élève de Fénélon, si digne de son maître, dont les excellentes et aimables qualités offroient l'image vivante de Télémaque sous la conduite de Minerve. Il mourut âgé de 30 ans, le 18 février 1712, laissant à son siècle les plus vifs regrets, et à la postérité une mémoire immortelle.

(2) *D'un âge où à peine*, etc. Il étoit dans sa huitième année. La Fontaine, fable 9 de ce même livre :

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un Prince en fable ait mis la chose, etc.

(3) *Je ne suis pas d'un âge*. Notre poète étoit alors dans sa 71e. année.

(4) *Je les laisse à de meilleures plumes*, etc. Quelque juste prévention qu'on ait, en général, contre les épîtres dédicatoires, celle-ci mérite d'être distinguée par le caractère de son auteur, celui du prince auquel elle s'adresse, et du sujet qu'elle traitè. Le poètey loue son art sans exagération, son héros sans bassesse; il y parle de lui-même avec une noble simplicité.

LIVRE DOUZIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Les Compagnons d'Ulysse.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Homère, *Odiss.* ch. 10. — Latins. Ovid. *Metam.* Liv. XIV. — Ital. Anonyme cité par Champfort, T. II. pag. 345.

Prince, l'unique objet (1) du soin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présens de ma Muse:
Les ans et les travaux me serviront d'excuse:
Mon esprit diminue: au lieu qu'à chaque instant,
On apperçoit le vôtre aller en augmentant;
Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes:
Le Héros (2) dont il tient des qualités si belles,
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant:
Il ne tient pas à lui, que forçant la Victoire,
Il ne marche à pas de Géant
Dans la carrière de la gloire.
Quelque Dieu le retient: [c'est notre Souverain],
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin (3).
Cette rapidité fut alors nécessaire:
Peut-être elle seroit aujourd'hui téméraire.

Je m'en tais; aussi bien les Ris et les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.
De ces sortes de Dieux votre Cour se compose;
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres Divinités n'y tiennent le haut bout:
Le Sens et la Raison y règlent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudens et peu circonspects,
S'abandonnèrent à des charmes
Qui métamorphosoient en Bêtes les humains.

Les Compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
Erroient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils abordèrent un rivage
Où la fille du Dieu du jour (4),
Circé, tenoit alors sa Cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison;
Quelques momens après leur corps et leur visage,
Prennent l'air et les traits d'animaux différens.
Les voilà devenus Ours, Lions, Eléphans;
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme:
Il s'en vit de petits, *exemplum ut Talpa* (5).
Le seul Ulysse en échappa.
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignoit à la sagesse
La mine d'un Héros et le doux entretien,
Il fit tant que l'enchanteresse

Prit un autre poison peu différent du sien (6).
Une Déesse dit tout ce qu'elle a dans l'ame :
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture :
Il obtint qu'on rendroit à ses Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la Nymphe, accepter?
Allez le proposer de ce pas à la troupe.
Ulysse y court, et dit : L'empoisonneuse coupe
A son remède encore, et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir?
On vous rend déjà la parole.
Le Lion dit, pensant rugir,
Je n'ai pas la tête si folle.
Moi, renoncer aux dons que je viens d'acquérir?
J'ai griffe et dent, et mets en pièce qui m'attaque :
Je suis Roi, deviendrai-je un Citadin d'Itaque?
Tu me rendras peut-être encor simple Soldat ;
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse, du Lion court à l'Ours : Eh! mon frère,
Comme te voilà fait! Je t'ai vu si joli.
Ah! vraiment, nous y voici,
Reprit l'Ours à sa manière ;
Comme me voilà fait! Comme doit être un Ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je m'en rapporte aux yeux d'une Ourse mes amours.
Te déplais-je? Va-t-en, suis ta route et me laisse :
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;
Et te dis tout net et tout plat (7) :

Je ne veux point changer d'état.
Le Prince Grec au Loup va proposer l'affaire :
Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :
Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle Bergère
Conte aux Echos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :
Tu menois une honnête vie.
Quitte ces bois, et redevien (8),
Au lieu de Loup, homme de bien.
En est-il, dit le Loup? Pour moi, je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnacière :
Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous pas sans moi
Mangé ces animaux que plaint tout le Village?
Si j'étois homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage?
Pour un mot, quelquefois, vous vous étranglez tous;
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des Loups?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme,
Que scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un Loup qu'un homme;
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse fit à tous une même semonce :
Chacun d'eux fit même réponse,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'étoient leurs délices suprêmes (9) :
Tous renonçoient aux los (10) des belles actions.
Ils croyoient s'affranchir suivant leurs passions,

Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile:
C'étoit sans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile:
Les Compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts:
Ils ont force pareils en ce bas Univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure et votre haine.

(*Depuis La Fontaine*). Français. *Les Animaux raisonnables*, comédie en un acte, représentée en 1718 au Théâtre de la Foire. Voyez le Recueil des pièces de théâtre, T. III. Fables en chansons, Liv. V. fab. 19. *Ulysse et les Syrènes* (dans un Recueil de vers choisis, 1 vol. in-12, Paris, Josse, 1693).

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *L'unique objet*, nous semble trop exclusif.

(2) *Le Héros*. Louis, dauphin, fils du roi Louis XIV, celui à qui notre poète a dédié la première partie de ses fables. Il avoit eu pour instituteurs Bossuet, le savant Huet, évêque d'Avranches, et le duc de Montausier, qui ne développèrent point dans leur élève l'*héroïsme* guerrier dont La Fontaine lui fait honneur. Cependant il prit Philisbourg en 1788, et M. de La Monnoie l'en complimenta par une assez belle ode (T. I. p. 48). Mais ce sont là toutes fictions poétiques. Il eût été bon et juste, ce qui vaut mieux que d'être un conquérant.

(3) *Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin*. C'est cette brillante expédition que Boileau, mieux que l'histoire, a immortalisée dans sa fameuse épître du passage du Rhin.

(4) *La fille du Dieu du jour*. Circé, fille d'Apollon, de qui elle tenoit cet art des enchantemens qui soumettoit à son empire toute la nature.

(5) *Exemplum ut Talpa*. De la taille, par exemple, d'une Taupe. Erasme n'a point parlé de ce proverbe; ce qui nous étonne de la

part d'un écrivain si exact et si savant. Boileau, dans sa *Dissertation sur Joconde* : « Que si Homère a été justement blâmé dans son *Odyssée*, qui est pourtant un ouvrage tout comique, comme l'a remarqué Aristote ; si, dis-je, il a été repris par de fort habiles critiques, pour avoir mêlé dans cet ouvrage l'histoire des compagnons d'Ulysse changés en Pourceaux, comme étant indignes de la majesté de son sujet, etc. » (T. II. p. 178.)

(6) *Prit un autre poison peu différent du sien.* On devine sans peine quel est cet autre poison que La Fontaine semble craindre d'appeler par son nom.

(7) *Et te dis tout net et tout plat.* Expression triviale.

(8) *Et redevien.* « Plusieurs poëtes très-estimés retranchent l's à la seconde personne de l'impératif. Racine :

> Cours, ordonne et *revien.*
>
> (Phèdre, act. II. sc. 3.)

Vaugelas opine en faveur de cette terminaison. (Beauzée.)

(9) *C'étoient leurs délices.* Tous les exemplaires portent : *c'étoit* leurs délices ; c'est une faute ; mais elle étoit commune du temps de La Fontaine.

(10) *Au los.* Clém. Marot :

> Car bien peu sert la poésie gente,
> Si bien et *loz* on n'en veult attirer.
>
> (*Epître* 2.)

Et avant Marot, Eust. Deschamps :

> Cils (celui-là) aura *los*, doulz regart, etc.
>
> (*Poës. manusc.* fol. 149. col. 4.)

Dans tous ces exemples, *loz* est le *laus* des Latins, louange.

Un littérateur célèbre explique par la métempsycose la fable des Compagnons d'Ulysse. Leur changement en Pourceaux signifie que les ames des hommes imprudens et vicieux sont obligées d'animer les corps des animaux les plus immondes. (Le marquis d'Argens, *Lettres Chinoises.* Lettr. 69. sur *la métempsycose.*)

FABLE II.

Le Chat et les deux Moineaux.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

(*Avant La Fontaine*). FRANÇAIS. Furetière, fab. 34.

Un Chat contemporain (1), d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau.
La cage et le panier avoient mêmes Pénates (2).
Le Chat étoit souvent agacé par l'Oiseau :
L'un s'escrimoit du bec, l'autre jouoit des pattes.
Ce dernier toutefois épargnoit son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi.
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule (3).
Le Passereau, moins circonspect,
Lui donnoit force coups de bec :
En sage et discrette personne,
Maître Chat excusoit ces jeux :
Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connoissoient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenoit ;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit.
Quand un Moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon

Du

Du pétulant Pierrot, et du sage Raton.
Entre les deux oiseaux il arriva querelle :
Et Raton de prendre parti.
Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami !
Le Moineau du voisin viendra manger le nôtre !
Non, de par tous les Chats. Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger : Vraiment, dit maître Chat,
Les Moineaux ont un goût exquis et délicat !
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
Sans cela, toute Fable est un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits ; mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent (4) trouvés :
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma Muse :
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

(*Depuis La Fontaine*). LATINS. Desbillons, Liv. X. fab. 54.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Contemporain*. L'idée du poète n'est pas que ces animaux vécussent dans le même temps, mais dans la même habitation. Il falloit *commensal*, au lieu de contemporain.

(2) *La cage et le panier avoient mêmes Pénates*. On ne peut pas dire qu'une cage et un panier eussent des Dieux domestiques.

(3) *D'armer de pointes sa ferule*. Comme certains pédans accoutumés à faire plier sous la ferule magistrale le corps, la volonté et jusques à la raison de leurs élèves ; et ces mêmes hommes, despotes de colléges, on les a vu des premiers crier à la liberté.

(4) *Incontinent*. Ce mot a vieilli. Ménage ne l'aimoit pas (*Rem. sur Malherbe*, p. 569.) On en verroit pourtant encore quelques exemples, même dans les meilleurs écrivains de ce siècle. Voltaire : « Comment nos membres obéissent-ils *incontinent* à notre volonté ? » (*Poème sur le désastre de Lisbonne*, note *i*.)

FABLE III.

Du Thésauriseur et du Singe.

Un homme accumuloit. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.
Celui-ci ne songeoit que ducats et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.
Pour sûreté de son trésor,
Notre Avare habitoit un lieu dont Amphytrite
Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté, selon moi, fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassoit toujours.
Il passoit les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche,
Car il trouvoit toujours du mécompte à son fait.
Un gros Singe plus sage, à mon sens, que son Maître,
Jettoit quelques Doublons toujours par la fenêtre,
Et rendoit le compte imparfait.
La chambre bien cadenacée,
Permettoit de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour Dom Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir (1).
Quant à moi (2), lorsque je compare
Les plaisirs de ce Singe à ceux de cet Avare,
Je ne sais bonnement auquel donner le prix.
Dom Bertrand gagneroit près de certains esprits:

Les raisons en seroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau tantôt quelque Doublon (3),
Un Jacobus, un Ducaton,
Et puis quelque Noble à la Rose,
Eprouvoit son adresse et sa force à jeter
Ces morceaux de métal qui se font souhaiter
Par les humains, sur toute chose.
S'il n'avoit entendu son Compteur à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les Ducats auroient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure.
Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint et maint Financier (4)
Qui n'en fait pas meilleur usage!

(*Depuis La Fontaine*). Français. Richer, Liv. X. fab. 1. Fables en chansons, L. IV. fab. 36. Anonyme, dans le *Fablier de la Jeunesse*, par Bérenger, Liv. II. fab. 11. — Latins. Le Beau, *Carmina*, pag. 56. Desbillons, L. X. fab. 30.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Au liquide manoir.* A la mer. Ce mot ne s'est conservé que dans la poésie, pour désigner des objets odieux. Habert (*Temple de la Mort*) :

Et cet obscur *manoir*,
Et ses funestes murs entourés de drap noir.

(2) *Quant à moi, lorsque je compare.* Le poète paroît oublier quelquefois une des qualités les plus essentielles de l'apologue, qui est d'être court. Dans cette fable les réflexions sont trop fréquentes; le poète se montre autant que ses acteurs. Esope et Phèdre n'ont

point ce défaut. C'est peut-être là ce qui fonde la préférence injuste sans doute, que les étrangers donnent à l'apologue grec et latin sur le nôtre.

(3) *Quelque Doublon. Doublon*, double pistole, monnoie d'Espagne. *Jacobus*. Monnoie d'Angleterre, ainsi nommée du roi Jacques, qui la fit frapper. *Noble à la rose*. Monnoie anglaise qui a eu cours en France. On la nommoit ainsi, soit à cause de l'excellence de l'or dont elle étoit faite, soit à cause des roses blanche et rouge des maisons de Lancastre et d'Yorck. On lit dans une pièce de vers de mademoiselle Bernard :

Quand il seroit du temps des premiers *Jacobus*,
Des *Nobles à la rose* et des vieux Carolus.

(4) *Maint et maint Financier*. Ménage fait venir *maint* de bien loin, de *multùm*. Je ne lui sais actuellement point d'autre origine. (Barbazan, *Glossaire*, p. 228.)

Cette fable et la précédente n'ont guères que le mérite d'être très-agréablement contées. Mais ce mérite est devenu si rare !

FABLE IV.

Les deux Chèvres.

Dès que les Chèvres ont brouté (1),
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher (2), quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces dames vont promener leurs caprices :
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux Chèvres donc s'émancipant,

Toutes deux ayant patte blanche (3),
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part:
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux Belettes à peine auroient passé de front
Sur ce pont (4):
D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
Devoient faire trembler de peur ces Amazones (5).
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pié sur la planche, et l'autre en fit autant.
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand (6),
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'Isle de la Conférence.
Ainsi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez nos Aventurières,
Qui toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
De compter dans leur race, [à ce que dit l'histoire],
L'une, certaine Chèvre au mérite sans pair,
Dont Polyphême fit présent à Galatée (7);
Et l'autre, la Chèvre Amalthée (8),
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chûte fut commune:
Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, L. I. fab. 3.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Dès que les Chèvres*, etc. L'exposition de cette fable n'a pas la brièveté ordinaire aux débuts de nos apologues. Cette différence empêche la monotonie, et prouve la richesse du talent; l'agrément répandu dans la description, fait qu'il n'y a ni vide ni langueur, et remplace la brièveté par la précision. Il n'y a de long que ce qui est de trop.

(2) *Un rocher, quelque mont pendant en précipices.* Imité de Virgile, si toutefois il n'est inspiré par le même génie qui traça ce vers :

Dumosâ pendere procul de rupe videbö.

(3) *Toutes deux ayant patte blanche.* Parce que ce sont deux Chèvres *de qualité*, qui ne ressemblent pas aux Chèvres du commun.

(4) *Sur ce pont.* L'exiguïté du vers peint à merveille la petitesse du local.

(5) *Ces Amazones.* Femmes célèbres dans l'antique Mythologie et dans les romans de quelques Voyageurs modernes, pour leur humeur guerrière. Ce nom appliqué à des Chèvres rend la comparaison piquante.

(6) *Je m'imagine voir, avec Louis-le-Grand*, etc. M. Marmontel cite ce trait dans sa *Poëtique*. Et qui n'admireroit comme lui la pompe et la finesse de cette allusion ?

(7) *Dont Polyphême fit présent à Galathée.* Dans l'Idylle XI de Théocrite : « Pour toi j'élève onze Faons dont un collier est la parure. » (Lisez *μαννοφορως* au lieu de *αμνοφορως*. Il seroit absurde de dire que de jeunes Faons ont des petits.)

(8) *Et l'autre, la Chèvre Amalthée.* Cybèle ayant dérobé Jupiter à la voracité de son père Saturne, le confia à ses prêtres, qui lui donnèrent pour nourrice la Chèvre Amalthée, depuis transportée au Ciel, et placée parmi les astres, en reconnoissance des services rendus par elle à l'enfance du Dieu.

Cette descendance prétendue est un ridicule jeté, tant sur ces fastueuses généalogies dont se vantent la plupart de nos grands Seigneurs, que sur ces chimériques préférences qui feroient pitié, si les calamités qu'elles ont plus d'une fois entraînées s'étoient bornées à leurs ridicules prétendans.

A MONSEIGNEUR
LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avoit demandé à M. de La Fontaine une Fable qui fût nommée *le Chat et la Souris.*

Pour plaire au jeune Prince à qui la Renommée
Destine un Temple en mes écrits,
Comment composerai-je une Fable nommée
Le Chat et la Souris ?

Dois-je représenter dans ces vers une Belle,
Qui douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris
Comme le Chat de la Souris ?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune ?
Rien ne lui convient mieux ; et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis,
Comme le Chat fait la Souris.

Introduirai-je un Roi, qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, Roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis ;
Et qui des plus puissans, quand il lui plaît, se joue
Comme le Chat, de la Souris.

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre ; et, si je ne m'abuse,
Je pourrois tout gâter par de plus longs récits :

Le jeune Prince alors se joüroit de ma Muse,
Comme le Chat de la Souris.

FABLE V.

Le vieux Chat et la jeune Souris.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Abstemius, fab. 151 (*). Camérar. fab. 70 et 215.

UNE jeune Souris de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux Chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Rominagrobis:
Laissez-moi vivre : une Souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde?
D'un grain de bled je me nourris:
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre; attendez quelque temps:
Réservez ce repas à Messieurs vos enfans.
Ainsi parloit au Chat la Souris attrapée.
L'autre lui dit : tu t'es trompée.
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours?
Tu gagnerois autant de parler à des sourds.
Chat et vieux, pardonner! Cela n'arrive guères.
Selon ces loix, descends là-bas,

(*) Sous le titre : *De Vulpe, Gallinam incubantem occidere volente.*

Meurs, et va-t-en tout de ce pas
Haranguer les sœurs Filandières.
Mes enfans trouveront assez d'autres repas.
Il tint parole. Et pour ma Fable,
Voici le sens moral qui peut y convenir (1) :

La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir :
La vieillesse est impitoyable (2).

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, L. VI. fab. 18.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Voici le sens moral*, etc. On lit dans la *Satyre Ménippée* : « Vous lui mistes une folle et indiscrette ambition en la tête pour faire de lui comme *le Chat fait la Souris*, c'est-à-dire, après vous en être joué, de la manger ». (*Harangue de M. d'Aubray aux Etats-Généraux sous la Ligue*, T. I. p. 126.) De tous les rapports à établir entre le sujet de cet apologue et la moralité, celui-ci est le plus vague et le plus froid. Je ne sais pourquoi tout sujet de commande retrécit le génie : pour avoir droit à nos suffrages, son essor doit être libre et indépendant. Nulle part l'adoption ne valut la nature.

(2) *La vieillesse est impitoyable*. Comment le poète a-t-il pu oublier sa fable du *Vieillard et des trois Jeunes Hommes* ?

FABLE VI.

Le Cerf malade.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Tanaq. Faber ex Arab. Lockm. fab. 3.

En pays plein de Cerfs, un Cerf tomba malade;
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
Eh! Messieurs, laissez-moi mourir:
Permettez qu'en forme commune
La Parque m'expédie; et finissez vos pleurs.
Point du tout : les Consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,
Quand il plut à Dieu s'en allèrent.
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire, sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du Cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire:
D'un mal il tomba dans un pire;
Et se vit réduit à la fin
A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame (1),
Médecins du corps et de l'ame!
O temps! ô mœurs! J'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Richer, Liv. VIII. fab. 15. — Latins. Desbillons, Liv. VIII. fab. 23.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Le sujet de cette fable ressemble beaucoup à celui du *Jardinier et son Seigneur*; mais elle est bien loin d'en avoir les agrémens.

(1) *Il en coûte à qui vous réclame*, etc. *Officia sancta quantò veneunt!* dit le Cerf dans l'apologue latin de Desbillons. Nous sommes étonnés que le grave Jésuite se soit permis de traduire et d'offrir aux regards de la jeunesse cette satyre peu réfléchie d'usages fondés sur la raison, sur l'autorité, sur la nécessité elle-même. L'homme dévoué aux fonctions du ministère est-il un ange, pour être indépendant des besoins de la terre? Le prêtre, dit S. Paul, doit vivre de l'autel. Il n'a pas droit d'exiger, à la bonne heure, mais il a celui de desirer et de recevoir.

FABLE VII.

La Chauve-Souris, le Buisson et le Canard.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 42.

LE Buisson, le Canard, et la Chauve-Souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisoient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune (1).
Ils avoient des Comptoirs, des Facteurs, des Agents,
Non moins soigneux qu'intelligents,
Des Registres exacts de mise et de recette.
Tout alloit bien: quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort étroits,
Et de trajet très-difficile,
Alla toute emballée au fond des magasins,

Qui du Tartare (2) sont voisins.
Notre Trio poussa maint regret inutile,
Ou plutôt il n'en poussa point.
Le plus petit Marchand est savant sur ce point (3);
Pour sauver son crédit il faut cacher sa perte.
Celle que par malheur nos gens avoient soufferte
Ne put se reparer : le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le bonnet vert (4).
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal, et les gros intérêts,
Et les Sergents, et les procès,
Et le créancier à la porte,
Dès devant la pointe (5) du jour,
N'occupoient le Trio qu'à chercher maint détour,
Pour contenter cette cohorte.
Le Buisson accrochoit les passants à tous coups (6):
Messieurs, leur disoit-il, de grace apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises :
Le Plongeon, sous les eaux s'en alloit les chercher.
L'Oiseau Chauve-Souris n'osoit plus approcher
Pendant le jour, nulle demeure :
Suivi des Sergents à toute heure,
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur (7), qui n'est ni Souris-Chauve,
Ni Buisson, ni Canard, ni dans tel cas tombé,
Mais simple grand Seigneur, qui tous les jours se sauve (8)
Par un escalier dérobé.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Vont trafiquer au loin*, etc. Où peut être la vraisemblance d'une pareille association? Le Buisson a-t-il pieds ou ailes, pour marcher et entreprendre un voyage au loin?

(2) *Tartare.* L'un des noms dont les poètes se servent pour désigner les enfers ou l'empire des morts.

(3) *Le plus petit marchand*, etc. Le poète a voulu sauver le fonds ingrat de son apologue par des détails, où perce l'esprit d'observation, exprimés avec autant de finesse que d'agrément.

(4) *Prêts à porter le bonnet vert.* Boileau:

On que d'un *bonnet vert* le salutaire affront
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.

(*Satyre* I. vers 15.)

Allusion, dit son commentateur, à la coutume où l'on étoit en Italie, d'obliger tout cessionnaire de biens de porter un bonnet ou chapeau orangé; et à Rome, un *bonnet vert*, pour marquer, ajoute-t-il, d'après Pasquier (*Recherches*, L. IV. c. 10), que celui qui fait cession de biens, est devenu pauvre par sa faute. Cette peine s'étoit également introduite en France, mais seulement depuis la fin du 16ᵉ. siècle, suivant les arrêts rapportés par nos jurisconsultes: elle est aujourd'hui tombée en désuétude. (Voyez *Œuv. de Boileau*, T. I. p. 17, édit in-12, Paris, 1726.)

(5) *Dès devant la pointe.* Mauvaise construction: on diroit tout au plus *dès avant*.

(6) *Le Buisson accrochoit*, etc. M. Lessing (fable *le Buisson*): « Mais parle, disoit le Saule au Buisson, pourquoi as-tu tant d'avidité pour les habits des passans? qu'en veux-tu faire? quel secours veux-tu en tirer? Aucun, dit le Buisson. Aussi ne prétends-je pas les prendre: je ne veux que les déchirer ». (L. II. fab. 17.)

(7) *Detteur* n'est point français. Regrettons que l'autorité de La Fontaine et l'énergique précision de ce mot n'aient point encore paru des titres suffisans pour lui donner rang dans le langage commun.

(8) *Qui tous les jours se sauve.* Comme la Chauve-souris. Mais le Canard et le Buisson, quels sont leurs imitateurs? Pour être régulière, la morale de la fable doit s'étendre à toutes ses parties.

FABLE VIII.

La querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris.

LA Discorde a toujours régné dans l'Univers;
Notre monde en fournit mille exemples divers.
Chez nous cette Déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les Eléments:
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés contraire (1).
Outre ces quatre Potentats (2),
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle!

Autrefois un logis plein de Chiens et de Chats,
Par cent arrêts rendus en forme solemnelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le Maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entre eux comme cousins;
Cette union si douce, et presque fraternelle,
Edifioit tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.
J'ai vu des Chroniqueurs attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avoit une Chienne en gésine (3);

Quoi qu'il en soit, cet altercas (4)
Mit en combustion la salle et la cuisine :
Chacun se déclara pour son Chat, pour son Chien.
On fit un Réglement dont les Chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur Avocat disoit, qu'il falloit bel et bien
Recourir aux Arrêts. En vain ils les cherchèrent.
Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent,
Les Souris enfin les mangèrent.
Autre procès nouveau : le peuple Souriquois
En pâtit. Maint vieux Chat, fin, subtil et narquois (5),
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main basse.
Le Maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les Cieux
Nul animal, nul être, aucune créature
Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit (6), et je n'en sais pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudroit encore à soixante ans
Renvoyer chez les Barbacoles (7).

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Appointés contraire.* Terme de barreau qu'il falloit laisser à ces antres de la chicane, où la langue est aussi souvent violée que la justice.

(2) *Potentats.* Métaphore hardie qui ne sied au style de l'apologue, que parce que tout sied à La Fontaine.

(3) *Une Chienne en gésine.* Nous avons déjà vu ce mot : une

chienne étant en *gésine*. (Fable, *la Lice et sa Compagne.*) « Les Truies *en leur gésine* ne sont nourries que de fleurs d'orangers». (*Pantagr.* Liv. IV. ch. 7.)

(4) *Altercas* ou *altercat*, comme *appointé contraire*.

(5) *Narquois*, expliqué par ses accessoires. « Ce bonhomme fut apperçu par un grand dégousté *narquois* ». (*Touches du sieur Des Accords*, L. I. Escraign. 27.)

(6) *Dieu fit bien ce qu'il fit.* Fable 4 du Liv. IX, *le Gland et la Citrouille* :

Dieu fait bien ce qu'il fait.

Voyez la note.

(7) *Barbacoles.* «Terme plaisant et burlesque, emprunté des Italiens, pour désigner un maître d'école qui, pour se rendre plus vénérable à ses écoliers, porte une longue barbe, *barbam colit*». (Coste.) Champfort ne voit dans cette fable qu'une *espèce de radotage*». (T. II. p. 348.) Est-ce dans ces termes que le satyrique Latin parle de la vieillesse d'Homère et de ses momens de sommeil?

FABLE IX.

Le Loup et le Renard.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Pilpay, *Contes Indiens*, T. III. pag. 116. — FRANÇAIS. Fabliaux du XIVe. siècle, *la Confession du Renard*. (Voyez Le Grand, T. I. in-8°. p. 383, et T. IV. p. 207.) Marie de France. Ysopet, *du Loup qui avoit fait un vœu* (dans le manusc. de la biblioth. de S. Germain-des-Prés, n°. 1830).

D'où vient que personne en la vie (1)
N'est satisfait de son état?
Tel voudroit bien être Soldat,
A qui le Soldat porte envie.

Certain Renard voulut, dit-on,
Se faire Loup. Eh! qui peut dire

Que

Que pour le métier de Mouton
Jamais aucun Loup ne soupire?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans,
Un Prince (2) en Fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs,
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa Fable semés,
Ne sont en l'Ouvrage du Poète
Ni tous, ni si bien exprimés:
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la Musette,
C'est mon talent; mais je m'attends
Que mon Héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la Trompette.

Je ne suis pas un grand Prophète,
Cependant je lis dans les Cieux,
Que bientôt ses faits glorieux (3)
Demanderont plusieurs Homères;
Et ce temps-ci n'en produit guères.

Laissant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la Fable avec succès.

Le Renard dit au Loup : Notre cher, pour tout mets
J'ai souvent un vieux Coq, ou de maigres Poulets :
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chère avec moins de hasard.

J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grace :
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque Mouton gras :
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le Loup : il m'est mort un mien frère,
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint, et le Loup dit : Voici comme il faut faire ;
Si tu veux écarter les Mâtins du troupeau.
Le Renard, ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien(4),
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel vêtu des armes d'Achille (5),
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville :
Mères, Brus et Vieillards au Temple couroient tous.
L'ost du Peuple bêlant crut voir cinquante Loups (6):
Chien, Berger et Troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une Brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un Coq du voisinage.
Le Disciple aussitôt droit au Coq s'en alla,
Jetant bas sa robe de classe,
Oubliant les Brebis, les leçons, le Régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse (7) ?

Prétendre ainsi changer, est une illusion :
L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

De votre esprit que nul autre n'égale,
Prince, ma Muse tient tout entier ce projet :
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue, et la morale.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, L. V. fab. 18.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *D'où vient*, etc. Traduction de ces vers que tout le monde sait :

Qui fit, Mæcenas ut nemo quam sibi sortem,
Seu ratio . . . etc.

Copie digne de son original.

(2) *Un Prince.* Monseigneur le duc de Bourgogne. (Voyez *Préface du Livre XII.*)

(3) *Que bientôt ses faits glorieux*

Demanderont plusieurs Homères. Le chantre d'Achille eût affoibli la renommée de ce jeune prince, de ce digne élève de Fénelon, en prêtant à ses rares qualités les voiles de la fiction. L'histoire, l'éloquence, la postérité ont acquitté à son égard le vœu de notre poète avec autant d'éclat, et bien plus d'autorité. Mais

Admirez et pleurez ; il mourut à trente ans.

(4) *D'abord il s'y prit mal*, etc. L'abbé Batteux cite ces vers comme un modèle de poésie descriptive en fait de gradations. La fable toute entière en est un d'esprit, de graces et de naïveté.

(5) *Tel vêtu des armes d'Achille.* (V. l'*Iliade*, ch. XVI.) Cette comparaison réunit la justesse à la dignité. Elle justifie l'éloge donné à la Fontaine, par La Bruyere, qu'*il excelle à relever les petites choses par les grandes.*

(6) *L'ost du peuple*, etc. Oultre l'*ost*, devant le chasteau. (Marot.) *Ost*, du latin *ostium*, entrée.

(7) *Que sert-il qu'on se contrefasse?* En morale, non; mais beaucoup dans la tactique du crime. Témoin le Renard de cette fable, à qui son déguisement vaut toujours une brebis, sans préjudice du courant.

Tant de charmans détails, tant de vers heureux, semés dans chacun de ces apologues composés dans un âge si avancé, prouvent-ils que l'*esprit* du poëte commence à *diminuer*, comme il s'en plaint dans l'Epître dédicatoire de ce Livre?

FABLE X.

L'Ecrevisse et sa Fille.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Mola Dschamijus (dans *l'Anthologie persienne*, publiée par les ordres de l'Impératrice Marie-Thérèse, et traduite dans les Mélanges de littérat. étrangère). — GRECS. Esope, Aphtone, fab. 11. Gabrias, fab. 50. — LATINS. Avien, fab. 3. Camerar. fab. 104. et *aliàs* 245.

LES Sages quelquefois, ainsi que l'Ecrevisse (1),
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des Matelots: c'est aussi l'artifice
De ceux qui pour couvrir quelque puissant effort,
Envisagent un point directement contraire,
Et font, vers ce lieu-là, courir leur adversaire.
Mon sujet, est petit, cet accessoire est grand.
Je pourrois l'appliquer à certain Conquérant
Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
En vain on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,

Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher,
Le torrent, à la fin, devient insurmontable.
Cent Dieux sont impuissans contre un seul Jupiter.
Louis et le Destin me semblent, de concert,
Entraîner l'Univers. Venons à notre Fable.

Mère Ecrevisse un jour à sa Fille disoit:
Comme tu vas, bon Dieu! ne peux-tu marcher droit?
Et comme vous allez vous-même! dit la Fille.
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu?

Elle avoit raison; la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout; fait des sages, des sots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A son but, j'y reviens; la méthode en est bonne,
Sur-tout au métier de Bellone (2);
Mais il faut le faire à propos.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Benserade, fab. 96. Boursault (*Fables d'Esope*, coméd. acte III. sc. 5). Desforges-Maillard, fab. 17. Fables en chansons, L. III. fab. 24. Bret (dans *Elite de Poés. Fugit.* T. I. pag. 258). — Latins. Desbillons, Liv. I. fab. 19.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

L'Ecrevisse naît dans les rivières ou dans les ruisseaux d'eau courante. Le tronc de son corps est rond, et sa tête finit par une corne assez large, courte et pointue, sous laquelle sont les yeux. Ses bras sont fourchus, dentelés et articulés en cinq parties plus minces près du corps qu'à

l'extrémité. C'est peut-être ce qui les fait casser facilement. Sa queue lui sert à nager et à marcher sur terre, mais seulement à reculons. Quand l'Ecrevisse perd une de ses grosses jambes, il lui en renaît une autre à la même place, mais plus petite. Son écaille, dont elle se dépouille par une mue annuelle, rougit extérieurement à la cuisson.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Les sages*, etc. L'écrivain fait au sage un mérite de savoir reculer à propos ; et l'Ecrevisse de sa fable n'y voit qu'un travers dans sa fille. Où est le rapport nécessaire entre l'allégorie et l'image qu'on veut lui faire représenter ? Au reste, le défaut d'analogie est corrigé par une poésie pleine de noblesse. On reproche à Louis XIV les complimens que lui ont prodigués à l'envi tous les écrivains de son siècle. C'est comme si on lui reprochoit de les avoir mérités. On remarquera ce vers d'un sens profond et d'une tournure hardie.

N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.

(2) *Au métier de Bellone.* A la guerre, à laquelle préside *Bellone*, distinguée de Mars par les mêmes différences qui distinguent une campagne, d'une action, la valeur, de l'impétuosité.

La fable de Bret est remarquable par sa précision.

Ma fille, marchez droit, dit l'Ecrevisse mère ;
Aller à reculons ! fi ! cela n'est pas bien :
— Ma mère, je ne veux vous contredire en rien ;
Je vous suivrai ; marchez, s'il vous plaît, la première.

FABLE XI.

L'Aigle et la Pie.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Abstemius, fab. 26. Camerar. fab. 162.

L'AIGLE, Reine des airs, avec Margot la Pie (1),
Différentes d'humeur, de langage et d'esprit,
Et d'habit,
Traversoient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'Agace (2) eut peur: mais l'Aigle ayant fort bien dîné,
La rassure, et lui dit: Allons de compagnie :
Si le Maître des Dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'Univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers.
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.
Caquet-bon-bec (3) alors de jaser au plus dru:
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace
Disant le bien, le mal à travers champs, n'eût su
Ce qu'en fait de babil y savoit notre Agace.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'Aigle lui dit tout en colère :
Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, ma mie : adieu, je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour :

C'est un fort méchant caractère.
Margot ne demandoit pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les Dieux:
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, Espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux:
Quoiqu'ainsi que la Pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux Paroisses.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Desforges-Maillard, fab. 15.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

La Pie approche du genre des Corbeaux par le bec, les piés et les ongles; mais elle a, comme on sait, la tête, le col, la gorge, le dos et le croupion, le bas-ventre, de couleur noire, la poitrine et les cotés, blancs:

> Un côté blanc et l'autre noir,
> Vint au monde Margot la Pie.
> (Rich. Martelli, Liv. III. fab. 11.)

D'où vient que notre fabuliste lui fait porter *habit de deux Paroisses*: La Pie fait son nid sur les arbres les plus élevés; elle s'apprivoise facilement et apprend à parler. On lui donne de l'inclination à voler. On vante la Pie des Antilles pour la beauté de ses couleurs.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Margot la Pie.* Est-ce le poète, est-ce la tradition qui a donné ce nom à la Pie? Quoi qu'il en soit, il n'est pas tombé de nos jours en désuétude, et le petit peuple n'appelle point autrement cet oiseau familier.

(2) *L'Agace*, d'où le mot *agacer*. Autre nom de la Pie dans le fameux roman du Renard, composé en français par Jacquemart Gielée, vers la fin du treizième siècle.

(3) *Caquet-bon-bec.* Pour celui-là, il est incontestablement dû au génie gai et facile de notre fabuliste. *De jaser au plus dru sur ceci, sur cela, sur tout.* Admirez la vivacité de cette peinture, agréablement terminée par ce trait d'érudition :

. . . . *L'homme d'Horace*
Disant le bien, le mal à travers champs, etc.

Traduction inimitable de ce vers :

Dicenda, tacenda locutus.
(*Epitr.* VII. L. I.)

Dans la fable de Desforges-Maillard, la Pie ne se borne pas à être causeuse. Chargée de l'éducation du jeune fils du Roi des Oiseaux, elle est surprise faisant un vol, et chassée honteusement de sa cour. La Fontaine ne charge point ses caractères, et fait par là bien mieux ressortir les traits qui les distinguent sans les confondre.

FABLE XII.

Le Roi, le Milan et le Chasseur.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE CONTI (*).

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Pilpay, T. II. p. 250.

Comme les Dieux sont bons, ils veulent que les Rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.

(*) Armand de Bourbon, premier Prince du Sang, protecteur des Lettres, accordoit une bienveillance particulière à Molière et à La Fontaine.

Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par là moins Héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes(1),
Qui comme en l'âge d'or font cent biens ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes.
L'Univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas (2).
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le Palais des Dieux :
Un siècle de séjour ici doit vous suffire.
Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.
Puissent ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées,
Par ce temps à peine bornées !
Et la Princesse (3) et vous n'en méritez pas moins :
J'en prends ses charmes pour témoins ;
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le Ciel pour vous prodigue en ses présents,
Des qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles,
Voulut orner vos jeunes ans.
BOURBON, de son esprit ses graces assaisonne.
Le Ciel joignit en sa personne
Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer.
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie (4) :
Je me tais donc, et vais rimer

Ce que fit un Oiseau de proie.

Un Milan, de son nid antique possesseur,
Etant pris vif par un Chasseur,
D'en faire au Prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnoit prix à la chose.
L'Oiseau, par le Chasseur, humblement présenté,
Si ce Conte n'est apocriphe,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de Sa Majesté.
Quoi, sur le nez du Roi?—Du Roi même en personne.
— Il n'avoit donc alors ni Sceptre, ni Couronne?
— Quand il en auroit eu (5), ç'auroit été tout un:
Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des Courtisans les clameurs et la peine,
Seroit se consumer en efforts impuissants.
Le Roi n'éclata point: les cris sont indécents
A la Majesté souveraine.
L'Oiseau garda son poste. On ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.
Son Maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
Lui présente le leurre, et le poing, mais en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente,
Nicheroit là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.
Il quitte enfin le Roi, qui dit: Laissez aller
Ce Milan, et celui qui m'a cru régaler.

Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en Milan, et l'autre en citoyen des bois.
Pour moi, qui sais comment doivent agir les Rois,
Je les affranchis du supplice.
Et la Cour d'admirer. Les Courtisans ravis
Elèvent de tels faits par eux si mal suivis.
Bien peu, même des Rois, prendroient un tel modèle;
Et le Véneur l'échappa belle,
Coupables seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître.
Ils n'avoient appris à connoître
Que les Hôtes des bois; étoit-ce un si grand mal (6)?

Pilpay fait, près du Gange, arriver l'aventure.
Là, nulle humaine créature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher:
Le Roi même feroit scrupule d'y toucher.
Savons-nous, disent-ils, si cet Oiseau de proie
N'étoit point au siége de Troie?
Peut-être y tint-il lieu d'un Prince ou d'un Héros
Des plus hupés (7) et des plus hauts.
Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'être encore.
Nous croyons après Pythagore (8),
Qu'avec les animaux de forme nous changeons,
Tantôt Milans, tantôt Pigeons,
Tantôt humains, puis volatiles,
Ayant dans les airs leurs familles.

Comme l'on conte en deux façons
L'accident du Chasseur, voici l'autre manière.

Un certain Fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un Milan (ce qui n'arrive guère),
En voulut au Roi faire un don,
Comme de chose singulière.
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans (9);
C'est le *non plus ultrà* de la Fauconnerie.
Ce Chasseur perce donc un gros de Courtisants,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon (10) de présents,
Il croyoit sa fortune faite,
Quand l'animal porte-sonnette,
Sauvage encor, et tout grossier
Avec ses ongles tout d'acier (11),
Prend le nez du Chasseur, happe le pauvre Sire.
Lui de crier; chacun de rire,
Monarque et Courtisans. Qui n'eût ri? Quant à moi,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
Qu'un Pape rie, en bonne foi,
Je ne l'ose assurer; mais je tiendrois un Roi
Bien malheureux s'il n'osoit rire:
C'est le plaisir des Dieux. Malgré son noir souci,
Jupiter, et le Peuple Immortel rit aussi:
Il en fit des éclats, à ce que dit l'Histoire (12),
Quand Vulcain, clopinant, vint lui donner à boire,
Que le Peuple Immortel se montrât sage ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison;
Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du Chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau? L'on a vu de tout temps
Plus de sots Fauconniers que de Rois indulgents.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Ce titre*, etc. Voici la définition que fait du Héros un de nos Maîtres en poésie.

Est-on Héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux ? Tibère eut cet honneur.
Est-on Héros en signalant ses haines
Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.
Est-on Héros en régnant par la peur ?
Sejan fit tout trembler jusqu'à son maître.
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre, et réprimer les flots
De son orgueil, c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même, et voilà mon Héros.

(2) *L'univers leur sait gré*, etc. De pareils vers seroient applaudis sur la scène avec enthousiasme; ils s'y soutiendroient longtemps à côté des plus belles pensées de Corneille et de Racine, parce qu'ils honorent et le courage et le talent de leur auteur.

(3) *Et la Princesse*, auparavant *Mademoiselle de Blois*, fille du Roi Louis XIV et de Madame de la Vallière. Elle mourut en 1739.

(4) *Joie*, pour bonheur. Ces mots sont loin d'être synonymes.

(5) *Quand il en auroit eu*, etc. On accuse les écrivains du siècle de Louis XIV d'avoir servilement encensé l'idole du pouvoir. On compteroit dans les fables seules de notre poète vingt traits qui attesteroient la noble fierté de son ame, et l'indépendance de ses opinions politiques. Il aimoit la royauté sans doute, parce qu'il en jouissoit; il admiroit le Monarque, oui, parce que toute l'Europe lui en donnoit l'exemple. Que les détracteurs de ce siècle immortel nous parlent avec franchise; ce qu'ils ne lui pardonnent point, c'est, dans ses écrivains, une supériorité de génie à laquelle il est plus facile d'opposer des jalousies que des succès; et, dans le Monarque, un caractère de grandeur dont l'influence agissant sur la nation entière, l'a portée à un point d'élévation d'où il n'y avoit plus qu'à déchéoir.

(6) *Ils n'avoient appris à connoître,*
Que les hôtes des bois : étoit-ce un si grand mal? Champfort

ne trouve de passable dans cette longue fable que ces deux vers. Je ne la comparerai point avec les meilleurs apologues de notre fabuliste; mais encore est-elle loin de ses plus médiocres.

(7) *Des plus huppés.* Villon :

Pour attraper *les plus huppés.*
(*Franch. rep.* 2e. part. p. 9.)

De *Huppe*, espèce d'oiseau qui porte sa tête fort haut.

(8) *Après Pythagore.* Nous ne parlerons ici de ce Philosophe, que pour rappeler qu'il donna un grand crédit à la doctrine de la Métempsycose, originairement indienne,

(9) *Ce cas n'arrive pas*, etc. Pléonasme. Il vient de dire : *ce qui n'arrive guère.*

(10) *Par ce parangon.* Terme commun dans le style de l'ancienne chevalerie.

O Dame illustre ! ô *parangon* d'honneur ! etc.
(*Clém. Marot*, etc.)

(11) *Avec ses ongles tout d'acier.* Coup de pinceau vigoureux et hardi, qui seul vaut un tableau. Mais il y a dans ce tableau une ombre légère ; c'est le mot *tout* qui se retrouve encore au vers précédent :

Sauvage et *tout* grossier.

Tout ce qui suit offre la double empreinte de la gaîté de Rabelais et de la finesse de Lucien.

(12) *A ce que dit l'Histoire* Mythologique. Homère nous conte qu'à l'aspect de Vulcain boiteux, les Dieux se prirent à rire, mais d'un rire *inextinguible.* Ce n'est pas là, selon notre poète, ce que l'Olympe ait fait de mieux.

FABLE XIII.

Le Renard, les Mouches et le Hérisson.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, dans Aristote (*Rhetoric.* Liv. II) [*]. — LATINS. Tibère César, dans Joseph (*Antiquités juives*). Philib. Hegemon, fab. 19. Faerne, fab. 17. Camérar. fab. 255, pag. 298. Ménage, fab. 4. — FRANÇAIS. Dans un Recueil des États tenus en France, vol. in-4°. Paris, 1651, pag. 213.

AUX traces de son sang, un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil et matois,
Blessé par des Chasseurs, et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite ailé,
Que nous avons Mouche appellé.
Il accusoit les Dieux, et trouvoit fort étrange
Que le Sort à tel point le voulût affliger,
Et le fit aux Mouches manger.
Quoi! se jetter sur moi, sur moi, le plus habile
De tous les hôtes des forêts!
Depuis quand les Renards sont-ils un si bon mets?
Et que me sert ma queue? Est-ce un poids inutile?
Va, le Ciel te confonde, animal importun:
Que ne vis-tu sur le commun!
Un Hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité:
Je les vais, de mes dards, enfiler par centaines,

[*] Manque dans la collection de Planude.

Voisin

Voisin Renard, dit-il, et terminer tes peines.
Garde-t-en bien, dit l'autre : ami, ne le fais pas :
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont souls : une troupe nouvelle
Viendroit fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont Courtisans, ceux-là sont Magistrats.
Aristote appliquoit cet apologue aux Hommes.
Les exemples en sont communs (1),
Sur-tout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

(*Depuis La Fontaine.*) FRANÇAIS. Imitation dans *Muses helvétiennes*, pag. 250, vol. in-8°. Lausanne, 1775. Le Jeune, Liv. V. fab. 8, *les Guêpes et le Boucher.* — LATINS. Desbillons, L. III. fab. 41.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

HÉRISSON, petit animal terrestre, gros comme un Lapin. Le dessus de son corps est couvert d'une espèce d'armure hérissée de piquans durs et pointus, variés de brun et de blanchâtre, qu'il élève et abaisse à son gré. Quand il a peur, il se ramasse en forme de boule, et cachant ainsi sa tête et ses piés, ne presente à l'attaque de son ennemi qu'une masse épineuse. Il ne sort que la nuit pour pourvoir à sa nourriture. Après qu'il a détaché avec ses pattes les grappes de raisins, il se roule par dessus, et dès qu'il sent ses pointes chargées de butin, il s'enfuit dans sa retraite toujours cachée dans les bois ou dans les cavernes, et dans les vieilles masures.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Le sujet de cette fable, dit l'abbé Batteux, est dans Esope. Aristote la cite dans sa Rhétorique comme un modèle capable de faire juger du goût de l'auteur, et de sa manière énergique d'enseigner. (*Princ. de Littér.* T. II. p. 39.) La voici traduite du grec. « Un Renard voulant passer une rivière, tomba dans une fosse bourbeuse. Aussitôt il y fut assailli par une infinité de grosses Mouches, qui le tourmentèrent long-temps. Il passe un Hérisson; touché de le voir souffrir ainsi : Voulez-vous, lui dit-il, que je vous délivre de ces insectes cruels qui vous dévorent? Gardez-vous-en bien, répondit le Renard. Eh pourquoi donc? Parce que celles-ci vont être saoules de mon sang; et si vous les chassez, il en viendra d'autres plus affamées, qui me suceront ce qui m'en reste ». Toutes les Fables grecques auroient ce sens profond et cette énergique simplicité, que La Fontaine n'en auroit pas moins les premiers droits à notre admiration, par le charme des détails et la magie du style.

L'allégorie est visible, dit encore le même abbé Batteux. Le Renard représente le peuple foulé par ses magistrats, qui sont eux-mêmes représentés par les Mouches. Le Hérisson représente les accusateurs des magistrats. Le Renard est malheureux; mais il est prudent et patient dans son malheur. Le Hérisson est choisi pour représenter les accusateurs, plutôt que tout autre animal, parce qu'étant hérissé de pointes, il pouvoit blesser en voulant guérir : caractère assez ordinaire aux accusateurs, en pareil cas, qui veulent changer de maître souvent *pour régner à leur tour*, et peut-être avec *plus de dureté* que ceux qu'ils accusent. (Ibid. p. 41.)

(1) *Les exemples en sont communs*,

Sur-tout au pays où nous sommes. Le peuple, instrument et toujours victime des factions, ne change jamais son état que pour le détériorer. Ces renouvellemens de constitution ne peuvent se faire qu'aux dépens de sa fortune et de son sang, parce que le dernier venu a toujours besoin de s'engraisser. *Non parcit populis regnum breve.*

FABLE XIV.

L'Amour et la Folie.

(*Avant La Fontaine*). FRANÇAIS. Louise Labé, *Débat de Folie et d'Amour.*

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance.
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour,
Que d'épuiser cette Science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire à ma manière,
Comment l'Aveugle que voici,
(C'est un Dieu) comment, dis-je, il perdit la lumière :
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien.
J'en fais juge un amant, et ne décide rien (1).

La Folie et l'Amour jouoient un jour ensemble.
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des Dieux :
L'autre n'eut pas la patience.
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des Cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
Les Dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis,
Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas ;

Son fils, sans un bâton, ne pouvoit faire un pas.
Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande :
Le dommage devoit être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la patrie,
Le Résultat enfin de la suprême Cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

(*Depuis La Fontaine*). Ital. Luig. Grillo, fav. 80. — Anglois. Dodsley, English fab. 20.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Précis du dialogue de Louise Labé, intitulé : *Débats de Folie et d'Amour*. A la suite d'une dispute très-vive entre l'Amour et la Folie, celle-ci *tire les yeux* au fils de Vénus, et les lui bande. Sujet du premier *discours*. L'Amour désespéré va cacher sa honte loin de l'Olympe. Vénus le rencontre : elle essaie de *dénouer la bande; mais les nœuds sont indissolubles*. Vénus : allons, mon fils, vers Jupiter, et lui demandons vengeance de cette malheureuse. Second *discours*. Jupiter ne veut point condamner la Folie sans l'avoir entendue ; elle est appelée : la cause se plaide solemnellement devant *le consistoire* des Dieux. Mercure accepte l'emploi de défenseur de la Folie ; Apollon se charge de la cause de l'Amour. Après un long plaidoyer, où les traits d'esprit les plus fins percent à travers les subtilités d'une érudition sans goût, selon le style de ce temps là, Jupiter prononce cet arrêt : Vous commandons vivre amiablement ensemble, sans vous outrager l'un l'autre, et guidera Folie l'aveugle Amour, et le conduira par-tout où bon lui semblera. (Louise Labé, surnommée la belle Cordière. *Lyon*, édit. de Duplain, 1762, 1 vol. in-12.) — Mais ces vers :

(1) *Comment l'aveugle que voici,*
(C'est un Dieu) comment, dis-je, il perdit la lumière :
Quelle suite eut le mal qui peut-être est un bien.
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

Ces vers n'ont point eu de modèle, et trouveront difficilement des imitateurs.

FABLE XV.

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat.

A MADAME DE LA SABLIÈRE.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Pilpay, T. II. p. 261 (*).
Poëme indien intitulé : *Hytopadès*, par Vichnou-Samna.

JE vous gardois un Temple (1) dans mes Vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'Univers.
Déjà ma main en fondoit la durée
Sur ce bel Art qu'ont les Dieux inventé ;
Et sur le nom de la Divinité
Que dans ce Temple on auroit adorée,
Sur le Portail j'aurois ces mots écrits :
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS.
Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;
Car Junon même, et le Maître des Dieux
Serviroient l'autre, et seroient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'Apothéose à la voûte eût paru.
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auroient amplement contenu
Toute sa vie : agréable matière,
Mais peu féconde en ces événements

(*) Pilpay donne à Lockman le sujet de cette fable. S'il en est ainsi, l'original n'en est point parvenu jusqu'à nous.

Qui des Etats font les renversements.
Au fond du Temple eût été son Image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire, et de n'y penser pas (2),
Ses agrémens à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ses pieds des mortels,
Et des Héros, des demi-Dieux encore,
Même des Dieux : ce que le monde adore,
Vient quelquefois parfumer ses autels (3).
J'eusse en ses yeux fait briller de son ame
Tous les trésors, quoiqu'imparfaitement (4) :
Car ce cœur vif et tendre infiniment,
Pour ses amis, et non point autrement ;
Car cet esprit, qui, né du Firmament
A beauté d'homme avec grace de femme
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même,
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissons-le donc), agréez que ma Muse
Achève un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grace, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre Monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer

N'est pas un Roi qui ne sait point aimer;
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons!
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue
Vivoient ensemble unis : douce société.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assuroit leur félicité.
Mais quoi! l'homme découvre enfin toutes retraites(5):
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrettes.
La Gazelle s'alloit ébattre innocemment (6);
Quand un Chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes (7),
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit. Et le Rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restans : d'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés?
La Gazelle déjà nous a-t-elle oubliés (8)?
A ces paroles, la Tortue
S'écrie, et dit : Ah! si j'étois
Comme un Corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger :
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger (9).

Le Corbeau part à tire d'aile :
Il apperçoit de loin l'imprudente Gazelle,
Prise au piége, et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant.
Car de lui demander quand, pourquoi, ni comment,
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un Maître d'Ecole (10),
Il avoit trop de jugement.
Le Corbeau donc vole et revole (11).
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la Gazelle est prise.
L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent, quand arriveroit-elle (12)?
Après la mort de la Gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidelle compagne ;
Pauvre chevrette de montagne (13).
La Tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne (14),
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
Le Chasseur vient, et dit : Qui m'a ravi ma proie?
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le Corbeau, sur un arbre, en un bois la Gazelle :
Et le Chasseur, à demi-fou,

De n'en avoir nulle nouvelle,
Apperçoit la Tortue, et retient son courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le Corbeau n'en eût averti la Chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
L'homme de suivre, et de jetter
Tout ce qui lui pesoit, si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,
Qu'il délivre encor l'autre sœur
Sur qui s'étoit fondé le souper du Chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Iliade ou l'Odyssée.
Rongemaille feroit le principal Héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Porte-maison l'Infante y tient de tels propos,
Que Monsieur du Corbeau va faire
Office d'Espion et puis de Messager.
La Gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le Chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi, chacun en son endroit
S'entremet, agit et travaille.
A qui donner le prix? Au cœur, si l'on m'en croit.
Que n'ose et que ne peut l'amitié violente!
Cet autre sentiment que l'on appelle Amour

Mérite moins d'honneur ; cependant chaque jour
Je le célèbre et je le chante.
Hélas ! il n'en rend pas mon ame plus contente.
Vous protégez sa sœur, il suffit; et mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tous divers,
Mon maître étoit l'Amour, j'en vais servir un autre(15),
Et porter par tout l'Univers
Sa gloire aussi bien que la vôtre.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

Gazelle, joli quadrupède d'une taille fine et bien prise, et des plus légers à la course. Sa couleur est fauve, à l'exception du ventre et de l'estomac, dont le poil est blanc. Ses cornes sont noires et creuses, droites et pointues, mais un peu recourbées par le bout. Il y a une espèce de Gazelle qui donne le musc, substance odoriférante, renfermée dans une bourse que l'animal porte sous le ventre.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Je vous gardois un temple.* Voiture a de même élevé en l'honneur de madame de Rambouillet, un de ces temples allégoriques, qui ne coûtent point à leurs auteurs de grands frais d'architecture. A vous, lui dit-il:

A vous, il vous faut un temple;
Il sera fait dans un an;
Et j'en ai déjà le plan.

Je doute qu'il eût été aussi magnifique que l'*Ebauche confuse* dessinée par La Fontaine. Le célèbre ami de La Fontaine, Montcrif, suppose que ce temple avoit existé : mais il y plaçoit une autre divinité :

Autrefois un Temple étoit ;
La fête en est passée :

Chaque Amant y répétoit
Sa plus douce pensée.
Si ce Temple se trouvoit
Pour ce tant doux mystère,
Que de fois on entendroit :
« J'adore La Vallière » !

(*Elite de Poés. fugitiv.* T. I. p. 210.)

(2) *Son art de plaire et de n'y penser pas.* « Voilà un de ces vers qui font pardonner mille négligences ; un de ces vers après lesquels on n'a presque plus le courage de critiquer La Fontaine ». (Champfort.) Ce vers délicieux a souvent été appliqué à son auteur.

(3) *Ce que le monde adore*
Vient quelquefois parfumer ses autels. Mademoiselle de Montpensier a remarqué dans ses mémoires, que le marquis de la Fare et nombre d'autres passoient leur vie chez cette Dame, recommandable à plus d'un titre.

(4) *Quoiqu'imparfaitement*, etc. Quatre vers de rime masculine, de suite. Négligence.

(5) *Mais quoi, l'homme*, etc. Cette réflexion pleine de sensibilité et de philosophie ne seroit pas tombée dans une ame froide. La sensibilité est le vrai foyer du talent.

(6) *S'alloit ébattre.* Vieille expression, mais qui n'a pas perdu sa fraicheur.

Clém. Marot :

A un tel moys qu'on doibt *s'esbattre et rire.*
(*Elég. II. Du mois de Mai.*)

De-là le mot prendre ses *ébats*.

(7) *Un Chien, maudit instrument*, etc. On aime, on partage cette vertueuse indignation du poète contre les perfides arts de l'homme et ses cruels complices.

(8) *La Gazelle déjà*, etc. Le reproche affectueux exprimé par ce mot *déjà*, n'échappera point à un lecteur délicat.

(9) *Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.* La véritable amitié ne s'emporte point à des soupçons injustes ; elle juge autrui d'après elle-même. La Fontaine est autant le peintre du cœur que de la nature.

(10) *Comme eût fait un Maître d'Eole.* Témoin celui de la fable 5 du Livre IX.

(11) *Vole et revole.* On diroit que La Fontaine étoit aussi de cette *douce société*, tant il a su donner à ses expressions, en les répétant, l'empreinte de l'agitation à laquelle sont livrés les trois amis.

(12) *Avec son marcher lent.* Il ne nomme point la Tortue, parce que c'est là une vérité desobligeante; mais on la devine bien.

(13) *Pauvre Chevrette de montagne.* Qu'il est gracieux ce diminutif! Pourquoi? C'est qu'il est à-la fois un sentiment et une image.

(14) *La voilà comme eux*, etc. Tout est action et mouvement. Quel talent que celui qui met en jeu tant de ressorts, distribue sans embarras tous ses rôles de manière à les faire ressortir l'un par l'autre, et ne laisse ni vide ni langueur sur la scene!

(15) *J'en vais servir un autre.* L'amitié, sentiment plus calme que celui de l'amour, et par-là plus durable et plus heureux. Toute cette péroraison est charmante, à commencer par ce vers :

A qui donner le prix? Au cœur, si l'on m'en croit.

On y reconnoît la muse enchanteresse qui dicta la fable *des deux Pigeons* et celle *des deux Amis.*

FABLE XVI.

La Forêt et le Bûcheron.

(*Avant La Fontaine*). Latins. Hermann, pag. 130, édit. Rob. Steph. Gudius, *in Appendice ad Phedrum*, fab. 5, pag. 98, édit. de Barbou. Anonyme, fab. 53. Camérar. fab. 78, pag. 191.

Un Bûcheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché sa cognée.
Cette perte ne put sitôt se réparer
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement

De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche (1),
Afin de faire un autre manche (2):
Il iroit employer ailleurs son gagne-pain ;
Il laisseroit debout maint Chêne et maint Sapin,
Dont chacun respectoit la vieillesse et les charmes.
L'innocente Forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer (3):
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments.
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde, et de ses Sectateurs :
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler ; mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages (4),
Qui ne se plaindroit là-dessus !
Hélas ! j'ai beau crier, et me rendre incommode,
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Boursault, *Lettres ou Œuvres mêlées*, T. III. pag. 383. — LATINS. Desbillons, Liv. I. fab. 25.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *L'homme enfin la prie humblement*
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche. C'est bien là le ton suppliant de la demande. *Doucement.* De peur de blesser. *Une unique branche.*

Quel tort cela fera-t-il? L'ingrat! plus il fut *humble*, plus il devient coupable.

(2) *Afin de faire un autre manche.* Ce n'est point là un objet de fantaisie ou de luxe, mais de nécessité. Comment refuser un tel service à des desirs aussi bornés?

(3) *Son fer* ne rime pas avec *s'en sert.* Malherbe a de ces rimes, que Ménage appelle des Normanismes.

(4) *Mais que de doux ombrages*
Soient exposés à ces outrages. L'aimable sentiment que celui qui s'attriste sur une forêt dépouillée de ses ombrages! et La Fontaine avoit alors soixante-douze ans! Non, non, le cœur de La Fontaine ne s'étoit pas plus refroidi que son génie!

FABLE XVII.

Le Renard, le Loup et le Cheval.

(*Avant La Fontaine*). Français. Regnier, Satyre III. et La Fontaine, Liv. V. fab. 8 (Voyez T. I. pag. 279.) — Latins. Camerarius, fab. 234. Menage, fab. 3.

Un Renard jeune encor, quoique des plus madrés,
Vit le premier Cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain Loup, franc novice : Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand; j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous? dit le Loup en riant :
Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étois quelque Peintre, ou quelque Étudiant,
Repartit le Renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez : que sait-on? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.

Ils vont; et le Cheval qu'à l'herbe on avoit mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle (1).
Seigneur, dit le Renard, vos humbles serviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le Cheval, qui n'étoit dépourvu de cervelle,
Leur dit: Lisez mon nom, vous le pouvez, Messieurs:
Mon Cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le Renard s'excusa sur son peu de savoir:
Mes parens, reprit-il, ne m'ont point fait instruire;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir:
Ceux du Loup, gros Messieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le Loup, par ce discours flatté,
S'approcha; mais sa vanité
Lui coûta quatre dents. Le Cheval lui desserre
Un coup; et haut le pied. Voilà mon Loup par terre,
Mal en point, sanglant et gâté (2).
Frère, dit le Renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit:
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit:
Que de tout inconnu le Sage se méfie.

(*Depuis La Fontaine*). Latins. Le Jay, *Bibl. Rhet.* T. II. pag. 148. Desbillons, Lib. V. fab. 21. — Ital. Luig. Grillo, fav. 102.

OBSERVATIONS DIVERSES.

« Le sujet de cette fable est par lui-même très-sérieux; trop de précision et d'élégance l'auroient rendue triste et froide: mais égayée par une sorte de familiarité naïve, elle est agréable et riante. Pas un détail qui ne soit assaisonné d'un enjouement naturel qui n'est pas une finesse, mais est sans affectation; qui ne tient point

au bel esprit, et qui fait naître sans cesse le sourire sur les lèvres. C'est le langage d'un homme simple, d'un bonhomme, si l'on veut, qui s'élève rarement au-dessus du style ordinaire, sans tomber dans le style trivial, et dont la simplicité est toujours piquante. Les expressions les plus communes deviennent les plus plaisantes, par la manière dont elles sont placées, telles que

Mon Cordonnier l'a mis autour de ma semelle.

Les vieilles locutions, les tours anciens sont si bien fondus avec les nouveaux, qu'ils ne font point disparate, et qu'ils forment ensemble ce style dont la naïveté est le principal caractère ». (M. Clément, *Journal littér.* n°. 10. Octobre, 1796.)

(1) *Enfiler la venelle.* Proverbe populaire, prendre la fuite. *Venelle*, petite rue dérobée.

(2) *Mal en point.* Il faut éclaircir cette expression, quoiqu'elle s'explique d'elle-même par ses conséquents, *Sanglant et gâté.* Ce vieux mot est l'inverse de *bien en point*, qui se trouve pour *triomphant* dans les anciens auteurs, tels qu'Olivier de la Marche (poëme du *Parement et Triomphe des Dames d'Honneur*), et Louise Labé (*Débats de Folie et d'Amour*, p. 45).

Dans la fable de Régnier, une *Lionne* fait le rôle du Loup, et le *Loup* celui du Renard. On y rencontre quelques traits de cette bonhomie, de cette malice enjouée, qui composoit le caractère original de l'ancienne naïveté française. Son plus grand mérite est d'avoir offert à La Fontaine un modèle qu'il ne lui a pas été difficile de surpasser.

FABLE XVIII.

FABLE XVIII.

Le Renard et les Poulets d'Inde.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Abstemius, fab. 139, Gerson, (Paraphr. du cantique *Magnificat*). — FRANÇAIS. Marie. Ysopet (*du Renard et du Coq*).

CONTRE les assauts d'un Renard,
Un arbre à des Dindons servoit de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : Quoi ! ces gens se moqueront de moi !
Eux seuls seront exempts de la commune loi !
Non, par tous les Dieux, non. Il accomplit son dire.
La Lune, alors luisant, sembloit contre le Sire
Vouloir favoriser la Dindonnière gent.
Lui qui n'étoit novice au métier d'assiégeant (1),
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différens personnages.
Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul Dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassoit en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tomboit quelqu'un, autant de pris ;

Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

Poulet d'Inde. C'est le Poussin du Coq et de la Poule d'Inde, ainsi nommé parce qu'il nous vient des Indes Occidentales. Quoique cet Oiseau soit très-habitué à notre climat, les petits sont délicats à élever dans leur première jeunesse; mais ce temps critique passé, ils deviennent très-vigoureux et supportent bien le froid ; c'est même dans le temps des gelées que les Dindons engraissent le mieux.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Lui qui n'étoit novice au métier*, etc. Villis, dans son traité *de l'Ame des Bêtes*, rapporte ce fait comme certain. Un Renard voulant faire sa proie d'un Coq d'Inde qu'il voyoit perché sur un arbre, imagina ce stratagême. Il se mit à tourner autour de l'arbre avec beaucoup de vîtesse et pendant assez longtemps. Attentif au mouvement circulaire de son ennemi, le Coq d'Inde faisoit autant de tours de tête pour ne le pas perdre de vue. Enfin, étourdi par le tournoiement, il tombe du haut de l'arbre, et le Renard s'en saisit.

FABLE XIX.

Le Singe.

IL est un Singe dans Paris
À qui l'on avoit donné femme;
Singe en effet d'aucuns maris,
Il la battoit. La pauvre Dame
En a tant soupiré qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte,
Il éclate en cris superflus:
Le père en rit: sa femme est morte.
Il a déjà d'autres amours
Que l'on croit qu'il battra toujours.
Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il soit Singe, ou qu'il fasse un Livre:
La pire espèce, c'est l'Auteur.

FABLE XX.

Le Philosophe Scythe.

(*Avant La Fontaine*). Aulu-Gelle (*Nuits Attiques*, L. XIX. ch. 12).

UN Philosophe austère, et né dans la Scythie (1),
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un Sage assez semblable au Vieillard de Virgile (2),

Homme égalant les Rois, homme approchant des Dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
Son bonheur consistoit aux beautés d'un Jardin (3).
Le Scythe l'y trouva, qui, la serpe à la main,
De ses Arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ebranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant partout la Nature
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine: Etoit-il d'homme sage (4)
De mutiler ainsi ces pauvres habitants (5):
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage,
Laissez agir la faux du Temps:
Ils iront assez-tôt border le noir rivage (6).
J'ôte le superflu, dit l'autre; et l'abattant
Le reste en profite d'autant.
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abattis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son Verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles (7).
Tout languit et tout meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiscret Stoïcien.
Celui-ci retranche de l'ame (8)
Desirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocens souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi je réclame.

Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort.
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. M. Aubert, Liv. I. fab. 17. — LATINS. Desbillons, L. VIII. fab. 28.

OBSERVATIONS DIVERSES.

La fable d'Aulu-Gelle jouissoit d'une grande célébrité : on l'avoit plus d'une fois opposée aux sophismes des Stoïciens, au sujet des passions, et aux paradoxes de Sénèque, en faveur de leur doctrine (*), avant que La Fontaine ne la mît en vers. Les yeux s'arrêtent encore avec plaisir sur le modèle, même après l'excellente copie que notre poète en a donnée.

(1) *Scythie*. Les anciens comprenoient sous ce nom général les pays d'Europe et d'Asie situés vers le septentrion. Les relations qu'ils nous ont laissées des mœurs et du caractère des Scythes, sont très-opposées entre elles ; et il est permis d'y voir, selon les temps, les lieux et les écrivains, ou les plus humains, ou les plus barbares de tous les peuples.

(2) *Un Sage assez semblable au vieillard de Virgile, Un homme*, etc.

Aux lieux où le Galèze en des plaines fécondes,
Parmi les blonds épis roule ses noires ondes,
J'ai vu, je m'en souviens, un vieillard fortuné,
Possesseur d'un terrein long-temps abandonné, etc.

Voyez dans l'ouvrage même (Trad. des *Géorg*. Liv. IV.), le reste de ce morceau, où le traducteur se montre harmonieux et pur comme son original. La Fontaine vaut mieux encore.

(3) *Consistoit aux beautés*. Expression peu exacte, mais qui ne déplait pas, comme sur certaines physionomies il y a des traits irréguliers que l'on aime, sans trop savoir pourquoi.

(4) *Etoit-il d'homme sage*, pour *Etoit-ce le propre d'un homme sage ?* Les vers suivans sont au-dessus de tout éloge.

(5) *De mutiler ainsi ces pauvres habitants*. La cruauté qui *mutile* joint l'opprobre à la douleur. *Pauvres habitants*. L'*habitant* a des droits, le *pauvre*, des titres sacrés ; tout est violé par ces

(*) Voyez *le Sénèque* de La Grange, T. II, édit. in-8°. pag. 458.

barbares mutilations. *Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage*. Style rapide; image vive et énergique.

(6) *Laissez agir la faulx du temps,*

Ils iront assez tôt border le noir rivage. Voilà sur-tout ce qui est admirable. Quelle noblesse dans cette figure des arbres que l'on voit descendre aux Enfers, comme les hommes, pour aller en *border le noir rivage!* Elle appartient à Ezéchiel, nommé à si juste titre l'Eschyle des Hébreux. Voici les vers du prophète: « Omnes arbores morti debentur, inferis destinatæ, in turbâ hominum descendentium in foveam ituræ ». (Ch. 31.)

(7) *Lunes ni vieilles ni nouvelles.* Virgile a dit dans ses Géorgiques:

La Lune apprend aussi dans son cours inégal,
Quel jour à tes travaux est propice ou fatal.

(8) *Celui-ci retranche de l'ame*, etc. C'est la pensée d'Aulu-Gelle, qui termine sa narration d'une manière également sage et brillante. Mais le dernier vers appartient à La Fontaine, et c'est un des plus beaux qu'il ait faits:

Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

L'auteur de l'*Ami des hommes* confirme la douce morale de notre sage par ces paroles: « Tous les menus détails sont des riens; mais n'aurez-vous d'attention à ces riens que pour les détruire? Oh! réformateurs à coups de coignée, vous êtes les plus malhabiles des Jardiniers » (Tom. I. éd. in-12. p. 54.)

FABLE XXI.

L'Eléphant et le Singe de Jupiter.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 200.

Autrefois l'Eléphant et le Rinocéros,
En dispute du pas et des droits de l'Empire (1),
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le Singe de Jupiter,

Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'Histoire (2).
Aussi-tôt l'Eléphant de croire
Qu'en qualité d'Ambassadeur,
Il venoit trouver sa grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance (3).
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son Excellence.
L'autre étoit préparé sur la légation ;
Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyoit que les Dieux eussent à sa querelle (4),
N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du Firmament (5)
Qu'on soit Mouche ou bien Eléphant ?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même.
Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat de son Trône suprême ;
Toute sa Cour verra beau jeu.
Quel combat ? dit le Singe, avec un front sévère.
L'Eléphant repartit : Quoi, vous ne savez pas
Que le Rinocéros me dispute le pas ?
Qu'Eléphantide a guerre avecque Rinocere (6) ?
Vous connoissez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom (7),
Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère
De semblables sujets (8) dans nos vastes lambris (9).
L'Eléphant honteux et surpris,
Lui dit : Et parmi nous, que venez-vous donc faire ?

—Partager un brin d'herbe entre quelques Fourmis (10):
Nous avons soin de tout, et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le Conseil des Dieux.
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Autrefois l'Eléphant*, etc. Le fonds de cette fable en grec est très stérile. C'étoit une monnoie d'un bas titre, que La Fontaine a refondue, et à laquelle il a ajouté de la matière pour lui donner cours dans son pays. Pour la seconde fois il attaque la vaine manie des préséances. La première, dans la fable *des deux Chèvres;* l'autre, dans la personne de l'Eléphant et du Rhinocéros. On aime à voir le talent lutter contre lui-même. On pourroit être étonné qu'il ait donné ce ridicule travers à l'Eléphant. Ce n'est pas lui qui est le roi des animaux: il a d'ailleurs dans la poésie un caractère dont il n'est pas permis de sortir.

(2) *Ce Singe avoit nom Gille*. Le Singe peut se nommer ainsi quand il fait ses tours de passepasse; mais ce n'est plus un *Gille*, quand il est revêtu de la qualité d'ambassadeur, et qu'il porte le *caducée* de Mercure.

(3) *Sa créance*. Pour *lettres de créance;* ou mieux: instruction secrète donnée à un négociateur.

(4) *L'attention qu'il croyoit*, etc. Comment l'*attention* de l'Éléphant *à croire*, etc., pouvoit-elle *agiter* ou non *une nouvelle* parmi les Dieux? Construction embarrassée, termes impropres, obscurs.

(5) *Qu'importe à ceux du firmament*. « La moralité ne doit pas être trop tôt indiquée: c'est autant de retranché sur le plaisir que la suspension nous ménage. Le poète, dans cette fable, a négligé cette maxime. Après m'avoir appris par ces deux vers:

Qu'importe à ceux du firmament,
Qu'on soit Mouche ou bien Eléphant?

Après, dis-je, m'avoir appris qu'aux yeux des Dieux, tous les hommes sont égaux, je ne suis plus frappé de la pensée qui termine;

Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

elle n'est plus que froide et inutile ». (Dardenne.)

(6) *Qu'Eléphantide*, etc. Supposez une royauté parmi les animaux, il leur faut un empire, une capitale qui porte le nom de ses souverains : toutes ces idées se touchent.

(7) *D'en apprendre le nom.* Comment le Singe peut-il ignorer encore le nom d'un Empire considérable, dont il est venu *saluer* le Souverain ?

(8) *On ne s'entretient guère*, etc. C'est le mot de Didon, dans les accès de son désespoir amoureux :

> Scilicet is Superis labor est, ea cura quietos
> Sollicitat.
>
> (*Æneid.* Liv. IV.)

Observez que cette amante passionnée n'accuse les Dieux de cette indifférence, que parce qu'Énée se dit issu de leur sang. Mais le Singe, messager des Dieux, n'a point de passion qui l'aigrisse contre ses maîtres.

(9) *Dans nos vastes lambris.* Il faudroit : *sous nos vastes lambris.*

(10) *Partager un brin d'herbe entre quelques Fourmis.* Imité de ce vers d'un ancien poète, en parlant de Dieu :

> Il voit *comme Fourmis* marcher nos légions.

Cette fable, composée dans la vieillesse de l'auteur, est digne des plus beaux fruits de sa maturité.

FABLE XXII.

Un Fou et un Sage.

(*Avant La Fontaine*). Latins. Phèdre, Liv. II. fab. 3. Abstemins, fab. 172.

Certain Fou poursuivoit à coups de pierre un Sage.
Le Sage se retourne, et lui dit : Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci :
Tu fatigues assez pour gagner davantage.
Toute peine, dit-on, est digne de loyer (1) :

Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer :
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.
Amorcé par le gain, notre Fou s'en va faire
Même insulte à l'autre Bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint Estafier(2) accourt; on vous happe notre homme,
On vous l'échine (3), on vous l'assomme.

Auprès des Rois il est de pareils Fous.
A vos dépens ils font rire le Maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter? Vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger.

(*Depuis La Fontaine*). Français. M. Bersard, *le Quaker et le Chien*. Mercure de France, vol. 1, juillet, 1769. Fablier Français, Liv. XIV, fab. 18, pag. 463. Lettres de Boursault, T. III. fab. 376.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Digne de loyer*. Ménage : *Loyer* signifie proprement la *récompense;* mais il se dit aussi du châtiment et de la punition, comme en cet endroit de Malherbe :

Qu'une même folie
N'eut pas même *loyer*.

Le mot de *loyer*, au reste, est très-beau, et ceux qui font difficulté de s'en servir, sont trop délicats. (*Observ. sur Malherbe*, pag. 338.) Antoine de Baïf avoit dit de même :

L'amant dans ce verger pour *loyer* des traverses
Qu'il passe constamment.

Et La Fontaine :

Un rustre l'abattoit : c'étoit là son *loyer*.
(Liv. X. fab, 2.)

(2) *Maint Estafier.* H. Étienne : Le pape se pourmena, ayant entre autres pour ses conducteurs, ou plutôt pour ses *estafiers* ou laquais, le roi de France et le roi d'Angleterre. (*Apologie pour Hérodote*, T. III. p. 421.)

(3) *On vous l'échine.* Clém. Marot :

Eschine, que je t'*eschine*
De fine force d'accolades.
(*Dialogue de deux Amours.*)

Aulu-Gelle (*Nuits Attiq.* Liv. XX. ch. 21.) parle d'un certain Lucius-Veratius, Romain fort riche, qui ne marchoit jamais par la ville sans être suivi d'un esclave portant une bourse pleine d'argent. D'abord qu'il rencontroit quelqu'un qui n'étoit pas d'un rang à lui faire craindre sa vengeance, il ne manquoit pas de lui donner un soufflet, et prenoit ensuite 25 sous dans sa bourse, qui étoit la somme ordonnée par les loix des XII Tables, pour la réparation de cet affront.

FABLE XXIII.

Le Renard Anglois.

A MADAME HARVAY (*).

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Abstemius, fab. 146. Erasme, ap. Camerar. pag. 464.

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'ame, un talent pour conduire
Et les affaires et les gens,

(*) Élizabeth Montaign, veuve de M. le chevalier d'Harvay, mort à Constantinople, où il avoit été envoyé en ambassade par Charles II. C'est elle qui contribua le plus à faire venir en Angleterre Madame de Mazarin (celle dont il est parlé à la fin de cette

Une humeur franche et libre, et le don d'être ami,
Malgré Jupiter même, et les temps orageux :
Tout cela méritoit un éloge pompeux :
Il en eût été moins selon votre génie.
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie :
J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de votre patrie :
Vous l'aimez. Les Anglois pensent profondément,
Leur esprit en cela suit leur tempérament.
Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des Sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :
Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres :
Même les Chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos Renards sont plus fins ; je m'en vais le prouver.
Par un d'eux qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratagême
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.

Le scélérat réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces Chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire (1).
Là, des animaux ravissans,

même fable), avec qui elle lia ensuite une amitié fort étroite. Etant allé à Paris en 1683, La Fontaine eut souvent occasion de la voir chez mylord Montaign, son frère, ambassadeur d'Angleterre. Elle lui donna alors le sujet de la fable du *Renard Anglois*, sujet qu'elle n'a pu savoir que de réminiscence, puisque les originaux en sont connus.

Blereaux, Renards, Hiboux, race incline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisoient les passants.
Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
Met leur Chefs en défaut, ou leur donne le change;
Et sait, en vieux Renard, s'échapper de leurs mains.
Les clefs de meute (2), parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris: leur Maître les rompit (3),
Bien que de leurs abois (4) ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant (5).
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant.
Mes Chiens n'appellent point au-delà des colonnes
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle! Il y vint, à son dam.
Voilà maint Basset clabaudant;
Voilà notre Renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux:
Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux (6):
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagême.
Le Chasseur, pour trouver sa propre sûreté,
N'auroit pas cependant un tel tour inventé,
Non point par peu d'esprit: Est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglois n'en ait bonne provision?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet;

Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour ma Lyre :
Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens flatteur amusent l'Univers,
Et se font écouter des Nations étranges (7).
Votre Prince vous dit un jour,
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma Muse;
C'est peu de chose : elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitans
Tirés de l'Isle de Cythère?
Vous voyez par-là que j'entends
Mazarin (8), des Amours Déesse tutélaire.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Près d'un patibulaire.* Ce mot n'est point usité au masculin.

(2) *Clefs de meute.* Terme de vénerie, pour signifier les meilleurs chiens qui servent à conduire et à redresser les autres chiens de la meute.

(3) *Rompit.* Autre terme de chasse, *détourner.* On a transporté ce mot dans la conversation familière où l'on dit : *rompre les chiens*, pour dire changer d'objet.

(4) *Abois*, pour *aboiemens.*

(5) *Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.* Cette anecdote, si elle n'est pas fabuleuse, ne seroit pas plus étonnante que celle rapportée par Plutarque, d'un Chien « qui, en jeu public, sur un échafaud, contrefaisoit le mort tirant à sa fin, tremblant, puis se roidissant, se laissant entraîner, puis peu-à-peu se revenant, et

levant la teste, faisoit le ressuscité ». (Charron, *de la Sagesse*, L. I. ch. 8. n°. 6.) Peut-être notre poète a-t-il voulu signaler, sous le nom de son Renard anglois, le fameux aventurier Lolonois, qui, pressé vivement par les Espagnols, survivant seul à tout son monde, fit le mort, et sauva sa vie par ce stratagême.

(6) *Houseaux*. Rabelais : Le Chicquanous sonnant à la porte, feut par le portier recongneu à ses gros et gras *houseaulx*. (*Pantagr.* L. IV. ch. 12. T. IV. p. 52.) Les houseaux étoient des caneçons dont il y avoit de deux sortes, les uns avec les souliers ; les autres étoient de simples bottines. Un auteur qui vivoit sous Henri VI, roi d'Angleterre, dit : *Heuses* (houseaux) *sont faites pour soy garder de la boe et de la froidure, quand l'on chemine par pays, et pour soy garder de l'eaue*. Il est parlé des uns et des autres dans Rabelais, Villon et autres. On dit encore familièrement, *y laisser ses culottes*.

(7) *Des nations étranges*. Clém. Marot :

J'ai circuy (parcouru) mainte contrée *estrange* (étrangère).
(*Temple de Cupido.*).

(8) *Mazarin*. La célèbre Hortence, nièce du cardinal Mazarin, dont notre poète a fait le portrait suivant :

Hortence eut du ciel en partage
La grace, la beauté, l'esprit ; ce n'est pas tout,
Les qualités du cœur ; ce n'est pas tout encore :
Pour mille autres appas le monde entier l'adore,
Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.
(*Lettre de La Font. dans S. Evrem.* T. IV. p. 455.)

Retirée en Angleterre, elle vouloit y fixer auprès d'elle notre poète ; mais les bienfaits du duc de Bourgogne le retinrent en France.

FABLE XXIV.

Le Soleil et les Grenouilles.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Commire, T. I. pag. 248. et T. II. pag. 134.

Les filles du limon tiroient du Roi des astres
Assistance et protection.
Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres
Ne pouvoient approcher de cette nation.
Elle faisoit valoir en cent lieux son empire.
Les Reines des étangs, Grenouilles, veux-je dire,
(Car, que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables?)
Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,
Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
Enfants de la bonne fortune,
Firent bientôt crier cette troupe importune:
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auroient, par leurs cris,
Soulevé grands et petits
Contre l'œil de la Nature (1).
Le Soleil, à leur dire, alloit tout consumer;
Il falloit promptement s'armer,
Et lever des troupes puissantes.
Aussi-tôt qu'il faisoit un pas,
Ambassades croassantes

Alloient

Alloient dans tous les Etats :
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde,
Rouloit sur les intérêts
De quatre méchants marais (2).
Cette plainte téméraire
Dure toujours, et pourtant
Grenouilles doivent se taire,
Et ne murmurer pas tant ;
Car, si le Soleil se pique,
Il le leur fera sentir :
La République aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Furetière, dans Commire, T. II. pag. 137. Allégorie des démêlés de Louis XIV avec la République de Hollande.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Cette fable ne se trouve point dans les anciennes éditions de La Fontaine ; ce qui pourroit en faire soupçonner l'authenticité, si l'on ne reconnoissoit l'auteur à la délicatesse de l'ouvrage. D'ailleurs toutes les éditions des poésies du P. Commire, mettent le nom de La Fontaine au bas de cette traduction, à côté du texte latin : ce qui nous a déterminé, d'après Montenault, et l'auteur du recueil intitulé : *le Fablier Français* (*), à l'insérer dans la collection des fables de notre poète. L'abbé Furetière en a fait aussi une traduction que l'on peut comparer à celle-ci, par honneur pour La Fontaine. Un géant en paroît plus grand encore à côté d'un nain.

(1) *Contre l'œil de la Nature.*

Que seroit-ce à mes yeux que l'*œil de la Nature ?*
(Liv. VII. fab. 18.)

(*) Ou Elite des meilleurs Fables depuis La Fontaine, Paris 1771, pag. 1. Ce recueil intéressant commence à devenir rare.

Sous un air de grandeur, cette métaphore est vraiment vide de sens : elle fait de la Nature une espèce de Polyphême, ou le monstre du Spinosisme ; et cette image n'est pas plus noble que juste.

(2) *Rouloit sur les intérêts*
De quatre méchans marais. Même pensée que dans ces vers de la fable 21 :

Que venez-vous donc faire ?
Partager un brin d'herbe entre quelques Fourmis.

FABLE XXV.

La Ligue des Rats.

UNE Souris craignoit un Chat
Qui dès long-temps la guettoit au passage.
Que faire en cet état ? Elle, prudente et sage,
Consulte son voisin ; c'étoit un maître Rat,
Dont la rateuse seigneurie
S'étoit logée en bonne hôtellerie,
Et qui, cent fois, s'étoit vanté, dit-on,
De ne craindre ni chat, ni chatte,
Ni coup de dent, ni coup de patte.
Dame Souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi, quoique je fasse,
Seul je ne puis chasser le Chat qui vous menace :
Mais assemblons tous les Rats d'alentour,
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
La Souris fait une humble révérence ;
Et le Rat court en diligence
A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
Où maints Rats assemblés

Faisoient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
Il arrive, les sens troublés,
Et tous les poumons essoufflés.
Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ces Rats; parlez.
En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'est qu'il faut promptement secourir la Souris;
Car Rominagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce Chat, le plus diable des Chats,
S'il manque de Souris, voudra manger des Rats.
Chacun dit : Il est vrai. Sus! sus! courons aux armes!
Quelques Rates, dit-on, répandirent des larmes :
N'importe ; rien n'arrête un si noble projet :
Chacun se met en équipage ;
Chacun mit dans son sac un morceau de fromage;
Chacun promet enfin de risquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant le Chat, plus fin qu'eux,
Tenoit déjà la Souris par la tête.
Ils s'avancèrent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie;
Mais le Chat, qui n'en démord pas,
Gronde et marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très-prudents Rats,
Craignant mauvaise destinée,
Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée;
Chaque Rat rentre dans son trou :
Et si quelqu'un en sort, gare encor le Matou.

FABLE XXVI.

Daphnis et Alcimadure.

IMITATION DE THÉOCRITE.

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE.

(*Avant La Fontaine*). Théocrite, Idylle 23, *l'Amant malheureux* (*).

AIMABLE fille d'une mère
A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour (1),
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour (2),
Je ne puis qu'en cette Préface
Je ne partage (3) entre elle et vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux (4).
Je vous dirai donc.... Mais tout dire,
Ce seroit trop, il faut choisir,
Ménageant ma voix et ma Lyre,
Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.
Je loûrai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentiments, ces graces, cet esprit :
Vous n'auriez en cela ni Maître ni Maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.

(*) Voyez le Théocrite de Gail, p. 323. Nous indiquons, de préférence à toute autre, cette traduction du savant professeur, parce qu'elle concilie l'exactitude et la précision à la pureté de style.

Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines. Si jamais
L'Amour vous dit les mêmes choses,
Il les dit mieux que je ne fais :
Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisoit de ce Dieu le souverain pouvoir ;
On l'appeloit Alcimadure :
Fier et farouche objet, toujours courant aux bois (5),
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connoissant autres loix
Que son caprice ; au reste, égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles,
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs:
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs (6) !
Le jeune et beau Daphnis, Berger de noble race (7),
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grace,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir :
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
L'ingrate, pour le jour de sa nativité (8),
Joignoit aux fleurs de sa beauté

Les trésors des jardins et des vertes campagnes :
J'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux ;
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste,
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon Chien,
Et que du reste de mon bien
Mes Compagnons fondent un Temple
Où votre image se contemple,
Renouvellant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai, près de ce Temple un simple monument :
On gravera sur la bordure :
Daphnis mourut d'amour, passant, arrête-toi :
Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi
De la cruelle Alcimadure (9) ;
A ces mots, par la Parque, il se sentit atteint (10) :
Il auroit poursuivi ; la douleur le prévint :
Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment
Pour donner quelques pleurs au sort de son Amant :
Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
Menant, dès ce soir même, au mépris de ses loix,
Ses Compagnes danser autour de sa Statue.
Le Dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :
Une voix sortit de la nue,
Echo redit ces mots dans les airs épandus (11) :

Que tout aime à présent, l'Insensible n'est plus.
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
Frémit, et s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Erèbe (12) entendit cette belle homicide
S'excuser au Berger, qui ne daigna l'ouïr,
Non plus qu'Ajax Ulysse, et Didon son perfide (13).

(*Depuis La Fontaine*). LATINS. César de Missy, fab. 26 (*Climène*). Chabanon (imitation en vers de Théocrite, Idyl. XIII. pag. 130).

OBSERVATIONS DIVERSES.

Il ne paroît pas que La Fontaine ait pensé à mettre au nombre de ses fables cette imitation de Théocrite. C'est une de ses dernières compositions, bien postérieure à la publication de ses apologues. Elle est dans le recueil de ses *Œuvres diverses* (T. I. p. 141), recueil dont l'éditeur s'est borné aux pièces qui ne sont ni *fables* ni *contes*, comme il le déclare dans la Préface.

(1) *Aimable fille d'une mère*, etc. Quelle est cette mère *à qui seule mille cœurs font la cour?* Si c'est une mère naturelle, l'éloge est bien exclusif: ce n'en est pas un pour la fille. Si c'est une mère poétique, n'y avoit-il alors que Vénus à qui l'on fît la cour?

(2) *Que vous garde l'Amour*. Qu'est-ce donc que le poète entendoit par cette *cour que mille cœurs* font à son héroïne?

(3) *Je ne puis qu'en cette Préface*. Tournure latine.

(4) *Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux*. Oui, certes, et tout semblable au parfum de l'ambroisie qui donne l'immortalité. La Fontaine parle peu de lui-même dans ses ouvrages; et quand, au terme d'une carrière si longue, son éloge se trouve sous sa plume, quelle différence de ce ton simple et naïf du bonhomme, avec le style pompeux dont Horace, Ovide, Sarbievius, Phèdre lui-même, et notre poète Malherbe (*) tracent les titres de leur apothéose!

(*) Horace, Liv. III, od. 26. Ovide, *Métam. Conclusion.* Sarbievius, *Ode au Pape Urbain VIII.* Phèdre, Liv. V. *Épilogue.* Malherbe. *Fragm.* édit. Ménage, pag. 319.

(5) *Toujours courant aux bois.* La Fontaine n'écrit pas ; voilà pourquoi son style n'est quelquefois pas soigné : il cause avec son lecteur ; c'est un charmant enfant qui raconte ce qu'il a fait, et comme il a fait.

(6) *N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :*

Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs ! Hermione, dans *Andromaque*, dit, en parlant de Pyrrhus :

Je t'aimois inconstant, qu'eussé-je fait fidelle ?

(7) *Le jeune et beau Daphnis*, etc. Ces vers, et en général cette fable, nous fournissent deux observations importantes. 1°. Notre poète en transportant à une jeune Bergère un sentiment que le poète grec a fixé sur un Berger, a rectifié ce qu'il y a d'impur dans le tableau ; il a jeté adroitement un voile sur son modèle. Virgile n'a pas eu cette délicatesse. Son *Alexis* est l'*Alcimadure* de l'idylle française ; il n'en a pas moins obtenu de ses contemporains le surnom de *Vierge*. Le chantre d'une débauche effrénée être appelé une Vierge ! Oui, comme le vieillard Anacréon, amoureux de Batille, fut décoré du nom de *Sage*. Quels siècles et quelles mœurs ! 2°. Les Bergers de la poésie sont bien loin de ressembler aux Pâtres de nos campagnes, issus de parens aussi grossiers qu'eux-mêmes. Ce sont des espèces de demi-Dieux, de *race noble*, souvent divine, que le ciel prête à la terre, pour les réunir bientôt à leur céleste famille.

(8) *De sa nativité.* S. Evremont :

Pour faire la solemnité
De sa vieille *nativité.*

(*Œuv. div.* T. IV. p. 326.)

Mais on ne s'en sert plus qu'en style de liturgie.

(9) *Daphnis mourut d'amour*, etc. Après le fonds de la pièce qui appartient au poète grec, il n'y a de lui que l'épitaphe du Berger, ainsi conçue : *Corydon mourut d'amour. Passant arrête-toi, et dis : celui qu'il aimoit eut le cœur inflexible.*

(10) *Par la Parque il se sentit atteint.* Dans Théocrite, l'amant malheureux termine lui-même sa vie, en se pendant à la porte d'Alexis. Ce supplice volontaire, l'aspect d'une corde effarouche l'imagination bien plus qu'elle ne l'intéresse. Combien le Berger

français est supérieur ! C'est la douleur qui tranche ses jours ; et cette image excite la plus vive sensibilité.

(11) *Echo redit ces mots dans les airs épandus.* Nous avons déjà vu ce dernier mot qui a vieilli. Marot :

> Certainement les vertus qui *s'épandent*
> Dessus vos cœurs, etc.
>
> (*Epître aux Dames de Paris.*)

Dans l'idylle de Chabanon, c'est une Bergère qui est l'objet d'une passion au moins plus naturelle. Punie de ses rigueurs, elle prononce ces paroles, si heureusement imitées par notre poëte. La Fontaine en les faisant *sortir de la nue*, leur donne l'autorité des vengeances célestes, et la sanction d'un oracle, ce qui les rend bien plus imposantes.

(12) *Tout l'Erèbe*, etc. Nom des enfers, l'Erebe ou la nuit, parce que l'empire des morts est couvert d'une nuit éternelle.

(13) *Non plus qu'Ajax Ulysse*, qui dans les enfers conjure le fils de Télamon d'oublier leur ancienne animosité, sans pouvoir même en être écouté (Voyez *Odyss.* L. XI. v. 563.) *et Didon son perfide*, lorsqu'Enée, l'appercevant dans le séjour des morts, adresse à cette princesse un discours auquel elle ne daigne pas répondre. (Virg. *Æneid.* L. VI. v. 450.)

FABLE XXVII.

L'Hymenée et l'Amour.

A LEURS ALTESSES SÉRÉNISSIMES,

MADEMOISELLE DE BOURBON,

ET MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTI.

Hymenée et l'Amour vont conclure un Traité
Qui les doit rendre amis pendant longues années :
Bourbon, jeune Divinité,
Conti, jeune Héros, joignent leurs destinées.
Condé l'avoit, dit-on, en mourant, souhaité :
Ce guerrier qui transmet à son fils en partage
Son esprit, son grand cœur, avec un héritage
Dont la grandeur non plus n'est pas à mépriser,
Contemple avec plaisir de la voûte éthérée,
Que ce nœud s'accomplit, que le Prince l'agrée,
Que Louis aux Condé ne peut rien refuser.
Hymenée est vêtu de ses plus beaux atours :
Tout rit autour de lui, tout éclate de joie.
Il descend de l'Olympe environné d'Amours
Dont Conti doit être la proie ;
Vénus à Bourbon les envoie.
Ils avoient l'air moins attrayant
Le jour qu'elle sortit de l'onde,
Et rendit surpris notre monde,

De voir un peuple si brillant.
Le chœur des Muses se prépare ;
On attend de leurs nourrissons
Ce qu'un talent exquis et rare
Fait estimer dans nos chansons.
Apollon y joindra ses sons,
Lui-même il apporte sa lyre.
Déjà l'amante de Zéphire
Et la Déesse du matin,
Des dons que le printemps étale,
Commencent à parer la salle
Où se doit faire le festin.

O vous! pour qui les Dieux ont des soins si pressants,
Bourbon, aux charmes tout-puissants,
Ainsi qu'à l'ame toute belle ;
Conti, par qui sont effacés
Les Héros des siècles passés ;
Conservez, l'un pour l'autre, une ardeur mutuelle.
Vous possédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour,
Les grâces et l'esprit, seuls soutiens de l'Amour.
Dans la carrière aux époux assignée,
Prince et Princesse, on trouve deux chemins,
L'un de tiédeur, commun chez humains ;
La passion à l'autre fut donnée.

N'en sortez point, c'est un état bien doux,
Mais peu durable en notre ame inquiète.
L'amour s'éteint par le bien qu'il souhaite,
L'amant alors se comporte en époux.
Ne sauroit-on établir le contraire,

Et renverser cette maudite loi ?
Prince et Princesse, entreprenez l'affaire :
Nul n'osera prendre exemple sur moi.
De ce conseil faites expérience,
Soyez amans fideles et constans :
S'il faut changer, donnez-vous patience,
Et ne soyez époux qu'à soixante ans.
Vous ne changerez point, écoutez Calliope ;
Elle a, pour votre hymen, dressé cet horoscope :

Pratiquer tous les agréments
Qui des époux font des amants,
Employer sa grace ordinaire,
C'est ce que CONTI saura faire.
Rendre CONTI le plus heureux,
Qui soit dans l'Empire amoureux,
Trouver cent moyens de lui plaire,
C'est ce que BOURBON saura faire.
Apollon m'apprit l'autre jour
Qu'il naîtroit d'eux un jeune Amour,
Plus beau que l'enfant de Cythère,
En un mot semblable à son père.
Former cet enfant sur les traits
Des modèles les plus parfaits,
C'est ce que BOURBON saura faire ;
Mais de nous priver d'un tel bien,
C'est à quoi BOURBON n'entend rien.

FABLE XXVIII.

La Tourterelle et le Moineau.

Tirée de la comédie *Je vous prends sans verd* (*Œuvr. divers.* T. III. pag. 49).

Une aimable Tourterelle
Fut le partage d'un Hibou :
Jamais paix, toujours querelle.
Il n'est pas mal-aisé de deviner par où.
Hibou mourut : la veuve en ces alarmes,
N'étala point des clameurs et des larmes
Le fastueux charivari.
Pleur enlaidit, douleur est folle ;
Et puis, graces aux mœurs du siècle, on se console
D'un amant tendrement chéri ;
Que ne fait-on point d'un mari ?
Tourterelle à l'amour est rarement rebelle :
Sa tendresse envisage un Moineau digne d'elle ;
Pour s'expliquer, regards, discours mystérieux,
Sont par elle mis en usage ;
Elle craint, elle n'ose en dire davantage :
C'est au Moineau, s'il a des yeux,
A deviner ce langage.

FABLE XXIX.

L'Amour mouillé.

IMITATION D'ANACRÉON.

J'étois couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit :
Le vent, le froid et l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nu.
Moi, charitable et bon homme,
J'ouvris au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Répartit-il, car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe; et dans moi-même
Je dis, pourquoi craindre tant?

Que peut-il ? c'est un enfant;
Ma couardise est extrême,
D'avoir eu le moindre effroi;
Que seroit-ce si chez moi
J'avois reçu Polyphème?
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure,
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine:
Souviens-toi bien de Climène
Et de l'Amour: c'est mon nom.
Ah! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon;
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon!
Amour fit une gambade;
Et le petit scélérat
Me dit: Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état,
Mais ton cœur est bien malade.

OBSERVATIONS DIVERSES.

La pièce qui précède (*l'Hymenée et l'Amour*) n'est pas plus une fable que celle ci. La Fontaine ne l'en a pas moins insérée dans son recueil. Celle-ci, avec le même caractère, offre un genre de beautés bien supérienr. Pourra-t-on nous blâmer de lui avoir donné place à la suite de tant d'autres imitations de l'antiquité?

Je connois depuis La Fontaine, entre autres, deux nouvelles

traductions de cette ode célèbre. La première imprimée en 1754; la seconde, par M. Anson, est de 1795. La Fontaine du moins n'avoit eu à lutter que contre son original, et il ne lui est pas resté inférieur : on diroit qu'Anacréon s'est traduit lui-même dans notre langue. Il s'en faut bien que ses imitateurs aient été aussi heureux : il n'y a de bon dans la première que les deux derniers vers pris à La Fontaine; la seconde, qui suppose d'ailleurs un talent plus exercé, est intitulée : *Sur une visite nocturne de l'Amour.* Anacréon avoit dit avec plus de justesse et de simplicité : *Sur l'Amour.* Cependant on ne peut blâmer le titre de l'*Amour mouillé*, que lui ont donné La Fontaine et ses successeurs. Ce qui s'éloigne bien plus du grec, c'est la foiblesse de ces vers :

Je suis un enfant, *je te jure*,
Bien mouillé; dans la nuit obscure
Je ne puis, etc.
A peine elle a touché sa main,
Que je me sens percer le sein
Par un trait *brûlant et rapide.*
Mon cher hôte! réjouis-toi,
Mon arc n'éprouve aucun dommage;
Dit-il, en se moquant de moi,
Ton cœur *souffrira davantage.*

Si ce n'est point dans les imitations en vers postérieures à La Fontaine, qu'il faut chercher Anacréon, on sera plus heureux du côté des traductions en prose. Celle du professeur Gail nous a paru conserver l'élégante simplicité et les graces naturelles du poète grec. J'acquitte un devoir bien doux en rendant cet hommage au digne successeur du savant Vauvilliers; il est depuis long-temps en possession de recevoir des témoignages bien faits pour le dédommager de l'injustice de ses critiques, et de l'obscurité de mes éloges.

FABLE XXX.

FABLE XXX.

Le Juge Arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire.

Trois Saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendoient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses.
Tous chemins vont à Rome : ainsi nos concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des Loix, l'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie:
La moitié! Les trois quarts, et bien souvent le tout
Le Conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle et détestable envie.
Le second de nos Saints choisit les hôpitaux.
Je le loue; et le soin de soulager les maux
Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre Hospitalier;
Chagrins, impatiens, et se plaignant sans cesse.
« Il a pour tels et tels un soin particulier;
» Ce sont ses amis : il nous laisse. »
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'Appointeur de débats.
Aucun n'étoit content; la Sentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit:

Jamais le Juge ne tenoit
A leur gré la balance égale.
De semblables discours rebutoient l'Appointeur :
Il court aux Hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conseil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui mieux que vous sait vos besoins?
Apprendre à se connoître est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la Majesté suprême (1).
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien, est une erreur extrême :
Troublez l'eau : vous y voyez-vous (2)?
— Agitez celle-ci. Comment nous verrions-nous?
Le vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer.
— Mes frères, dit le Saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au désert.
Ainsi parla le solitaire.
Il fut cru, l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide, et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
Il faut des Médecins, il faut des Avocats (3).

Ces secours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas;
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
O vous dont le Public emporte tous les soins,
Magistrats, Princes, et Ministres!
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne (4).
Si quelque bon moment à ces pensers (5) vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir!
Je la présente aux Rois, je la propose aux Sages :
Par où saurois-je mieux finir (6)?

OBSERVATIONS DIVERSES.

Si l'esprit humain est borné, et si un écrivain semble n'être en général destiné par la nature qu'à réussir dans un seul genre, combien est-il surprenant de voir un même génie exceller dans tous, *passer*, avec la plus heureuse flexibilité, *du grave au doux*, *du plaisant au sévère* (*), tour-à-tour enchanter les esprits les plus délicats par les tableaux naïfs de la vie champêtre, et les jeux des animaux, et intéresser les lecteurs les plus frivoles par les leçons les plus sublimes de la philosophie et de la politique? En effet, par quel rapport cet Apologue ressemble-t-il aux précédens, sinon par la supériorité du talent qui en a fait autant de chefs-d'œuvre? Par-tout une morale saine, assaisonnée de traits piquants, par-tout la connoissance des mœurs, une diction pleine de noblesse, unie à la plus étonnante simplicité; mais tout cela avec des teintes diverses. C'est un riche et immense parterre, où chaque fleur est belle, mais a sa manière de l'être.

(*) Boileau, Art Poét. chant premier.

(1) *Apprendre à se connoître*, etc. Ces vers, commentaire éloquent de l'inscription du Temple de Delphes, sont de ceux qu'une admiration générale a rendus fameux.

(2) *Troublez l'eau ; vous y voyez-vous?* etc. M. de Voltaire a dit dans son poëme de la Loi naturelle :

De nos desirs fougueux la tempête fatale
Laisse au fond de nos cœurs la règle et la morale;
C'est une source pure : en vain dans ses canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux :
En vain sur sa surface une fange étrangère
Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère :
L'homme le plus injuste et le moins policé
S'y contemple aisément quand l'orage est passé.

(3) *Il faut des Médecins*, etc. On est fâché qu'un trait de satyre se mêle à un sujet aussi grave.

(4) *Magistrats, Princes*, etc. Cette fable est un des derniers fruits de la Muse fabuliste à qui nous devons tant d'ouvrages immortels. C'est par elle que La Fontaine a voulu terminer son recueil. *Cette leçon*, dit-il, *sera la fin de ces ouvrages*. C'est en quelque sorte le chant du Cygne. Voyez si l'homme qui l'a faite avoit baissé. Ces vers,

O vous, dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, Princes et Ministres !
Vous, que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.

Ces admirables vers se ressentent-ils de la vieillesse de l'auteur ? l'antiquité a-t-elle rien de mieux pensé ? les modernes rien de mieux écrit ?

Champfort prétend que la seconde partie des fables vaut moins que la première. A mesure que le poète approche du terme de sa carrière, le Critique veut que le génie du Fabuliste baisse presque à chaque page. Il revient plusieurs fois sur cette observation. — Si La Fontaine baisse, c'est comme le soleil à son couchant, en éclairant encore l'horizon de mille feux. Ce que Voltaire avoit fait sur Corneille, Chamfort l'a fait sur La Fontaine. De tels panégyristes ne sont que des accusateurs déguisés.

(5) *A ces pensers*, vieille expression que l'on n'a point remplacée par le mot *pensée*. Boileau s'en est servi.

Vainement offusqué de ses *pensers* épais.

(*Ep*. XI. *v*. 87.)

La Fontaine l'emploie, fabl. 1. du Liv. III.

(6) *Par où saurai-je mieux finir?* Non, l'auteur ne pouvoit finir plus dignement cet admirable recueil, dont les compositions toujours plus belles, à mesure qu'on les étudie, respirent cette *vénusté* qui n'a point de nom dans aucune langue, cette molle langueur, cette grace plus belle encore que la beauté, qui ne fut pas toujours accordée même au génie.

Et nous aussi, nous terminerons à cette partie des ouvrages de La Fontaine nos observations sur ce poète. Les pièces que l'on met ordinairement à la suite de celles-ci ne sont pas des apologues; ce sont des poëmes, ou tout au plus des fables milésiennes, très-étrangères à l'apologue par leur étendue, comme par le caractère du sujet et du style.

Homme immortel! je dépose cet ouvrage aux pieds de ta statue. Il ne peut rien ajouter à ta gloire; mais c'étoit depuis si long-temps pour mon cœur un besoin de te l'offrir. Sous tes auspices, que pourroit avoir à redouter un écrivain qu'aucune espèce d'ambition n'anime, et qui trouvera une première récompense dans la volupté de t'avoir lu?

Fin du douzième et dernier livre.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

LIVRE DOUZIÈME.

Fin de la Table du deuxième volume.

